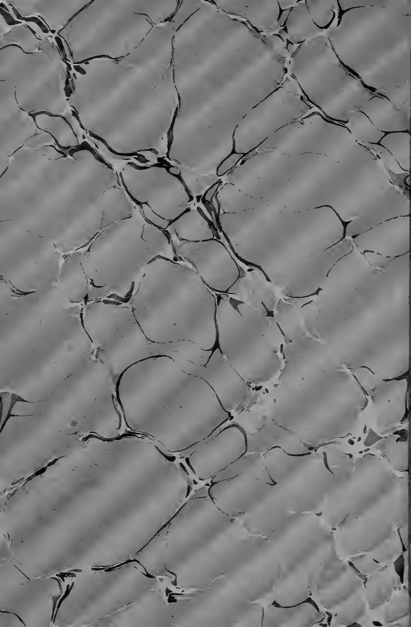
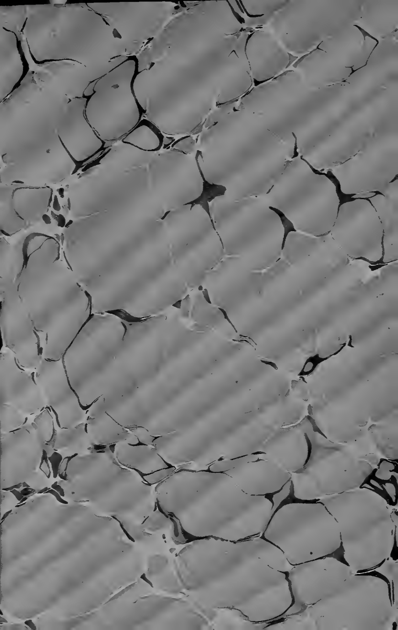






DAMES
DE
LA RENAISSANCE

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ŒUVRES

DE H. BLAZE DE BURY

POÉSIE

Intermèdes et poèmes	1 vol.
La Légende de Versailles	1 —
Premières Poésies (le Souper chez le commandeur)	1 —

HISTOIRE

Les Femmes et la Société romaine au temps d'Auguste	1 —
Un Épisode de l'histoire du Hanovre	1 —

CRITIQUE D'ART ET DE LITTÉRATURE

Les Écrivains modernes de l'Allemagne	1 —
Musiciens du passé, du présent et de l'avenir	1 —
Tableaux romantiques de littérature et d'art	1 —
Le Chevalier de Chasot	1 —
Les Maitresses de Gœthe	1 —
Alexandre Dumas, (sa vie, son temps, ses œuvres)	1 —
Les Salons de Vienne et de Berlin	1 —

TRADUCTION

Le Faust de Gœthe (première et seconde parties), avec notes, commentaires, introduction et appendices	1 —
Les Poésies de Gœthe, avec préface et annotations	1 —

PARIS. — IMP. DE LA SOC. ANON. DE PUBL. PÉRIOD. — P. MOUILLOT — 56252.

DAMES

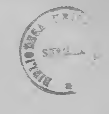
DE

LA RENAISSANCE

PAR

H. BLAZE DE BURY





PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1886



LAURE DE NOVES

ET PÉTRARQUE

CHAPITRE PREMIER

Avignon. — La ville et son pittoresque. — Le palais des Papes, ses dehors, ses dedans et ses dessous. — La première rencontre. — Quelle idée on se faisait de l'amour à cette époque. — Allégorie et symbole. — Mysticisme et troubadourisme. — Bertrand de Born. — Des images de madame Laure et de la couleur de ses yeux.

I

Avignon est une ville italienne du moyen âge. Elle a, comme Sienne, Padoue et Vérone, sa physionomie, son pittoresque, elle a surtout son palais des Papes, qui vient mêler à tous ces agréments du climat et des arts un caractère de grandeur propre à l'histoire. Terrible et menaçant comme le pouvoir pontifical au XIVe siècle, absolu comme le dogme, se dresse le colossal quadrilatère de tours et de remparts. L'impression est celle qu'on aurait en présence d'un monument cyclopéen ; vous pensez tout de suite au poids écrasant dont cette masse doit peser sur le sol, qui pourtant ne s'effondre pas; car c'est le rocher même qui sert

de fondations à cet entassement gigantesque, c'est sur le roc naturel que ce roc architectural se superpose. Rien au dehors pour égayer un peu cette physionomie exclusivement dominatrice, pas un ornement, pas un feston, nulle trace de cette poésie du ciseau dont l'architecture du moyen âge se sert pour adoucir l'aspect de ses cloîtres ou de ses donjons. Ce palais est une citadelle, cette citadelle une prison. Au dedans, même absence de décoration : une fresque attribuée à Giotto et représentant les douze apôtres est tout ce qui reste de peinture dans la chapelle; mais cette chapelle est elle-même un bijou. Jamais chef-d'œuvre plus charmant ne nous vint du gothique : c'est simple, sévère et point nu; dans la forme des colonnes et la courbure de voûte, quelle exquise pureté de goût! Quant aux appartements privés du souverain pontife, impossible de s'en faire aujourd'hui une idée quelconque. La Révolution les avait épargnés, la Restauration imagina d'y loger des troupes, et je laisse à penser ce que devinrent ces salles historiques transformées en caserne et coupées par le milieu de façon à distribuer l'espace en deux étages.

De ces lieux croulants et désolés, tout vestige d'art, toutes archives ont disparu, et ce qui de l'antique manoir demeure intact, ce qui défie les âges, c'est le cachot! *In dextra gladium teneo.* Pénétrez sous cette froide et morne galerie, franchissez ce seuil : vous êtes dans la chambre du saint-office. Cette énorme chaudière, creusée à vif en plein granit, est là pour servir de baignoire à ceux qui sont mis à la question de l'huile bouillante. Plus loin, une sorte de niche est taillée dans le mur, un grand trou noir,

sans lumière, sans air, sans espace; là, scellé vivant derrière une pierre, le prévenu de l'inquisition attendra des semaines, des mois, et devant que de comparaître aura perdu jusqu'au dernier principe de force morale. Tout à côté de la salle du tribunal est la chambre des tortures, un caveau sourd, aveugle, des murs épais au travers desquels ni les gémissements de la douleur ni les appels du désespoir n'ont jamais percé; les tenailles sont absentes, mais l'immense cheminée à voûte où les fers de justice étaient chauffés à blanc montre encore sa béante gueule dont le rictus diabolique vous ensorcelle. Accompagnons le patient au sortir de cette géhenne : deux pas lui restent à faire en ce monde; le premier le conduit dans une petite chapelle, où, la chemise des condamnés sur le dos, le cierge du poids de six livres à la main, il accomplit l'acte sacramentel de suprême pénitence; près de la place qu'il occupe est une fenêtre ensoleillée, qui découvre à ce cœur désormais sans espérance, mais capable encore de souvenir, toute une perspective joyeuse sur les prés pleins de fleurs et les bois pleins de lumière et de chansons. Un pas, un seul, et le voilà au seuil même de l'exécution!

Le gouvernement pontifical de la période avignonnaise ne fut cependant point un régime cruel. La culture intellectuelle, un certain humanisme prévalurent au contraire; personnellement tous ces papes étaient gens d'esprit, de belle humeur. C'étaient surtout des politiques dont le fanatisme s'exerça bien plutôt contre Philippe le Bel et Louis de Bavière que contre les hérétiques indigènes. Il est vrai que l'hérésie entrait aussi pour une large part dans la

politique de ce temps-là. Un pouvoir fonctionne et gouverne avec les moyens qu'il a sous la main. En ces jours barbares et dans cette nuit du moyen âge que les bûchers seuls éclairaient, c'était encore bien de la bonté d'âme à ces pontifes souverains d'écarter de la vue de leurs populations les sacrifices humains auxquels une loi d'épouvante les condamnait. Chez eux, tout se passait à l'intérieur, on torturait, on brûlait ; mais le public n'en savait rien et ne jugeait d'une exécution que par l'épais nuage de fumée qui s'échappait d'une grande tour en entonnoir. Plus tard, on vit en Espagne l'inquisition y mettre moins de façons et changer en fêtes populaires ces lugubres intermèdes dont les papes d'Avignon ne consentaient à jouir qu'à huis clos. Quels hommes étaient donc ceux d'une pareille époque, même les moins endurcis, les plus débonnaires? Se figure-t-on un de ceux que je viens de citer vivant paisiblement dans ce palais, se livrant à ses offices, à ses loisirs, causant théologie avec ses cardinaux, gay sçavoir avec les troubadours et les belles dames ; tandis que, sous ses pieds, dans la propre enceinte qu'il habite, des malheureux agonisent au fond d'une casemate, et qu'entre la cheminée de ses cuisines, où la broche va son train, et l'horrible foyer où le bourreau fait rougir ses tenailles, c'est un continuel échange de charbons ardents et de bons rapports!

Au château s'adosse l'église métropolitaine, Notre-Dame-des-Doms : édifice lourd, grossier, inachevé, qui passe pour remonter à Charlemagne. Au dedans est la sépulture de Jean XXII ; à Saint-Agricol, Mignard repose; Saint-Pierre a sa façade, hélas! en bien mauvais état, et ses admirables portes en bois

sculpté. Les églises ne manquent pas dans Avignon. Placez-vous sur le rocher des Doms, et vous en découvrirez une collection complète et choisie. De ce point, la vue est magnifique, surtout du côté qui regarde le nord; car, au sud, la métropole et le palais masquent l'horizon. Au pied de la hauteur s'étend un bras du Rhône, qui, de l'autre (le principal), caresse les murailles de Villeneuve, dont la tour croulante, — une ancienne abbaye, — forme au palais des Papes un pendant architectural des plus pittoresques. A deux ou trois lieues de distance, une chaîne de collines clôt cette perspective; un peu à droite, la ligne décrit une courbe qui permet à l'œil de plonger un moment encore dans la vallée du Rhône, puis soudain les remparts se redressent, et c'est tout. A l'est, les Alpes provençales vous montrent leur poste avancé, le Ventoux, une sorte de Rhigi modéré, mais qui n'en mesure pas moins ses 6,000 pieds d'altitude, et, jusque vers la fin de mai, conserve son manteau de neige. Au sud, la vue se repose sur une chaîne de montagnes qui longent le cours du Rhône, et forment comme une citadelle ayant pour fossé la Durance. Partout de larges horizons, un pays riant et splendide; l'unique endroit d'aspect ingrat est celui qui vous sert de poste d'observation, ce roc effrité que votre pied foule, et dont on a, sans trop y réussir, essayé d'aplanir les gibbosités pour la promenade. Au point culminant de ce rocher s'élève une croix regardant la ville, et, devant cette croix, à quelques centaines de pas, le chateau, colossal fantôme d'où pendant soixante-dix ans la papauté régna libre et tranquille sur le monde spirituel.

Vous souvient-il de cette vieille Bible in-folio que,

tout enfant, nous feuilletions dans nos récréations et d'une certaine image représentant la ville de Jéricho avec sa ceinture de tours et de remparts? Si par hasard votre impression s'était effacée, le panorama d'Avignon la réveillerait. Vue du Rhône, au soleil couchant, l'antique cité des Papes produit sur vous un de ces effets qui vous transportent dans un autre monde. Par toute la ville, même étonnement : des maisons suant la vétusté, massives, ayant leurs fenêtres garnies de lourds barreaux bombés, d'anciens hôtels où l'on entre par des arcades dans une cour dallée où l'herbe croît entre des fûts de colonnette et des morceaux d'architecture, des rues escarpées, étroites, qui vous font songer à ces tableaux d'un quartier de Tétouan ; puis, au coin de misérables carrefours, des niches creusées dans la pierre, des statuettes de Madone, des écussons surmontés du chapeau de cardinal, comme pour vous rappeler que ces murs délabrés furent jadis la demeure d'une race d'hommes riches et puissants. Ces maisons où grouille aujourd'hui la pauvreté, des princes de l'Église et de hauts barons les ont construites et joyeusement habitées sous la vigoureuse protection de la tiare ; tout ce qui fut leur gloire a disparu, mais l'empreinte aristocratique a tenu bon. La plupart de ces édifices, en dépit des outrages du temps se souviennent encore du passé et nous forcent à nous en souvenir. Ici, c'est un bas-relief mutilé parmi les décombres d'une cour d'auberge ou de vieux cloître transformé en un magasin de garance; plus loin sur un pan de mur, un reste de peinture effacée. Cette porte vermoulue que poussent du pied les servantes, il fut un jour que des mains illustres en soulevèrent le marteau.

Aujourd'hui encore, Avignon semble avoir conservé cet air de capitale des États du Pape, et ce n'est certes pas moi qui m'en plaindrai; car la charmante cité méridionale gagne à cette physionomie, à cette couleur, son individualité. N'a pas qui veut son histoire! Avignon place la sienne au moyen âge et s'y tient. Pénitents blancs, pénitents noirs, gris et bleus, de toutes les nuances, confréries et congrégations qui, d'ailleurs, ont leur raison d'être et font le bien. Vous vous sentez en pays de Rome; les bonnes femmes vous disent : « Nous sommes du pape, *sian d'ou papou;* » ce qui à la vérité n'empêche pas leurs maris et leurs frères d'être de la république radicale. L'homme d'Église occupe le haut pavé, les chanoines de la métropole — privilège unique — ont le droit de porter la pourpre. Visitez ces fiers hôtels de la *Calade*, quels sont les grands ancêtres? Des cardinaux, des vice-légats : cléricalisme d'une part et radicalisme de l'autre; en matière d'opinion politique, Avignon ne connaît guère que les genres tranchés : tout ce qui n'est pas vers est prose, et tout ce qui n'est point prose est vers. Chateaubriand, moins intraitable que M. Jourdain, avait imaginé un moyen terme et disait : « Il y a le vers, la prose et... la prose descriptive. » Or c'est justement le parti de la prose descriptive qui me paraît ici manquer un peu.

II

Ce que je cherche dans cette Avignon du présent, c'est le passé.

Qui me parlera de Laure?

Au bout de la ville, au quartier le plus désert, on vous montre un jardin d'hôpital; des saules pleureurs, des cyprès, une plantation funéraire. Là se trouvait l'église des Franciscains; là, sous l'ogive du sanctuaire, la pieuse relique reposait quand la Révolution dispersa tout, fit table rase. Contemplez cette place et méditez, si vous avez l'esprit d'un philosophe, mais gardez-vous bien d'écouter les discours du *cicerone* de l'endroit : il en sait trop et me rappelle un de ses confrères d'Italie qui, dans un enclos de Vérone et devant la prétendue tombe de Juliette, me racontait la tragédie de Shakspeare sous prétexte de me dire la vérité *vraie* sur la fille des Capulets. — Cette vérité, qui ne voudrait la savoir sur la divine Laure? Toute légende cache une histoire, et l'histoire, la psychologie, ont leurs conjectures qui mènent à quelque certitude. Laure, après tout, n'est point un mythe : la madone a vécu; ceci n'est pas une question, elle a vécu dans un milieu très réel, très défini, où nous allons nous placer pour l'aborder. Dégageons l'idole de ses bandelettes, écartons cette chape de pierreries qui dérobe à nos yeux sa taille, défaisons ces nimbes de vertu, cherchons la femme.

— Etait-elle jolie?

— Giotto et Simon Memmo nous le disent assez, je pense[1].

— Coquette?

— J en jurerais.

1. A ceux qui désireraient plus complètement se renseigner sur le sujet, je recommande de visiter la collection du musée de Trieste, où ne figurent pas moins de dix-sept portraits de Laure, — parmi lesquels cinq originaux authentiques, — et tous d'accord pour célébrer les grâces du modèle.

— Intelligente?
— Qui en doute?
— Peccable?
— Elle était fille d'Ève.

Le 6 avril 1325, un vendredi saint, disent les uns, le lundi de Pâques, selon les autres, un jeune homme et une jeune dame se rencontrent dans Avignon à l'église Sainte-Claire; leurs yeux échangent un regard, et de ce regard naît une flamme qui sera divinisée à travers les siècles. L'histoire, comme celle de Roméo et Juliette, s'annonce par une vibration réciproque instantanée qui retourne et rassemble pour l'éternité deux cœurs jusqu'alors étrangers l'un à l'autre; mais c'est là toute l'analogie : point d'incident tragique, nul roman, du moins à la surface. Peut-être en fouillant la chronique, en cherchant bien, arriverait-on à découvrir le drame quelque part. La dame était mariée et son mari jaloux; le damoiseau, fort libertin, avait eu déjà nombre d'aventures pouvant au besoin compliquer la situation et projeter leur ombre sur le tableau. Ce que je crois, c'est que, malgré la simplicité de la légende, un Shakspeare eût trouvé, dans les mœurs et le romantisme de l'époque, assez de poésie, de couleur, de mouvement, pour étoffer une œuvre de théâtre et faire avec elle un pendant à son *Roméo* : il ne l'a point fait. Voyons l'anecdote, et tâchons de nous rendre compte du prestige qu'elle a, depuis, exercé sur les générations et qui vraisemblablement ne s'éteindra jamais.

Donc, point d'événement, de catastrophe, nul dénouement que la mort naturelle, et cela dura ainsi vingt-six ans de constance et d'adoration inaltérables

pendant lesquels la belle procrée onze enfants, et pendant lesquels, de son côté, le galant continue à vaquer à ses études, à ses affaires, aux mille soins de sa gloriole et de son ambition.

Poète à bonnes fortunes, abbé mondain, courtisan, rêveur mystique, ne faut-il pas qu'il visite le matin les cardinaux, qu'il entretienne commerce épistolaire avec les petits princes d'Italie, prépare de loin son triomphe au Capitole et trouve encore le temps de se retirer par intervalles dans sa douce thébaïde de Vaucluse, de s'y recueillir entre deux sonnets, de s'y mortifier dans la méditation de saint Augustin? Au premier aspect, un tel amour ne vous semble qu'affectation pure, jeu d'imagination ; pénétrez plus avant, étudiez vos personnages, voyez quels sont la pèlerine et le pèlerin, apprenez que l'une se nomme Laure de Noves, l'autre Pétrarque, et vous reconnaîtrez aussitôt que, derrière cette poésie, il y a toute la vérité d'une époque.

Pour la femme de ce temps-là, ne pas être chantée, c'est être sans beauté, sans noblesse. Mariée ou non, peu importe, il n'y a promesse faite à l'autel qui puisse enchaîner l'amour; le cœur de toute femme est libre, — au plus vaillant, au mieux inspiré de le ravir. La plupart de ces poètes voyageurs ont au logis femmes et enfants, ce qui ne les empêche point d'adresser aux belles leurs hommages en tout bien tout honneur, et sans qu'il soit permis à l'époux d'y trouver à redire. Un mari jaloux, quel ridicule! Un mari récriminant contre sa femme pour cause d'infidélité, quelle abomination! Pareil hérétique ne mérite que d'être excommunié. Le code des cours d'amour reconnaît qu'une dame puisse être infidèle à son amant ; quant

à l'époux, le péché d'infidélité ne saurait exister envers lui. Les moralistes déclament et fulminent, — rien de moins sensé; cette poésie-là n'est pas née du relâchement des mœurs, elle vient simplement de l'idée qu'on se faisait de l'amour à cette époque, — idée abstraite et sophistiquée, donnant tout à l'illusion, au mensonge, substituant à la vérité de la passion les froides subtilités de l'entendement. Aimer, rimer, gaie science qui contient le grand secret de cette vie ! Plus tard, l'âge et les jours d'épreuve arriveront, il sera temps alors d'aller au cloître; en attendant, touchons à toutes les choses de ce monde, aux plus douces comme aux plus tristes, goûtons à ses délices, à ses peines en curieux, en délicats, et ne conservons de ses larmes qu'un miroitement dont s'irisera la précieuse opale de nos écrins. Qui porte en soi le don de poésie règne ici-bas de droit naturel et divin; chevalier, clerc ou varlet, il verra s'ouvrir à sa voix les plus fiers manoirs, chaussera les éperons d'or, montera les coursiers rapides, et les nobles dames lui souriront au pays où trônent les cours d'amour. La naissance perd ses privilèges, et pas plus que pour le prêtre il n'est de basse extraction pour le poète. Ce Bernard de Born, dont la mère était femme de peine au château, ira s'asseoir à la table de la reine d'Angleterre; l'humble page et le haut baron, chacun de son côté, s'escriment au jeu de la rime, et, dans ce cercle à part, il n'est d'autre supériorité que celle que donne un plus grand savoir, un plus grand renom.

En ce bienheureux midi de la France, de l'Océan jusqu'aux Alpes, la civilisation n'avait pour ainsi dire subi aucune interruption depuis les Romains. Volup-

tueusement imprégnée du souffle des colonies grecques, voisine de Marseille, de Toulouse, de Narbonne, où l'antiquité, partout ailleurs disparue, se survivait dans ses monuments, ses traditions, dans les populations même, gouvernée par des princes indigènes, la Provence avait pour elle, à cette époque, un fonds de société qui manquait au pays situé de ce côté-ci de la Loire. Là, point de Normands envahisseurs, point de messe des lances. Un chevalier, pour tout emploi, n'y était pas réduit à batailler. La guerre, ne l'avait pas qui voulait sous la main ; il fallait traverser les Pyrénées, aller se joindre aux rois de Castille et d'Aragon, et faire avec eux campagne contre les Maures de Cordoue; gens fort courtois du reste et fort lettrés, ces Maures ne ressemblaient pas à nos Bédouins fanatiques d'aujourd'hui. Ces enfants du désert avaient tous les raffinements de la plus exquise urbanité, cavaliers brillants, indomptables, grands seigneurs sans reproche sur le point d'honneur, et toujours en train de courir la bague ou de pourfendre un chrétien pour les beaux yeux de leurs maîtresses.

Souvent, aux jours calmes et pendant une trêve, les chevaliers chrétiens venaient visiter leurs ennemis sous leurs tentes, dans leurs élégants palais à voussures légères, aux pans de mur historiés d'enluminures. On devisait. C'étaient de longs échanges d'idées et surtout de chansons. Dès l'origine du siècle, au siège de Calcanassor, un pêcheur, exhalant sa plainte sur le rivage de la mer, chantait la ruine de la ville en strophes où l'arabe se mêlait au provençal. De l'espagnole Valence à Toulouse, le provençal, ce dérivé du latin avec son amalgame d'éléments

gothiques, formait la langue populaire, la langue d'oc, dialecte harmonieux, pittoresque, étincelant de vibrations mélodiques, et dont les mille consonances appelaient la rime et ses entre-croisements ingénieux : tout cet art et tout cet artifice qu'on retrouve au fond de la poésie orientale et de toutes les poésies dont le mérite est d'agir sur les sens par le charme et la suavité du nombre plutôt que sur l'âme par la sincérité du mouvement et de l'expression. Émerveillés de tant de belles choses qu'ils avaient vues, de tant de contes qu'ils avaient ouïs d'une oreille avide, doucement bercés aux rythmes inoubliables des *Gazels*, ensorcelés de tant d'images fantastiques, — palmiers sacrés, jardins paradisiaques, perroquets crêtés de saphirs, d'émeraudes et de rubis, et distillant par leur bec le miel des sentences divines, — nos chevaliers, rentrant au gîte, n'eurent rien de plus pressé que d'inventer dans leur propre langue des enchantements du même genre et capables d'émouvoir et de passionner le cœur de leurs dames. Créer la gaie science, propager par monts et par vaux cet art de suprême culture : grave et délicate besogne qui ne pouvait être menée à bien qu'avec le temps.

Qui dit troubadour ne dit pas improvisateur; entendons-nous, il ne s'agit pas simplement d'accorder sa lyre et de s'abandonner à l'exaltation du moment : l'art du troubadour est un art compliqué, hérissé de difficultés musicales particulières, une harmonie, une science qu'il a lui-même apprise des Arabes, et dont il va transmettre le secret à l'Italie dans les sonnets et les chansons de Pétrarque. Vouloir creuser entre les troubadours les différences qui distinguent entre eux les poètes, essayer de les caractériser

comme on étudie Dante, Arioste ou Tasse, serait perdre sa peine. Ils se ressemblent tous, se répètent et n'ont aux lèvres qu'un seul refrain. J'ai dit quel était ce thème : il aima et rima ; j'en sais un pourtant au sujet de qui on pourrait ajouter : il souffrit, guerroya et finit par se réfugier dans un cloître, mais simplement pour y mourir. C'est Bertrand de Born.

III

A ce nom, tous vos souvenirs de l'enfer dantesque se réveillent :

Je le vis et le vois encore de mes yeux
Comme les autres gens de ce cortège affreux;
Le tronc décapité s'en allait morne et sombre,
Il passa devant moi tenant par les cheveux
Sa tête, et s'en servant, pour s'éclairer dans l'ombre,
Comme d'une lanterne. En nous voyant : « Malheur ! »
S'écria-t-il d'un ton qui nous glaça d'horreur.

C'est pourtant une histoire d'amour que la sienne, et très apparentée au roman de Pétrarque. Avez-vous jamais contemplé sur quelque sépulture du moyen âge la statue d'un chevalier bardé de fer et dévotement agenouillé, les mains jointes, devant une sainte Vierge? Bertrand de Born ressemble à cette image, ainsi devant la belle Mathilde, dame de Montignac, s'agenouillait ce paladin, mélange de rudesse barbare et de sentimentalisme précieux. Il passe de la vie des camps au doux emploi de sigisbée; puis, au premier appel du clairon, le voila, le heaume en tête, bondissant sur son cheval de combat. Vous diriez

Achille chez Déidamia, déchirant ses voiles de femme, arrachant ses anneaux d'or, et d'un cri sauvage, redemandant la lance du fils de Pélée. En ce sens, Bertrand de Born dépasse d'une coudée tous les troubadours; rien ne manque à sa grande figure, ni l'héroïsme féodal, ni le gai talent, ni la sombre mélancolie des derniers jours. Écoutez plutôt sa chanson : « Pour qui n'est point mort sur un champ de bataille, il ne reste que la cellule où l'on trépasse aux psalmodies du *Miserere*. » Bertrand de Born est complet, typique; après avoir guerroyé contre Richard et ses barons, aimé sa dame et chanté l'amoureux martyre, il jette aux orties couronne, épée, guitare, prend le froc et s'en va finir dans la pénitence, face à face avec une tête de mort.

J'appelle cela résumer une époque. Sauf le chemin des armes, qui ne se trouve pas sur son itinéraire, nous allons en bien des circonstances voir Pétrarque passer par les mêmes voies; mais il y marchera sans trop de conviction, suivant l'intérêt de sa propre gloire, et la vie religieuse, port suprême où tendaient alors toutes les lassitudes, ne lui sera jamais que la plus commode et la mieux prébendée des retraites contre les ennuis de la vieillesse.

Dante est le dernier homme du moyen âge et Pétrarque, le plus cultivé des esprits, un Cicéron pour sa vaste intelligence, presque un Rousseau pour son vif sentiment de la nature, ermite à Vaucluse et répandu dans toutes les cours d'Europe, républicain que festoyent tous les princes, allant de saint Augustin et de saint Jérôme à Virgile; amoureux, croyant, sceptique, troubadour, toujours en contra diction avec lui-même et toujours d'accord et s'agi-

tant, — Pétrarque est le premier homme de la Renaissance.

Pétrarque, lorsqu'il rencontra Laure, n'abordait point, tant s'en faut, sa première aventure. Ce bachelier de vingt-deux ans, très lancé dans le monde des cardinaux et de leurs nièces, avait déjà quelque peu expérimenté. Avec Laure commence l'amour-poème.

IV

La cour des Papes s'ouvrait comme une hôtellerie au plaisir profane. Du Languedoc et de Gascogne, la noblesse accourait à ses fêtes, qui ne laissaient pas d'attirer aussi toute une population de marchands, de vierges folles, de proscrits italiens et de gens sans aveu. Le relâchement des mœurs était extrême; n'avait-on pas vu la maîtresse d'un pape étaler sur sa poitrine les pierreries de la tiare? Avignon ressemblait à Babylone, les filles d'Israël n'y manquaient même pas; seulement ce n'était ni pour pleurer ni pour gémir qu'elles venaient s'asseoir sur les rives de son fleuve. Cette vie d'amusements, de faste et de luxure enflammait l'imagination de Pétrarque. Son père, chassé de Florence par la guerre civile, et sa mère Eletta Canigiani habitaient Carpentras. Il reçut là ses premières leçons de latin, mais tout en se livrant à de fréquentes et rapides escapades du côté d'Avignon, où, bien autrement que les beaux yeux de la grammaire, de la dialectique et de la rhétorique, ses insticnts et ses désirs curieux l'entraînaient.

Ses études préliminaires achevées, son père le dirigea sur Montpellier, terre classique de la juris-

prudence et des troubadours, puis sur Bologne. Est-il besoin de dire qu'à Montpellier, Pétrarque négligea la science du droit pour ne s'occuper que du bel art des vers, respirant la fleur bleue en plein terroir? C'était sa vocation, il s'y appliquait malgré son père, qui voulait faire de lui un jurisconsulte. Ces sortes de débats se reproduisent trop souvent pour qu'on s'en étonne; mais Pétrarque est ergoteur de sa nature, il faut qu'il se disculpe d'un tort que nul ne songe à lui reprocher : que la postérité le sache bien, et, de peur qu'elle n'en ignore, il l'écrit dans une longue lettre à son adresse. « L'autorité des lois, dit-il, est en soi la chose la plus sainte ; malheureusement les hommes l'ont pervertie, et je n'ai pu prendre sur moi de pousser à fond l'étude d'une science que mes principes ne m'eussent point ensuite permis de mettre en pratique. » Tout cela par vanité de ne point avouer qu'un poète est un poète, et peut bien se passer d'être autre chose; mais que de sacrifices Pétrarque ne fait-il au sophisme! Son père tenait pour la science positive, et voulait qu'il n'eut entre les mains que des livres de droit, tandis que lui n'aimait que Virgile et Cicéron. La musique des vers, les belles résonances d'une prose éloquente, le charmaient. Cependant de Marseille il passe en Italie, poursuivant son rêve de poésie et de beau langage. A Bologne, la nouvelle de la mort de ses parents vint l'atteindre. Aussitôt lui et son frère Gherardo rebroussent chemin du côté d'Avignon, afin d'y recueillir un très mince patrimoine qu'ils trouvent écorné par les mains d'un curateur déloyal.

Une seule ressource leur restait : l'Église, moyen infaillible à cette époque, voie directe menant au

crédit, au pouvoir, à tous les honneurs comme à toutes les jouissances.

Gherardo, le plus jeune des deux, n'hésite point; nous le voyons à l'instant s'enfoncer dans un cloître, et pour jamais disparaître de l'histoire. Quant à Francesco, lui aussi voulait bien se faire d'Église, mais le compagnon n'était pas d'humeur à renoncer lestement aux joyeusetés du temporel. Il avait le cœur trop léger, les sens trop inflammables et le cerveau trop éventé. Heureusement que les mœurs du règne étaient accommodantes, et qu'à défaut de vocation, on pouvait prendre la carrière par le côté mondain. Les plus hauts exemples l'y autorisaient; il les imita. Un extérieur agréable, une rare élégance dans les manières et dans les vêtements, l'art ou plutôt l'éloquence de la flatterie, l'eurent bientôt mis en faveur chez les grands; les femmes ne tardèrent pas à s'occuper de lui. L'évêque de Lombez, Jacopo Colonna, le rechercha comme ami. Ce prélat, du même âge que lui et fort avant dans les bonnes grâces de Jean XXII, n'avait qu'un désir, aider à la fortune de Pétrarque et le pousser vers les hautes fonctions. Pétrarque alors tranquillement se laissa faire, à la condition toutefois de ne pas trop se presser. Sûr désormais d'arriver, il remettait au futur contingent les dignités et les devoirs qu'elles entraînent, les emplois illustres, toujours plus ou moins assombris de responsabilités, et goûtait en plein abandon les délices de l'heure présente. Sa vanité allait triomphante; les femmes se le montraient du doigt dans la rue, non plus, comme jadis à Ravenne, les commères de la place aux Herbes se montraient l'Alighieri en murmurant : « Voilà l'homme qui re-

vient de l'enfer, » mais le sourire aux lèvres, et les yeux tout papillotants de cet éclair qui signifie : « Voilà celui qui vient à la jeunesse, au plaisir, à l'amour. » Pétrarque furtivement recueillait ces au baines, ces doux appels; ces regards embrasaient son sang et communiquaient à tout son être une ivresse dont à quarante ans de distance l'épicurien, devenu érmite, regrette et déplore le souvenir avec componction : *Quorum hodie pudet ac pœnitet.*

Tel était Pétrarque à l'état physique et moral, telles étaient les circonstances au moment où Laure apparut.

Fille de messire Audibert de Noves et de dame Ermessende, mariée depuis le 13 janvier 1325 au seigneur de Sade, elle avait alors dix-huit ans; c'est dire que sa beauté brillait dans toute sa fleur. Quelle était cette beauté ? Comment découvrir la femme dans cette madone constellée de joyaux comme un ostensoir, et qui marche sur des nuages de sonnets comme la Vierge de Raphaël dans son azur? « Les murs étaient d'albâtre et d'or le toit, les portes d'ivoire et de saphir les fenêtres ! » Comme vers, mélodie italienne, c'est exquis, mais comme signalement d'une personne qu'on aimerait à se représenter un peu au naturel, cela laisse bien à désirer. Laure nous est peinte, cette fois, sous les traits d'une maison mystique:

Mura eran d'alabastro e d'oro tetto...

Allégorie et symbole partout! Elle a pour cheveux des rayons de soleil, sa voix est douce comme les paroles de l'ange de la Visitation, et ses yeux, « fenêtres de saphir d'une âme noble. » Pétrarque, non content de les invoquer à tout propos, leur dédie spé-

cialement trois de ses *canzone*, chefs-d'œuvre d'harmonie et d'élégance, que les Italiens ont surnommées *les trois grâces*. Source inépuisable de consolations et de compassions, ces yeux sont pour lui ce que l'étoile polaire est pour le pilote, et le guident vers les régions du salut par leur lumière miraculeuse, dont la substance ne saurait se définir, et dont il ne perçoit, lui, que le divin reflet; toutes les choses terrestres gagnent à ce regard une vertu magique, et, pareilles à ce fer qu'attire l'aimant, tendent à s'élever vers un éther plus pur, plus libre, plus transparent; car le désir idéal, c'est l'Invisible, l'Insaisissable. Il aspire après un bonheur qui doit rester un songe et ne jamais obtenir satisfaction; le désir apaisé, c'est le papillon consumé à la flamme ; éternellement inassouvi, l'idéal ressemble au phénix sans cesse renaissant de ses propres feux.

Réminiscences du paradis de Béatrix, ressouvenirs de Dante et de Guido Cavalcanti, mysticisme endiamanté de toutes les pierreries transmises par les Arabes aux troubadours; mais de la belle en son logis, qu'est-ce que cette irradiation va nous apprendre? Savons-nous seulement de quelle couleur étaient ses yeux ?

Sur ce sujet, l'abbé Salvini a écrit un long chapitre dont la conclusion est que Laure avait des yeux noirs. Ce disant, l'honnête commentateur s'appuie de l'autorité du poète, et cite dans les sonnets vingt exemples ; il est vrai que ceux qui tiennent pour les yeux d'azur ont également très beau jeu :

Gli occhi sereni e le stellanti ciglia[1].

1. Sonnet 161.

D'où il suit que nous voguons en plein illuminisme, et qu'il ne faut ici chercher à rien préciser. Une magie de rythmes, d'assonances, la plus incroyable science du nombre dans la concentration, cette poésie, vous aurez beau l'exprimer, ne vous donnera pas autre chose. De la lumière, de la mélodie et du style à miracle, mais pas une goutte de sang réel. L'homme, l'amant sincère, ému, n'est point là, et le poète que nul instinct original ne sollicite, voyant flotter dans le vide une échelle de Jacob inoccupée, y grimpe et va se perdre au bienheureux séjour des abstractions théologiques, où, des siècles avant l'Alighieri, Platon déjà surprit le type de l'amour pur, contemplatif, ne pouvant tomber sous les sens, l'amour-idée ; mais, derrière l'idée, il y a la femme.

Voyez l'adorable portrait de Simon de Sienne, mandé par Jean XXII pour peindre les fresques du palais. Pétrarque lui conseille de s'en aller en paradis afin d'y contempler le type de sa dame et de la pourtraire au retour d'après cet idéal. Simon jugea sans doute que le paradis était trop loin ; il resta simplement sur la terre, peignit Laure d'après le naturel et fit bien ; car, grâce à lui, l'éternel féminin redevint femme.

Le visage forme un ovale exquis, le front est clair, intelligent, les cheveux, d'un or sombre et tirant sur le roux, s'échappent en nattes crespelées de leur résille de perles, les yeux sont adorables, le nez finement allongé ; la bouche, délicieusement modelée, a cette éloquence du silence qui persuade et vous rappelle le sourire de la Joconde. Autour du cou, d'une blancheur de cygne et d'une délicatesse qui n'a rien de languissant, deux rangées de perles s'enroulent, et, sous une

robe de riche étoffe palmée d'arabesques vertes et timbrée entre les deux seins de la couronne de vicomtesse, la poitrine s'épanouit dans sa pudique et suave élégance. — Tout cela rayonne de distinction, de grâces honnêtes et sévères.

D'abord tant de froideur vous épouvante. Est-ce une prude, une coquette? Peut-être à la fois l'une et l'autre. Ce que je sais, c'est que cette personne-là vous tient à distance en même temps qu'elle vous attire. La fameuse robe à semis de violettes dont je viens de parler appartient au symbole et à l'histoire. Laure la portait le jour de son apparition à Pétrarque dans l'église Sainte-Claire, il faudra donc que les bienheureuses violettes de cette robe deviennent en ses strophes un motif éternel d'allusions. Ce laurier, synonyme du nom de Laure, ces violettes dont se décore son costume, impossible d'y échapper; vous en arrachez une moisson qu'une autre repousse aussitôt. Lui-même avait fini par comprendre l'abus, et plus tard se le reprocha dans sa période de repentance et de latinité :

« Qui ne s'étonnera, lui dit saint Augustin, le morigénant d'importance dans un dialogue où l'ermite Pétrarque se fait un vrai délice de tendre le dos à la discipline du vieil évêque, — qui ne prendra scandale de voir ta passion pour cette Laure en arriver à ce point de folie que tu ne t'attaches pas simplement à sa seule personne, mais que tu ailles aimant et divinisant jusqu'aux objets ayant avec elle quelque rapport? car telle est la cause véritable de tes préférences à l'endroit du laurier et des violettes que tu ne peux t'empêcher de citer et de célébrer dans le moindre de tes poèmes. »

Et, en effet, pour cette poésie de la tête et non du cœur, pour cet art épris de curiosité, de miroitement et de cadences, il n'y a si mince vétille qui ne compte. Imperturbable fomentateur de ses illusions, Pétrarque ne vit que d'allégorie. C'est son plaisir, et aussi le nôtre; car rien de plus amusant que d'étudier de semblables amours par les deux bouts de la lorgnette, — celui qui éloigne et celui qui rapproche, — et de voir par exemple comment une chétive bourgade du Comtat-Venaissin peut aussitôt, grâce à la naissance de Laure, devenir une Bethléem nouvelle que l'étoile du Seigneur signale aux adorations des rois mages.

Cette robe mystique faisait donc partie du trousseau de la dame, qui, outre une somme de 6,000 livres tournois, avait reçu en dot par contrat de mariage « deux habillements complets, » l'un à semis de violettes, l'autre de pourpre, qu'elle revêtait aux jours de fête et de gala lorsqu'il s'agissait de briller « comme un phénix, » et d'éclipser « d'un éclat inouï » toutes les beautés de la cour d'Avignon.

Et le voile blanc que j'allais oublier! ce voile jaloux, divin, toujours flottant entre terre et ciel, qui se prête aux petites coquetteries de la femme aussi bien qu'aux grands airs de la transfigurée et si merveilleusement parachève la vision!

Marie a le manteau d'azur, Laure le voile.

On n'imagine pas tout ce qu'un pareil motif a pu rendre sous cette main, la plus habile qui se soit jamais exercée aux variations thématiques. Ce voile béni, glorifié, lorsqu'il s'entr'ouvre, blâmé lorsqu'il se

ferme, est pour le poète un principe continuel d'émotions. S'il rencontre une fillette au bord du ruisseau, lavant ce voile, son cœur se met à palpiter, vous diriez le ravissement d'Actéon apercevant Diane au bain; à ce voile miraculeux, le ciel même ne saurait résister.

« Quand je serai mort depuis longtemps, elle implorera du ciel ma grâce, et, pour l'obtenir, il lui suffira d'essuyer ses larmes avec son voile. »

Rapprochement étrange et bien curieux : Poppée, elle aussi, jouait et minaudait devant Néron avec son voile.

« Soit, nous apprend Tacite, pour ne point assouvir le regard qui la convoitait, soit que son désir de plaire y trouvât avantage. »

Ce qui prouve que, par certains côtés, la femme la plus honnête comme la plus dégradée se ressemblent, et qu'il n'est christianisme ni civilisation qui puisse prévaloir contre l'instinct. Compulsez l'antiquité classique, interrogez le romantisme du moyen âge, la fille d'Ève ne désarme pas. Je n'entends ici parler ni des grandes sirènes de l'histoire, ni de ses furies; mais, à nous en tenir aux plus dignes, aux plus chastes, à celles qu'on pourrait appeler « la couronne de la création, » que de ruses encore, d'esprit de coquetcouterie et de malice, que de perfidie encore sous ces ronnes!

CHAPITRE II

Les deux maîtresses de Pétrarque. — Voyage à Paris et aux bords du Rhin. — Il était un roi de Thulé. — Les *lettres familières*. — Les *dialogues*. — Sonnet, que me veux-tu ? — Retour dans Avignon.

I

Ce premier regard, dans l'église Sainte-Claire, avait promis plus qu'on ne pouvait et ne voulait donner. Pétrarque, mal conseillé par sa jeunesse et par sa vanité, s'était imprudemment laissé prendre. Une bouffée de sang lui montant au cerveau, un rêve présomptueux, une intempestive frénésie, il n'en fallait pas davantage pour mettre en mouvement tout cet organisme vibrant et résonnant. D'abord ce furent des plaintes, des chansons : à chanter, il se passionna, son désir s'en accrut ; à force de soupirer, de s'imaginer qu'il était amoureux, il le devint.

La dame avait bien du charme, et le galant, qui déjà comptait dans Avignon deux ou trois enfants naturels, n'était point homme à se payer longtemps

d'abstinences. Il y eut donc au début les luttes et les orages ordinaires. Là-dessus, les sonnets ne nous offrent que des renseignemens épurés, clarifiés et passés à l'état d'essence par la décomposition et le travail de l'alambic; mais nous avons heureusement sur ce sujet d'autres confidences de Pétrarque, et celles-là beaucoup moins illusoires, je veux parler des *Lettres latines* et des *Dialogues avec saint Augustin*, où l'homme physique et moral se montre à nous tel qu'il fut, où le pécheur, en même temps que les défaillances de l'âme, avoue les appétits charnels, et reconnaît que cette maîtresse a toujours été pour lui la plus désirable, la plus passionnément désirée entre toutes les femmes.

Laure goûtait fort les douceurs du compliment. Les vers écrits à sa gloire l'eussent flattée venant d'un troubadour obscur; venant d'un poète applaudi, presque illustre, d'un fier et brillant jeune homme, recherché, festoyé, ils lui causèrent une sorte d'ivresse. Elle était froide, mais très femme, et possédait sa mince dose de frivolité. Pétrarque l'accuse de passer des heures au miroir « absorbée comme Narcisse dans la contemplation de sa personne. » Son intérieur ne semble pas avoir été des plus heureux. Un époux capable de se remarier six mois après avoir perdu sa femme, — ce que fit plus tard le sire de Sade, — devait être en son ménage au moins assez indifférent. Faut-il croire qu'il était jaloux et payé pour l'être? Plusieurs l'affirment. Pétrarque ne fréquentait point la maison; elle et lui se rencontraient dans les cercles d'Avignon, sur les bords de la Sorgue à la nuit tombante, ou parmi les jardins embaumés de roses du vieux poète Sennuccio del Bene, un ami, celui-là même qui les

recommande à la postérité comme « les deux amants les plus incomparables que la lumière du soleil ait jamais éclairés. » Pétrarque tout impatience et tout flamme, Laure ne se départant point de sa réserve, — soit que la jalousie de son mari lui inspirât cette contrainte, soit qu'une certaine insensibilité fût au fond de sa nature, — il voit en elle une statue de marbre que lui, triste Pygmalion, est impuissant à réchauffer. A ces mines sévères, à cette implacable raideur, quelle attitude opposer? Il s'écoute gémir, déplore sa folle erreur, ses espérances déçues; tant de larmes inutilement versées, tant de peines pour ne rien obtenir! Et l'infortuné, quelle récompense osait-il donc appeler de ses vœux ? Où s'égaraient ses rêves, ses désirs? Entre elle et lui, le mariage n'a-t-il pas creusé l'infranchissable obstacle? Eh bien, alors mieux vaudrait s'éloigner, oublier.

II

Il s'éloignera, mais il n'oubliera point; car renoncer à son martyre, ce serait renoncer à ses vers; or à de pareils vers quel poète renoncerait? Pétrarque fuit sa maîtresse pour la chanter plus à son aise. Il convient ici de ne point s'exagérer les choses, et de n'attribuer à l'amoureux tourment que la juste part qui lui appartient dans la perpétuelle odyssée du paladin. La mobilité de son caractère, la fiévreuse agitation de son esprit le poussaient aux voyages. Il lui fallait se déplacer, se mêler à la vie des grands, être l'hôte de toutes les fêtes et ne rien laisser d'important s'accomplir en dehors de sa présence. Un

événement pouvait ne l'intéresser que médiocrement; mais, dès l'instant que le monde s'en occupait, il se devait à lui-même d'y avoir figuré. Il se rend d'abord au pied des Pyrénées, chez son ami, l'évêque de Lombez, Jacques Colonna, et se plonge dans l'étude de l'antiquité. Là se rencontrent deux personnages de la petite cour épiscopale : Lello di Stefano et le Flamand Ludovic[1], avec lesquels il disserte et platonise abondamment. Presque aussitôt, il repart et traverse Avignon, où Laure, mécontente et renfrognée, du plus loin qu'elle l'aperçoit, s'enferme à triple verrou dans son voile. Pétrarque alors, plus désespéré que jamais, se dirige sur Paris, qu'il parcourt et visite à fond. Les bords du Rhin le tentent : il passe à Cologne, voit ensuite Liège, Gand, Aix-la-Chapelle. Il va sans dire que l'image de sa dame ne cessera pas de l'accompagner; mais à cette pensée s'en associe une autre, celle qui — à défaut de sa légende — suffirait pour le recommander à la postérité. J'ai nommé sa passion pour les lettres antiques, et son infatigable ardeur d'explorations. Il voyage à la découverte de l'ancien monde, scrute les bibliothèques, déchiffre, compulse, copie et reconstruit les manuscrits.

Pétrarque eut, à vrai dire, deux maîtresses, Laure de Noves, et la Philologie. Nous nous entêtons à ne voir que le troubadour; il y a dans cet homme le précurseur des savants de la Renaissance. Au plein de ce moyen âge ténébreux, un coin d'azur trahit l'Olympe qui se réveille; les anciens dieux se risquent sur la terre, narguant la chevalerie et les

1. Le Lelius et le Socrate des *Epistolæ familiares.*

moines, Apollon court après Daphné ; Pétrarque, un des premiers, ressent la commotion, sa narine subtile flaire le vent qui souffle du passé, écartant le brouillard opaque, et montrant, derrière la Rome papale et féodale, la vieille Rome républicaine avec ses empereurs, ses consuls, ses tribuns du peuple.

III

Je regrette de n'avoir point à raconter ici les services rendus par Pétrarque à l'esprit, à la culture des temps qui s'approchaient. De cet enthousiasme qu'il affichait si bruyamment pour les Romains classiques, la philologie et l'étude des belles lettres profitèrent beaucoup, il remit en crédit le goût des choses de l'intelligence, que le XVIe siècle poussa plus tard jusqu'au dilettantisme, collectionnant les médailles au point de vue de la chronologie, rassemblant les cartes et les documents géographiques. Écoutez sa conversation avec Richard de Bury, chancelier d'Angleterre, une bibliothèque vivante ; ce ministre d'Édouard III et ce poète, de quoi s'entretiennent-ils? *De mirabilibus Hiberniæ!*

Il était un roi de Thulé...

Cinq cents ans avant Goethe, Pétrarque bégayait la chanson ; mais ce qu'il eût fort aimé savoir, c'était dans quel coin de l'univers étaient situés les États de ce roi, et, là-dessus, son interlocuteur persistait à ne pas vouloir répondre, « soit qu'il ne possédât en effet aucun renseignement, soit qu'ayant fait quelque découverte sur la véritable Thulé, il ne se souciât

point de la communiquer à personne. » Pétrarque fit bien d'autres trouvailles. Cicéron, Tite-Live, Quintilien lui doivent une grande part de leur restauration. Il évente les pistes et ne les lâche plus. Que de courses au clocher, tantôt heureuses, tantôt vaines, mais toujours significatives, même alors qu'elles ne réussissent pas, comme il lui arriva pour ce livre de Varron : *Rerum humanarum et divinarum antiquitates*, qu'il se souvenait vaguement d'avoir feuilleté dans son enfance, et pour un traité de Cicéron *De gloria*, possédé jadis, ensuite prêté à quelque ami, et depuis inutilement cherché! Si la chasse avait ses déceptions, elle avait aussi ses récompenses. A Liége, il découvre deux discours de Cicéron, qu'il transcrit, et dont va s'enrichir cette collection copiée plus tard tout entière de sa main. A Vérone, il trouve les épîtres *ad familiares*, *ad Atticum*, et relève ces deux manuscrits, qu'on peut voir encore aujourd'hui dans la *Laurenziana* de Florence. Parlerai-je de cet exemplaire de Virgile, son poète de prédilection, exemplaire enrichi d'enluminures de son ami Simon de Sienne, représentant divers sujets de l'*Énéide?*

Pétrarque fut un grand humaniste, et c'est par ce côté qu'il aurait prévalu s'il existait en ce monde une justice distributive, et si toutes ces choses de la renommée et de la gloire — comme la fumée, qui leur ressemble tant — ne dépendaient pas du vent qui souffle. Ses *Lettres familières*, ses *Dialogues*, sont une lecture délicieuse que je recommande aux amateurs de bonne latinité. Vous croiriez lire un écrivain de la période d'Hadrien; ce n'est pas du

1. *Epistolæ familiares.*

Cicéron, c'est du Pline le Jeune. Cette langue-là coule de source. Il s'y complaît dans la clarté, le nombre, l'abondance, tandis que les sonnets, les *canzone*, lui coûtent mille efforts et, sous les fleurs dont il les sème à pleines mains, sentent la lampe de travail.

IV

Spectacle singulier de voir à son inspiration ce modèle des lyriques et des amants; ne dirait-on pas plutôt un ouvrier à sa besogne? Il combine son enthousiasme à tête reposée, trace des scénarios : « Ici de l'harmonie, là du pathétique; veiller surtout au tercet final qui doit frapper le grand coup, c'est la règle. » Ailleurs viennent les notes et les commentaires : « J'ai commencé ce sonnet — *Domino jubente* — le 10 septembre au lever du jour, après mes prières du matin. — *Hoc placet*, 30 octobre, dix heures du matin; 20 décembre au soir : —Non, décidément, cela ne me satisfait pas. Corrections interrompues, on m'appelle pour le dîner, mais j'y reviendrai; 18 février, neuf heures : — Cela me semble maintenant bien aller, il faudra néanmoins revoir plus tard : *vide tamen adhuc !* »

Et le sentiment, au milieu de toutes ces épreuves et contre-épreuves, que devient-il?

Oh! le sonnet! je n'en voudrais pas médire, mais quelle malencontreuse forme quand on l'emploie autrement que comme jeu d'esprit! Et penser que le lyrisme italien à son début n'a que cet instrument, qui doit servir, suffire à tout : élégie, hymne, satire, épigramme et chanson! Ces deux quatrains

amenant huit rimes obligées, ces deux tercets rimant entre eux également, imagine-t-on une combinaison plus tyrannique, et quelle idée avoir d'une inspiration qui se met ainsi aux entraves à perpétuité? Qu'un poète s'essaye la main à parfaire un sonnet, c'est œuvre d'art et j'y applaudirai; les fanatiques vont s'extasiant sur la difficulté vaincue: qu'ils y regardent d'un peu près, et ils verront cette habileté si merveilleuse avoir ses défaillances. Alors arrivent les répétitions, les circonlocutions et tous ces mots vides de sens que la rime appelle. D'ailleurs, la difficulté vaincue est un mérite qu'on aurait tort de s'exagérer. Si la science et le contre-point en pareil cas pouvaient suffire, nous n'aurions aujourd'hui que de grands poètes; car tout le monde s'entend à façonner un sonnet, et les essaims de rimes accouplées nous assourdissent; mais, grâce à Dieu et par malheur pour l'heure présente, la poésie lyrique n'est point cet art qu'on se figure : elle ne vit point seulement de forme, il lui faut des idées, une âme, un sentiment, et c'est un bien singulier oiseau qu'un sentiment capable de s'embastiller de la sorte dans l'étroite cage du sonnet et d'y gazouiller sa vie durant.

Mais Pétrarque est Pétrarque; son lyrisme, sans jamais faire éclater la forme qu'il s'est imposée, a par instants de sublimes coups d'aile. Qui ne connaît ces fameux vers, d'où l'enthousiasme déborde? Vous prendriez cela pour la péroraison d'une ode, et ce n'est qu'un sonnet.

Que bénis soient le jour et le mois et l'année,
Le temps et la saison, et l'heure et le moment,
Que bénis soient les lieux et le pays charmant
Où, par ses deux beaux yeux, fut mon âme enchaînée!

Que bénie à jamais soit la plainte donnée
Au premier désespoir de mon égarement;
Bénis l'arc, le carquois et la flèche empennée
Qui m'ont enfin au cœur blessé mortellement!

Et bénis tant de cris de joie et de détresse
Où j'ai mêlé le nom de ma belle maîtresse,
Mes larmes, mes soupirs, mes vœux, ma passion!

Et bénis tous ces chants qui sont mon héritage,
Et bénis mes pensers dont, seule et sans partage,
Elle est l'honneur, la gloire et l'adoration!

V

Cependant le désir de revoir Laure le ramène vers Avignon. Traversant seul, en temps de guerre, la forêt des Ardennes, il ne voit et ne poursuit que son rêve d'amour. Les branches d'arbre qui frissonnent, les ombres flottantes, sont des femmes, des beautés, entourant la céleste vision et lui formant cortège. Du plus loin qu'il aperçoit le Rhône : « Que tes flots se précipitent pour aller la saluer de ma part, » crie sa voix au torrent sacré. A Lyon, il descend le fleuve et rentre dans Avignon. Hélas! quelle déconvenue! On se bat de l'autre côté des monts; entre les Orsini et les Colonna la sanglante rixe s'est ranimée et le cardinal Giovanni, en toute hâte, a couru au péril. C'est donc, pour l'heure présente, un ami, un protecteur de moins, et le plus puissant. Quant à Laure, sa rigueur, cause de tant de soupirs et de plaintes, n'a pas désarmé :

« La neige qui blanchit loin du soleil est moins glacée. Voici, je ne me trompe pas, sept ans aujourd'hui que, nuit et jour, je soupire pour elle et me con-

sume en vains efforts sans qu'il me soit permis d'espérer l'émouvoir jamais! »

Pétrarque, nous le savons, n'est qu'un admirable troubadour : il se monte la tête; ces sonnets palpitants d'amoureux délire, son cœur ni sa main ne tremblent lorsqu'il les écrit, et, parmi tant de cruels soupirs, il n'en est guère dont il n'ait d'avance combiné l'harmonie; mais, en supposant que l'incomparable virtuose fût né sous la constellation des grands *innamorati*, en admettant qu'il eût vraiment aimé, le danger n'eût encore été pour lui que médiocre et nous n'aurions point à le plaindre; car il avait contre les peines de cœur deux refuges inexpugnables : le goût de l'étude et le sentiment de la nature. Cet amour, composé bizarre de poésie et de mysticisme, où l'antique littérature classique se confond dans l'art des Provençaux, cet amalgame des éléments les plus hétérogènes : sensualité, christianisme, fantaisie arabe, théologie aristotélique, cléricalisme et troubadourisme, — bien subtil qui l'analysera; mais, tenons-nous-le pour dit, c'est un peu tout cela qui s'appelle Laure, *madonna Laura!* Et, quand Pétrarque, altéré de solitude, quitte Avignon pour s'enfuir à Vaucluse, c'est avec tous ces éléments qu'il cohabite, s'imaginant de bonne foi ne vivre qu'avec le souvenir d'une femme.

CHAPITRE III

Vaucluse et son idylle. — Amour et théologie. — Mort de Gherardo, frère de Pétrarque. — Les retraites sur le mont Ventoux. — Monseigneur de Cabassole, évêque de Cavaillon. — Rêves d'ambition et de couronnement. — Le roi Robert de Naples.

I

A quelques lieues de la cité des Papes est une vallée pittoresquement encaissée entre des rocs abrupts. Longtemps avant d'y arriver, vous voyez des eaux vives courir, affolées, par les sentiers, sourdre des cailloutis : c'est la Sorgue, une limpidité bleue, miroitante et chantante, d'abord, un frais et doux gazouillis qui bientôt devient un murmure. Approchez, des bruits mystérieux d'orgue et de symphonie vous accompagnent; montez, la cascade emplit l'air de résonnances inconnues : cela fume, bouillonne, poudroie avec des jaillissemens prismatiques, des effets de voix éoliennes à vous donner des illusions de Niagara; grimpez toujours à travers les mugissements, les tempêtes de l'orchestre qui s'exaspère; ne vous décou-

ragez point et tâchez de résister au vertige, un pas encore, et vous touchez à la source, au grand rapide.

A vos pieds, les nappes d'eau se précipitent de rochers en rochers, hurlent à tue-tête, vingt cascades aboient au soleil, qui, souriant, leur jette son écharpe. On n'imagine pas quelles furies, quelles détonations! Et près de vous l'étroit bassin, insondable et calme, plein de mystère et de silence, comme tout ce qui est profond. A l'immobilité de cette surface liquide, vous diriez une eau qui dort sans afflux, sans écoulement. Si vous aimez les sortilèges, venez par un beau clair de lune d'une nuit de mai évoquer la nixe de Vaucluse, et peut-être à votre appel la verrez-vous sortir de cet abîme de cristal qui lui sert de palais.

Vainement des blocs de granit tapissés de mousses s'efforcent de barrer le passage à la puissante nappe; le flot passe par-dessus leurs cimes, filtre par leurs fentes, s'élance vers sa chute avec une indomptable vigueur d'entraînement, et, pour changer le lac paisible en un torrent, un quart de minute a suffi. Ce flot, naguère si tranquille, il semble que la rage l'ait pris; vous le suivez avec horreur dans sa fuite, effaré, diabolique, et jetant l'écume vers le ciel; il va sautant de roc en roc avec des bonds de chat-tigre et des vacarmes dont s'ébranlent tous les échos de la montagne; puis, une fois descendu à travers champs, à peine a-t-il parcouru trois cents pas, qu'il se modère: vraie image de ces natures du Midi aussi promptes à l'apaisement qu'à la colère. Vous le voyez alors, au soleil matinal, filer doux entre les rares végétations de ses rives pierreuses et s'éloigner, limpide et gai, ne conservant de sa folle incartade

que, çà et là, quelques flocons neigeux qui dansent à sa surface d'émeraude comme des alcyons de mer.

Ce pays escarpé, ravagé, ce coin de terre farouche, à la Salvator, évidemment la nature ne l'avait point fait pour être le cadre d'une idylle. Un Alighieri, sauvage, émacié, traînant sa longue soutane parmi ces décombres et rêvassant de l'enfer et du purgatoire, au bruit qui gronde, à la bonne heure! mais ce brillant troubadour, ce galantin moitié chevalier, moitié chanoine, et cette noble dame de poésie et de beauté, quel théâtre pour leurs *concetti* que ces ruines d'un colysée de titans!

II

Ils s'y rencontraient cependant; ils y vécurent les rapides heures du bonheur, et telle est l'action que certains personnages et certains sites exercent les uns sur les autres, telle est la force indissoluble de ces hyménées consacrés par le temps et par l'imagination des hommes, que ce contraste entre le caractère de la légende et sa mise en scène ne surprend personne; nul visiteur ne l'aperçoit, et nous ne saurions pas plus nous figurer Pétrarque et Laure sans Vaucluse que nous représenter Vaucluse sans Pétrarque et sans Laure.

Au pied du rocher, dans l'endroit le mieux abrité du soleil et des grands vents, s'élevait l'ermitage du poète; au jardin, fruits et fleurs abondaient, les roses surtout y poussaient en quantité à l'intention de la divine reine. Dans la maison, fraîche l'été, chaude, l'hiver, et de la cave au grenier, bien pour-

vue, toutes les aises d'un aimable épicurien partageant les principes d'Horace.

« Vous me connaissez, je n'ai jamais été ni pauvre ni riche. Les richesses augmentent nos besoins, nos appétits, et nous conduisent ainsi à la pauvreté. Quant à moi, j'ai toujours eu soin de pratiquer le contraire : plus je possède, plus mes désirs sont modérés ; mais que je ne m'avance pas trop, car peut-être bien ferais-je comme les autres si quelque immense héritage m'arrivait[1]. »

En attendant, il était un des heureux du siècle ; cet ermitage de la Sorgue, c'était là qu'il faisait bon vivre entre l'étude et les enchantements de la nature. Je me le figure à cette époque, une manière de Jean-Jacques à Montmorency, philosophant par les bois, quand tout à coup, au premier trille d'un rossignol, il s'arrête court, et le voilà songeant à madame d'Houdetot. Ainsi de Pétrarque et de ses promenades. Au départ, la théologie l'accompagne, et c'est, vers le soir, Laure, — l'idée de Laure, — qui le ramène pensif et soucieux au logis. Cet amour, plein de troubles de conscience et d'ardeurs mystiques, le conduit à se reprocher d'autres égarements non moins préjudiciables à son salut ; il réfléchit à ses liaisons scandaleuses avec des jeunes filles qu'il a séduites et dont plusieurs l'ont rendu père, — il cherche à donner pour excuse à ses désordres les froideurs de sa patricienne impeccable.

Cogita quoties illusus, quoties contemptus, quoties neglectus sis, cogita illius altum sæpe ingratumque supercilium.

Alors son moral s'affecte, lui-même il se pro-

1. Lettre au père Dionigi (*Familiares*).

clame un grand coupable et sent le besoin de répandre dans le sein de quelque moine de ses amis ce qu'il prend pour un mouvement religieux et n'est au fond qu'une passagère défaillance, qu'un moment de doute.

« Je t'ai raconté ma vie, dit mes pensers, écrit-il au père Dionigi da Borgo, son ancien professeur de théologie, — puisse faire Dieu que ces pensers se fixent à la fin, et qu'après avoir si longtemps erré de par le monde terrestre, ils se tournent vers la souveraine vérité et le souverain bien. »

Homélie et rhétorique! Pétrarque a toutes les séductions du beau langage; en vers, comme en prose, il parle d'or, précieux avantage, mais dont bien des gens de son temps se défiaient déjà.

« Voilà l'homme dont je vous ai si souvent parlé. disait un chevalier à l'empereur Charles IV en le lui présentant : il saura illustrer votre nom si vos actes le méritent, et, s'ils ne le méritaient point, il serait encore capable de parler et, au besoin, de se taire. »

III

A cette époque, il perdit son frère, ce Gherardo que nous avons vu entrer au cloître et que les tentations de saint Antoine allèrent affoler dans sa cellule de chartreux. Tous ces Pétrarque n'étaient que flamme et braise. Gherardo avait une maitresse qui subitement mourut dans ses bras. Rancé d'un coup pareil devint moine; mais Gherardo l'était déjà; que faire alors? mourir d'épouvante. Nouveau sujet de

méditation pour Pétrarque, il va se promener au mont Ventoux, s'assied au sommet sur une pierre, et, pénétré d'humilité devant la toute-puissance de la nature, les *Confessions* de saint Augustin sur ses genoux, fond en larmes, à l'idée de sa faiblesse et de son néant.

N'importe, ce pays de Vaucluse avait aussi de gais dimanches. Le château de l'évêque de Cavaillon dominait une hauteur avoisinante. Philippe de Cabassole et Pétrarque se visitaient; à ces entretiens du poète et du prélat se mêlaient d'autres amis. De plus, on s'amusait à pêcher les truites dans la Sorgue, on chassait au faucon, au filet, et les pratiques de la dévotion, les plaisirs de l'intelligence, la bonne chère aidant, notre saint homme d'ermite gagnait benoîtement l'heure trois fois bénie où la déesse au voile, — ne se montrant en quelque sorte que pour disparaître, — venait éblouir du réel éclat de sa présence les roses et les myrtes d'un jardin toujours rempli de son image.

Dans un coin du jardin modestement assise,
Je la vis; ses beaux yeux rayonnant de clarté,
Les fleurs sur ses habits tombaient de tout côté
Des rameaux frissonnants que balançait la brise :

On eût dit la nature, également soumise,
Qui venait, comme moi, saluer sa beauté;
Aux roses se mêlait le jasmin argenté;
Il neigeait des lilas sans qu'elle en fût surprise!

Aubépine, églantiers, fleurs et feuillages verts,
Elle en avait les bras et les cheveux couverts,
Et même aussi les pans de sa robe de moire;

J'en voyais qui tombaient aux ruisseaux d'alentour,
D'autres restaient par terre, et toutes criaient : « Gloire,
Gloire à notre maîtresse, à la reine d'amour! »

Il n'entre point dans ma pensée de suivre Pétrarque à travers les perpétuels méandres d'une carrière toute de mouvement, de fantaisie et d'ambition. Je le prends comme je le trouve, et dans le milieu qui me convient, sans me laisser distraire par la fiévreuse agitation d'un héros qui ne tient pas en place. Nous venons de voir en jeu l'amour, l'érudition, la religion; à la politique maintenant.

IV

Jean XXII meurt, Benoît lui succède (1334).

C'est l'heure des hexamètres latins et des grandes harangues à tous les potentats; c'est l'heure d'aller à Rome fouiller les décombres et chercher dans la cendre d'un monde à jamais enseveli quelque vieux brandon mal éteint, auquel on essayera de rallumer la torche d'un républicanisme creux et redondant. L'Italie opprimée, ses déchirements intérieurs, thèmes a prosopopées rimées et non rimées qu'il ne se lasse pas de débiter, tout en se faisant héberger, renter et festoyer par ces affreux tyrans, objets de ses apostrophes oratoires. Se donner pour un grand patriote, n'avoir jamais en vue que son propre avantage, et toujours parler de son pays, ce fameux art ne date pas d'hier, bien qu'il réussisse encore à miracle. Pétrarque avait ce don incomparable de s'imposer à l'opinion par l'unique force de l'attitude. Jamais en aucun cas de sacrifice, mais du talent et des discours tant qu'on en voulait. Nul virtuose ne pinça comme lui la corde nationale et populaire; il saisissait au passage la question en train de faire son chemin,

sautait dessus et la gouvernait à son gré. Ses lettres et ses vers, il savait d'avance à qui les adresser.

Un exemple : l'Italie n'a pas plus tôt senti poindre le désir de voir le saint-siège rétabli dans Rome, que Pétrarque à l'instant s'improvise l'organe de cette idée, devient l'homme de l'Italie, et, devant les yeux du pape Benoît XII, évoque, à grand renfort de dithyrambes, le spectre de l'antique Rome s'avançant en habits de deuil, les bras étendus vers son nouvel époux, son nouveau maître, dont elle implore à genoux le prompt retour.

Nous étions à Vaucluse, bien nous a pris d'y rester à l'attendre. Rome n'a pu longtemps le retenir : la campagne est à feu et à sang, les Orsini contre les Colonna; des bandes mercenaires pillent tout : mauvais moment pour ébaucher la mise en scène d'un triomphe au Capitole. Parti de Marseille, il débarque à Civita-Vecchia, prend l'air du pays, le trouve fort malsain, et s'en retourne à Vaucluse, « source et origine de tous ses ouvrages », à Vaucluse, où lui était venue la première idée du poème épique qui devait servir de prétexte à ses rêves de couronnement.

« En 1339, un jour de vendredi saint, comme j'errais en méditant par ces solitudes, l'idée soudainement me prit d'écrire une épopée sur Scipion l'Africain, dont le nom m'avait, dès ma jeunesse, frappé de respect et d'admiration. »

Ce sublime poème, rédigé en vers latins et tout à la gloire de l'ancienne Rome, devait en même temps servir à la réalisation de certains plans de vanité conçus et caressés de longue date. Disons aussi que tous les beaux esprits du siècle partageaient là-dessus

son illusion. Les premiers livres terminés, Pétrarque les fit copier activement et répandre partout. Ce début sembla mirifique, et le poète fut divinisé; c'était justement où Pétrarque en voulait venir : triompher au Capitole et ceindre le laurier.

Entre tous les princes de l'Europe, le roi Robert de Naples passait à cette époque pour le plus enclin au culte de la science et des arts. Il s'agissait donc de se concilier son haut patronage; Pétrarque s'y employa en prose et en vers; il mit au jeu toutes les élégances, toutes les flatteries, tous les sophismes de son Parnasse italien, latin et provençal. En outre, le père Dionigi, ce moine si dévoué, fut chargé de se rendre à Naples avec la mission d'inculquer au vieux roi l'admiration due au poète, ce dont il s'acquitta d'un tel entrain, que Robert consulta à son tour Pétrarque sur une épitaphe composée pour le monument de sa nièce Clémence, morte veuve de Louis le Hutin.

Ce que le solitaire de Vaucluse prodigua d'érudition et de philosophie dans sa réponse, nous n'essayerons pas de le décrire, constatons simplement que l'enthousiasme du roi s'accrut encore. Pétrarque alors, jugeant la chose à point, envoie au bon moine une dépêche où, déclarant ouvertement sa prétention au laurier, il ajoute ne le vouloir tenir que de la main du roi Robert [1]. Enchanté d'avoir la préférence, le bon monarque intervint de son mieux près du Sénat de Rome, et son influence appuya celle des Colonna, dès longtemps sympathiques à l'idée de ce couronnement.

A force de persévérance et de diplomatie, les der-

1. *Famil.*, lib. IV, ép. 1.

niers obstacles furent levés, et, le 23 août 1340, Pétrarque reçut une lettre du Sénat, qui, dans les termes les plus flatteurs, l'invitait à venir à Rome pour y recevoir solennellement la couronne de laurier. Il quitte Vaucluse, arrive à Naples, où le roi Robert s'empare de lui et ne le lâche plus. Quelles promenades et quels entretiens sur l'histoire, la poésie et la philosophie ! Ils visitent ensemble le Pausilippe et sa grotte, font leurs dévotions au tombeau de Virgile; puis ce sont des lectures interminables : on échange des confidences, Pétrarque applaudit les vers du roi, lequel à son tour demande à connaître tout ce qui est écrit du poème prêt à servir de motif au prochain triomphe. A l'audition de ces fragments, le vieux monarque se sent béat; il veut qu'un tel chef-d'œuvre lui soit dédié, et Pétrarque est un trop bon prince pour refuser cet hommage à Robert de Naples, son confrère en Apollon. Patience! nous ne sommes pas au bout des cérémonies préparatoires, bientôt s'ouvrent les examens; ne dirait-on pas la veillée des armes! Pendant trois journées entières, devant toute la cour et toute une assemblée de savantasses fourrés de dialectique et cousus de subtilités scolastiques, notre candidat au laurier s'escrimera, paradera, et, sorti vainqueur du tournoi, s'entendra proclamer digne de recevoir les honneurs du triomphe.

Le 8 avril 1341, un jour de Pâques, eut lieu cette cérémonie : douze adolescents de familles nobles et vêtus de pourpre ouvraient le cortège en chantant des hymnes à la louange du triomphateur; derrière eux s'avançaient six patriciens en robes vertes et couronnés de fleurs; venait alors le sénateur Orso d'Auguillara, la tête ceinte du laurier consécrateur, puis le

divin Pétrarque, affublé d'un manteau royal [1], puis la foule. Ainsi furent gravis les degrés du Capitole aux cris de « Vive le peuple romain! vive Pétrarque! vive le sénateur! vive la liberté! » Alors le poète s'agenouilla, et le sénateur, au milieu des fanfares et des acclamations, lui posa sur le front la couronne en disant : « Que ce laurier soit la récompense du talent! »

Pétrarque profita d'un moment de silence pour débiter un sonnet à la gloire des anciens Romains; le peuple, une fois encore, cria : « Vive le poète! vive le Capitole! » et tout fut dit.

Des années s'écoulèrent qui sans doute portèrent conseil, et, longtemps plus tard, aux heures tristes de la vieillesse et des résipiscences, Pétrarque, déplorant les erreurs du passé :

« Ah! cette couronne, écrit-il, elle ne m'a rendu ni plus sage ni plus habile; je lui dois seulement d'avoir vu l'envie se déchaîner contre moi et d'avoir perdu le repos dont je jouissais. »

Quoi qu'il en soit, pour le moment il tenait ce qu'il avait voulu; mais que serait une couronne, s'il fallait en jouir tout seul? Un vif désir le possédait à présent de reparaître devant Laure en triomphateur. Il fit route vers Avignon, non toutefois sans stationner quelque peu à Parme, chez son bon ami Azzo da Correggio, un des plus méchants petits despotes d'Italie à cette époque; mais de ce qu'un poète aime à se passionner dans ses vers pour la liberté et la grandeur

1. Le propre manteau de cet excellent roi Robert, qui, au moment où Pétrarque allait quitter Naples, se l'était détaché des épaules, en recommandant bien à son poète de s'en couvrir pour la cérémonie du triomphe.

de son pays, cela ne saurait l'empêcher de fréquenter les tyrans et même de disserter platoniquement avec eux sur l'art de rendre heureux les peuples.

Il était écrit que cette rentrée de Pétrarque dans Avignon serait environnée de tous les prestiges. Tandis que l'amant de Laure goûtait à Modène les délices d'une vie de chanoine et d'archidiacre, achetait maison à Parme et maison à Modène, Benoît XII meurt et Clément VI ceint la tiare. Rome alors envoie, pour féliciter le nouveau pape, une députation à la tête de laquelle on place Cola Rienzi, que sa faconde populaire désignait d'avance, et dont Pétrarque, devenu citoyen romain par son couronnement, fait aussi partie. L'ambassade traversant Parme, il s'y joignit, prit connaissance des instructions, et, tout le temps du voyage, s'en inspira, menant de pair les homélies latines destinées à convaincre le saint-père et les gentils sonnets à sa maîtresse. Le jour de l'audience, Rienzi le premier porta la parole. Son discours avait pour thème d'exhorter le souverain pontife à revenir habiter Rome. Il eut d'abord de la douceur, du pathétique, puis soudain ses accents s'échauffèrent et l'invitation discrète de l'exorde allait tourner à la sommation quand fort heureusement Pétrarque, d'un accord de sa lyre, ramena l'harmonie. Il chanta également Rome en proie aux loups qui la dévoraient, Rome n'attendant sa délivrance que du retour de l'époux absent.

C'était la même mélodie, mais sur un autre mode et présentée dans la langue des dieux. Le vers a ses immunités; on écoute d'un poète ce qu'on ne supporterait pas d'un tribun.

Clément VI n'en fut pas davantage convaincu; il

aimait trop cette vie commode et douce d'Avignon pour l'échanger contre les périls d'un séjour dans Rome; mais, s'il oublia Rienzi, il se souvint de Pétrarque, qui seul, au demeurant, tira profit de cette mission, dont les résultats furent d'ailleurs absolument nuls pour l'Italie.

CHAPITRE IV

Les revanches de Cupido.— La ruse de l'évêque.— Une églogue tragique. — Cola de Rienzi. — *Vitiosa buffonia.*

I

Laure et lui s'étaient revus; l'ancienne flamme brûlait plus vive, et, cette fois, des deux côtés.

Laure avait à la fin tressailli.

Cet homme autour duquel il se menait un si grand bruit de renommée, la dame de Noves le retrouvait comme transfiguré, — les rois et les empereurs se disputaient sa présence. Clément VI l'appelait à toute heure, le consultait, — ce Pétrarque était son amant, son vassal; ce laurier qu'il promenait fièrement parmi les foules et qui seyait si bien à ses nobles traits, il ne l'avait tant recherché que pour le déposer aux pieds d'une femme, la seule dont sa pensée fût occupée, elle, Laure de Noves, enviée de toutes et de tous! Gloire dans le présent, immortalité dans l'avenir, quelle grande dame, à ce prix, n'aimerait un gnome? Et

Pétrarque était beau non pas seulement par la grâce et l'harmonie de sa personne, mais par le rayonnement qui s'en dégageait. On dit : « Heureux comme le succès ; » c'est *beau comme le succès* qu'il faudrait dire. Cette beauté-là, Pétrarque ne l'avait pas toujours eue ; mais aussi, dès qu'elle lui vint, Laure l'aima. Rigueur, insensibilité, pruderie, vains remparts contre ce démon d'orgueil qui souffle du dedans et démolit nos propres forteresses ! La mysticité s'attendrit, l'idéal toucha la terre, en un mot, ces amours qui n'avaient jusqu'alors été qu'un accord prolongé d'*ut majeur* commencèrent à moduler sur des tons moins paradisiaques.

Serait-ce vrai que le moment psychologique ait jamais existé ? *Chi lo sa ?*

Je ne voudrais jurer ni pour ni contre ; mais, s'il y eut en effet un moment psychologique, c'est là, vers cette période de 1341 à 1347, que je le placerais.

II

Hormis au château de Sade, où Pétrarque ne se montrait pas, elle et lui se rencontraient partout. Ce voile attirait ce laurier. La dame était-elle en visite chez une amie, aussitôt, comme par hasard, le poète arrivait, ne quittant la place qu'au départ de Laure. Ces joyeux banquets, où l'on s'asseyait l'un près de l'autre, ces fêtes nocturnes en plein air, si fréquentes sous le beau ciel de Provence, *per amica silentia lunæ*, ces cours d'amour avec leurs libertés imprescriptibles, tout, jusqu'aux cérémonies de l'Église, conspirait à leur ménager des rendez-vous !

A Vaucluse, on avait désormais bien d'autres soins que l'étude, les muses y vivaient fort délaissées. L'ingrat, oubliant tout dans son bonheur, les appelle « ces filles ». Quand la divine dame ne pouvait descendre au vallon, il montait sur la hauteur, voir s'il ne la trouverait pas chez l'évêque de Cavaillon, son ami Philippe de Cabassole, un bien saint homme pour la pratique des vertus faciles. Un jour que Pétrarque et Laure se promenaient secrètement dans ses jardins, ils le rencontrèrent au détour d'une allée et s'agenouillèrent, lui demandant sa bénédiction. Le pieux prélat cueillit deux belles roses au prochain buisson, bénit avec ces roses l'heureux couple, donna l'une à Laure, l'autre à Pétrarque, et s'éloigna, continuant à rimer un sonnet qu'il lut au mari le lendemain.

Ici se place une églogue que je trouve dans les *Lettres latines* de cette date et qui vaut la peine d'être racontée, d'abord parce que Pétrarque y prit une part honorable, ensuite parce qu'elle nous peint agréablement les mœurs du bon vieux temps.

III

A deux lieues de Vaucluse est un très charmant village nommé le Thor, relevant d'une seigneurie de la maison de Sabran, qui remonte à Laure par les femmes.

Géraud de Sabran, fils de Rostain et de Raibaude de Simiane, homme fort dissolu, régnait sur ce petit pays, non pas simplement en despote, mais en sultan, habitué à regarder comme un butin légitime toute fillette née sur ses terres. Or il arriva qu'un

jeune vilain s'éprit d'une jolie vilaine et qu'après avoir obtenu d'elle tout ce qu'une jolie vilaine peut donner, se présenta par devant son seigneur en offrant réparation et mariage. *Idque nescio an et in Thoro, certe apud Thorum accidit*, écrit spirituellement Pétrarque avec son goût des *concetti* et jouant sur le double sens du mot *Thorus*, qui veut dire lit en même temps qu'il sert à désigner le village. La fille étant fort belle, le noble sire tout aussitôt la convoita : peine perdue! Géraud de Sabran jura de se venger, c'était justice. Un manant être ainsi venu cueillir la fleur éclose au jardin du maître,

> Rien que la mort n'était capable
> D'expier ce forfait !...

Ce pauvre diable, déclaré coupable de viol, fut à l'instant jeté dans un cachot. Vainement la jeune fille intervint au procès, confessa tout, vainement le jeune homme renouvela ses offres de mariage. Tous les deux étaient libres, du même âge et pourvus de bien, l'affaire semblait des plus simples, mais le podestat luxurieux fit sourde oreille aux meilleurs arguments; bref, le jeune homme allait être pendu lorsque, indignés d'un tel scandale, les braves gens du voisinage recoururent à Pétrarque, le suppliant d'user de son crédit près du saint Père pour sauver de la corde cet infortuné. La cause des amants malheureux était celle du poète, il se mit à l'œuvre de grand cœur et lança de Vaucluse un message sur Avignon.

« Aujourd'hui, écrit-il à Lélius, j'ai à te proposer une bonne action, et tu vas me venir en aide. » Puis, après l'avoir mis au courant :

« Nous aussi, lui dit-il, nous avons ressenti les souffrances d'amour ; n'est-il pas juste que nous compatissions aux peines de ceux que ce mal tourmente? Exempt de ces faiblesses propres au commun des mortels, notre magnanime souverain n'en est pas moins sensible aux misères de l'humanité; parle, prie, implore; obtiens que le maître se prononce en faveur de la victime et qu'il soit enjoint à ce jaloux tyran de la rendre à la vie et à la liberté. Le messager que je charge de cette épître est un ami du prisonnier, il te racontera les choses par le détail. Courage donc, et, quel que soit l'événement, que nous puissions au moins nous dire que nous avons fait tout ce qui dépendait de nous pour sauver ce malheureux amant. Vaucluse, 26 avril. »

Trois jours après, le cardinal Colonne n'avait encore rien répondu. L'heure pressait, l'exécution était annoncée pour le lendemain. Pétrarque écrit de nouveau, envoie courrier sur courrier. — A ce moment, l'histoire s'interrompt, et ni cette lettre ni les suivantes ne nous renseignent sur le dénouement. Le jouvenceau fut-il pendu? Il faut le croire; la justice des châteaux avait alors de ces façons d'agir toutes sommaires, et cette scène du *Mariage de Figaro* où Beaumarchais nous montre les assises de la cour d'Aguas-Frescas n'est que la contre-épreuve au comique des tragiques bergeries de tous ces Céladons mitrés et couronnés du moyen âge.

IV

Nous avons vu Pétrarque s'éprendre de bel enthousiasme à propos d'un républicanisme chimérique.

Ces rêves d'ancienne Rome chauffaient ailleurs que dans le cerveau du poète. C'était l'esprit de l'antiquité s'armant en guerre et préparant les temps nouveaux. Parmi les fanatiques de cette idée, il n'y en avait pas de plus furieux que Rienzi, le chef de l'ambassade récemment débarquée. Clément VI avait peu goûté son prône, et d'abord tint à l'écart le personnage; mais bientôt, sur les conseils de Pétrarque, il changca d'avis. L'anarchie grandissait dans Rome, il fallait absolument que le pape eût là quelqu'un pour rétablir un simulacre d'autorité; Rienzi avait sa popularité, son éloquence. En temps de crise, un gouvernement prend ce qu'il peut. Le pape, très pressé, d'ailleurs, par les lettres de Jean Colonna, remit donc ses pleins pouvoirs à Rienzi, qu'il nomma notaire de la chambre romaine et chargea de refréner l'aristocratie en soulevant au besoin la multitude. Ce jeu n'était que trop de nature à passionner un tel homme; Rienzi déchaîna le peuple contre les grands, enflamma les imaginations jusqu'à la folie en évoquant le tableau du passé, en leur parlant des plébéiens et de leur toute-puissance sous les empereurs. D'un coup de main, la position fut enlevée; le tribun devint dictateur, et l'instrument d'ordre public un instrument d'atroce tyrannie.

A la cour d'Avignon, cette audace ne déplut pas. Clément VI applaudit à ces premiers succès, comptant bien en finir ainsi avec ce gouvernement de sac et de corde, que, dans l'absence du pape et de l'empereur, les hauts barons infligeaient à la ville éternelle. Pétrarque jubilait, sans penser que ses meilleurs amis, les Colonne, figuraient à la tête de cette aristocratie décimée par le proconsul plébéien; mais ces

légèretés de cœur ne sont pas même à relever chez Pétrarque. Il jongle avec des idées générales; quant au sentiment, il l'ignore et reste impersonnel au milieu des sublimités dont se payent son lyrisme et sa rhétorique. Il n'a jamais à la bouche que son Italie (*Italia mia!*); il conjure, en strophes magnifiques, les maîtres du pays de ne pas s'entre-dévorer comme ils font, ouvrant par leurs discordes le chemin des Alpes « à la rage du barbare germain ». Et c'est ensuite ce grand prêcheur de liberté qui s'engage au service des Visconti, chante *madonna Laura* et court partout les demoiselles. Les Colonne l'ont comblé de bienfaits, il leur en garde affection et reconnaissance; mais ni cette affection ni cette reconnaissance ne l'empêcheront de célébrer sur tous les tons la victoire d'un Rienzi :

« Il n'existe pas, j'en conviens, sur toute la surface de la terre, une famille princière que je chérisse davantage; mais la république m'est encore plus chère, et Rome aussi, et l'Italie. »

Des rimes et des mots!

Quels vers que ses vers italiens, et quelle prose que la sienne! Je parle de sa prose latine seulement; car la langue qu'il écrit en italien est détestable. Lui, dans ses sonnets le maître exquis des élégances et de la correction, reste dans sa correspondance fort au-dessous, je ne dirai pas de Dante et de Boccace, mais des écrivains les plus ordinaires; c'est absolument un autre homme. Une forme lyrique adorable, — en ce qu'elle est, — euphonie, charme, intérêt musical, peu d'originalité dans les pensées, de vérité dans l'expression du sentiment, voilà pour le poète. Il se peut que Pétrarque ait ressenti ce qu'il dit; mais son

émotion ne vient pas de l'âme, son patriotisme est objet d'art, comme son amour et comme sa vertu. Il n'a rien de l'inspiré, du voyant; tout est arrangé pour l'effet, nous dirions aujourd'hui pour la *pose*: ses passions et les mélodies qu'il en tire occupent l'Europe, tout le monde prête l'oreille; papes, empereurs, rois et podestats, c'est à qui l'aura pour correspondant. En même temps, il se met en communion avec les idées du moment, parle aux Romains de leur ancienne république, à l'Italie de sa grandeur future. Il sème aux quatre vents la flatterie, de manière que chacun ait son compte, le pape et l'empereur comme leurs plus furieux ennemis.

Étonnons-nous après cela que Pétrarque tienne la place où nous le voyons! aujourd'hui, sa popularité dépasse en Italie même celle de Dante. Boccace, Arioste et Tasse ne sont dans l'opinion que ses vassaux. Peut-être qu'il y aurait à saisir là certain trait particulier entre le caractère de la nation italienne et ce poète, objet d'un culte en quelque sorte symbolique. Regardez-y de près, que de rapports communs : ce goût exclusif de la forme, de la cadence, cette culture spéciale du sonnet, — mauvaise plante qui, pour quelques fleurs rares, devait donner plus tard des moissons d'ivraie, — et finalement, à propos d'antiquité classique, à propos de tout, ce troubadourisme qui faisait dire à Cavour : « Nous n'avons que trop chanté, » combien de points de ressemblance! Pétrarque avait si bien conscience de cet assentiment public et du présent et du futur que, dans sa « Lettre à la postérité », il nous raconte cette immense faveur dont il a joui, et qui, ajoute-t-il avec orgueil, lui a valu tant d'envieux!

N'inspire pas qui veut l'envie, et, quand cette bonne fortune nous arrive d'avoir des envieux, je conçois qu'on s'en vante; mais ce sentiment qu'il se flatte d'exciter, lui-même ne l'éprouva-t-il donc contre personne? Une chose certaine, c'est qu'il n'aime point Dante; vous croiriez presque qu'il l'ignore. Cet épistolier universel, causant de tout avec tout le monde, ne trouve pas une occasion pour chanter gloire à *la Divine Comédie*. Dans sa volumineuse correspondance, jamais ce grand nom de Dante ne lui vient à la pensée, et, quand il le cite dans ses vers, c'est pour l'accoler à des noms tels que ceux d'un Fra Guittone d'Arezzo ou d'un Cino de Pistoïa.

Guitton saluti e messer Cino il Dante!

V

Cependant, à Rome, Nicola Gabrini di Rienzi, apôtre de la liberté, tribun du peuple et libérateur de la république, avait depuis longtemps perdu la tête. Qui ne connaît l'éternel programme de tous ces aventuriers de l'histoire qu'un coup de fortune pousse au faîte?

Le vertige les saisit aussitôt, et leur affaire est réglée en trois attaques :

Orgie de bien-être, orgie de pouvoir, orgie de sang!

Il prit à l'instant les airs d'un monarque, afficha dans ses vêtements, dans la tenue de sa maison, une magnificence extraordinaire; les mets les plus recherchés, les meilleurs vins, couvraient sa table; sa femme, jeune et belle, ne se montrait plus en public

qu'au milieu d'un brillant appareil; il lui fallait pour l'accompagner des dames du plus haut rang, de nobles damoiselles pour agiter à ses côtés les éventails à plumes. Ses parents, oubliant leur condition première, se mirent tous à singer son faste. Son oncle, un barbier, ne sortait plus qu'à cheval et entouré d'une escorte de seigneurs.

La seconde crise est celle des honneurs; tous ces fameux privilèges d'une aristocratie qu'ils ont reçu mission d'exterminer, ils ne les abolissent que pour les rétablir à leur profit. Le notaire d'hier veut être armé chevalier; qu'il le soit, et que la vasque de porphyre de l'empereur Constantin conservée à Saint-Jean-de-Latran serve à ses ablutions pendant la cérémonie! Ce tribun veut avoir le triomphe à la façon des anciens Romains; pourquoi non? Pétrarque l'a bien eu. Bizarre amalgame pourtant, le Capitole et Saint-Jean-de-Latran, ce paganisme et ce moyen âge, *vitiosa buffonia!* comme dit en son latin le biographe.

Après avoir, à l'usage des anciens tribuns, mené son triomphe par la ville, il revint dans la même pompe à Saint-Jean-de-Latran pour y recevoir les sept couronnes représentant les sept grâces du Saint-Esprit. De pareilles extravagances donnent l'éveil aux moins timides et découragent les plus résolus : on se regarde consterné, le dévouement lâche pied et la réaction gagne du terrain, le tyran qui se sent menacé cherche à se défendre par la terreur; c'est l'avant-dernière scène de la tragédie, l'ère de tuerie, de massacres, qui précède le dénouement.

On en était à l'orgie de sang, quand Pétrarque jugea bon de se rendre à Rome et d'intervenir de sa personne; d'ailleurs, ce rôle de révolutionnaire con-

sultant ne lui paraissait plus tenable. Il se voyait compromis des deux côtés. Rienzi, comme tous les tribuns antiques et modernes voulait bien être conseillé dans le sens de ses projets ambitieux; mais, une fois lancé à fond de train, les harangues modératrices ne l'atteignaient plus. Pour le pape, on conçoit quel devait être son mécontentement d'avoir ainsi prêté l'oreille à la politique d'un poète et, grâce à lui, pris en patience une série d'actes scandaleux préludant à la rébellion ouverte. Clément VI laissait éclater à tout propos sa mauvaise humeur contre le rhéteur malavisé dont l'enthousiasme l'avait aveuglé sur les menées démagogiques d'un fou furieux. La disgrâce devenait imminente, un voyage à Rome était indiqué.

CHAPITRE V

Les adieux.

I

Avant de partir, Pétrarque prit congé de Laure, il la vit dans une maison d'Avignon et parmi des dames de connaissance :

« Elle avait le visage pâle et souffrant, une expression pleine de gravité, de tristesse, où je crus lire je ne sais quel pressentiment d'un grand malheur. »

Ici, je prends une brassée de sonnets et je les effeuille, tâchant d'extraire un peu de vérité de tant de poésie.

« Point de perles, d'ornements, de couleurs joyeuses dans sa toilette; plus de gaieté ni de sourire comme à l'ordinaire, elle ne plaisanta point, ne chanta point, et sa voix même, en causant, n'eut rien de la mélodieuse intonation des jours heureux. Son

aspect, son maintien, cet air de secrète compassion pour les autres qui se mêlait sur ses traits à l'expression d'une vive douleur personnelle, comment tout cela ne m'a-t-il pas averti ! »

En la quittant, il cherche dans ses yeux une consolation au désespoir qui déjà le possède, il interroge ce beau regard,

Vago, dolce, caro, onesto sguardo!

et ce regard lui dit quelque chose « de mystérieux, d'inconnu ».

Pétrarque eût volontiers pleuré; mais quoi! là, devant tout ce monde? Il savait vivre et contint son émotion. Peut-être, à cette heure mélancolique, se souvint-il de ces vers charmants et si humainement vrais, écrits jadis lorsqu'il appelait de tous ses vœux, et sur Laure et sur lui, les rigueurs du temps, espérant que l'âge le vengerait de ses soupirs dédaignés, et que après avoir vieilli côte à côte, la sévère dame se laisserait fléchir à l'amitié de celui dont elle avait méprisé l'amour. Souhaits, hélas ! trop exaucés. Tous deux maintenant approchaient de la quarantaine, et Pétrarque, tout à la contemplation de ces traits gracieux et charmants jusque dans leur altération physique, ressentait à fond, pour la première fois, sur le seuil des années, un monde d'amertume et de regrets qui, la veille encore, n'existait que pour sa lyre et dont les réalités funèbres pénétraient désormais en son âme. Intimidés dans cette rencontre par un public très curieux à les observer, ils évitèrent discrètement de se parler ; mais, quelques jours après, elle vint à Vaucluse.

C'était vers la fin de novembre, au tomber de la nuit ; elle apparut vêtue de blanc et son voile l'entourant de ses plis. Longtemps ils se promenèrent, la cascade mêlant son sanglot à leurs adieux. Ils parlèrent du passé plus que du présent, si maussade aux yeux de Pétrarque, et pour Laure si chargé d'ennuis et de tribulations domestiques. Hugues de Sade, son mari, la maltraitait; ce bonhomme de Provençal, — tout insouciance et tout allégresse, — rentré au logis, devenait sombre, ironique et dur. Il avait la jalousie amère, sinon tragique, torturait, tuait à petit feu, et ce n'était point tout ; Laure avait à souffrir aussi comme mère, les façons d'être à son égard d'une de ses filles, lui causaient un profond chagrin. Tels étaient les pensers qui remplissaient les intervalles de la conversation. Ils marchaient, tantôt se hâtant et la parole abondant sur leurs lèvres, tantôt ralentissant le pas, muets, la tête basse. Tout à coup il lui saisit la main, et, le cœur brisé, les yeux en larmes :

— Oh! ce voile! dit-il, ce cher voile quand le reverrai-je?

— Plus tôt que tu ne crois, répondit Laure d'une voix d'oracle, dont l'étrange vibration effraya Pétrarque.

— Dans mes rêves alors?

— Peut-être !

La lune se levait, et le vent qui commençait à souffler mit son visage à découvert ; il la regarda et crut voir une transfigurée.

— Adieu, dit-elle en s'arrachant de ses bras et lui faisant signe de ne point la suivre.

— Adieu! s'écria-t-il en tombant à genoux, les bras étendus vers elle.

... Et, le son se répercutant dans les profondeurs de la grotte azurée, tous les échos de Vaucluse aussitôt répétèrent : « Adieu ! »

CHAPITRE VI

La politique du détachement. — Marino Faliero. — Lucchino Visconti, seigneur de Milan. — Les petits cadeaux entretiennent l'amitié. — Une mélancolique histoire.

I

« Rienzi était une manière d'enthousiaste avec une mémoire prodigieuse, une imagination délirante et des idées sublimes et fantasques. L'enflure de son style et son éloquence déclamatoire lui servaient à passionner la multitude; mais il n'agissait que par boutades et n'avait rien de cette fermeté d'esprit, de cette fixité qu'exigent les grandes entreprises. » Ainsi raisonne, et très judicieusement selon moi, le chroniqueur latin des gestes du fameux tribun dont les affaires étaient, d'ailleurs, en train de très mal tourner. Les hauts barons le tenaient assiégé dans Rome, et, pour les repousser, il fallait obtenir du peuple des efforts surhumains. A la vérité, ces foudres d'éloquence ne sont jamais pris au dépourvu, et leur parole quelquefois vaut une armée. Celui-ci, par exem-

ple, use en maître de l'expédient, et les moyens qu'il emploie sont des plus intéressants pour l'étude des mœurs. Orsini et les Colonna, campés sous Rome, vont tenter l'assaut; Rienzi rassemble son peuple et lui parle.

— Apprenez, s'écrie-t-il, que le fils d'un tribun de Rome, saint Martin, m'est apparu cette nuit et qu'il m'a dit que vous battriez les ennemis de Dieu. »

La comédie ayant eu pleine réussite, on la renouvelle aussitôt avec la même effronterie et le même succès. Éveillé dès le matin par le beffroi de la capitale, le peuple accourt en armes au palais de son tribun.

— Réjouissez-vous, prêche l'imposteur, encore cette fois vous aurez la victoire : je viens de recevoir un nouveau gage : cette nuit, c'est le pape Boniface qui s'est montré, m'annonçant que nous étions au moment de tirer ample vengeance des Colonna qui, n'ont cessé de l'insulter, lui et son Église. Le champ sur lequel vos ennemis ont dormi cette nuit s'appelle le champ du sépulcre : mauvais présage pour eux ! Que ce champ de bataille devienne donc aujourd'hui leur tombeau ! »

Grâce à la bénévole intervention de tant de saints pontifes évoqués au bon moment, d'heureuses sorties permirent de prolonger la situation ; mais la chute du dictateur n'en était pas moins prochaine. Pétrarque, dès son arrivée à Gènes, fut avisé de l'état des partis, et trouva la cause de son ami si compromise, qu'il n'alla pas plus avant sur le chemin de Rome et se dirigea du côté de Parme pour voir de là le tour que prendraient les événements : les faits se hâtèrent; ce qui devait arriver arriva, Rienzi fut culbuté.

II

Vous croiriez tout d'abord que, devant une si rude catastrophe, l'ami d'hier va se manifester; — point : il se tait, philosophiquement prend son parti et compte bien que les Colonna lui pardonneront de s'être laissé enflammer d'admiration pour un homme qui semblait destiné à faire revivre l'ancienne république romaine, mais que ses instincts pervers ont égaré. Pétrarque exécute ces revirements avec une aisance accomplie; personne mieux que lui ne s'entend à jeter son homme à la mer. Plus tard, vis-à-vis de Marino Faliero, même jeu, même palinodie. Un vieux doge au pouvoir, passe encore, mais un vieux doge décapité, vite qu'on m'ôte cet affreux scélérat de devant les yeux, et ne me brouillez pas avec la république de Venise!

« Ce chef suprême, on l'a traîné comme un esclave sur la place Saint-Marc, la plus belle que j'aie jamais vue, et qui fut jadis témoin des honneurs rendus à tout une suite d'aïeux triomphateurs; là, le bourreau, après l'avoir dépouillé des insignes de la dignité souveraine, lui a publiquement tranché la tête et son sang a rougi l'entrée du palais et ce magnifique escalier de marbre consacré aux fêtes et souvent jonché des richesses prises sur l'ennemi. Les bruits dont cet événement est le sujet sont si divers, que je ne sais qu'en dire, ne voulant rapporter que ce qui est certain. On prétend qu'il avait voulu changer la forme du gouvernement; en ce cas, ceux qui l'ont condamné n'ont pas eu tort, bien qu'à mon avis

on aurait pu montrer moins de rigueur; mais il n'est point facile de modérer l'ardeur d'un peuple justement indigné. Pour moi, mes sentiments sont partagés; j'éprouve à l'endroit de cet infortuné vieillard une sorte de sympathie mêlée de colère. Sur le seuil du tombeau, qu'avait-il besoin de se lancer en pareille entreprise? La sentence portée contre lui prouve sa folie. Je l'ai autrefois connu beaucoup; c'était un homme de plus de renommée que de mérite, de plus de courage que de sagesse. Puisse l'exemple servir à ses successeurs et leur enseigner à se conduire comme des chefs d'État et non point comme des tyrans, et encore, quand je dis chefs d'État, je dis trop; car ils ne sont rien de plus que des serviteurs attitrés de la république. »

Quel sublime détachement des calamités ambiantes, et que celui-là est donc un personnage heureux qui peut à ce point se désintéresser des grandes et petites misères du prochain! Ces amis fameux, ces héros ne l'émeuvent que parce qu'il se mêle au vertige de leur existence, il les chante, les admoneste, point de vil calcul, d'arrière-pensée mesquine et basse; tant qu'ils sont en scène, il les accompagne du bruit de sa symphonie; mais, sitôt disparus, les voilà passés à l'état d'obstacles, et, comme il chantait à leur sujet, il philosophe, il écrit des traités pour combattre « la bonne et la mauvaise fortune », *De remediis utriusque fortunæ,* traités bourrés d'exemples empruntés à ses amis de l'antiquité et qu'il a toujours soin de dédier à l'homme du moment.

« Quand le bonheur cherche à nous mettre à mal, la vertu seule pourrait nous défendre contre ses attaques; mais nous aimons mieux nous laisser vaincre et

nous attacher à la roue, nous élevant et nous abaissant à son caprice. »

Et d'abord ce bonheur, qui de but en blanc fait ainsi le siège des individus, me paraît un bonheur d'assez rare espèce ; celui que nous nous figurons est en général moins prodigue de ses attaques, et j'en sais plus d'un qui, loin de se défendre contre ses assauts, ne demanderait qu'à lui ouvrir sa porte. Tout le monde enviera Pétrarque pour un tel sophisme, qui ne pouvait en effet venir à l'idée que d'un mortel trop fortuné ; mais, avec lui, le mieux est de ne jamais s'étonner, et, quoi qu'il dise, de ne perdre de vue ni le disciple de Sénèque, ni le troubadour, ni l'homme d'église. Tout à l'heure c'était le bonheur qui le tourmentait de ses obsessions ; un peu de patience, attendons que notre chanoine ait soixante-dix ans : à cet âge assurément plus que mûr, devinez-vous quel démon le harcèle et l'assiège ? Le démon des sens ; il faut bien le croire, puisqu'il l'écrit :

« Ma santé est si robuste, que ni les années, ni l'étude, ni la tempérance, ni les flagellations, ne réussissent à dompter complètement l'implacable animal auquel j'ai toujours fait la guerre. Aussi je compte sur la grâce de Dieu, sans laquelle je succomberais, comme il m'est arrivé tant de fois de faire en d'autres temps. Je lutte sans relâche pour ma liberté, et j'ai le ferme espoir qu'avec l'aide de Jésus-Christ, je finirai par vaincre l'ennemi qui, dans ma jeunesse, m'a vaincu si souvent, et par chasser l'animal révolté qui ne me laisse aucun repos. »

III

Bien résolu à ne plus s'occuper des affaires de Rienzi, qui ne l'avait déjà que trop compromis, il séjournait pour le moment à Parme; on n'imagine pas une existence plus active et plus remuante. Ses études, ses emplois, ses relations l'appelaient incessamment d'une ville à l'autre; mais Parme appartenait à Lucchino Visconti, seigneur de Milan et grand ami de Pétrarque, qui disposait à son gré de la résidence; tout ce que le prince demandait à son poète en retour des bienfaits dont il le comblait, c'était une correspondance familière, et çà et, là, quelques échanges de sonnets et de madrigaux. A ses heures tranquilles, ce Visconti cultivait les muses; il cultivait aussi son jardin, honnête distraction à ses tortures morales, comme aux souffrances de son corps, dévoré par le poison d'Isabelle de Fiesque, sa troisième femme. Après avoir ruminé sa haine, promis vengeance à son cœur consumé d'amour et de jalousie féroce, il se délassait une journée à rimer quelque strophe qu'il mandait à Pétrarque, en lui disant:

« Envoie-moi à ton tour des plantes de ton jardin, des greffes de tes orangers et des fruits de ton cerveau. »

Flatté de se voir ainsi traité par le plus grand seigneur de l'Italie, Pétrarque humblement répondait:

« Votre lettre dépasse mes espérances, et je rends grâce au destin d'avoir fait qu'un si généreux prince puisse oublier la distance qui le sépare de moi. Tandis que mon jardinier cueille vos fruits, ma muse est

à l'œuvre, et vous recevrez en même temps ces vers, fruits d'un travail que le bonheur de vous servir me rend agréable et facile. »

Les invitations pleuvaient sur lui[1], les visiteurs le pourchassaient, et, tout en maugréant beaucoup contre les tribulations de la célébrité, il s'arrangeait de manière à se les attirer. C'est ainsi que, dans ses tournées apostoliques et autres, il ne manquait jamais de s'arrêter à Vérone pour fraterniser avec de jeunes et fervents disciples, parmi lesquels figurait Pietro Alighieri, le fils de Dante.

Des amis, où n'en avait-il pas? Sa gloire passionnait la jeunesse. Quelle mélancolique histoire, celle de ce Florentin, son élève, qui le chérissait au point de ne vouloir plus le quitter! D'une race illustre, aimable, affectueux et charmant, tout génie et tout flamme pour la poésie, Franceschini degl'Albizzi, venu à Avignon en 1345, s'était fait présenter à Pétrarque. L'art des vers les réunit : pendant deux ans, l'élève profita délicieusement des leçons du maître, qui, de son côté, ouvrit son âme aux grâces attendries de cette attrayante nature; ils vivaient comme ne devant jamais se séparer, lorsque, sur l'ordre de ses parents, le jeune Florentin eut à continuer son voyage d'éducation.

Quiconque avait des goûts intellectuels ne pouvait déjà dès cette époque ne pas avoir visité Paris. A cette impérieuse mode, les Brunetto Latini, les Dante, les Boccace, avaient obéi, et Pétrarque n'était point homme à détourner son cher disciple

1. « Principes Italiæ viribus et precibus me retinere tentarunt, et abeuntem doluerunt et absentem avidissime præstolantur. » *Fam.*, I, 14.

d'un pèlerinage dont lui-même s'honorait d'être revenu fortifié. Franceschini céda ; mais, en partant, il promit à Pétrarque d'être bientôt de retour, et, dans le cas où celui-ci quitterait Avignon, d'aller le rejoindre partout ailleurs. Il tint parole: à son retour dans Avignon, le trouvant absent, il file aussitôt sur Parme. Pétrarque, informé à l'instant, n'en vivait pas d'impatience.

« Je l'attends tous les jours, il m'écrit de Marseille, où il vient d'arriver en bonne santé. »

Plein de confiance et tout à son émotion, il compte les heures, les minutes, à la moindre alerte quitte ses livres et sa plume prêt à s'élancer à sa rencontre. Hélas! les deux amis ne devaient plus se revoir. Parti radieux d'Avignon, bien portant encore à Marseille, le jeune Albizzi meurt à Savone, en quelques heures, victime du fléau régnant, car nous sommes en 1347, et la peste empoisonne l'Europe.

CHAPITRE VII

La peste d'Avignon.

Des marchands génois et catalans, revenant de Syrie, l'ont débarquée en Sicile dans leurs ballots, et depuis elle marche, voyage, sûre, fatale, d'autant plus inévitable qu'elle est sans itinéraire. Le choléra suit le cours des fleuves, s'oriente, la peste est une aveugle qui dit simplement à l'humanité : « Conduis-moi! » et l'humanité, qui s'agite, la mène. Hommes, femmes, enfants, lui font la chaîne, et se passent ainsi la mort de main en main, comme ces coureurs de Lucrèce qui se passaient les flambeaux de la vie. La peste d'Avignon, comme la peste de Florence, eut de ces épouvantements qui ne sortent plus de la mémoire d'un peuple. On ne rencontrait par les rues que moines et pénitents. Bientôt les fossoyeurs manquèrent et les sonneurs aussi; les cadavres encombraient les places publiques, ou, chez eux, dans leur lit, attendaient, la porte ouverte et la maison vide. Parmi les survivants, quelques-uns s'enfermaient, se

calfeutraient; mais, quand le plus grand nombre s'aperçut que prières ni jeûnes, ni castigations, n'agissaient, que le fléau ne faisait, au contraire, qu'étendre ses ravages, alors on changea de thème : mourir pour mourir, autant se tenir en liesse, et les broches recommencèrent à tourner. On se remit à vivre éperdument. Il y eut galas et bombance dans les châteaux de la Sorgue et du Rhône, il y eut même des cours d'amour.

Clément VI institua des maisons d'asile pour les pauvres, paya les médecins, pourvut aux sépultures, fit de son mieux pour l'assainissement; après quoi, très prudemment, il s'embastilla dans son palais, ne laissant âme qui vive aborder son retrait où de grands feux flambaient jour et nuit pour chasser le mauvais air :

Papa inclusus cameræ, habenti ignes magnos, nulli dabat accessum.

Laure n'était pas de celles que le péril effraye et démonte. Elle avait la résistance du roseau, comme elle en avait la flexibilité charmante. Fiez-vous à ces organisations pensives, délicates, sobres de propos et de gestes; leur silence est recueillement, leur gracilité cache la force; elles ont en dessous des réserves qui vous étonneront à certaines heures. Laure avait continué d'habiter Avignon; elle y voyait ses amis, fréquentait les églises et portait secours aux malades. On la rencontrait dès le matin par la ville; derrière elle marchaient des gens chargés de provisions qu'elle faisait déposer sur le seuil des maisons pestiférées. Elle passait comme une bénédiction, comme un parfum, semant partout l'odeur des aromates dont elle se munissait comme d'un préservatif.

Chacun la connaissait, la vénérait. Un jour, au sortir de la messe, elle s'approchait du bénitier; une pauvre femme qui se trouvait là lui tendit son doigt, qu'elle venait de mouiller dans l'eau sainte, et Laure, qui s'était dégantée pieusement, toucha ce doigt. En temps de peste, une imprudence peut coûter cher: Laure paya celle-ci de sa vie.

Rentrée au logis, elle eut la fièvre, vomit le sang; ainsi débutait l'affreux mal. La dame de Noves comprit qu'il ne lui restait pas trois jours à vivre; elle se mit au lit, accomplit toutes ses dévotions, dicta son testament et, quitte envers ce monde, envisagea doucement le ciel, dont elle connaissait déjà les voies. Chose remarquable et qui nous enseigne bien à quel point cette nature altière et peu démonstrative respirait au fond la sympathie, son alcôve ne fut pas désertée; en un moment où le vide se faisait autour des mourants, l'empressement éclata de partout; chacune de ses amies accourut sans tenir compte du danger. Elle les voyait groupées à son chevet, assises en cercle dans la chambre, et, non contente de les édifier par sa résignation, cherchait à les distraire par son enjouement. On dissertait, on récitait des vers, c'était comme un Décaméron suprême que la noble personne présidait. Elle expira en causant, le sourire sur les lèvres; vous eussiez dit, non point une flamme sur laquelle on souffle et qui s'éteint brusquement, mais une lumière qui, faute d'aliment, peu à peu s'affaiblit et brille jusqu'à la dernière goutte d'huile. La mort fut belle à son visage qui, pâlissant, ne blêmit point et conserva longtemps ce mystérieux rayonnement que l'esprit laisse à l'enveloppe terrestre dont il s'éloigne avec regret.

Le soir même du jour où s'était exhalée cette âme sainte (6 avril 1347), le corps de l'illustre dame fut transporté en l'église des Franciscains et déposé dans la chapelle de la Croix, construite par Hugues de Sade. Là se chantèrent les derniers psaumes, puis les voix et l'orgue se turent, et la pierre se ferma sur le corps jusqu'au jour où, deux cents ans après (1533), le roi galant et chevalier se fit ouvrir cette tombe. Quelle curiosité amenait François Ier à cette place? Pensait-il trouver là le secret de cette liaison dont l'énigme nous occupe encore? Hélas! de ces choses de la vie, la mort ne garde point de trace; le peu qu'on lui en livre, la tombe l'a bientôt réduit en corruption. Un sonnet parmi des ossements! c'est tout ce que l'amant de la belle Diane ressaisit de la divine Laure. Aujourd'hui, les ossements sont dispersés, le vent de la Révolution a soufflé dessus, il ne reste plus que le sonnet.

Le chroniqueur latin d'Élisabeth de Hongrie raconte qu'à sa mort, au moment où l'âme de la sainte s'envolait du sépulcre, tous les oiseaux des bois prochains vinrent lui chanter un *Requiem* triomphal! On se représente ainsi l'immortalité de la dame de Noves, l'infini concert que chante à sa gloire cette forêt pleine de sonnets et d'enchantements!

CHAPITRE VIII

Pétrarque à Vérone. — Visitations surnaturelles. — Aveux posthumes. — *In morte di madonna Laura.* — La transfiguration.

I

Revenons à Pétrarque.

La mort du jeune Albizzi l'avait terrassé. Ce noble enfant, ce génie, tant d'heureux dons, de valeur acquise et de promesses, tout cela moissonné d'un seul coup! Il n'y voulait croire; bientôt son imagination s'assombrit, au sentiment du malheur accompli se mêla le pressentiment du malheur qui pouvait arriver.

Et Laure, pensa-t-il, quel sort l'attend?

Une nuit, il eut une apparition. Il s'était couché fort tard et plus agité que de coutume. A peine endormi, Laure se montra devant lui.

Sans dire un mot, elle écarta son voile, et Pétrarque, à sa pâleur, vit qu'elle était morte.

Or cela se passait le 6 avril 1348, à six heures du

matin, c'est-à-dire à l'instant même où Laure de Noves, dame de Sade, expirait à trois cents lieues de là, dans son hôtel de la cité papale d'Avignon. Autre coïncidence singulière, Laure mourait le même jour qu'elle était née à l'amour de Pétrarque, puisque c'était encore un 6 avril que leur rencontre avait eu lieu à Sainte-Claire.

La nuit suivante, le phénomène se reproduisit; mais, cette fois, l'ombre chère parla. Il faut lire, dans les *dialogues* latins, la chronique de ces visitations surnaturelles, et les impressions morales que Pétrarque en ressentit. La personnalité de Laure gagne beaucoup à cette sorte de révélation d'outre-tombe, et Pétrarque, en revanche, y perd énormément, du moins quant à ce qui regarde le caractère contemplatif de sa passion. Ce platonisme proverbial, qui trouve encore parmi nous de naïfs apôtres, avait toujours caché la convoitise. « Songe à combien de fois tu te vis déçu, dédaigné, négligé; songe à son ingratitude, à ses hauteurs. »

Nous savons aujourd'hui ce que ces rigueurs de Laure voulaient dire. Laure n'avait rien d'une Arsinoë; sa prétendue pruderie n'était que la défense d'une honnête femme contre les assauts d'un brillant libertin très prompt à l'entreprise. Il est peu de femmes qui n'aient aimé; chacune pourtant a sa manière de comprendre l'amour, et cette originalité fait le charme de la personne. Les réticences d'un cœur n'excluent point sa tendresse? Sait-on ce que ces airs de vertu maussade et revêche coûtaient à Laure vis-à-vis de l'homme qu'elle aimait, d'un homme qu'on voulait bien renvoyer mécontent, mais qu'on ne voulait pas décourager? Ces aveux pos-

thumes nous la montrent sous un jour tout favorable; car ils sont vrais: c'est l'âme de Pétrarque qui se confesse à nous, et les excuses de l'altière dame sont ces reproches mêmes qui tourmentent la conscience de son amant. Non, ces rigueurs, ces ingratitudes, ces dédains, n'étaient pas dans sa nature : sa dignité, la décence les lui imposaient; méprise-t-on celui qui vous adore, et viendrait-on après la mort visiter celui qu'on n'aurait pas aimé?

II

Pétrarque, en s'éveillant de son rêve, n'avait eu qu'un cri : « Laure n'est plus! »

Il s'enferma, se cloîtra, vécut de prières et d'abstinence, écartant, chassant toute illusion.

Ces nouvelles, ces lettres si impatiemment attendues naguère, qu'est-ce que tout cela lui importait? Pouvait-il douter encore quand, chaque nuit, la divine transfigurée venait l'entretenir, le corroborer dans sa certitude? Aussi le fatal message, arrivant un mois plus tard, fut ouvert sans hésitation; il en connaissait d'avance le contenu, et cependant, dès les premières lignes, ses pleurs coulèrent en abondance. Il lut, relut le parchemin; puis, s'étant remis de son trouble, il prit son Virgile et, sur le premier feuillet, nota ces paroles qui sont peut-être ce que sa plume a jamais tracé de plus ému :

» Laure, modèle de vertus et longtemps célébrée dans mes chants, m'apparut, aux premiers jours de la jeunesse, en l'église Sainte-Claire d'Avignon, le 6 avril 1320, au matin, vers la première heure. Et

dans la même ville, en 1348, encore un 6 avril, à la même heure matinale, cette lumière fut ravie de ce monde tandis, que par hasard j'étais à Vérone, ignorant du coup qui me frappait : *heu! fati mei nescius!* Je me trouvais à Parme quand, le 19 mai au matin, une lettre de mon ami Luigi m'apporta la funeste nouvelle. Le jour même de sa mort, vers le soir, ce corps si chaste et si beau fut déposé dans l'église des Franciscains. De son âme, je pense ce que dit Sénèque de Scipion : elle était venue du ciel, elle y est remontée. C'est pourquoi, dans l'amertume presque douce de ma douleur, j'ai voulu consigner ce cruel souvenir sur cette page placée à chaque instant devant mes yeux; ainsi vivrai-je avec cette pensée que rien ne saurait plus exister en ce monde qui me doive plaire, et que, de tels liens s'étant rompus, il s'agit de fuir loin de Babylone. Puisse la constante vue de ces paroles, et l'âge qui s'avance à grands pas, m'exhorter à l'absolu détachement, et que Dieu me fasse la grâce d'envisager désormais d'un sens ferme et viril les frivoles soucis du passé, les espérances vaines et les événements inattendus. »

Arrêtons-nous, restons sur ce bon mouvement : la poésie va le reprendre; mais, cette fois, avec l'accent de vérité. A cette âme trop accoutumée aux évaporations mélodieuses, le malheur apporte son recueillement, son lest humain : elle souffre, tant mieux, l'élégie en sera plus sincère. Dans ses *Triomphes*, imitation du *Paradis* dantesque, le lyrisme tue le pathétique; les célestes roses recommencent à nous éblouir; Laure, transfigurée en Béatrix, escalade les cimes du purgatoire flamboyant et ne se montre plus qu'à l'état de conception mystique. De cette

forme terrestre qu'il a chérie, ses yeux ne perçoivent plus que le voile, montant toujours, flottant de nue en nue et finissant par disparaître dans une gloire fulgurante; mais ce n'est là qu'une apothéose. La vraie douleur, l'émotion, ne les cherchons pas en dehors des sonnets : *In morte di madonna Laura*, lesquels sont à mon sens le plus beau fleuron de la couronne du poète, une larme parmi tant de joyaux! Le *Stabat* de Pergolèse en certain de ses couplets, — le *Quando corpus morietur*, par exemple, — a de ces soupirs d'harmonie et de pénétration ineffables :

« — O mon âme, que ne peux-tu t'envoler vers le ciel sur les ailes de cette voix divine! Mais le charme est si doux que l'âme ne s'envole pas et ne bouge, prolongeant ainsi son extase! »

CHAPITRE IX

« Beau lac, t'en souviens-tu? »

Pétrarque revint à Vaucluse, il revit ces rochers, ces fontaines, témoins des jours heureux, il s'égara de nouveau parmi ces solitudes, où tous les deux avaient aimé et qu'il parcourait désormais plaintif et sombre :

Sur le sable où nul pas des hommes n'est empreint,
Morne, et de ma douleur la tête toute emplie,
Je vais me promenant avec mélancolie;
Le rocher soucieux, le ruisseau qui se plaint,
Sont mes confidents, rien du dehors ne m'atteint,
Aucun témoin fâcheux n'est là qui me devine;
Je marche, et la tristesse à mon côté chemine!

Le clapotement de la source, un rossignol qui chante au crépuscule, chaque bruit évoque une image d'autrefois; il n'est grotte ou jardin qu'elle n'ait consacré par son passage, sa présence anime, éclaire, embellit tout. Tantôt il la revoit sous les traits d'une naïade de la Sorgue, tantôt sous l'apparence d'une

noble dame se promenant dans les sentiers en fleurs, belle, calme, souriante, son beau regard baigné de compassion. Alors parlent ses lèvres à jamais descellées, la mort trahit les secrets de la vie. Elle lui dit combien il fut aimé, il apprend enfin le secret de ces longs silences, causes de récriminations si cruelles : « Je me taisais par égard pour mon honneur et ton propre salut, car tu ne savais pas quels dangers te menaçaient! » Il s'adresse aux arbres qui l'ont protégée de leurs ombres, aux buissons dont sa main a cueilli les fleurs, cause d'elle avec l'étoile, avec l'oiseau, jette son nom aux bouillonnements de la cascade :

« Beau lac, t'en souviens-tu? »

Éternelle complainte de nos douleurs et de nos mélancolies, qui, pour ne pas périr dans la mémoire des hommes, ont besoin de se rattacher à la nature. Lisez les vers de Lamartine et vous aurez la note de cette poésie, intimement psychologique et pittoresque: *In morte di madonna Laura*. Elvire ni Laure ne sauraient périr, leurs poètes les ont dotées de cette immortalité que l'antique mythologie donne à ses dryades, à ses nymphes, et tant que l'idéal conservera quelque privilège en ce triste monde, le lac du Bourget comme la fontaine de Vaucluse resteront célèbres, et cela, non pour s'être *souvenus*, mais simplement pour avoir jeté l'écume de leurs ondes sur « des pieds adorés »!

LUCRÈCE BORGIA

(LES BORGIA)

INTRODUCTION

Les récents historiens des Borgia. — Grégorovius. — Reumont. — Capelletti. — Les variations barométriques de l'histoire.

L'histoire sera surtout le fait de notre siècle, si grand, d'ailleurs, par les mouvements intellectuels qu'il a poussés de tous côtés. Dès le début, nous la voyons se mettre en campagne, escortée et suivie d'une théorie de muses, de génies, issus d'elle ou s'y rattachant : la poésie, la peinture, la musique, le roman et le drame, qui allégrement l'environnent et partent pour s'associer à ses travaux. Dirai-je quelle part revient à la France dans ce mouvement? citerai-je tant de noms partout populaires? C'est une joie de voir jaillir du sol national toute une floraison d'écrivains qui, de talents divers, différents de manière et de style, tendent au même but : reconstruire nos origines, rattacher le présent au passé et montrer l'intime connexion de la France moderne avec son his-

toire, travail surtout nécessaire au lendemain du XVIIIe siècle et de la Révolution.

Le moyen âge décernait à ses grands saints des sobriquets mystiques ; ainsi voudrait-on en user vis-à-vis de ces illustres pères de la réformation historique : l'un s'appellerait l'Intuition, l'autre la Profondeur, celui-ci l'Universelle Intelligence, celui-là l'Objectivité, tel autre enfin la Couleur et la Vie même. Tandis que les Anglais ont Macaulay, les Allemands ont Ranke, l'historien de la papauté, dont les disciples peuplent l'Italie : à Rome, à Florence, à Milan, à Ferrare, vous ne rencontrez qu'eux; ils scrutent les papiers d'État, déchiffrent les correspondances, fouillent les archives et leur font raconter tout ce qu'elles savent et souvent même beaucoup plus qu'elles n'en savent; car chacun a sa thèse en poche, thèse parfois ingénieuse, mais toujours plus ou moins désagréable au doux pays où fleurit l'oranger. Quand le Germain franchit les Alpes, soyez sûr que ce n'est jamais ni pour la gloire, ni pour le salut de l'Italie, et ce que je ne me lasse pas d'admirer, c'est de voir les Italiens se montrer si pleins d'accueil envers ces étrangers, ces barbares qui les dénigrent, et ne respirer que sympathie à l'endroit de ces bons gros professeurs de Göttingue et d'Iéna venant s'installer et s'attabler chez eux pour leur débiter tranquillement, entre la poire et le fromage, qu'ils ne seront jamais une nation, que l'unité de l'Italie est une idée contre laquelle tout son développement historique proteste; que Machiavel avait raison de rire au nez de Veltori célébrant leur courage et leur patriotisme, et que Dante disait des Florentins de son temps qu'une loi édictée en octobre n'avait déjà plus de valeur à la mi-novembre!

L'ouvrage de Grégorovius sur *Lucrèce Borgia* se serait bien gardé de contredire à cette tendance, non que la haine de race ou de religion s'y affiche ouvertement; l'écrivain auquel nous avons affaire est un habile et ne démasque point son jeu: il se contente de narrer et place le vif de sa polémique dans les gestes et les mœurs de ses personnages. Ici, d'ailleurs, le choix du sujet en dit assez; « qu'il s'agisse du mythe ou de l'histoire, nous éprouvons, tous tant que nous sommes, je ne sais quel besoin de résumer toutes les vertus comme tous les vices dans certaines personnalités typiques[1]. »

D'accord, mais ces personnalités typiques, ne serait-ce pas mieux de les oublier au fond du ténébreux abîme que de leur tendre la perche pour les aider à remonter vers la lumière? A quoi M. Grégorovius va nous répondre que ce qui constitue la vraie originalité des Borgia, ce qui motive l'espèce d'intérêt *hystérique* qu'ils excitent et leur succès à travers les âges, c'est justement ce fond de christianisme duquel ils se détachent avec violence, comme un singe noir velu sur un nimbe d'or. Supprimez l'horrible contraste, et le côté démoniaque disparaît, et les Borgia reprennent la file des coquins vulgaires. Or, comme il convient à sa thèse que les Borgia soient la satire et la représentation vivante de l'Église et qu'ils rendent indispensable la venue de Luther, notre Allemand se délecte à nous les peindre au naturel et volontiers nous les ferait plus noirs qu'ils ne sont, s'il y avait moyen de noircir le diable. Tout au plus, M. Grégo-

1. *Lucrezia Borgia nach Unkunden und Correspondenzen ihrer eigenen Zeit*, von Ferdinand Gregorovius, Stuttgart, 1875.

rovius éprouve-t-il une velléité de réhabilitation au sujet de Lucrèce, qu'il appelle, non sans émotion, « une victime de l'histoire ».

D'un coup de poing bien appliqué, il renfonce dans sa boîte à surprise l'épouvantail traditionnel; la virago-poignard-et-poison disparaît, et nous avons à sa place un second rôle de tragédie, une confidente, une complice même au besoin, mais l'élément virtuel, *génial*, ôté, on ne nous laisse qu'une cire molle que le crime pétrit à son effigie. La réhabilitation ne saurait d'ailleurs porter que sur certains points fort restreints. Par exemple, on essayera de nous prouver que Lucrèce ne fut jamais une grande empoisonneuse *de facto,* comme Locuste, la Tofana ou la marquise de Brinvilliers; mais prétendre la disculper quant à ses mœurs devient une tâche plus ingrate. A chaque intant le panégyriste trahit son embarras, et nous relèverions au passage des arguments bien précieux. Ainsi, dans les élancements d'estime qui le travaillent, il recueillera toutes les dédicaces rimées en l'honneur de la belle dame, et, lorsqu'il vous aura fait assister à cet unanime concert de louanges. il s'écriera d'un air triomphant : « A lire de pareilles choses, peut-on, je le demande, admettre que les poètes les eussent écrites, s'ils avaient jamais supposé que Lucrèce Borgia fût coupable des crimes dont on l'accuse? »

Or ces poètes qu'un historien appelle en témoignage, qui sont-ils?

Bembo, les deux Strozzi, des amoureux, Arioste, le plus plat, le plus effronté des courtisans et le plus corrompu des hommes. Ouvrez son *Roland furieux* et vous y apprendrez que Rome a donné le jour à deux Lucrèce, mais que, pour la beauté comme pour

la vertu, Rome préfère la moderne à l'antique. Et ce sont de telles raisons qu'on oppose, sans compter que l'auteur de ces jolis phébus était capable de pousser le cynisme jusqu'à chanter une églogue à la gloire de cet exécrable cardinal Hippolyte d'Este qu'il s'agissait, lui aussi, de réhabiliter d'un fratricide. Vrai chef-d'œuvre de poésie et de moralité, cette églogue où l'assassin est peint de couleurs séduisantes et la victime barbouillée de suie, et qui renferme également une enthousiaste apologie de Lucrèce, louée non point simplement pour sa beauté, pour son esprit, pour ses bonnes œuvres, mais pour *son incomparable chasteté, déjà célèbre dans le monde avant sa venue à Ferrare,* c'est-à-dire sa chasteté au Vatican : objet rare !

Le livre de M. Grégorovius apporte en somme peu de chose à la discussion. Les faits qu'il nous donne sont connus de tous les esprits familiers avec l'histoire de la renaissance italienne. Je ne sais rien dans ce qu'il raconte qui ne soit dans les récents travaux publiés en Allemagne sur Florence et sur Rome, et particulièrement dans le troisième volume du grand ouvrage de M. de Reumont intitulé : *Histoire de la ville de Rome*. Pareille remarque peut se faire à l'endroit d'un écrit apologétique de M. Cappelletti[1], lequel à son tour ne contient rien qui ne soit dans Grégorovius. A vrai dire, ce serait même là moins un livre qu'une manière de conférence sur Lucrèce Borgia, inspirée par l'ouvrage *dell' illustre* Grégorovius, et très agréablement assaisonnée d'une pointe de pit-

1. *Lucrezia Borgia e la storia*, per Licurgo Capelletti, Pisa, 1876.

toresque. L'auteur parcourt toute l'Italie en évoquant sur sa route les souvenirs mélancoliques du passé. Arrivé à la station de Ferrare, il visite l'hôpital de Sainte-Anne, donne un pleur à l'infortuné poète qui l'habita, puis se rend au palais des ducs d'Este, non sans avoir, chemin faisant, semé quelques lieux communs sur les misères du temps et la décadence d'une cité jadis si renommée entre les capitales des États italiens et désormais réduite au plus lamentable abandon.

Cadono le città, cadono i regni,
Côpre i fasti e le pompe arena ed erba;

comme chantait ce pauvre Tasse, dont il vient d'inventorier la prison. Après quelques moments consacrés à la description du Castello et des fresques qui le décorent, — les unes attribuées à Titien, les autres de Dosso Dossi, — l'auteur se transporte au palazzo dit *dei Diamanti*, jadis la demeure ordinaire de ce cardinal Hippolyte, abominable par ses crimes, qui n'ont pour circonstances atténuantes que ses bons rapports avec l'Arioste.

« Arrivé à l'étage supérieur, je parcourus les salles qu'habitèrent l'Arioste et son Mécène, et ce fut alors comme si je les voyais assis là vis-à-vis l'un de l'autre, et comme si j'entendais le cardinal dire à son protégé : *Messer Ludovico, e dove diavolo avete trovate tutte queste corbellerie*[1] ? Ce palais renferme en

1. Un mot de simple observation à ce sujet : Arioste, le plus joyeux, le plus gaillard des poètes, naît à Ferrare, l'endroit du monde le plus terne et le plus monotone. Fiez-vous donc à la théorie des milieux ! C'est qu'il n'y a rien de plus

outre une splendide galerie où, parmi des peintures de maîtres ferrarais, — des Garofalo, des Costa, des Dossi, des Lana, des Galassi, — se rencontrent des chefs-d'œuvre des écoles de Bologne et de Venise, — des Augustin Carrache, des Guerchin, des Carpaccio, etc. Enfin mon attention se fixa sur un certain cadre longuement décrit par le marquis Gherardo Bevilacqua Aldobrandini, et représentant l'arrivée à Ferrare de Lucrèce Borgia, épouse d'Alphonse I[er], le 5 février 1502. »

Ce fameux cadre ayant mis en goût le touriste, l'ouvrage de M. Grégorovius fit le reste, et la littérature sur les Borgia, déjà si copieuse, s'enrichit d'un volume de plus. Des gros livres sortent les petits en attendant que les petits, à leur tour, fassent souche : *ite et multiplicamini*. Voyez plutôt depuis vingt ans quelle progéniture : en 1857 se publie à Turin un ouvrage de Domenico Cerri, *Borgia ossia Alessandro VI e i suoi contemporanei;* deux ans plus tard paraissent à Milan les lettres de Lucrèce à Bembo. Cependant le marquis Giuseppe Campori di Modena imprime en 1866, dans la *Nuova Antologia*, une étude sommaire intitulée : *una Vittima della storia;* en 1867, monsignor Antonelli, de Ferrare, donne ses *Memorie storiche, ou Lucrezia Borgia in Ferrara*, et le signor Giovanni Zucchetti, de Mantoue, écrit en 1869 sa *Lucrezia Borgia, duchessa di Ferrara*. Et l'ouvrage du chevalier Cittadella, que j'allais oublier, homme de tant d'érudition, guide sûr et diligent à travers l'histoire et les monuments de son pays : *Saggio di albero*

imprévu que le talent, et il ne serait pas le talent s'il n'était imprévu.

genealogico e di memorie sulla famiglia Borgia specialmente in relazione a Ferrara. A ne parler que de l'Italie, le terrain était, on le voit, préparé à souhait, et c'eût été bien belle aventure si, de tout cet humus historique un *dotto Tedesco,* aussi subtil et profond que *l'illustrissimo Ferdinando Gregorovius che da tanti anni dimora in Italia,* n'eût pas tiré quelque important produit.

On s'imagine avoir tout fait quand on s'est écrié: Reportons-nous au temps où de telles choses s'accomplissaient, à ces temps où chaque pape marchait environné de ses concubines et de ses bâtards; où Paul III absolvait, bénissait de sa main sacrée un Pier Luigi Farnèse, coupable de plus d'infamies que n'en concevrait à notre époque le dernier repris de justice; où Léon X, livrant à des histrions le Vatican, se gaudissait au milieu d'un ramas de courtisans et de courtisanes, aux mille obscénités des comédies de Machiavel. Comme si l'exemple de pareille mœurs, capables tout au plus de rendre la postérité moins sévère envers de graves défaillances, pouvait jamais aller jusqu'à diminuer l'horreur de certains crimes qui n'ont pas de nom, et dont la flétrissure reste empreinte au front de madame Lucrèce en dépit de toutes les eaux lustrales et de tous les parfums d'Arabie qu'on répand sur elle.

Qu'ils expliquent donc, ces virtuoses d'une bien tardive réhabilitation, qu'ils expliquent la répugnance et le dégoût qui firent tressaillir l'antique et loyale maison d'Este aux approches du jour où la fille incestueuse des Borgia en devait franchir le seuil. Ni le duc Hercule, ni son fils Alfonse ne voulaient consentir à cette dégradante alliance. Ils refusèrent

d'abord et bataillèrent ; puis l'avarice, aidée de la raison d'État, finit par l'emporter. On accepta, mais en rougissant et la conscience pleine et résonnante des atroces dénonciations de Jean Sforza, seigneur de Pesaro, l'époux sortant! Soyons justes et rendons à ces avocats d'une cause détestable la part de succès qui leur revient. A quoi tant d'efforts ont réussi, je vais le dire : Lucrèce Borgia reste aujourd'hui ce qu'elle était jadis. Cette instruction nouvelle ne nous a rien appris et ne nous fera rien oublier. Ce qu'on peut affirmer toutefois, c'est qu'aux yeux des poètes et des artistes, Lucrèce Borgia y perdra tout, comme type, sans y gagner quoi que ce soit en considération aux yeux des honnêtes gens.

L'atmosphère de l'histoire a ses variations barométriques : tantôt c'est le vent d'accusation qui souffle, et tantôt c'est le vent contraire. Pour Lucrèce Borgia, les courants du jour sont à la réhabilitation ; une brise de vertu, d'innocence et de pureté souffle sur toute la ligne, et cette mode, M. Grégorovius n'a même pas le mérite de l'avoir inventée ; car, avant que l'idée lui vînt d'écrire son livre, les panégyristes italiens en avaient donné partout la note. Rien de plus facile à jouer que ces airs de flûte fort improprement appelés des thèses historiques. Les documents pour et contre s'équilibrant presque toujours en semblable sujet, il s'agit de ne mettre en lumière que ceux qui nous agréent et de laisser habilement les autres dans l'ombre, où, soit dit en passant, un avocat adverse ne manquera pas de les relever en temps et lieu pour renverser toutes vos batteries, et ainsi de suite à travers les âges! Et la vérité, que deviendra-t-elle? La vérité? peut-être en saurait-on à la fin quelque chose, mais

il faudrait alors s'adresser à la psychologie. M. Grégorovius nous peint une Lucrèce au dehors toute sympathique; quant à ce qui se passe dans cette âme assurément beaucoup plus compliquée et plus mystérieuse qu'il n'a l'air de croire, le savant allemand ne prend pas la peine de le découvrir. J'admets que Lucrèce, fille et sœur de deux scélérats, ait été cruellement jugée, et que, sur la mémoire de cette femme « légère, aimable, infortunée », ait réagi l'universelle exécration qui s'attache aux noms d'Alexandre VI et du duc de Valentinois; ce qu'on est forcé pourtant de reconnaître, c'est que cette douce, élégante et dévote personne assista sa vie durant en spectatrice imperturbable à ces crimes de famille, et qu'elle en profita quand elle ne les partagea pas.

Le plan serait ici d'évoquer ce monde énormément surfait et de réduire à leur proportion, à leur taille de scélérats vulgaires, ces demi-dieux dont les romantiques du latinisme de ce temps nous ont dressé l'apothéose. Un disciple de Pomponius-Lœtus, Michel Fernus, nous représente Alexandre VI sous les traits d'un olympien :

« Il monte un cheval blanc comme neige; son front est rayonnant, l'éclair de sa dignité vous foudroie. Ainsi son peuple qu'il bénit le salue et l'acclame ; ainsi sa présence réjouit chacun et s'annonce à tous comme un présage de bonheur. Quelle mansuétude dans son geste, que de noblesse sur son visage, de libéralité dans son regard ! et combien cette taille auguste et cette attitude augmentent encore la vénération qu'il vous inspire ! »

Admirons la mythologie dans Homère et dans Hésiode; mais, quand l'histoire se mêle d'imiter ses

crimes et ses turpitudes, prenons les personnages pour ce qu'ils sont, et ne nous laissons abuser ni par notre imagination ni par la distance. Ce sujet, nous ne l'eussions point choisi, cependant il ne nous effraye pas, et, puisqu'il s'offre à notre élaboration si bien préparé et mis à point, lançons-nous tout de suite *in medias res*.

CHAPITRE PREMIER

La mère et la famille. — Madame Lucrèce. — Poésie et vérité. — Les portraits.

I

Au jour de son élection à la papauté (11 août 1492), le cardinal Rodrigue Borgia avait cinq enfants. Sur les origines de leur mère, Vanozza Catanei, planent certains doutes. Elle était pourtant, dit-on, de famille honorable. Quand et comment les rapports s'établirent avec Rodrigue Borgia, rien de positif ne l'indique ; tout ce que nous savons, c'est que, vers 1480, à la date où pour la première fois son nom perce, elle était la femme d'un Milanais, Georges de Croce, exerçant, sous le pape Sixte IV, l'emploi de greffier apostolique, et que cinq, ans plus tard, ce personnage étant mort en lui laissant un fils, elle épousa un gentilhomme de Mantoue, Carlo Canale, d'abord secrétaire de la Pénitencerie, puis (1490) gouverneur de Tor'di-Nona. A Rome, les propriétés de l'illustre dame

faisaient nombre; maisons, palais, vignes sur l'Esquilin, *Osteria del Leone* vis-à-vis de Tor'di-Nona; au pays de Viterbe, le château de Brada, qu'elle habitait en souveraine.

Dans les tragédies de famille qui signalent le règne d'Alexandre VI, cette Vanozza n'apparaît guère qu'une fois. Elle avait eu du cardinal cinq enfants, — quatre fils et une fille, — tous reconnus:

L'aîné, Pedro Luis, créé duc de Gandie par Ferdinand le Catholique, meurt jeune, et son frère Jean hérite du titre;

En septembre 1493, César, archevêque de Valence, reçoit le chapeau de cardinal.

Et pour Geofroy, le plus jeune, son père le pape obtient la main d'une fille naturelle d'Alfonse, roi de Naples, doña Sanchia d'Aragon, laquelle apporte en dot à son mari la principauté de Squillace.

Les fils ainsi dûment lotis, restait à pourvoir la fille.

II

Celle-là, qui ne la connaît?

Sa renommée emplit l'histoire, et cependant ni ses mérites ni ses crimes ne sont en proportion du bruit qui s'est fait autour d'elle. Un homme d'esprit disait que l'histoire n'existait pas, et que c'étaient les historiens qui l'avaient inventée; Montesquieu, appuyant, nous raconte que « les histoires sont des faits faux composés sur des faits vrais ou bien à l'occasion des vrais ». En faveur d'un pareil scepticisme, le cas de Lucrèce Borgia témoignerait presque. Ne nous hâtons pas trop cependant, et, avant d'accuser l'histoire,

quittons-en un peu la surface et cherchons la vraie figure sous les vernis et les repeints qui la recouvrent. Quelle surprise alors de la trouver si parfaitement dissemblable du type mis en circulation dans les annales, dans les romans et sur la scène! Cette héroïne du poignard, cette empoisonneuse imperturbable, est la personne du monde la plus froide et la plus incolore : pas un acte d'elle, pas un écrit que l'histoire ait retenu. Ses lettres ne nous livrent aucune individualité ; elles sont correctes, insignifiantes, sans passion, sans esprit, sans observation, et forment, par le vide qu'on y rencontre, un singulier contraste avec les lettres de sa belle-sœur, la charmante marquise de Gonzague, qui sait bien trouver, elle, le moyen de faire transparaître le piquant et l'attrait de sa personnalité à travers la raideur et le pédantisme de l'épistolographie du temps.

C'est à se demander si Lucrèce a jamais senti son cœur battre; la passivité, voilà son fait: tout s'accomplit au-dessus d'elle, en dehors d'elle, et, quel que soit le sort que son père ou son frère lui imposent, elle s'en accommode aussitôt. L'exemple n'est, d'ailleurs, point rare de ces créatures qui, par inertie et lassitude, glissent au crime. L'inceste de cette fille d'un Alexandre VI et de cette sœur d'un César Borgia trahit surtout ce caractère d'effroyable inertie. La sombre aventure des Cenci au moins a son expiation tragique, et l'humaine pitié sait où se prendre; mais quel autre sentiment éprouver que le dégoût, en présence de ce monstrueux commerce lâchement consenti et dont un rejeton, l'*Infant romain*, viendra témoigner devant l'histoire? Pour comble de disgrâce, la beauté même de Lucrèce Borgia reste une énigme :

quelques médailles gravées pendant la période de Ferrare sont, au dire de M. Grégorovius, tout ce que nous avons d'authentique comme renseignement.

Il nous en coûte cependant toujours un peu de renoncer à nos fictions. La poésie et la musique aidant, on s'était créé dans les nuages une Lucrèce de fantaisie; les uns se la figuraient sous les traits d'une pompeuse et plastique matrone : la George du théâtre de la Porte-Saint-Martin ; d'autres entrevoyaient la svelte encolure, l'œil perfide et l'attrait vipérin d'une Rachel, quelque chose rappelant la fameuse légende des sorcières de *Macbeth :* « L'horrible est le beau, le beau est l'horrible. » Mais les délicats, les raffinés, ne cessaient d'invoquer Léonard de Vinci, le droit d'interpréter un tel modèle n'appartenant qu'au peintre de *la Joconde*. Mérimée n'y a point manqué : « Je distinguai tout de suite un portrait de femme qui me parut être un Léonard de Vinci; c'était évidemment un portrait, non une tête de fantaisie, car on n'invente pas de ces physionomies : une belle femme avec les lèvres un peu grosses et les sourcils presque joints. — C'est en effet un Léonard, dit la marquise, et c'est le portrait de la trop fameuse Lucrèce Borgia[1]. »

III

Hélas! il faut en rabattre : ce portrait tant cherché ne se rencontre pas plus à Rome, où Mérimée croyait l'avoir vu au palais Aldobrandi, qu'il ne se trouve à Modène ou à Ferrare, et pourtant les

1. Mérimée, *il Viccolo di Madama Lucrezia*, dans les *Contes et Nouvelles*.

peintres les plus en renom à cette époque ont reproduit ses traits; à Ferrare, on en comptait bon nombre: des Dossi, des Garofalo, des Costa; Titien aussi doit l'avoir peinte, mais il semble que cette page se soit perdue. On a de lui à Vienne, dans la galerie du Belvédère, un portrait d'Isabelle de Gonzague d'Este, la rivale de Lucrèce en beauté. C'est un visage exquis, très régulier, du plus pur ovale, avec des yeux d'un brun foncé et respirant toutes les suavités de l'*éternel féminin :* quant à un portrait de Lucrèce par la main de ce maître, inutile de chercher; celui de la galerie Doria à Rome, attribué à Véronèse, né seulement en 1528, doit passer pour une de ces mille inventions dont les galeries ont le privilège. Une autre curiosité de ce genre est une figure de grandeur naturelle représentant une amazone tenant un casque dans sa main qui se voit dans la même galerie et s'annonce à tous comme un portrait de Vanozza par Dosso Dossi. Tout au plus accorderait-on quelque vraisemblance au portrait que possède, à Ferrare, le directeur du cabinet des médailles, et cela non point à cause du nom de Lucrèce Borgia écrit au bas en caractères archaïques, mais parce que cette image se rapproche en certains traits de la médaille. Il y a là cependant encore bien des doutes, lesquels s'étendraient sur deux majoliques que leur possesseur, un Anglais résidant à Venise, se complaît à célébrer comme l'œuvre même du duc Alfonse, grand dilettante en ces matières. Ajoutons que cette hypothèse. s'appuyât-elle des preuves les plus authentiques, ne nous offrirait qu'un document assez médiocre, la majolique étant un art décoratif et de sa nature peu soucieux des ressemblances. Force est donc de s'en

rapporter à quelques médailles gravées pendant la période de Ferrare.

Une de ces médailles eut pour auteur Filippino Lippi, qui l'exécuta l'année du mariage de Lucrèce avec Alfonse (1502); le revers en est original et plein d'une douce ironie quand on songe à qui s'adresse tout ce symbolisme caractéristique. On y voit l'Amour aux ailes éployées, fortement attaché au tronc d'un laurier près duquel pend une viole et s'ouvre un cahier de musique. A l'une des branches de l'arbuste, son carquois flotte vide, et par terre gît l'arc dont la corde est brisée; légende : *Virtuti ac formæ pudicitia præciosissimum.* Que nous chante cette allégorie? Sans doute que la saison des amours folâtres est passée, et qu'il convient d'aller s'asseoir désormais sous le laurier des Este. N'importe, l'image, tant soit peu badine, s'adressant à toute autre femme, appliquée à Lucrèce Borgia, touche au naïf de l'âge d'or.

A voir cette tête charmante aux longues tresses dénouées, l'étonnement vous gagne; impossible de rêver un contraste plus frappant que celui qui distingue cette effigie de l'image qu'on se représente de Lucrèce Borgia. Vous avez devant les yeux un visage enfantin d'expression un peu étrange et d'un profil joli sans rien de classique. « Lucrèce n'est point une beauté, écrit à Francesca Gonzague la marquise de Cotrone ; elle a l'aimable attrait, le *dolce ciera.* » Une existence légère, et par la pente du plaisir, glissant à l'infortune, voilà ce que l'air de ce gracieux visage vous raconte. Lucrèce Borgia ne relève pas de la tragédie, l'héroïne est au-dessous de sa destinée ; c'est une agréable personne, qui n'eût pas demandé mieux que de vivre honnêtement, et dont une atmosphère de

crimes empoisonna les jours. Victime de fatalités inextricables, elle devait, après sa mort, avoir à répondre devant l'opinion des scélératesses dont le réseau avait enveloppé son existence. A peine morte, la flétrissure indélébile reparaissait à son front, et cependant Lucrèce n'avait guère vécu que comme une princesse de son temps. Sa première jeunesse seulement s'était passée dans l'horrible milieu de sa famille, et cette pestilence avait suffi pour stériliser à distance tout effort vers le bien. Chose étrange cependant, qu'un grand poète s'éprenant, — ainsi que, d'ailleurs, c'était son droit, — du type vulgaire et traditionnel, ait justement choisi la période de Ferrare, c'est-à-dire le moment même où la vraie Lucrèce, dégagée des erreurs du passé et n'entrevoyant pas encore les ombres de l'avenir, se profile en pleine lumière et presque rayonnante sous son nimbe d'apaisement, de piété sereine et d'humanisme ! Mais n'anticipons pas, et, certains de la retrouver plus tard charitable, dévote et bonne au pauvre monde, parcourons rapidement ses aventures conjugales.

CHAPITRE II

La maison de Vanozza. — Intérieur de famille. — La belle Farnèse. — L'esprit de culture chez les femmes au xv[e] et au xvi[e] siècle. — Il santo Padre! — Le palais de Santa-Maria in Porticu. — Le Vatican.

I

Et d'abord, quels rapports de famille!

Rome fut toujours par excellence le sol propre aux ménages irréguliers; mais, depuis que le monde est monde, pareil scandale ne s'était vu.

Cette enfant, qui dès le berceau connaît son extraordinaire bâtardise, ne cessera d'être fille de cardinal que pour s'intituler fille de pape!

Dans le quartier de *Ponte,* l'un des plus vivants de la grande cité, à deux pas d'un palais qu'habite Rodrigue Borgia, sur la place *Pizzo di Merle,* est la maison de Vanozza. Là, parmi les richesses d'un ameublement de l'époque, au milieu des vastes fauteuils sculptés, des bahuts énormes, de ces reliquaires, de ces lits que recouvre un ciel d'épais et lourds

rideaux, de tout ce massif et ce colossal de la première renaissance, remue, fermente l'étrange couvée : filles et garçons pullulent et grandissent dans l'immorale et farouche promiscuité des nymphes et des sylvains au fond d'un bois. Ils savent que cette superbe femme est leur mère et que le mari de cette femme ne leur est rien, leur véritable père étant cet illustre personnage habillé de pourpre dont le portrait s'étale sur le mur et qui, de temps en temps, vient les faire sauter sur ses genoux avant de se mettre à table et de fêter joyeusement les vins d'Espagne et de Sicile en compagnie des plus beaux, des plus savants et des plus débauchés seigneurs qu'on renomme : Orsini, Porcari, Cesarini, Barberini, etc.

Comment Lucrèce n'eût-elle pas ignoré les scrupules alors que ses oreilles, s'ouvrant à peine aux bruits du monde, n'entendaient que récits d'histoires absolument semblables à la sienne?

Des cardinaux s'affichant avec leurs concubines et traitant leurs bâtards en fils de princes, ce n'était point l'exception, c'était la règle.

On lui montrait les Rovere, les Piccolomini, environnés de familles nombreuses; elle voyait les enfants d'Innocent VIII comblés d'honneurs, son fils Cibò s'alliant aux Médicis, sa fille Théodorine épousant le Génois Uso di Mare, et tout le Vatican grouillant des progénitures papales.

En mai 1489, Lucrèce avait neuf ans; à cette date, Julie Farnèse, jeune et éblouissante de beauté, s'empare du cardinal vieillissant, qui, devenu pape et toujours plus affolé d'ardeurs juvéniles, jusqu'au bout traînera la chaîne.

« Jamais un souci, rien ne l'arrête, il rajeunit tous

les jours, » remarque l'envoyé de Venise, parlant d'Alexandre VI, déjà septuagénaire.

II

Julie avait des cheveux d'or comme Lucrèce et triomphait partout sous le nom de la belle Farnèse. Elle avait quinze ans quand ce vieillard de cinquante-huit ans la suborna. En l'apercevant un jour chez Adrienne Orsini, dont elle allait épouser le fils, ses instincts diaboliques s'enflammèrent, et bientôt la chute de cette ange fut consommée, si tant est qu'on puisse ainsi désigner une donzelle dressée aux mœurs de pareille époque.

La belle-mère ne se contenta pas de fermer les yeux, elle prit part active à cette honte, livrant endormie à ce ribaud la future épouse de son fils, et quelques jours après (20 mai 1489) les noces de Julie Farnèse et du jeune Ursinus Orsini se célébraient au palais même du Borgia, qui signait au contrat et bénissait les deux conjoints.

Du sacrilège adultère de ce prêtre avec la noble dame une grande maison devait sortir.

En effet, jusqu'au temps des Borgia, les Farnèse, dont sur le sol romain deux splendides monuments immortalisent aujourd'hui le nom, les Farnèse comptaient à peine. C'est au pape Alexandre VI que cette famille doit la grande figure qu'elle a faite depuis. L'idolâtre amant de la belle Julie, en conférant au frère de sa maîtresse la dignité de cardinal, préparait le pontificat de Paul III, ancêtre des Farnèse de Parme : *principium et fons*; et c'est ainsi que du limon

bourbeux la vie se dégage, et que les monstrueux sauriens sortent du vice et de la corruption pour se répandre sur le monde.

III

Cette Adrienne Orsini, belle-mère si accommodante, avait de longue date toute la confiance du cardinal Rodrigue. Il se confessait à elle de ses péchés, lui disait ses plans, ses intrigues, et jamais ne cessa de la consulter. Ce fut aux mains de la chère dame que passa Lucrèce en quittant le toit de Vanozza. Il s'agissait avant tout pour la fille du cardinal de se former à la tenue, aux élégances, au beau langage des jeunes personnes de maison princière. Nous la voyons à la fois apprendre à s'habiller, et s'accoutumer, se rompre aux plus sévères exercices de la dévotion. Cette piété de sacristie, — très rigide et particulière de tout temps à l'éducation des femmes italiennes, — n'a rien qui doive épouvanter et procède beaucoup moins des besoins de l'âme que d'une certaine attitude morale qu'on pense devoir s'imposer : pécher, au demeurant, est peu de chose ; mais la décence et le goût veulent que la pécheresse la plus relâchée ne manque point l'office et conserve partout les dehors d'une catholique exemplaire. De femme sceptique et professant tout haut la libre pensée, il n'y en avait point ; même parmi les hommes, les esprits forts n'auraient osé jeter le masque. Un tyran sans foi ni loi, l'atroce Malatesta de Rimini, bâtissait des églises ; la Vanozza édifiait, ornait une chapelle à *Santa-Maria-del-Popolo*, et Lucrèce, sa bien-aimée

fille, devenait, par les soins de madame Adrienne Orsini, un modèle de vertu pratiquante.

A côté de l'instruction morale, la culture intellectuelle eut naturellement sa place. La fille d'Alexandre VI reçut l'enseignement classique de son temps; l'étude des langues, la musique, les arts du dessin, l'occupèrent, et plus tard son rare talent à parfaire des broderies de soie et d'or émerveilla Ferrare. Elle parlait l'espagnol, l'italien, le français, le grec et le latin, écrivait indistinctement, même au besoin rimait dans toutes ces langues, et notons que ce n'étaient là que simples rudiments et premiers degrés d'éducation, pendant le séjour à Rome, alors que ni les Bembo ni les Strozzi n'avaient encore mis la main à son développement. Remarquons aussi, pour donner une idée de ce qu'était aux XVe et XVIe siècles cette culture chez les femmes, que Lucrèce compte à peine parmi les savantes et les beaux esprits de l'époque, les Constance Varano, les Élisabeth d'Urbin, les Victoria Colonna.

Théologie, philosophie, histoire, jurisprudence, mathématiques et médecine, ces femmes, comme le docteur Faust, avaient tout parcouru, tout étudié; correspondre en latin avec les plus fameux professeurs, discourir sur les Pères de l'Église, composer de la musique et scander des vers, c'étaient jeux familiers et passe-temps ordinaires. Peut-être aurait-on mauvaise grâce à se monter la tête à propos de ce savoir réduit à des formules académiques et d'où la vie est absente; mais ces habitudes de haute culture intellectuelle rehaussaient le ton général, imprimaient à la conversation une méthode, un goût, je ne sais quoi de substantiel et de supérieur, dont il semblerait que la tra-

dition se fût transmise à nos salons du XVIIe siècle[1]. On prenait un thème, un sujet, on le traitait selon les règles, un peu à la manière des dialogues antiques, avec cette différence que les femmes s'y évertuaient de droit et de pleine compétence; telle était la conversation de la Renaissance, — science dont la France avait depuis fait un art si charmant et qui n'existe plus dans notre monde, où désormais une soirée est impossible sans un morceau de chant ou de piano qui vienne à souhait combler les vides.

III

Rodrigue Borgia aimait à préparer de loin l'établissement de ses enfants, et jamais paternité ne s'afficha plus âpre que la sienne à ce devoir. Ses trois fils, dès leur premier âge, entraient dans la faveur d'Innocent VIII; tandis que l'aîné, don Juan, poussait du côté de l'Espagne; César, homme d'église malgré lui, recevait le titre et la dotation d'évêque de Pampelune; et Geofroy, son plus jeune frère, un enfant de neuf ans, était nommé chanoine archidiacre de Valence. Quant à Lucrèce, le cardinal rêva d'abord pour elle un mariage espagnol; mais, entre les fiançailles et la célébration de cette alliance, la papauté faisait irruption dans la famille, et ce qui naguère eût convenu à la simple fille d'un cardinal ne remplissait plus l'ambition de la fille d'un souverain pontife.

1. « Ce qui est remarquable et vraiment distingué dans les romans de mademoiselle de Scudéry, ce sont les conversations qui s'y tiennent, et pour lesquelles elle avait un talent singulier, une vraie vocation. » Sainte-Beuve, *Mademoiselle de Scudéry*, dans les *Causeries du lundi*.

Le 11 août 1492 eut lieu ce grand événement.

Rome entière attendait, frémissait d'impatience aux portes du conclave; mais dans la maison de Vanozza, chez madame Adrienne Orsini, quelle fièvre d'angoisses!

Vanozza désormais vivait à l'écart avec son mari, ce Canale, secrétaire de la Pénitencerie. Elle avait cinquante ans et ne demandait plus rien à l'existence, en dehors de l'accomplissement d'un vœu suprême : voir le père de ses enfants monter sur le trône de saint Pierre. Au palais Orsini, Adrienne, Julie Farnèse, Lucrèce, prosternées au pied du crucifix, priaient ensemble et d'un cœur si pur, si ému, si profondément chrétien, que leurs voix furent exaucées. A l'aurore, des messagers du Vatican accouraient leur annoncer la bonne nouvelle. On raconte que, dans la matinée de ce bienheureux jour, lorsque Alexandre VI fut transporté du conclave dans la métropole de Saint-Pierre pour y recevoir le premier hommage, son œil rayonnant de joie chercha tout de suite les siens à travers l'immense foule; il semblait de sa vue les fortifier en l'espérance de l'avancement de ses desseins, de sa fortune et de sa grandeur, et leur dire sans parler : « Je vous vois! »

Tous étaient là venus à la hâte célébrer ce grand triomphe. De longtemps Rome n'avait admiré le spectacle d'un si beau pape. Il avait la majesté jointe à la grâce, le charme et la séduction dans l'autorité : une stature souveraine, le geste imposant, des mains d'archange, et quelle voix! Évidemment Dieu l'avait créé pour monter aux autels et pontifier : *Ecce sacerdos magnus!* Bénisseur magnifique dont l'exemple enflamma plus tard notre cardinal de Rohan et que

tant d'autres prélats, grands seigneurs, imitèrent sans l'égaler.

Veut-on un crayon pris sur le vif? un contemporain, Gaspard de Vérone, va nous le fournir :

« Il est beau, séduisant, joyeux d'aspect et plein de douceur, d'attrait en ses paroles. A la vue d'une belle femme, toute sa personne entre en effervescence, et, plus vivement que l'aimant n'attire le fer, il l'attire à lui. »

Ce genre d'organisations physiques et morales ne manque pas de représentants : Casanova, le régent, s'y rattachent; mais l'original est de voir un Casanova, un Philippe d'Orléans, lier et délier au nom du Christ. *Statura procerus, colore medio, nigris oculis, ore paululum pleno*, ainsi nous le dépeint Jérôme Portius en 1493 : haut de taille, d'un teint légèrement coloré, l'œil noir, la bouche un peu charnue, et de plus une santé splendide, capable de supporter sans gêne aucune toutes les fatigues du sacerdoce et du plaisir, beaucoup d'éloquence, d'éclat mondain et de courtoisie. Vous restez émerveillé devant l'équilibre parfait de cette puissante et royale nature, ne respirant que mansuétude et placidité olympienne.

IV

Onze jours après son élection, Alexandre faisait évêque de Valence son fils César, âgé de seize ans, et bientôt le Vatican se peuplait d'Espagnols, parents, amis, clients et familiers de la nouvelle maison régnante, tous en quête de places et d'honneurs, tous avides d'argent et se ruant à la curée.

Parlant de cette clique dévorante, Jean-André Boccace écrit au duc de Ferrare (1492) :

« Dix papautés, si on les avait, ne suffiraient point à la satisfaire. »

Préparer pour sa fille une brillante alliance fut alors la pensée du saint-père. D'un gentilhomme espagnol, désormais on n'en voulait plus ; il fallait un prince. Jean Sforza, seigneur de Pesaro et neveu du duc de Milan, se propose et le pape l'agrée. Pour Lucrèce, son extrême jeunesse (elle avait treize ans) dispense ses parents de la consulter, et le mariage s'accomplit sans qu'elle proteste. Telle est, d'ailleurs, l'inerti inhérente à ce caractère, que les choses se passeront toujours de même sorte. Cette union dura quatre ans. Alexandre, qui tient à fréquenter librement sa bien-aimée fille, l'installe dans une résidence voisine du Vatican. Là, madame Lucrèce, aura sa cour dont, la grande maîtresse sera la complaisante Adrienne, qui, sur l'ordre de sa Sainteté, quittera le palais Orsini pour venir vivre avec les jeunes époux, et l'étroit cercle de famille ne tardera pas à se compléter par la présence d'une personne également chère au cœur du souverain pontife. J'ai nommé Julie Farnèse.

L'adultère patent de la sœur attirait mille bénédictions sur la famille. Le frère de Julie, un jeune drôle fort renommé pour sa débauche, recevait la pourpre ; Rome l'appelait « l'Éminence-Cotillon. » Vainement le sacré-collège crie au scandale : que pouvait refuser aux caresses de la courtisane ce pape de soixante-dix ans? La belle Julie n'était plus désormais qu'un instrument de fortune aux mains de la race la plus férocement cupide. Ses parents exploitaient sa honte.

Comment s'expliquer autrement que par l'intérêt

les relations d'une si jeune femme avec un vieillard revêtu de ce caractère? Quelle que soit l'attraction démoniaque qu'on prête à la nature d'Alexande VI, le magnétisme devait avoir à cette époque beaucoup perdu de son prestige. Ce qu'il y a de certain, c'est que ce commerce, né de la surprise et du rapt, s'établit ensuite pour des années. J'imagine qu'à l'outrage de la première heure un mouvement de pudeur succéda, et que, cette honte une fois bue, la vanité d'abord, puis la spéculation s'en mêlèrent. Ce chef auguste de la chrétienté, ce monarque spirituel et temporel devant qui Rome et l'univers s'humiliaient, le voir là devant soi, ému, asservi, prompt à se rendre à vos moindres caprices d'enfant gâté, — ce rêve de toute-puissance et domination, quand Julie ne l'aurait pas eu, les Farnèse, à coup sûr, l'eussent fait pour elle et pour eux.

Julie avait à ce point dépouillé les scrupules qu'elle habitait le propre palais de Lucrèce, nous l'y trouvons en 1492, accouchant d'une fille qu'on nomma Laure.

« L'enfant passait officiellemant pour être d'Orsini; mais, par le fait, il était du pape et lui ressemblait singulièrement. *Adeo ut vere ex ejus semine orta dici possit.* »

Un rôle ingrat pourtant était celui du mari; si dorée que fût la pilule, il n'aimait point à l'avaler devant tout ce monde. Il imita l'antique Amphitryon et s'éloigna, laissant la divine Alcmène au bras du Jupiter mitré. Du reste, pour cacher sa honte, les châteaux ne lui manquaient pas ; le pauvre homme n'avait qu'à choisir entre tant de riches domaines dont le pape avait doté sa femme, « la fiancée du

Christ, » ainsi que les mauvais plaisants avaient baptisé Julie.

V

Une lettre du témoin que nous venons de citer, Lorenzo Pucci, envoyé de la république de Florence et allié aux Farnèse, nous montre l'intérieur du palais de Santa-Maria in Porticu, et nous met en rapport direct avec le personnel qui l'habite.

« Hier au soir, comme c'était vigile, je montai à cheval avec monsignor Farnèse, pour aller assister aux vêpres du pape. Or, tout en attendant que la présence de sa sainteté fût annoncée dans la chapelle, j'entrai un moment au palais de Santa-Maria voir madonna Julie. Je la trouvai qui venait de se laver la tête ; elle était assise près du feu avec madame Lucrèce, fille de notre maître, et avec madame Adrienne; on m'accueillit de la meilleure grâce. Madame Julie voulut m'avoir à côté d'elle, puis après un peu d'entretien, voulut me montrer son enfant qui déjà commençait à grandir. C'est le vivant portrait du pape. Mais elle, vous n'imaginez pas beauté pareille! Elle a pris un certain embonpoint, et je la proclame ici la plus splendide créature. Elle dénoua devant moi ses cheveux et se fit accommoder. Ses longues tresses ruisselaient jusqu'à ses pieds ; elle portait une coiffure de fin linon parfilé d'or, et sa beauté brillait comme un soleil. En vérité, j'eusse donné beaucoup pour que vous eussiez été présente, afin de vous renseigner de vos propres yeux. Elle était vêtue d'une robe fourrée et taillée à la napolitaine, de même aussi madame Lucrèce, qui nous quitta pour

se déshabiller et revint un instant après en habit de velours violet... Les vêpres terminées et les cardinaux partis, je quittai ces dames. »

C'était la maison de Gomorrhe que ce palais, et les révélations ultérieures de Sforza, le mari de Lucrèce, nous édifieront sur ce qui s'y passait. Le 10 août 1496, l'aîné des infants romains, don Juan, duc de Gandie, arrivait à Rome en grande pompe. Pour la première fois Alexandre VI voyait tous ses enfants rassemblés autour de lui.

Jean résidait au Vatican, Lucrèce au palais de Santa-Maria, César et Geofroy au château Saint-Ange.

Autant de groupes, autant de cours se visitant, s'entremêlant, toujours en fêtes. La musique, la danse, les banquets et les mascarades ne cessaient pas ; de somptueuses cavalcades parcouraient la ville et rentraient au Vatican, conduites par Lucrèce et dona Sancia d'Aragon, femme de Geofroy. A ces réunions, à ces jeux, le pape prenait part, tantôt de façon tout intime, et tantôt officiellement, de l'air d'un souverain qui reçoit les princesses de sa maison. A table, Alexandre VI se comportait sobrement : il dînait et soupait d'un plat, pourvu que ce fût exquis. On sait que, sur le reste, sa modération laissait à désirer ; des bruits abominables circulaient, des histoires qu'on se refuserait à croire si le récit des ambassadeurs ne les attestait : — ce père, par exemple, vendant au pape sa fille mariée, et dont le gendre, un soir dans sa vigne, tranche la tête qu'il plante au bout d'un pieu avec cette inscription :

« Ceci est la tête de mon beau-père, coupable d'avoir procuré sa fille au pape; ce qu'ayant entendu,

le pape l'a condamné à l'exil avec la décapitation préalable. »

Les rapports du même envoyé vénitien parlent aussi d'une Espagnole, maîtresse du duc de Gandie, et que ce fils respectueux et désintéressé conduisit à son père avec l'aisance d'une validé offrant au padischah quelque Circassienne de haut prix. L'adorable princesse d'Aragon occupait aussi la renommée : à cette fille naturelle du roi de Naples les bonnes raisons ne manquaient pas pour mal tourner ; sortie de la plus vicieuse des cours, elle avait au plein de cette corruption romaine épousé un enfant. Le jeune et timide Geofroy lui semblait d'un bien mince attrait quand elle le comparait à ses aînés bouillants d'audace et d'ambition. Bientôt le duc de Gandie et César se la disputèrent, et la belle créature, déjà formée aux leçons de sa sœur Lucrèce, fut à l'un d'abord, puis à l'autre.

Les Borgia ne comprenaient point différemment l'existence de famille et vivaient ainsi en patriarches !

A mesure que vous vous rapprochez davantage de cet effroyable milieu, vous devenez plus indulgent envers Lucrèce, en même temps que vous éprouvez quelque désappointement à la voir ressembler si peu au type héroïque traditionnel, tant en histoire le faux, l'absurde même est quelquefois plus vraisemblable que le vrai.

Quels exemples, en effet, s'offraient à ses yeux journellement ! Tous les vices marchaient à découvert en s'emmitoufflant dans la douillette sacerdotale ; le loup féroce et le pourceau empruntant la peau de l'agneau sans tache ! un paganisme dépassant la fable antique, un culte dont les desservants sacrés

étaient des êtres qu'elle ne connaissait que par leurs infamies; son père le pape, son frère César le cardinal, molochs à double tête qu'elle retrouvait célébrant avec une onction dérisoire les mystères de l'Incréé, après avoir assisté auparavant aux orgies qui se succédaient derrière la scène!

Ce qui caractérise les Borgia, c'est moins le nombre et l'énormité de leurs crimes que la situation exceptionnelle dans laquelle ces crimes furent commis. Ces tyrans-là n'étaient point en somme plus cruels que les autres despotes italiens de cette époque; sous le rapport des félonies, du brigandage et des exécutions sommaires par le poison et par le fer, l'histoire des Visconti et des Sforza, des Malatesta de Rimini et des Baglioni de Pérouse ne le cède en rien à leur histoire, et, pour la moralité, les cours de Louis XIV et de Louis XV ne valent guère mieux; mais les Borgia portent la pourpre et la tiare, leurs mains souillées touchent aux choses divines, et de cette circonstance aggravante devait naître le prestige presque fantastique et cette espèce d'attrait repoussant qu'exercent ces grands réprouvés sur nos imaginations. Les autres sont des luxurieux, des fourbes, des assassins, eux ne se contentent pas de tout cela? ils ont en plus le sacrilège, qui les investit d'une force démoniaque irrésistible et constitue leur originalité, leur pittoresque parmi les races hiératiques et royales ayant mission de régir les hommes en les édifiant.

CHAPITRE III

Les infortunes conjugales de Jean Sforza. — Le meurtre du duc de Gandie. — César Borgia.

I

Je m'aperçois que je n'ai pas encore dit un mot du mari de Lucrèce.

C'était un assez médiocre personnage que ce tyranneau de Pérouse. Depuis l'heure incertaine où, faute de mieux, on l'avait pris, le temps avait marché, et la fortune des Borgia de même.

Les Sforza étaient en baisse ; leur alliance ne suffisait plus à l'ambition de la famille ; père, frère et fille ne demandaient qu'à se débarrasser de cet intrus. On l'avertit de renoncer à la dame et de solliciter d'Alexandre VI la cassation du mariage ; il eut l'air de ne pas comprendre, peu s'en fallut que cette maladresse ne lui coûtât la vie.

Un soir, César vint informer Lucrèce que l'ordre était donné de mettre à mort le *caro sposo*. La chance

voulut que Jean Sforza fût en ce moment à la maison, et, son frère à peine sorti, Lucrèce courut à la pièce voisine, décida le jeune homme à fuir sans perdre une minute. Un cheval tout sellé l'attendait, et, le lendemain, Jean Sforza rentrait dans sa principauté de Pérouse, sauvé par la vitesse du noble animal, qui tombait expirant sur les marches du palais.

Cette escapade, où Lucrèce fit du moins preuve de quelque intérêt pour son triste mari, mécontenta les Borgia; ils eussent préféré tout autre genre de disparition :

Vous tuez un homme, il se tait, tandis que, du fond de l'exil, on parle, on proteste; ce qui arriva.

Alexandre VI nomme une commission sous la présidence de deux cardinaux, et la séparation des époux est prononcée, l'arrêt déclarant que Jean Sforza n'a jamais rempli ses devoirs de mari. Voilà donc Lucrèce Borgia reconnue et proclamée vierge devant l'Italie entière, qui bat des mains et salue cette découverte d'un immense éclat de rire.

Jean Sforza remua d'abord ciel et terre, récusa juges et témoins; puis, sur l'avis de son frère Ascanio et de Ludovic Le More, duc de Milan, il se résigna; mais si, par force, il avoua ses torts conjugaux, il en raconta les motifs, — tellement odieux et révoltants, qu'après les avoir lus dans les dépêches, on se refuse à les traduire[1].

1. D'après une dépêche de l'envoyé de Ferrare Costabili (23 juin 1497), Jean Sforza, parlant au duc Ludovic de ses rapports avec Lucrèce, aurait de la sorte exposé les faits : « Anzi averla conosciuta infinite volte, ma che papa non se l'ha tolto per altro se non per usare con lei. »

II

Vers le même temps, un tragique et mystérieux événement s'accomplit.

Alexandre VI chérissait entre tous son fils aîné, le duc de Gandie, et voulait lui tailler une principauté dans le patrimoine des Orsini. N'ayant point réussi, il essaya de le dédommager en le nommant duc de Bénévent. Quelques jours après (14 juillet 1476), le nouveau duc et son bon frère César dînaient chez leur mère, à sa vigne de Saint-Pierre in Vincoli, en compagnie d'autres seigneurs. Le repas fini, tous remontent sur les mules pour rentrer au palais apostolique. On arrivait aux environs de l'ancien palais Borgia, résidence actuelle du cardinal vice-chancelier lorsque le duc prit congé de la bande et s'éloigna accompagné d'un seul écuyer et d'un homme masqué qui venait d'assister au festin sans se faire connaître, et qui, depuis un grand mois, se montrait chaque jour chez l'altesse. A la place des Juifs, le duc dit à son écuyer de l'attendre une heure et de s'en retourner ensuite au palais, s'il ne le voyait pas revenir; sur quoi, l'homme masqué, enfourchant sa mule, se mit en croupe, et tous les deux partirent au grand trot.

Où s'en allaient-ils? Jamais on ne l'a su.

Le lendemain, au lever, les domestiques avertirent le pape que le prince n'était pas rentré. Alexandre eut une commotion dont bientôt il se remit, pensant que le duc se serait attardé à ses plaisirs et qu'il reparaîtrait le soir. La nuit vient, point de duc; le pape anxieux, ordonne des perquisitions.

Un peu au-dessous de l'hôpital *San-Girolamo*, un Esclavon, nommé Giorgio, avait, au bord du Tibre, un chantier dans lequel il montait la garde. Mis en demeure de déclarer s'il n'avait aperçu personne pendant la nuit précédente, l'Esclavon répondit que, vers cinq heures, il avait vu venir par la ruelle, à gauche de l hospice, deux hommes inquiets, allant deçà et delà, comme pour bien s'assurer que nul témoin indiscret n'observait la place. Ces hommes s'étant éloignés deux autres avaient paru, sur un signe desquels un cavalier s'était avancé, ayant en croupe de son cheval blanc un cadavre dont les jambes pendaient d'un côté, la tête et les bras de l'autre. Parvenus au bord du Tibre, les camarades qui étaient à pied prirent le corps mort et le lancèrent au milieu du gouffre.

Sommé de dire pourquoi il n'avait point aussitôt couru denoncer le fait au gouverneur, le marchand répliqua que c'était peut-être le centième cadavre qu'il voyait ainsi jeter à l'eau et qu'il avait pensé qu'on ne s'occuperait pas plus de celui-ci que des autres.

Cependant nombre de pêcheurs fouillaient le Tibre. Vers la vesprée, on retrouva le duc; il avait tous ses vêtements, son manteau même, et dans sa bourse 30 ducats. Neuf blessures le balafraient, le mutilaient, aux bras, au ventre, aux jambes, et la gorge tranchée. En apprenant cette mort de son fils, jeté à l'eau comme une bête immonde, le pape eut un profond désespoir; il s'enferma chez lui, pleura, et plusieurs jours se passèrent sans nourriture ni sommeil. Le temps seul adoucit un peu cette affliction. Au château Saint-Ange, des voix gémissantes, horribles, chaque

nuit menaient leur vacarme, l'épouvante régnait à la cour et dans Rome, le spectre implorait vengeance, la victime dénonçait à cris redoublés l'assassin dont le nom circulait de bouche en bouche : « Caïn, qu'as-tu fait de ton frère? »

III

Ainsi la conscience publique interpellait César Borgia.

Quant au pape, il ne posait pas même la question, sachant trop bien au fond de l'âme à quoi s'en tenir. Il oublia pourtant, assuma sa part de complicité morale dans le crime commis sous ses yeux, et de ce jour son terrible fils devint le maître, et lui seul gouverna sous le nom d'Alexandre VI.

Qu'était-ce, après tout, qu'un fratricide dans de pareils rapports de famille? D'ailleurs, les hommes de la Renaissance ne ressemblent en rien à ce que nous sommes. Ils ne connaissent ni l'opinion, ni ce que nous appelons aujourd'hui « le système nerveux. » La loi de conservation est l'unique loi, et chacun la pratique à son profit comme il l'entend. L'idée de distinguer entre le bien et le mal ne les prend même pas. Machiavel, après avoir raconté[1] l'anecdote de Jules II, s'aventurant dans Pérouse pleine des soldats de Gianpolo Baglioni qui vient de lui rendre sa ville, raille celui-ci d'avoir perdu là une si belle occasion d'exterminer son ennemi par trahison, et il termine par cette réflexion : « Ce trait, dont la grandeur

1. Macchiavelli, *Discorsi*, t. 27.

eût infailliblement effacé la honte, ce trait l'aurait couvert de gloire; mais l'homme est ainsi fait qu'il ne sait jamais être bon ni méchant dans l'entière acception du mot. »

Alexandre VI n'était qu'un voluptueux superbe; chez César, l'ambition, passion déjà plus noble prédominait : le père n'en voulait qu'aux jouissances de la vie, le fils n'aspirait qu'au pouvoir, et, malheur à qui se trouvait sur son chemin frère ou beau-frère, il supprimait tout sans sourciller! Entre temps, Lucrèce avait épousé en secondes noces un prince de la maison d'Aragon qui régnait à Naples, et, dit-on, elle aimait son mari, le duc Alfonse, jeune homme de dix-sept ans et d'une beauté rare, quand un brusque revirement des choses renversa ce bonheur domestique.

Alexandre ne se contentait plus d'adorer sa fille, il la consultait en politique et vantait partout le jugement et la présence d'esprit de la nouvelle duchesse de Biselli. A Rome, Lucrèce était une vraie puissance; dame souveraine de Spolète et de Nepi, à la veille de posséder en fief Sermoneta, elle avait un train d'existence digne du rang qu'elle occupait. De Rome à sa bonne ville de Spolète, elle ne voyageait qu'en somptueuses caravanes, suivie d'une longue file de mulets chargés de coffres. La garde du palais du pape l'entourait, le gouverneur, les cardinaux et les prélats lui faisaient cortège. Au départ comme au retour, le pape assistait à ces triomphantes équipées. Les plus grandes dames et les nobles seigneurs d'Espagne et d'Italie rivalisaient de luxe et d'empressement dans ces cavalcades dont l'appareil royal passionnait la ville. Il y avait là cependant quelqu'un que tout ce

bruit importunait, et ce quelqu'un n'était autre que le principal meneur de toutes les révolutions et de tous les crimes du Vatican.

Depuis le 10 août 1498, César Borgia s'était démis de sa dignité de cardinal. Arrêtons-nous un moment à voir comme l'habit séculier sied à sa figure. Une dépêche de l'envoyé de Ferrare va nous renseigner.

« Je visitai avant-hier César dans sa maison du Transtevère, il partait pour la chasse en costume de cavalier : habit de soie, armes à la ceinture, et sur le dos une simple capeline comme en portent les jeunes clercs. Tout en chevauchant côte à côte, nous devisâmes quelque peu et du ton le plus familier. C'est un homme d'un génie supérieur, doué de très grandes manières; il a tout à fait l'air d'un fils de prince : avec cela, beaucoup de bonne humeur et de gaieté, toujours en fête. »

Notons l'air jovial, trait particulier d'Alexandre VI, qu'on ressaisit également chez Lucrèce, ce bon rire épanoui des âmes honnêtes, si bien à sa place sur des bouches pures et candides!

IV

César Borgia n'avait qu'un désir, mais frénétique, — étendre partout ses possessions, devenir un puissant prince. Pourquoi rencontrait-il sur son chemin cet Alfonse d'Aragon, le mari de sa sœur, qui l'aimait, aberration étrange et sotte injure aux droits du père et du frère!

Le 11 juillet de l'an 1510, une scène sanglante se passait sur la place Saint-Pierre : le duc de Biselli,

assailli sur les degrés de la basilique, tombait grièvement blessé aux bras et à la tête. Environ quarante cavaliers étaient apostés là que les meurtriers rejoignirent s'enfuyant avec eux par la *porta Pertusa.* Alfonse fut transporté à Santa-Maria, son domicile conjugal; d'enquête, il n'y en eut pas l'ombre, et, comme on redoutait quelque tentative d'empoisonnement, le blessé ne prit sa nourriture que des mains de Lucrèce et de sa sœur.

Alexandre avait tout de suite reconnu d'où partait ce nouveau coup. Décidément bon sang ne mentait pas. Peut-être aussi qu'à l'orgueil du père un peu de trouble se mêlait. A force d'admirer son fils César, il en eut peur. Sa crainte cependant ne l'empêcha point de se montrer sympathique au duc Alfonse; il lui donna seize hommes de garde et vint souvent le visiter. Le duc ne voulait pas mourir de ses blessures, et de son côté César grommelait :

— C'est à refaire; chose manquée le jour sera la besogne du soir!

Le 18 août, vers la première heure de la nuit, le jeune prince fut assassiné dans son lit, et le corps immédiatement transporté à Saint-Pierre, où se trouvait au milieu de ses gens le trésorier pontifical François Borgia, fils du pape Calixte. Le médecin du jeune prince et l'infirmier, arrêtés un instant pour la forme, furent aussitôt remis en liberté. Tous nommaient l'auteur du crime. César, pénétrant à neuf heures dans la chambre du malade, avait commencé par en éloigner Lucrèce et doña Sancia, et presque aussitôt il appelait Micheletti son capitaine, qui d'un bon coup de poignard tranchait le nœud. Infortuné duc! jamais aventure tragique ne tomba plus vite en

oubli. Ce drame horrible s'effaça comme une fantasmagorie, et de l'assassinat du prince Alfonse d'Aragon, une des plus illustres et des plus touchantes victimes des Borgia, il n'en fut pas plus tenu compte que de la mort d'un palefrenier du Vatican.

V

Nul accusateur n'élevait la voix; que dis-je? le scélérat se dénonçait lui-même; cynique d'audace, il s'écriait :

— J'ai tué celui-là comme j'avais tué l'autre, Gandie, mon propre frère.

Et nul homme ne reculait d'horreur devant ce monstre, pas un prêtre ne l'excommuniait, pas un cardinal ne lui marchandait ses révérences. Et les prélats! comment eussent-ils fait pour ne pas le courtiser plus bas que terre, ce puissant coquin dont les mains rouges de sang distribuaient des chapeaux de cardinal au plus offrant, car il fallait au Borgia de l'or immensément pour conquérir la Romagne. Ses condottiers, — des Orsini, des Vitellozzo, des Bentivoglio, — formaient autour de sa personne un état-major resplendissant, et le pape équipait à son intention sept cents gendarmes, obtenant, en outre, de la république de Venise qu'elle intervînt pour assurer à ce bien-aimé fils l'appui des seigneurs de Rimini et de Faënza.

Alexandre VI pratiquait à l'endroit des faits accomplis la résignation des belles âmes; qu'était-ce après tout qu'un meurtre de plus ou de moins? Citerait-il à son tribunal de souverain justicier ce

César dont le nom seul épouvantait Rome et devant qui lui-même il tremblait déjà? Des accusations, des lamentations, du sentiment, entre Borgia, c'eût été vouloir tenter Dieu et le diable. Pardonner, oublier valait mieux, et puis ce meurtre d'Alfonse d'Aragon, fort reprochable assurément en principe, pouvait amener des avantages dans ses conséquences. Lucrèce, par là, redevenait veuve, et la politique de famille allait encore profiter de l'accident: *Tu felix Austria nube!*

VI

Lorsqu'en lisant la dépêche de l'ambassadeur vénitien, vous venez de vous représenter les choses comme elles se sont passées, votre esprit reste confondu à l'idée du rôle que Lucrèce joue dans cette tragédie domestique. Son frère, qu'elle n'a que sujet de soupçonner et de craindre, entre de nuit chez son mari, et sans rien prévoir des sombres desseins du personnage, elle quitte aussitôt la place, emmenant doña Sancia, sa belle-sœur, livrant ainsi la victime à la merci du misérable et de ses estafiers.

On l'attaque, on le tue, elle cependant reste à l'écart, pas un élan pour sauver son époux, pas un cri d'alarme.

Et pourtant elle l'aimait, ce prince d'Aragon, à Rome, et dans leur résidence de Nepi, ils avaient ensemble vécu d'heureux jours dont le souvenir vibrait encore; mais nous oublions que Lucrèce Borgia ne fut jamais une héroïne, et voilà que nous subissons à notre tour l'influence du préjugé.

Une Médée, cette créature indolente et sans ressort?

un tison embrasé, cette jeune femme qui de sa vie n'eut de passion? ô romantisme, ce sont là de tes coups! Cœur médiocre, vicié, sinon vicieux, cire molle que deux ouvriers de Satan pétrissent à leur gré! On dit bien qu'au lendemain du crime son indignation éclata. Eut-elle en effet le courage de se révolter contre le meurtrier, de défendre contre ses tyrans ses droits et sa propre dignité? Est-il vrai, comme on le raconte, qu'elle osa traiter son frère d'assassin et poursuivre son père de ses larmes vengeresses? Quoi qu'il en soit, César ne devait point tarder à trouver irritante la présence de cette sœur au Vatican. Le pape, toujours empressé d'obéir aux vœux de son fils, et, d'autre part, agacé d'un déploiement de tendresses posthumes qui réveillait en lui de secrets instincts de jalousie, Alexandre VI engagea Lucrèce à se rendre pour quelque temps dans sa bonne ville de Nepi.

CHAPITRE IV

Heures de disgrâce pour Lucrèce. — Retour à Rome. — Double caractère de la Renaissance. — Les caricatures du Pinturicchio au château Saint-Ange. — Le troisième mari de madame Lucrèce.

I

C'était une rupture.

« Madame Lucrèce, sage et libérale personne, jouissait naguère de la faveur du pape; à présent, le pape ne l'aime plus. »

Ainsi prononce l'ambassadeur vénitien Polo Capello.

A Nepi, la jeune veuve d'Alfonse d'Aragon allait trouver le paysage le plus conforme à sa triste pensée. Officielle ou non, la douleur ne saurait se mieux loger qu'au sein de cette nature de l'Étrurie volcanique et ravinée, avec ses sombres forêts de chênes, ses crevasses profondes, ses rochers noirs, ses pics abrupts de terre cuite au soleil et ses torrents qui roulent en mugissant au creux des vallées, tandis, que

des hauteurs, la clochette des troupeaux et la flûte plaintive des pâtres leur répondent.

Là du moins, madame Lucrèce pouvait librement vaquer à son affliction et pleurer sans réserve ce beau jeune homme que, deux années durant, elle avait appelé son époux. Dieu seul sait combien de temps ce grand deuil se fût prolongé; heureusement César quitta Rome pour aller guerroyer, et Lucrèce y rentra pour ressaisir ses droits de favorite, en attendant quelque prochain hymen.

II

Lucrèce était bien de sa race; sans avoir l'imperturbable vitalité de son père, elle tenait de lui ce précieux fonds de belle humeur qu'on nomme la philosophie des bonnes gens, et que les méchans, paraît-il, peuvent également posséder par occasion. Sur ces tempéraments d'élite, le chagrin glisse et n'appuie pas. Quelques mois à peine s'étaient écoulés, et de l'âme de Lucrèce le spectre d'Alfonse s'effaçait pour faire place aux plus riantes images d'avenir. Dans cette jeune femme élégante et joyeuse, nul ne reconnaissait la veuve de l'aimable prince traîtreusement assassiné. La vie en effet la reprenait par tous les côtés, et quel spectacle que cette Rome de la Renaissance pour remuer les sens les plus alanguis et pousser aux émerveillements la plus apathique intelligence!

La nature, l'art, l'histoire, tout est grand, de proportion démesurée, formidable! L'art s'appelle ici Michel-Ange, et le crime Borgia! Sur ce sol couvert des ruines de l'antiquité qui veut renaître et des monu-

ments du moyen âge chrétien qui s'en va, l'esprit des temps modernes a soufflé; de ces débris du passé, de cet amalgame de décombres, un monde nouveau se dégage, non sans d'effroyables convulsions. La destruction lutte avec les forces créatrices, les monstres qu'on signale aux bouleversements du globe reparaissent englués dans ces fanges d'où la jeunesse universelle va sortir. Le même enfantement laborieux produira des crimes et des chefs-d'œuvres titaniques; le bien,. le beau, y sont, comme le mal, du plus grand tyle. La papauté s'empaganise à ce point que vous croyez voir en personne le diable d'enfer célébrer la messe sacrilège des nuits de sabbat, et, comme jadis, pour mieux hâter la fin des choses, la société romaine eut son Néron, vous avez Alexandre VI.

C'en est fait de cette société, de cette Église, de ces cités, de ces républiques et de cette civilisation; toute cette humanité-là roule aux abîmes qui vont à jamais l'engloutir.

La Renaissance sera toujours un des plus grands problèmes psychologiques de la civilisalion, tant à cause des contradictions qui fermentent en elle que par le caractère démoniaque des individus. Une ardente fièvre de jouissance matérielle, intellectuelle, de beauté, de puissance et de renommée, y met en jeu toutes les forces, toutes les vertus, tous les vices. Vous diriez une bacchanale de la civilisation, et, quand on dévisage les barchantes, on les voit grimacer comme ces prétendants de l'*Odyssée* qui sentent leur fin approcher.

Grimaces, en effet, ces peintures dont par les ordres d'un Alexandre VI se décorent les murailles du Vatican, et qu'un Pérugin, l'homme des béatitudes, exé-

cutait de sa main angélique! Mais le vrai peintre d'une pareille cour était ce Pinturicchio qui ne rougissait pas de représenter la vierge Marie sous les traits de l'impudique Julie Farnèse. Celui-là s'entendait en grimaces, et même à ces terribles Borgia ne ménageait point la caricature.

« Au château Saint-Ange, nous raconte Vasari, il peignit plusieurs salles *à grottesche.* »

Ces grotesques figurant Alexandre VI, César Borgia, Lucrèce, les frères et la sœur, toute la sainte famille, c'étaient des sujets ayant trait à l'expédition française en Italie et glorifiant Alexandre VI, vainqueur de Charles VIII. On y voyait le roi de France sous divers aspects, tantôt pliant le genou devant le pape dans ces mêmes jardins du château Saint-Ange, tantôt lui servant la messe dans Saint-Pierre. J'en passe, et des meilleurs, comme le serment d'obédience prêté par Charles VIII au Saint-Père et la cavalcade à Saint-Paul, où le roi tient au pape l'étrier. Toutes ces fresques ont aujourd'hui disparu, et sans doute avec elles bien des portraits de la famille Borgia. Que de fois ce Pinturicchio n'a-t-il pas dû retracer l'image de la belle Lucrèce! N'est-ce point permis aussi de croire que, dans les divers tableaux de ce maître, plus d'un personnage nous montre la tête d'un Borgia? Qui sait dans quelles galeries de Rome ou de Florence, dans quels vieux châteaux de la Campagna se dérobent ces masques illustres voués au plus fâcheux incognito et que nous coudoyons peut-être sans les saluer?

III

Michel-Ange arrivait à Rome pour la premiere fois en 1496; il avait alors vingt-trois ans et pouvait se rencontrer avec Copernic et Bramante, qui, vers le même temps, parcouraient la ville éternelle. Michel-Ange, Copernic, Bramante, quels passants que ceux-là! « Rome, a-t-on dit, ne vécut jamais que d'importations : ses poètes, ses artistes, ses philosophes, lui viennent du dehors, mais son génie est l'assimilation. » Elle absorbe en effet aussitôt qui s'approche de son cercle, donne à tout couleur et proportions romaines. La couleur est sévère et sombre, la proportion colossale : les Thermes de Caracalla, le Colisée, le môle d'Hadrien! Florence elle-même, le génie de la grâce et de la mesure, se laisse détourner par elle vers cette voie de la force, du surhumain : témoin Michel-Ange. Comme elle eut des empereurs syriens, elle aura des papes espagnols, après les Héliogabale, les Borgia.

Lucrèce connut-elle, à cette époque, l'ami futur de cette noble Vittoria Colonna, son antitype? Quoi qu'il en soit, c'est sous l'impression des événements que nous venons de raconter que le jeune artiste travaillait à la célèbre *Pietà*, qui fut son premier succès. Cette œuvre de début, commandée par le cardinal La Groslaye, il la terminait juste au moment où le grand Bramante arrivait. Contemplez ce groupe d'un idéal si ému, si touchant; et dites s'il ne vous semble pas fait pour servir de fond à cette période des Borgia.

« Cette image de la Pitié, sévère à la fois et radieuse de flamme ineffable, nous apparaît, au sein de ces ténèbres morales, comme un flambeau de purification pieusement allumé dans le sanctuaire profané de l'Église[1]. »

Involontairement on se prend à rêver aux stations que fit Lucrèce devant le divin marbre, plus éloquent peut-être et prêchant mieux le recueillement que la parole des confesseurs et des abbesses.

IV

Cependant le pape n'était pas homme à laisser sa fille gaspiller le temps en vaines sentimentalités. Alfonse d'Aragon allait avoir pour successeur Alfonse d'Este. Le second mari de Lucrèce vivait encore, que déjà cette union avec Ferrare occupait le Vatican. C'était la politique d'Alexandre et de César qui, par là, s'assuraient la Romagne, dont Venise leur disputait la possession, et se ménageaient des ouvertures sur Bologne et Florence d'autre part. Hercule d'Este, père du futur époux, trouvait dans la combinaison une manière de garantir ses États contre le brigandage des Borgia. Il est vrai qu'à cet avantage se mêlait quelque désagrément.

Pour la maison d'Este, — la plus ancienne et peut-être la seule légitime des maisons princières d'Italie, — c'était en effet un médiocre honneur que d'épouser toute une race de pareils aventuriers. L'Altesse régnante en devint fort perplexe ; l'intérêt pourtant

1. Gregorovius, t. Ier, 125.

prit le dessus, car le bonhomme Hercule aimait l'argent ni plus ni moins que le ferait un marchand enrichi, et nul mieux que lui ne s'entendait à reviser des comptes. Mais son fils Alfonse manifesta d'abord la plus mauvaise volonté ; de mœurs simples et sérieuses, il avait un caractère assez original et la tête dure. Ni le faste romain, ni l'élégance de sa femme ne le touchaient, et son orgueil n'admettait point qu'un gentilhomme en passe, comme il était, d'épouser la veuve du duc d'Angoulême et de s'allier aux rois de France, épousât la fille d'un pape espagnol, qui ne s'appelait que Lenzuoli Borgia. Quant aux grandes dames de la famille, leur opposition ne se modérait pas : la sœur d'Alfonse, Isabelle de Mantoue, sa belle-sœur Élisabeth d'Urbin, fulminaient d'aigreur et de malveillance, terribles colères dont Lucrèce eut pourtant raison par la suite. C'est que le charme était dans sa nature, et que sa nature, jusqu'alors comprimée à Rome, tiraillée, soumise à l'incessante inoculation d'une pestilence ambiante, allait enfin pouvoir, à Ferrare, développer ses bons côtés.

Néanmoins le jeune duc héréditaire consentit, après de rudes combats, et parce que le duc régnant, son père, le menaça d'épouser Lucrèce au cas où il s'entêterait à la refuser. Une fois la parole du prince son fils obtenue, Hercule d'Este afficha des prétentions exorbitantes à l'endroit de la dot. On voulait bien vendre son honneur, mais à la condition de se le faire payer cher, usage encore fort à la mode de notre temps. Le Borgia voyant à quel arabe il avait affaire, ne marchanda point : dot de cent mille écus d'or, suppression pour cinq ans des revenus que Ferrare doit au Saint-Siège, il se laisse tout imposer, et,

tant de rançons n'épuisant pas sa magnificence, il se charge des joyaux et des parures de la mariée. Un jour, devant les ambassadeurs de Ferrare, il ouvre une cassette remplie de perles, y plonge ses bras jusques aux coudes et s'écrie dans son orgueil de père :

« Tout cela, c'est pour Lucrèce ! »

Tel est ce représentant de Jésus-Christ, un Soliman, un Orosmane. Rubens, s'il eût vécu de son temps, eût fait de lui la joie de sa palette, et nous l'aurions sous vingt aspects en mage d'Orient étoffé de toute sorte de cafetans, verts, jaunes, écarlates, avec une tiare sur un turban !

V

Le 15 janvier 1502, Lucrèce quitte la ville éternelle, que jamais plus elle ne reverra, et prend le chemin de ses nouveaux États. Une longue file de cavaliers chamarrés de brocart d'or et d'argent l'accompagne ; parmi les cardinaux de ce cortège royal, les principaux sont des Borgia, et parmi les altesses paradent les jeunes ducs Ferdinand et Sigismond d'Este, frères d'Alfonse de Ferrare. Entre le cardinal Hippolyte d'Este et César Borgia voyage la brillante fiancée, ayant à sa gauche l'ambassadeur de Louis XII. N'était-ce pas le roi de France, protecteur de la maison d'Este et des Borgia, qui de sa main puissante conduisait la jeune épouse au palais de Ferrare ?

CHAPITRE V

L'armée du Condottier. — La défection des capitaines. — Une entrevue dans la citadelle d'Imola. — L'affaire de Sinigaglia.

I

César sentait monter son étoile.

Fortement établi en Romagne, il recherchait maintenant une alliance plus étroite avec la France, et de là aussi le succès lui venait.

A ce politique du meurtre et de l'hypocrisie, tout réussissait, jusqu'à l'impitoyable régime de son gouvernement, habile à s'imposer par la terreur sur un sol naguère en proie aux discordes civiles et dont la population l'avait sans trop de peine adopté. Mais en même temps le tyran de la Romagne voyait chaque jour grossir le nombre de ses ennemis et se disait que seuls le nom et l'influence de la France pourraient le protéger contre les forces coalisées que soulevaient son ambition et sa trop rapide fortune. César n'avait point simplement à redouter les troupes de ses adver-

saires; il soupçonnait, appréhendait sa propre armée. C'était pourtant une superbe armée que la sienne, nombreuse, bien équipée; les plus vaillants capitaines de l'Italie servaient sous ses ordres, sans parler de la légion auxiliaire française et des mercenaires étrangers. Ses gardes du corps surtout avaient grand air : riches pourpoints à ses couleurs (rouge et jaune), écharpes brodées, ceinture à boucle ciselée retenant l'épée. A la fière prestance de ces hommes répondait leur bravoure; seulement on ne pouvait s'y fier. Ces troupes, d'ailleurs, appartenaient bien moins à leur général qu'aux divers chefs qui les avaient racolées et les regardaient comme une sorte de propriété. Ces chefs étaient des condottiers : barons romains, seigneurs de villes et de territoires dans l'Ombrie et la Marche, — et l'on conçoit aisément quel sinistre épouvantail devait être à leurs yeux le sort infligé par César à l'élite des châtelains de la Romagne, les Colonna, les Savelli, etc. Cependant le pape armait vigoureusement. On préparait une expédition pour la Toscane, où la dissension entre Sienne et Florence et la guerre de Pise offraient des avantages à ne pas dédaigner.

Tandis que ses alliés Vitellozzo-Vitelli et Pandolfo-Petrucci enlevaient Arezzo d'un coup de main, César prenait Urbin par ruse et trahison, et forçait le duc Guidobaldo à gagner d'abord Mantoue, puis Venise. Peu de jours après, une transaction secrète le rendait maître de Camerino, et ses sbires égorgeaient César Varano et ses deux fils, qui, moins heureux que Guidobaldo, n'eurent pas le moyen de fuir. Urbin et Camerino devenaient des fiefs du duc de Romagne et de Valentinois; mais partout déjà s'organisait la

résistance. Si l'Italie avait eu, comme avant 1494, une politique nationale, un ensemble systématique de gouvernement, rien n'eût été plus simple que de mettre ordre à de tels agissements.

Le malheur voulait que, de tous les États italiens, Venise fût le seul ayant alors une importance politique et militaire, et Venise, placée entre la France et l'Allemagne, avait ses mouvements paralysés. Notre Louis XII était l'arbitre omnipotent; dans l'été de 1502, quand il parut en Lombardie, le roi fut assiégé de protestations et de plaintes portées contre les Borgia; l'universel mouvement de réprobation dont César et son père le pape étaient l'objet produisit sur Louis XII une impression très grave. Il se montra mécontent, irrité, et la cause des deux compères eût pris un vilain tour sans l'intervention du cardinal d'Amboise, qui réussit à ramener son maître, si bien que, les ambassadeurs de Venise s'efforçant d'éclairer le monarque et de lui représenter qu'il était peu séant pour le roi très chrétien de couvrir de sa protection un brigand souillé de crimes abominables, Louis XII leur répondit qu'il ne pouvait empêcher le Saint-Père de régir à son gré les territoires de l'Église.

C'était à ses propres condottiers que le duc de Valentinois allait maintenant avoir affaire. Le duc, au moment d'attaquer Bologne, apprend la défection de ses capitaines et reçoit en même temps la nouvelle d'un retour offensif de Guidobaldo contre Urbin.

Sur la grande route qui conduit d'Ombrie en Toscane s'élève une colline en plate-forme d'où le regard s'étend vers le lac Trasiméne et qu'un château fort couronne de son quadrilatère; là se sont réunis tous les ennemis du Borgia : Vitellozzo-Vitelli, Gian-Paolo

Baglioni, Oliveretto da Ferno ; après avoir donné au duc de Romagne l'Italie centrale, ce monde-là s'est dégoûté de son héros, lequel, à vrai dire, commence à l'effrayer. On prétend que la peur est le commencement de la sagesse ; la peur n'engendre que la haine. Ils se révoltent donc et ne travailleront désormais que pour leur propre compte : 700 cavaliers et 9,000 hommes d'infanterie occupent la plaine.

II

Nous sommes au 7 octobre 1502; la nuit tombe.

Dans une salle voûtée de la cidatelle d'Imola, deux personnages sont assis face à face, tous les deux du même âge. L'un est en costume de chambre; son visage rond et plein bourgeonne de pustules et de petites verrues; quand il parle et s'anime au feu de la conversation, sa main joue avec le manche de son poignard; s'il se lève, sa taille se déploie imposante et fière, et toute sa physionomie respire une sorte de noblesse qui doit être au moins celle de la vie des camps et du courage :

Cet homme, c'est César Borgia, duc de Valentinois et d'Urbin.

L'autre porte un costume de velours noir, et son étroite et blanche collerette rehausse encore l'air maladif de son visage. Ces yeux vibrans d'esprit, cette bouche, ont connu, — trop connu peut-être, — les voluptés de l'existence; mais le front est sérieux, la bouche plissée d'ombres sévères. Vous songez à deux choses qui se contredisent et qui très souvent néanmoins vont ensemble : le sensualisme et la pensée abstraite.

Il se nomme Machiavel.

Tous les deux dans la plus difficile et la plus périlleuse position où des hommes se puissent rencontrer, tous les deux dans la fosse aux lions!

Avec l'aide des Orsini et de Vitellozzo, un chef de bande à sa solde, César s'était emparé de la Romagne; pour peu que la France l'eût souffert, il aurait mis la main sur Florence; mais, Louis XII ne goûtant point ce plan, force fut bien d'y renoncer. Restait à se dédommager de la mésaventure. On arma contre Bologne, et la campagne allait son train, lorsque tout à coup les Orsini et Vitellozzo se détachent, ameutent contre lui la population d'Urbin, soulèvent et dispersent ses mercenaires, et le voilà réduit à s'enfermer avec 100 lances dans le château d'Imola, que des cohortes d'ennemis et de soldats mutinés cernent de toutes parts. Les révoltés ont invité la république de Florence à s'unir avec eux pour débarrasser l'Italie de ce brandon incendiaire, comme ils l'appellent; mais la Seigneurie préfère rester neutre et se contente d'observer le duc. Or le délégué à ce poste d'observation n'est autre que *messer* Nicolo Machiavel.

Il apporte au susdit seigneur de la part de son gouvernement, non pas un traité d'alliance, mais purement et simplement de belles paroles, ce qui l'expose à chaque instant aux mauvais traitements du terrible sire, lequel a la colère prompte et ne se gêne pas pour larder un homme à coups de stylet et le jeter ensuite aux oubliettes, cet homme fût-il cent fois sous la sauvegarde du droit des gens.

C'est le soir de leur première entrevue; César s'épanche à cœur ouvert, il cause de belle humeur et d'abondance comme on fait avec un ami.

« Secrétaire, dit-il, tu peux m'en croire, je suis innocent des projets qu'on me prête. Ces plans contre la république sont l'œuvre de ce traître de Vitellozzo, un drôle sans foi et sans courage. Moi, j'ai l'âme trop débonnaire, c'est ce qui m'a nui. Ce duché d'Urbin, en trois jours je l'ai conquis, et pas un cheveu n'est tombé de la tête de personne, et maintenant je les ai là debout contre-moi, eux tous comblés de mes bienfaits; ô ma clémence! ma clémence! »

Ainsi, bien avant dans la nuit, à la lueur des flambeaux se prolonge l'entretien. Cependant le duc a beau faire montre de sa franchise et communiquer à l'envoyé de Florence les dépêches qu'il reçoit, ses plans restent inpénétrables. Autour de lui tout est silencieux, mystérieux; on dirait qu'il prépare un grand coup contre ses ennemis, et pourtant il ne cesse de négocier avec eux, corrompt à prix d'or et de cadeaux Pagolo Orsini, leur parlementaire. Celui-ci de retour au camp, vante la bonté, l'aménité du seigneur duc; bientôt les révoltés demandent à rentrer en grâce près de l'ancien maître et lui promettent de prendre Sinigaglia pour le dédommager d'avoir perdu Bologne par leur faute.

Jamais César n'avait eu l'abord plus charmant, plus affable. Il congédie les troupes françaises; quel besoin de ces étrangers, entouré comme il est de bons et fidèles amis?

Quelqu'un pourtant, — Machiavel, — l'a deviné. Il se demande si c'est croyable que cet homme puisse renoncer à sa vengeance, et ce qu'il entrevoit d'avance l'épouvante. Le duc bardé de fer monte à cheval, et lentement, sur la route de Césena, marche à la rencontre de ses amis. Là, par une matinée de décembre,

Machiavel aperçoit sur la place du marché un billot jaspé de sang, près de ce billot une hache ruisselante, et, près de cette hache un cadavre taillé en quatre morceaux : tout ce qui subsiste de messer Ramiro d'Orco, l'atroce lieutenant en Romagne, — son bras droit que le tyran vient de s'amputer pour le jeter en pâture à l'exécration populaire ; ainsi, la nuée sanglante éclairant sa marche, il arrive à la porte de Sinigaglia. Après avoir passé la nuit précédcnte à Fano, où les divers capitaines demeurés fidèles à sa cause se sont distribué les rôles dans le drame qui va se jouer, les Orsini et Vitellozzo reçoivent César Borgia comme leur seigneur et maître. On est joyeux, on s'embrasse, on rit. Mais Vitellozzo se tient à l'écart de la gaieté commune ; il est morne, abattu ; tout à l'heure, avant de se porter à la rencontre du duc, il a pris congé de tous ses amis.

C'est qu'en effet leur sort était réglé. A peine ont-ils mis le pied dans le château de la ville, que, saisis, garrottés sur l'ordre de César, ils sont aussitôt égorgés. Sombre et terrifiant spectacle à ne pas s'effacer même de la mémoire d'un Machiavel ! Quel sentiment pensez-vous qui l'anime à ce sujet ? l'horreur du meurtre ? Pas le moins du monde. Cet acte infâme, loin de le révolter, l'attire, le séduit ; il l'analyse avec amour, s'y délecte ; on songe à l'abeille butinant sa fleur, non, plutôt à ces sbires qui, mandés sur les lieux où vient de se commettre un crime, tombent en arrêt devant un coup de couteau bien appliqué et, n'envisageant que la besogne prestement troussée, opinent que l'homme qui a fait cela n'est point un coquin ordinaire. Morale du temps, disions-nous ; hélas ! on voudrait le croire ; mais les faits sont là qui, tout récents,

nous déconcertent : souvenons-nous du 2 décembre et de cette opinion publique qui, le lendemain, oubliant le crime pour l'œuvre d'art, s'écriait, comme Machiavel à Sinigaglia : « C'est bien joué ! »

III

Ce qui plaît surtout au secrétaire florentin dans cette tragédie, c'est l'astuce profonde du héros, son incomparable dissimulation. Selon lui, une bonne scélératesse, correctement et magistralement ourdie, vaut mieux que toutes les démonstrations chevaleresques, et, là-dessus, Machiavel est bien de son pays.

« Que celui-là qui dans une souveraineté nouvellement conquise, prétend vivre grand et redouté, — écrira-t-il dix ans plus tard, — *que celui-là s'efforce d'imiter cet homme.* »

Et son enthousiasme ne fléchira que devant les événements qui, précipitèrent la chute de l'idole. A la mort d'Alexandre VI (pendant l'automne 1503), il séjournait à Rome en qualité d'ambassadeur au moment où le conclave élevait Jules II à la papauté. César malade au lit de son côté, sentant que ses ennemis de partout le menacent, appelle à son chevet Machiavel et lui fait cet aveu :

« J'avais paré d'avance à tout ce qui pourrait advenir au cas où mon père mourrait de mort subite ; seulement, je ne m'étais pas avisé que moi-même, ce jour-là, j'aurais à lutter contre la mort. » Il demande un sauf-conduit pour traverser le territoire de la république et se rendre en France par Florence.

« Refusez, » écrit à la Seigneurie l'impassible politique; et il ajoute froidement, sèchement :

« Le bruit a couru hier que le pape avait fait jeter le duc dans le Tibre. Je n'oserais pas dire que ce bruit soit vrai; mais, s'il ne l'est encore, il le sera. »

Et autre part :

« Ainsi, par degrés, ses péchés l'ont conduit à l'abîme et au châtiment. »

Le succès! Machiavel ne reconnaît au monde que ce dieu. Tant que le crime se porte bien, il le salue et le *maxime;* mais gare à lui s'il tombe malade; point de miséricorde alors, rien que le sarcasme et le mépris! Rester malgré les dieux fidèle à la cause vaincue, quelle idée! Ce vieux Caton n'est qu'un maître sot.

CHAPITRE VI

L'épouse d'Alfonse d'Este. — La cour de Ferrare. — Le duc Alfonse et les amoureux de la duchesse. — Bembo et les deux Strozzi.

I

Nous avons quitté Lucrèce sur le chemin de Ferrare, nous la retrouvons maintenant triomphalement établie dans la seconde capitale de la Renaissance italienne.

Passer ainsi sans transition de la Rome d'Alexandre VI à la ville d'Hercule et d'Alfonse d'Este n'était point une épreuve commode. Il y fallait beaucoup de souplesse et d'élasticité, les défauts mêmes de la noble personne vinrent aider à cette acclimatation contre laquelle un naturel moins neutre que le sien eût assurément réagi. Cette société d'une Adrienne Orsini, *l'œil du Saint-Père*, ou d'une Julie Farnèse, son *cœur*, — de grands seigneurs, de cardinaux dissolus et de belles dames toujours en train d'amusements, de bals et de soupers, — ne ressemblait guère au cercle

intellectuel et posé de Ferrare, et, si Lucrèce, au milieu des licences du Vatican, livrée aux exemples étalés journellement à ses yeux, ne s'éleva point en corruption à la hauteur du type romanesque inventé depuis, on est presque tenté d'attribuer ce phénomène à la seule inertie de son tempérament.

A Ferrare, le théâtre change, et Lucrèce de plain-pied s'y retrouve chez elle, avenante, rieuse, facile à contenter. Son apathique indifférence devient égalité d'humeur. Elle n'aime ni ne hait, ne connaît larmes ni colères, et charme, ensorcelle tout le monde, son beau-père d'abord, ensuite ses belles-sœurs Isabelle de Gonzague et la non moins charmante Élisabeth de Montefeltre, deux altesses dont le premier mouvement n'avait eu rien d'empressé. Sans être une prude fieffée, et tout en ne reculant pas devant une représentation de *la Calandre* ou de *la Mandragore*, Isabelle réprouvait les scandales de la vie romaine. Admettons aussi que, chez elle, de même que chez sa belle-sœur d'Urbin, Élisabeth de Montefeltre, quelque jalousie pouvait bien se mêler au préjugé; car Lucrèce était également aimable et belle, et c'était après tout une rivale qu'il leur fallait accueillir d'un cœur léger. Lucrèce, par sa grâce inaltérable, les désarma et bientôt des rapports d'intimité parfaite s'établirent entre la fille d'Alexandre VI et la spirituelle marquise de Mantoue.

II

Ferrare était alors le centre d'une société polie et raffinée qui pouvait, à certains égards, se targuer

vis-à-vis de Rome d'une sorte d'honnêteté relative : le vice n'y embouchait pas la trompe des lupercales à toute heure du jour et de la nuit comme au Vatican, et la dépravation ménageait encore les bienséances. A mesure que la décadence politique s'affirmait davantage, le goût des lettres et des arts tendait à croître. L'époque s'acheminait, par découragement, vers la culture intellectuelle et l'humanisme, et la résidence des seigneurs d'Este s'ouvrit la première à ce mouvement.

Que pouvaient les Italiens sur un sol en proie à l'étranger? Plus d'indépendance nationale, de liberté; à Milan, à Naples, quand ce n'était pas l'Espagne, c'était la France qui commandait, la main à la garde de son épée et la mèche allumée.

Que pouvaient, contre les lances des *barbares* et leurs arquebuses, ces Italiens jaloux, soupçonneux les uns des autres, incapables de jamais fraterniser? Oublier l'action, la volonté, oublier tout dans la contemplation et l'ivresse de l'idéal ; se soumettre, s'enfuir vers le paisible champ des arts, et, là, s'armer du ciseau, de la palette et de l'équerre ; saisir la plume et créer des œuvres plus durables que le fer des envahisseurs. Peintres, poètes et savants allaient s'emparer de la scène, et la gloire qu'ils répandraient autour d'eux remplacerait, pour leurs sérénissimes protecteurs, l'éclat des armes et de la politique. Ainsi, quand s'éteignit l'esprit républicain, quand disparut la puissance des vieilles municipalités italiennes, on vit se former ici et là des centres aristocratiques, espèces de soleils attirant à leurs flammes des populations de lettrés et d'artistes en quête d'une cour qui les pensionnât, et tout un monde de beaux esprits

désœuvrés ne demandant pas mieux que de se vouer au culte des Muses moyennant finance. Rappellerai-je tous ceux dont la société de Ferrare citait les noms avec orgueil? Giraldi, Calcagnini, Tebaldo et Ercole Strozzi, le jeune Bembo, et comme bouquet Arioste.

Il avait alors vingt-sept ans et jouissait d'un grand renom de latiniste et de poète comique. Étant donnés le climat du pays et le lyrisme particulier au temps, on se figure de quelle averse de poésie madame Lucrèce fut inondée. Il en plut sous toutes les formes : sonnets, tercets, distiques, épithalames. La fille d'Alexandre VI, toujours gracieuse, ramassait tous ces compliments et remerciait les auteurs de ce même sourire immuable dont elle repoussait naguère les mots à double entente et les gravelures des libertins jeunes ou vieux du Vatican.

III

A sa vue, tous les cœurs s'enflamment; Arioste, qui se contente de la chanter, l'appelle la plus belle des vierges, *pulcherrima virgo :* c'est abuser et du latin et de la poésie, cette vierge avait eu déjà trois maris, sans compter père, frères, et le reste. Pour sa beauté, *pulcherrima* est aussi trop; mais elle avait la grâce irrésistible et le piquant, dans le profil beaucoup de gentillesse, quelque chose d'enfantin avec des yeux de magicienne qui, disait-on, tenaient sous leur magnétisme le Cupidon endormi placé dans sa chambre à coucher. Organisation absolument féminine, plutôt *naturée* que *naturante,* pour employer une expression de Spinoza, et qui, toujours recevant, doublait

d'attrait en vous rendant l'impression par vous transmise! Chacun cherche en elle ce qui n'y est pas, content même alors qu'il ne trouve rien, et ne peut s'expliquer le charme auquel il cède. Ainsi l'aima Bembo, ainsi l'aimèrent les deux Strozzi, dont le plus jeune tragiquement mourut pour elle, sinon par elle.

La fameuse mèche de cheveux de l'Ambroisienne à Milan nous raconte les amours de Bembo, quoique la lettre accompagnant cette relique si chère à lord Byron ne renferme aucun témoignage d'un sentiment réciproque chez Lucrèce, *desiderosa gratificarvi* n'étant en somme qu'une de ces formules de condescendante politesse à l'usage des princes et qui ne prouvent rien. Que le cœur de Lucrèce ait répondu à la passion du brillant cavalier vénitien, c'est là pourtant un fait très vraisemblable. De 1503 à 1506, Bembo entretint avec la princesse les relations les plus suivies. Jeune, beau, plein d'esprit et fort couru des femmes, il la divinisait dans ses vers, dans ses lettres. Ce qu'il y a de certain, c'est que le duc Alfonse, farouche et rancunier, devint jaloux, et que, pour fuir les périls dont cette jalousie le menaçait, Bembo dut transférer ses pénates à la cour de Guidobaldo, duc d'Urbin, d'où il continua jusqu'en 1519 à correspondre avec sa belle.

Du roman, passons à la tragédie. Un autre poète de cette pléiade mythologique, Hercule Strozzi, s'était également épris de la tyndaride ferraraise, puis tout à coup, on l'avait vu rechercher la main de la jolie Barbara Tirelli, veuve d'Hercule Bentivoglio, et l'épouser en mai 1508. Treize jours après, dans la matinée du 6 juin, le corps du poète gisait à l'angle du palais d'Este, enveloppé dans son manteau, les che-

veux hérissés, et balafré, transpercé de vingt-deux blessures.

D'où partait ce crime? la question ne fut pas même posée.

« Il n'y eut point d'enquête, dit Paul Jove, le préteur resta bouche close. »

On attribua ce meurtre au duc Alfonse, convaincu que sa femme aimait Strozzi; d'autres accusèrent Lucrèce, arguant de sa jalousie à l'égard de Barbara Tirelli et donnant aussi pour raison la crainte qu'elle aurait eue que Strozzi ne divulguât le secret de sa liaison avec Bembo, dont il avait été le confident. Quoi qu'il en soit, si la fille des Borgia avait pu oublier le drame qui jadis trancha les jours de son frère le duc de Gandie, ce lugubre événement était de nature à le lui rappeler. Soyons juste, après tout : Lucrèce, en venant de Rome à Ferrare, n'avait point tant changé d'atmosphère, et l'antique palais des seigneurs d'Este servait journellement de théâtre à des tragédies domestiques dignes même du Vatican.

VI

Parmi les jeunes beautés que Lucrèce avait amenées de Rome brillait une aimable parente, Angela Borgia, dont les charmes ne tardèrent pas à séduire les deux frères du duc Alfonse. L'un se nommait le cardinal Hippolyte d'Este, l'autre simplement Giulio; il était bâtard du feu duc Hercule, au demeurant, cardinal et bâtard : deux scélérats.

Un jour que le sombre Hippolyte faisait sa cour, Angela commit l'imprudence de vanter les beaux

yeux de Giulio, ce dont le saint homme de cardinal se promit à l'instant de tirer une vengeance diabolique. Il soudoie deux *bravi*, leur commande de guetter son frère au retour de la chasse et de lui arracher les yeux, ces yeux que donna Angela trouvait si beaux! L'attentat fut exécuté, Son Éminence étant présente. Malheureusement, les chosesne marchent pas toujours comme on voudrait; le cardinal Hippolyte voulait les deux yeux de son frère, il n'en eut qu'un.

Après le premier arraché, la victime poussa de tels cris et se défendit tellement, que les bandits lâchèrent pied.

On recueillit le mutilé, on le pansa, on le soigna si bien, qu'il en fut quitte pour rester borgne. Mais la blessure, par son trou béant, clamait vengeance, et le duc, ô dérision! prononça deux années d'exil.

Le bâtard attendit, couvant sa revanche, vainement : car, à son retour, le cardinal, averti qu'il s'agissait de l'empoisonner, informa du complot le duc Alfonse, qui, se croyant menacé dans sa personne et sa dynastie, ne prit plus conseil que de sa frayeur, et, tandis que l'échafaud se dressait et que les prisons s'emplissaient de suspects, le royal bâtard, pourchassé fut encore heureux de pouvoir à son tour gagner Mantoue.

Sur ces entrefaites, Alexandre VI vint à mourir.

CHAPITRE VII

Le poison des Borgia. — Mort d'Alexandre VI.
L'Antechrist de Luca Signorelli.

I

On raconte que César, voulant s'emparer des biens de quelques riches cardinaux, organisa dans les jardins du pape, à Belvédère, un de ces petits soupers à la mode des Borgia. Il va de soi que les vins destinés aux convives étaient scrupuleusement médicamentés selon la formule ; mais le sommelier se trompa de flacon, et ce furent le saint-père et son loyal fils qui sablèrent le poison en guise de vins d'Espagne et de Sicile. Le pape succomba ; César, jeune et vigoureux, se tira d'affaire.

Plusieurs contestent cette histoire, qu'ils traitent de légende, et veulent que le pape soit mort d'une fièvre quarte. Entre deux témoignages également incertains, mieux vaut toujours celui qui nous explique les faits reconnus vrais. Or la vérité, c'est que père et

fils tombèrent malades le même jour. à la même heure, et que leur état présentait tous les symptômes d'une intoxication foudroyante.

O Providence! ils se sont empoisonnés croyant empoisonner leur hôte. Tandis que l'un râle, agonise, l'autre expire, et son corps, aussitôt tuméfié, devient une chose tellement horrible, que nul domestique n'ose en approcher et qu'il faut requérir au coin du prochain carrefour un homme de peine qui rapidement, en trois bonds, fait passer l'affreuse dépouille du lit pontifical à la voirie.

II

Qu'était-ce donc finalement que ce poison des Borgia, toujours entrevu à travers les mirages du fantastique, et de quelles drogues pharmaceutiques ce philtre de malheur se composait-il? — Un soir, il y a de cela bien des années,—j'étais au Théâtre-Italien, écoutant l'opéra de Donizetti. Le second acte suivait son cours, et, par son chaleureux entrain dramatique, non moins que par la perfection d'une exécution inoubliable, soulevait à chaque instant l'enthousiasme de la salle. Le grand trio venait de finir; Gennaro et Lucrèce — disons Mario et la Grisi — allaient commencer leur duo, quand mon voisin de stalle, un vieil habitué de la maison, secouant une somnolence que son âge et la désuétude rendaient peu surprenante, me souffla ces mots à l'oreille :

— Vous savez que je possède par héritage la propriété du poison des Borgia. Dans ma famille, on se le lègue de père en fils; j'en ai la recette dans mes

papiers, et je vous la communiquerai, pourvu que vous me promettiez d'être discret.

Ne rions pas; cet heureux possesseur de la *cantarella*[1] n'était point un Jean-Marie Farina d'espèce ordinaire; il avait son brevet, mais un brevet de duc, et s'appelait Riario-Sforza, un très galant homme de petit vieillard, sachant par cœur Dante, Pétrarque et Rossini, ne dédaignant pas les coulisses de l'Opéra et terminant volontiers au foyer de la danse une soirée commencée chez le nonce. J'avais alors vingt ans, et connaître la recette d'un poison historique était bien le moindre de mes soucis. Que de fois n'ai-je pas regretté depuis cette négligence ; penser qu'on pourrait tenir un secret digne d'intéresser la science, et se voir réduit aux conjectures, errer, tâtonner d'après la glose quand la vérité s'offrait à vous comme la fleur bleue du conte de Novalis, et qu'il vous en eût si peu coûté pour la cueillir !

« Au XVIe siècle, écrit Charles Flandin, on connaissait l'oxyde d'arsenic ou acide arsénieux, et, de plus même, on savait préparer les composés d'arsenic les plus solubles. Le poison lent des Borgia était donc l'acide arsénieux peu soluble ; le poison le plus violent était une de ces préparations solubles d'arsenic dont les effets sont si rapides, qu'on pourrait presque dire qu'ils sont instantanés[2]. » J'ai lieu de supposer que la fameuse poudre blanche ayant goût de sucre, et qui, solide ou dissoute, agissait infailliblement, devait être

1. C'est le nom de la mixture talismanique. Pourquoi ce mot, qui se traduit en français par celui de *chanterelle*, et semblerait, quand on y pense, être la racine d'une expression cynique, mais pittoresque, fort usitée en langage de police correctionnelle?

2. Ch. Flandin, *Traité des Poisons*, t. Ier, p. 73.

une composition plus complexe. Il y avait l'acide arsénieux et puis encore quelque chose, un *nescio quid*, employé *secundum artem* dans les officines de l'antiquité romaine et du moyen âge italien, et que nous ignorons, nous autres modernes; car ce n'est pas parce que nous savons moins que les anciens, c'est au contraire parce que nous savons beaucoup plus, que l'art des empoisonnements secrets a si notablement décliné. Tacite nous dit que Locuste mettait du génie à composer ses philtres; elle pratiquait surtout l'art des mélanges, un art que nous avons perdu, ou plutôt que nous avons voulu laisser se perdre. Elle associait les matières toxiques, usait avec un prodigieux instinct des substances tirées du règne végétal, ce qui ne l'empêchait pas de recourir dans l'occasion aux poisons du règne minéral. Le poison donné à Claude et le premier que prend Britannicus sont peut-être des composés minéraux, les effets qu'ils produisent sur les intestins semblent se rapporter à cette classe d'agents toxiques; mais le poison qui frappe comme le glaive, celui qui provoque des convulsions soudaines et simulant l'épilepsie, c'est indubitablement un poison végétal. La terrible *acqua tofana*, si renommée au XVII[e] siècle, ne serait elle-même qu'une contrefaçon du poison des Borgia.

C'est du moins ce que nous racontait, ce soir-là, dans un entr'acte, le duc de Riario-Sforza, et je n'oublierai jamais l'expression hoffmanesque de ce petit vieillard revendiquant d'un ton paterne et doucereux les droits de sa famille sur une propriété de pareille espèce. Ce simple mot d'*acqua tofana*, qu'il prononçait du nez en le ponctuant d'une exclamation, vous émerveillait, et l'eau vous en venait à la bouche rien

qu'à l'entendre célébrer l'appétissante limpidité du breuvage. Il suffisait de quatre ou six gouttes pour tuer un homme, caractère également propre au poison des Borgia, qui savaient graduer les doses au point de pouvoir annoncer l'époque fixe du dénouement, car ces mélanges, dans la composition desquels entraient aussi la cantharide et le seigle ergoté, produisaient des maladies déterminées dont les jours sont en quelque sorte comptés.

II

Alexandre VI succombait aux armes mêmes qu'il avait tant maniées pour ses crimes; le poison se retournait contre l'empoisonneur. Mort tragique, pleine de visions infernales! La légende parle de sept diables rassemblés dans sa chambre au moment fatal et venant s'assurer du règlement d'un certain pacte contracté avec Satan lors du premier conclave, et moyennant quoi le Borgia, pour douze belles années de pontificat, vendait son âme.

Légende, que nous veux-tu? Alexandre n'a rien d'un Faust; il n'en connaît ni les troubles d'esprit, ni les doutes, ni les révoltes de Titan. Ce pape matérialiste, athée, abominable, vous le disséqueriez au scalpel de la psychologie la plus sévère que vous ne trouveriez pas au fond de sa conscience un grain de scepticisme philosophique. Sans s'épargner un adultère, un inceste, sans commettre un meurtre, un sacrilège de moins, cet homme croit naïvement qu'il croit en Dieu, que ses péchés lui seront remis et qu'il trônera dans le paradis des anges, la tiare au front, la

chape d'or et de lumière sur le dos, glorieux, radieux, et contemplant dans l'azur infini la divine mère du Christ, présente sous les traits de Julie Farnèse. Le vrai tyran doit toujours, en fait de croyance, savoir se maintenir au niveau de la populace; car le despotisme ne s'appuie que sur la superstition et la grossièreté des mœurs, et c'est en adorant des idoles qu'il affermit sur le trône cette sorte d'idolâtrie dont il est l'objet. Ces idées du monde invisible ne possèdent, n'épouvantent que les cerveaux qui pensent : ces terreurs-là sont pour Pascal; les Alexandre VI n'en ont cure.

III

Parmi les hallucinations de la suprême heure entrevit-il seulement, ce moribond, les noces d'or de sa maîtresse avec son successeur? A peine avait-il vidé le Vatican que Julie Farnèse y rentre au bras de Jules II. Quelle prêtresse du vice et de la corruption, cette femme! Les anciens l'eussent divinisée, et je ne sais à lui comparer que Diane de Poitiers. Mais Diane, dont l'étreinte embrasse deux règnes, n'a pour amants que de simples rois, Julie Farnèse a deux papes. Diane n'a que Fontainebleau et Jean Goujon, Julie a le Vatican, et Michel-Ange! Comme elle avait piétiné la tiare du Borgia, elle mit également le Rovere sous sa pantoufle, ce Jules II, l'implacable ennemi d'Alexandre VI et de César, dont il causa la ruine. Triomphe romanesque de l'impudicité, la con cubine d'Alexandre VI, hier vilipendée et flagellée dans toute l'Italie, se retrouve du jour au lendeman

en plein crédit, en pleine gloire, et la voilà très haute, très puissante dame gouvernant le monde et l'Église, et mariant au neveu de Jules II la fille qu'elle a eue d'Alexandre VI !

On peut voir dans l'arène de Padoue une fresque de Giotto, représentant un évêque nu de corps et qui, la mître en tête, couvre de sa bénédiction pontificale un prêtre à genoux qui lui tend un sac d'argent. La figure d'Alexandre VI évoque forcément devant vos yeux ce personnage de l'enfer dantesque :

> O Simon mago, o miseri seguaci
> Che le cose di Dio, che di bontate
> Denno essere spose, voi rapaci
> Per oro e per argento adulterate [1] !

Sa vie est une perpétuelle parodie de l'Évangile.

« Tu ne tueras pas, tu ne commettras point l'adultère, tu ne porteras pas de faux témoignage, etc. »

Pas un précepte qui ne soit à chaque instant retourné comme on retourne un vêtement pour une mascarade. Je viens de citer l'évêque de Giotto, c'est l'antéchrist de Luca Signorelli qu'il fallait dire. L'Antéchrist apparaissant aux hommes sous forme de la caricature du Christ, idée de génie bien digne d'un précurseur de Michel-Ange, et que le peintre de Cortone a transcrite sur les murs du dôme d'Orvieto ! — Au milieu d'une nombreuse assemblée se tient le Christ — type et costume traditionnels, à ce point que votre illusion est d'abord complète ; — regardez de plus près, l'effroi vous gagne. Ces yeux ont la fascination du basilic, cette bouche tire de l'enfer son expression.

1. *Infern.*, XIX.

Vous avez devant vous l'Antéchrist. Derrière le faux messie, Satan se dresse et familièrement lui parle à l'oreille. L'antéchrist, la main posée sur la poitrine avec un geste d'hypocrite mansuétude, semble dire :

« Venez à moi, qui suis le Sauveur. »

A ses pieds, les trésors s'amoncellent, une foule immense l'environne, — riches marchands, grands seigneurs et peuple, — tous l'honorent, l'adorent. Un jeune moine, dont le visage indique une foi profonde en même temps qu'une parfaite stupidité, marmotte son *oremus*; ses mains jointes et ses yeux pleins de confiance et de vénération se tournent béatement vers l'idole. Cependant apôtres et suborneurs vont et viennent; une jeune nonne compte dans sa main l'argent qu'elle a reçu, un beau jeune homme tend la sienne. A côté, le meurtre et la violence : un moine, pour avoir refusé de vénérer l'Infâme, gît par terre, la tête fendue en deux.

Je ne pense pas qu'on puisse mettre le doigt sur une plus saisissante allégorie de la vie d'Alexandre VI. Et, pour que rien ne manque à cette apocalypse, où l'Ancien Testament, la satire de Juvénal et l'épopée dantesque se confondent, la figure qui juste sur le mur d'en face fait vis-à-vis à l'antéchrist est le Christ de Fiesole, le *vrai*, celui dont le souffle disperse les sortilèges du démon et juge en dernier ressort les mauvais papes !

CHAPITRE VIII

Le jugement de l'histoire. — Ce que Guicciardin et ce que l'Arioste chantent. — La mort de César Borgia.

I

Le règne d'Alexandre VI restera l'affliction de l'Église. A lui revient le discrédit où tomba depuis la papauté. Non pas qu'il soit le seul ou même le premier coupable. Avant ce Borgia, le népotisme florissait et se pratiquait au Vatican sur la plus grande échelle. Sixte IV ne s'en gênait pas, et, pour la simonie, la démoralisation et le brigandage, la période d'Innocent VIII marque une date. N'est-ce pas son vice-camerlingue qui, parodiant Ézéchiel, s'écriait : « Dieu ne veut point la mort du pécheur; il veut qu'il paye et qu'il vive! »

Mais c'est l'œuvre d'Alexandre VI d'avoir fait de l'Église un règne absolument temporel, et d'avoir transmis à ses successeurs des tendances systématiques qui devaient tôt ou tard amener la crise. Encore s'il

eût apporté quelque idée politique, le moindre sentiment de réforme à l'établissement de cette dynastie de papes-rois; mais non, l'Église disparaît sous lui sans que l'État se fonde.

C'est que le grand pontife n'était, en dernière analyse, qu'un homme de plaisir et de sens, un voluptueux frénétique n'aimant que la richesse et le pouvoir : adroit, roué, rusé, inventif, magnifique, avec des intermittences de parcimonie; une manière de Louis XV assis sur le trône de saint Pierre et façonné aux mœurs barbares du XVe siècle. La souveraineté qu'il exerce n'est pas héréditaire; il lui faudra donc, de son vivant, assurer un sort princier à chacun de ses bâtards, j'allais dire de ses *légitimés*, pour parler le langage du grand roi; mais ces sortes de compromis hypocrites entre la débauche et l'honnêteté ne sont le fait que des pieux monarques temporels, les papes n'ont que des bâtards.

Entretenir des maîtresses, pourvoir à la situation d'une lignée de garçons et de filles, chose coûteuse, très coûteuse! Qu'à cela ne tienne, on vendra les bénéfices, on trafiquera des indulgences, et, comme dans une basse-cour on tâte les chapons pour ne tuer que les plus gras, on supputera la fortune des cardinaux pour n'empoisonner que les plus riches, dont on héritera. Impossible d'imaginer un meilleur père : ni le vol, ni l'assassinat ne l'effarouchent quand il s'agit de ses enfants. Il aime sa Lucrèce d'un cœur idolâtre, ne trouve jamais qu'elle soit une assez haute, une assez puissante princesse, et, dans l'occasion, il la fera veuve pour la mieux marier. Et César, son bien-aimé fils, ce César devant qui il tremble, est-il rien qu'il soit capable de lui refuser. fût-ce l'absolution

d'un fratricide? A ce compte, Alexandre VI réaliserait le type du père de famille par excellence. Les événements au milieu desquels il vit, — calme, reposé, bien portant, jovial, — ces événements seuls sont tragiques, lui ne respire que sensualisme, hilarité paterne. C'est. dans la plénitude de son embonpoint fleuri, dans la riche et luxuriante abondance de sa progéniture, l'immortel don Magnifico de l'opéra italien, si splendidement représenté jadis par le grand Lablache ! Nulle trace de vues politiques, et, — curiosité bien autrement remarquable au sein de cette Italie de la Renaissance, — aucun sentiment des lettres ni des arts, pas l'ombre de ces goûts de culture intellectuelle qui, s'ils ne réussissent pas à réhabiliter nombre de scélérats de cette époque, les élèvent du moins fort au-dessus de cette race d'Espagnols romanisés adonnés aux seules jouissances physiques, et dont la tête ne connut jamais que les délices de l'ivresse et du jeu. Le concert de malédictions qui. des quatre coins de l'Italie, éclata aussitôt contre la mémoire d'Alexandre VI préludait, dès cette première heure, au jugement de la postérité.

II

« Rome entière, — écrit Guicciardin, âgé de vingt et un ans à cette époque et mieux que personne posté pour nous transmettre les impressions de ses contemporains, — Rome entière, saisie d'une joie indescriptible, accourut à Saint-Pierre contempler ce défunt, ce démon d'ambition insatiable et de pestilentielle perfidie. dont la cruauté féroce, la monstrueuse luxure. la

rapacité, l'audace effrontée dans l'administration du temporel et du spirituel, avaient empoisonné le monde. Et pourtant, cet homme, de sa jeunesse au terme de son existence, un bonheur constant, inouï, l'avait poussé, et, si grandes que fussent les choses auxquelles il visait, celles qu'il atteignit furent plus grandes encore. Exemple solennel pour confondre l'erreur de ceux qui font dépendre de notre mérite ou de nos fautes le bien et le mal qui nous arrivent en ce monde, au lieu d'en rapporter la cause à la sagesse et à la justice de Dieu, dont l'omniscience plane au-delà du cercle étroit où nous nous agitons, et se réserve, pour d'autres temps et d'autres lieux, de récompenser les vertus et de punir le vice! »

A cet anathème de l'histoire, la poésie bientôt mêle sa voix. Et cette satire sanglante, qui l'écrira ? Le courtisan des heureux jours du règne, l'homme aux sonnets, aux épithalames, l'Arioste. Écoutez-le flétrir les scandales du sanctuaire, cette course effrénée aux emplois, aux dignités ecclésiastiques. Il est vrai que nous sommes sous Léon X et que les Borgia sont par terre : admirable occasion pour tomber dessus.

» Et qu'adviendra-t-il, s'il monte? au rang suprême enrichir, agrandir ses fils et ses neveux sera son premier souci paternel.

» Penser au Turc, il n'en a cure, et cependant toute l'Europe l'aiderait à commencer par là sa haute mission.

» Les colonnes s'écroulent, et les ours se gorgent. Prendre d'abord Préneste, puis Tagliacozzo pour ses chers *siens*, c'est le début.

» L'un décapité, l'autre étranglé, gisent en Roma-

gne, dans les Marches; lui triomphe, rouge du sang des chrétiens.

» Il donne l'Italie en proie à l'Espagnol, au Français, libres d'agir à leur guise aussi loin qu'il reste un lopin de territoire à conquérir pour sa race de bâtards!

» Pleuvent ensuite les excommunications, et sur l'atroce Mars crève en même temps la nuée des indulgences, car il faut bien pourvoir à la paye des Suisses et des Allemands ! »

III

L'Église avait reçu un choc, et, sans être atteinte dans sa vie même, qui ne saurait périr, elle pouvait faire son deuil de tout un ordre d'idées mystiques se rattachant à la papauté. Quant aux Borgia, du coup s'écroulait la maison, et Lucrèce, après quelques larmes pieuses données à ce père cause à la fois de son abaissement moral et du rang souverain qu'elle occupait, — Lucrèce n'eut qu'à se féliciter d'avoir troqué à temps son nom de famille contre le titre de duchesse de Ferrare.

A Rome, en Italie, les affaires allaient mal : l'espèce de royaume que César s'était bâclé de fraude et de rapine, se démembrait à vue d'œil. A peine à ce flibustier restait-il encore la Romagne. Tous les tyrans naguère dépossédés par lui rentraient dans leurs États en triomphateurs. Jean Sforza revenait de Mantoue à Pérouse, Guidobaldo de Venise à Urbin. César, tout valétudinaire, l'esprit troublé, accourt à Nepi se mettre sous la protection des troupes françaises. L'é-

lection de son ami le cardinal d'Amboise l'aiderait à déjouer le mauvais sort; mais le cardinal a renoncé et c'est Piccolomini qui, sous le nom de Pie III ceint la tiare. Celui-là n'a pas moins de douze enfants, filles et garçons : autant d'altesses à doter. Heureusement la mort le guette au seuil du Vatican et coupe court aux apanages.

Pie III permet à César de rentrer à Rome, lui, Vanozza, son frère et ses neveux, le loup, la louve et les louveteaux, — qui dit Borgia, dit famille unie. Mais aussitôt les Orsini se lèvent, menaçants, terribles, et voilà toute la tribu contrainte à se réfugier dans le fort Saint-Ange. Monté au trône pontifical le 22 septembre, Pie III en descend le 18 octobre; place maintenant à Jules II!

Ces Rovere, ces Borgia, ces Médicis sont les dynastes de la papauté moderne. Chacune de ces maisons fournit deux papes à l'histoire, et vous n'en trouverez point dont les noms soient plus mêlés à la politique. Les Rovere haïssaient les Borgia; Jules II saisissant le pouvoir, c'en était fait de César et de sa fortune. A dater de ce jour, son roman n'est plus qu'une suite d'aventures misérables, où le héros n'a d'autre soin que celui de sauver sa peau. La bête fauve est lancée, on la poursuit, on la traque. Enfermé d'abord au château d'Ischia, on le transfère ensuite à Séville, puis en Castille, au château de Medina-del-Campo.

IV

A tant de colères justement déchaînées se joint l'implacable haine de la veuve du duc de Gandie,

animant contre l'assassin de son époux toutes les influences dont elle dispose autour du roi d'Espagne. Mais, tandis que la duchesse joue son rôle d'Erynnie, Lucrèce agit en bonne sœur et reçoit, un matin, la nouvelle que ses efforts ont triomphé. César s'est échappé de sa prison; il s'apprête à rentrer en Italie, se fait annoncer par ses agents, et tout de suite le front de Jules II se rembrunit.

« La délivrance de César rendit le pape soucieux, écrit l'historien aragonais Zurita: car le duc, ajoute-t-il, était homme à bouleverser l'Italie entière, et les populations l'aimaient en même temps que les gens de guerre, ce qui n'arrive pas à tous les tyrans. »

Passionner les multitudes qu'on écrase, cette force démoniaque, César Borgia l'avait. N'importe, le moment était mal choisi pour tenter une restauration en Romagne. Justement à cette fin de l'année 1506, Jules II venait de s'emparer de Bologne, et le marquis de Gonzague, sur qui César avait cru pouvoir compter encore, commandait les troupes du pape en qualité de généralissime. Découragé du côté de l'Italie, l'aventurier se retourne vers le roi de France et lui demande à rentrer à sa cour et, dans son service. Mais Louis XII reste froid à ces offres, et quand le négociateur s'avise de réclamer, au nom de César, le duché de Valence et la pension que le susdit seigneur touchait jadis à ce titre comme prince de la maison de France, — le négociateur est expulsé sans autre procédure.

L'exil, la prison, la défaite jusque dans les antichambres, que devenir? Et cependant ce misérable, ainsi renié de tous et de partout repoussé, ce chevalier errant, si complètement désarçonné, peut-être

n'eût-il fallu qu'un peu d'assistance pour le remettre en selle. Engagé sous le drapeau de Saint-Marc et condottier au service de la république de Venise. César eût fait trembler Jules II et reconquis la Romagne. D'autre part, de quel prix n'eût pas été pour Louis XII son alliance dans la guerre de la France avec le pape après la rupture de la ligue de Cambrai? Mais le destin a de ces retours inexorables, et c'est presque toujours contre ses plus grands favoris qu'il les prononce. D'un seul coup son caprice vous a tout donné, et d'un seul coup son caprice reprend tout, ne vous laissant que l'idée que vous avez de vous-même au plus profond de votre conscience, dédommagement bien précaire pour un César Borgia !

La mort eut pitié de lui, et ce fut en Navarre, à l'attaque d'un château perdu au cœur des Pyrénées qu'il la rencontra obscurément. Il avait alors trente et un ans.

CHAPITRE IX

Le paradoxe de Machiavel.

I

Quelques pages de Machiavel, un portrait de Raphaël, l'amitié de Léonard de Vinci et surtout l'action prestigieuse d'une de ces époques qui possèdent comme le roi Midas le don de transformer en or leurs plus vils métaux, — ont tellement contribué à grandir ce personnage aux yeux de la postérité, que bien des gens encore aujourd'hui le traitent en héros. On nous le représente comme un penseur, un politique, comme un de ces génies qui, lorsque Dieu leur livre l'espace et le temps, deviennent en France, des Louis XI, en Angleterre, des Henry VII, en Espagne, des Ferdinand.

On s'amuse à nous raconter que c'était un grand prince, tout imbu d'idées modernes et ne rêvant que l'indépendance de l'Italie sous un chef unique et séculier : ce fils de pape, si on l'eut laissé faire, aurait

détruit la papauté et substitué au règne divisé de l'Eglise un gouvernement unitaire et national. C'est le thème de Machiavel arrangé selon les convenances du moment par les amateurs de variations historiques. Machiavel hait la servitude : tirer l'Italie des mains de l'étranger est son objectif, et, comme il ne reconnaît que la force, c'est à César Borgia qu'il s'adresse : *Tu sei il mio maestro il mio signore*. Son prince est un assassin, un tyran des plus abominables, qu'importe ; Machiavel n'aime pas les hommes, il vit pour son abstraction : l'Italie ; le reste le touche assez peu. Machiavel n'a que le cerveau d'un patriote, Dante en a l'âme; il voit plus haut et plus loin, l'humanité lui tient au cœur plus que son propre peuple ! Tandis que le poète de *la Divine Comédie* regarde le ciel, le poète de *la Mandragore* sonde l'abîme : à race dégénérée, tyran féroce ; s'il en savait un pire que César Boragia, il le choisirait, pourvu qu'il le sentît plus fort. Et cette force, qu'était-elle en somme? Nous venons de la voir s'évanouir en fumée.

II

Est-il supposable qu'un diplomate si fin, si madré se soit abusé de la sorte? Machiavel ne se contente point de ne pas aimer les hommes, il les méprise et se moque d'eux. N'avons-nous pas connu de notre temps un brillant écrivain qui naïvement vous disait de tel peintre illustre, à la gloire duquel il s'était voué.

« De vous à moi, je ne l'ai jamais admiré ; mais il me fallait un nom à mettre en avant pour ma polé-

mique, et j'ai pris le sien comme j'en aurais pris un autre. » Celui-là ou un autre, ainsi faisait Machiavel, forgeant à froid ses paradoxes. Souvenons-nous de sa lettre à Guicciardin et du trait qui la termine, une vraie merveille de *post-scriptum*. Après avoir disserté en homme d'État sur les malheurs de l'Italie, après avoir analysé les divers moyens par lesquels on pourrait peut-être encore sauver la patrie, il opère un brusque revirement et conclut par ces mots :

« Je t'en prie, mon cher Francesco, fais de ton mieux pour la cantatrice que je te recommande : Barbara se rend à Modène, et celle-là m'occupe bien autrement que l'empereur ! »

Politique d'amateur désappointé ! Macaulay, parlant des contemporains de Machiavel, s'écrie : « Ces gens-là seraient capables de rire d'Othello et de reporter sur Iago toutes leurs sympathies. » Rien de plus vrai et de plus saisissant que cette remarque. surtout quand on l'applique à l'auteur du *Prince*, car ce prince n'est qu'un Iago. Du héros, il n'a que l'apparence, ne connaît que la fourberie et l'astuce. et se sert du poison et du poignard mieux que de l'épée. L'influence que de pareils êtres peuvent exercer ne prouve qu'une chose : la lâcheté des hommes. Au lieu de les mettre en jugement et de les envoyer à la potence, on se laisse opprimer par eux. Et dire que cet exemple ne devait pas être le dernier, et qu'on a pu le voir se renouveler de nos jours !

Qu'un homme d'action, dans ses erreurs ou dans ses crimes, invoque la passion pour circonstance atténuante, le penseur n'a point la même excuse, et c'est tout simplement sa propre dépravation qu'il étale. lorsque, grave et de sens rassis, il vient nous prêcher

l'admiration d'un César Borgia et de son gouvernement : autant vaudrait faire l'éloge de la peste, de la famine et de l'inondation. Méchants sophismes contre les droits du genre humain, paradoxes à fournir des armes à tous les déclassés de la politique, et dont la valeur humoristique ne relèvera jamais l'infamie; car ce qui est faux finit par déplaire, et l'homme a en lui un principe de droiture qu'on ne choque pas impunément.

« Ruse et hypocrisie priment courage. — On tient ses serments, on les rompt selon les temps et l'avantage qu'on y trouve. — En morale absolue, la vertu vaut peut-être mieux que le vice ; en réalité, elle nuit à qui la pratique. — Quand tous en usent avec nous sans foi ni loi, pourquoi vouloir seul agir honnêtement ? — Gagne le peuple par des fêtes, les grands par des présents, ne menace point, tue. »

Voilà Machiavel et voilà César Borgia ; *le Prince*[1], l'homme qui tient la Romagne sous un joug de fer, passe pour un grand politique, et cette fureur qu'il a d'étendre *per fas et nefas* ses territoires permet aux

1. Il est vrai qu'autre part, oubliant son apologie cynique du despotisme et se montant la tête pour l'idéal républicain, le même bel esprit florentin écrit dans son discours sur Tite-Live : « Si un seul homme est capable de régler un État, l'État ainsi réglé durera peu de temps; il faut qu'un seul homme continue à en supporter tout le fardeau. Il n'en est point ainsi quand la garde en est confiée au grand nombre et que le grand nombre est chargé de sa conduite. » Fiez-vous donc ensuite à Napoléon, qui disait : « Tacite raconte des romans, Machiavel fait de l'histoire. » Richelieu, qui s'y connaissait un peu, lui aussi, a d'ailleurs admirablement défini cette politique étroite et tyrannique, « qui n'est praticable que dans les petites provinces où tous les sujets sont sous la main de celui qu'ils doivent craindre ».

utopistes beaux esprits de supposer chez lui des plans d'unité nationale qu'il n'eût jamais et qui, d'ailleurs, n'étaient pas de son temps, car les Médicis, ni les autres qui le remplacèrent, n'entreprirent de faire ce que nous appellerions aujourd'ui de la politique italienne.

Chacun pour soi, et l'étranger pour tous : les tyrans de cette période ne connaissent que ce mot d'ordre.

Quand ce n'est pas avec le roi de France qu'ils s'allient, c'est avec le roi d'Espagne ou l'empereur.

César Borgia passe sa vie à se vendre à qui veut l'acheter ; ce prétendu héros de l'indépendance de son pays ne guerroie avec profit que lorsque les soldats du roi de France appuient ses mouvements. Il se sert de tout le monde contre tout le monde et trahit tout le monde : il pille, égorge, ravage tout sur son chemin, et sa trop fameuse politique dont on rabâche est celle du cavalier de l'Apocalypse.

Il est, en outre, à constater que sur lui, comme sur toute sa race, glisse sans pénétrer le grand souffle de la Renaissance. L'esprit du temps ne les charme pas : ce sont des Espagnols, des parvenus. Ils n'aiment ni la poésie, ni la peinture, ni la statuaire. Tandis que, dans l'Ombrie, les Montefeltre, à Mantoue les Gonzague, fondent à grands frais des musées, des bibliothèques et des collections, ils vivent étrangers au mouvement. Lucrèce elle-même, s'unissant à cette maison d'Este où les muses sont à demeure, conserve son effacement, son indifférence en matière de plaisirs intellectuels, et la parfaite médiocrité de sa nature ne vous frappe que davantage au milieu de sa nouvelle famille italienne et des aimables et savantes princesses qui la décorent. Que d'autres s'amusent aux

comédies de Plaute, dont son beau-père Hercule d'Este se plaît à diriger la mise en scène ; c'est assez pour elle de s'emmitoufler dans une existence mondaine, galante et pieuse, se laissant benoîtement vieillir parmi les intrigues de palais et les petites pratiques de dévotion : doux repos après la tempête, calme plat que traversent ici et là quelques coups de poignard qui lui rappellent son passé romain, l'orageux Vatican paternel. Ne cherchez en elle aucune des illustres dames de la Renaissance ; elle est la fille de son père et la sœur de son frère, rien de plus, rien de moins. Supprimez ce titre, elle cesse d'appartenir à l'histoire ; l'histoire pour de pareilles gens, quel grand mot ! Non, décidément, père, frère et fille, les causes célèbres, le mélodrame et l'opéra leur valaient mieux : Lucrèce devient bourgeoise en devenant moins scélérate.

LA

MAITRESSE DE RAPHAËL

CHAPITRE PREMIER

Les quatre sonnets de Raphaël.

I

Au dire de Vasari, Raphaël aima beaucoup les femmes, peut-être même les aima-t-il trop pour le salut de son existence. Une nouvelle d'Achim d'Arnim : *Raphaël et ses Voisines,* nous le montre irrésistiblement adonné aux belles et dans leurs bras oubliant tout travail. Qui ne connaît l'histoire de ce fameux plafond vingt fois promis au banquier Chigi et que le richissime financier n'obtint qu'en mettant dans son jeu la maîtresse du peintre, *una sua donna,* et l'installant sur l'échafaudage, de manière que Raphaël l'eût à ses côtés pendant la séance! Je sais que Passavant s'inscrit en faux contre cette anecdote, qu'il traite de pur commérage rapporté par Vasari « pour obscurcir le noble caractère de Raphaël » ; mais ce que je sais aussi, c'est que Passavant comme tout

apologiste convaincu a devant les yeux un idéal auquel il faut bon gré, mal gré, que son héros se conforme. Nous n'avons point à revenir ici sur un livre désormais classé et qui, en tant que catalogue raisonné de l'œuvre du maître, s'impose à notre estime. Ce que cette grande étude contient d'excellent, les critiques les plus autorisés de France, d'Angleterre et d'Allemagne l'ont écrit ; on en a dit aussi les défauts, qui sont nombreux, principalement au point de vue biographique, et nul ne s'est expliqué là-dessus plus vertement que Herman Grimm, l'historien et l'ami de Pierre Cornélius.

« Une simple polémique, assure-t-il, ne suffirait point; il faudrait suivre pas à pas et ramasser sur son chemin tout ce qu'il a négligé soit involontairement, soit de plein gré, ce qui équivaudrait à composer une nouvelle biographie, tâche nécessairement fort ingrate, où Passavant aura toujours sur vous l'avantage de sa laborieuse application et de sa longue familiarité avec les originaux[1]. »

D'où je conclus que, dans la question très particulière qui va nous occuper, il vaut mieux croire à Vasari et tout bonnement se fier à « ses commérages », n'eussions-nous affaire, au demeurant, qu'à l'une de ces légendes qui, sans être vraies, n'en symbolisent pas moins en quelques traits la vie et les mœurs d'un grand artiste. Jamais François Ier n'assista Léonard de Vinci à ses derniers moments; il n'y a là rien, absolument rien d'historique, et pourtant cela mériterait d'être de l'histoire, tant c'est vraisemblable et tant

1. Herman Grimm, *Raphael's Disputa und Schule von Athen*, t. Ier, p. 189.

cette invention nous peint au naturel la familiarité des rapports existant, au XVIe siècle, entre la royauté et l'art; même remarque au sujet de ce pinceau légendaire que d'illustres mains laissent choir du haut d'une échelle, et que des souverains s'empressent de ramasser. Quels sont les acteurs de la scène? Les uns nomment Titien et Charles-Quint, d'autres Albert Dürer et Maximilien, les uns la placent à Venise, les autres à Nüremberg, preuve que la scène n'eut jamais lieu que dans l'imagination des chroniqueurs. Un jour, Victor Cousin, montant en chaire à la Sorbonne, commençait ainsi sa leçon : « Il y a en philosophie quatre systèmes, le spiritualisme, le sensualisme, le scepticisme et le mysticisme : ils sont, donc ils sont vrais; ils sont quatre, donc ils sont faux. » Ainsi de ces anecdotes, vraies par un côté, fausses par d'autres, et dont nous devons tenir compte si nous voulons pénétrer au fond des choses.

Je crois à l'histoire du plafond Chigi, d'abord parce que c'est Vasari qui me la raconte, mais surtout parce que ce commérage puisque commérage il y a, se rapporte miraculeusement à certaines idées sur le caractère et l'organisation physique de Raphaël, qui me viennent à l'esprit quand je regarde les portraits qu'on a de lui, ou que je lis sa correspondance et ses vers. Et contre ces idées jamais ne prévaudront les doctorales dissertations d'un Passavant. D'ailleurs, l'œuvre de Vasari n'est point un document à dédaigner. Nombre d'érudits, d'amateurs et de gens du monde qui formaient le cercle du jeune cardinal Farnèse paraissent l'avoir directement encouragée, et les divers sujets en furent débattus si bien qu'à la seconde édition Vasari remania complètement la vie de Michel-Ange, sans

revenir toutefois à sa biographie de Raphaël autrement que pour y faire quelques additions.

II

Trève d'effusions mystiques, Raphaël est la joie de nos âmes; c'est entendu, va pour l'élu de Dieu, inutile de pousser jusqu'à la canonisation et jusqu'à la litanie du « Saint Raphaël priez pour nous! » Mais reconnaissons simplement, en revanche, qu'une nature moralement élevée et moralement émue pouvait seule créer ce que Raphaël a créé; tout ce que raconte Vasari serait vrai, que la grandeur de l'artiste n'y perdrait rien. Accuser en pareil cas un biographe de calomnie, à quoi bon? On lit, on écoute; puis, en regardant l'œuvre, on oublie. Laissons de côté ces préoccupations et ne nous pressons pas de déclarer mensonge une assertion parce qu'elle bat en brèche tel glorieux type de perfection qu'il nous plairait de caresser. Idéalisme et cénobitisme sont deux choses fort distintes, et poursuivre un but supérieur et divin n'empêche pas de s'attarder parfois avec délices aux réalités de ce monde.

Raphaël, en ce point, est un païen; païen dans le même sens que Virgile est chrétien : l'un devance les âges et voit, de l'antique sagesse, se dégager comme une vague aurore du christianisme; l'autre, à cette heure d'universelle renaissance, regarde en arrière, saisit chez les Grecs un reflet du beau céleste, et se prend à penser, à sentir, à créer, à vivre comme un ancien. *O felice e beata anima!* s'écrie Vasari, résumant en un mot le poème de cette incomparable destinée. Généralement l'histoire des artistes

de cette période, ne nous montre que morts violentes et tragiques aventures; le fer, le poison et le désespoir se disputent la plupart de ces existences : le maître conspire contre son propre élève, un Carrache, un Guide, un Dominiquin se liguent contre l'Espagnolet: on le force à quitter Naples; sa fille, qu'il adore, on la lui prend, on la flétrit; il s'éloigne, s'embarque, ne reparaît plus, fin sinistre et fantastique dont ni les flots ni la terre ne nous diront le secret, et c'est de ce milieu farouche que se détache Raphaël, le sourire aux lèvres, l'étoile au front, reconnu, salué, fêté de tous dès sa venue. Les grands le recherchent, ses élèves l'idolâtrent, les femmes d'elles-mêmes vont à lui.

Qu'un artiste ait ainsi, du premier coup et sans trouver de résistance à vaincre, établi son règne en un pareil temps, n'est-ce pas miracle et don de Dieu? Cetie grâce d'en haut, Mozart aussi l'avait apportée; comparez : égale absence d'effort dans la production, égale absolue perfection, l'œuvre sortie d'hier semble avoir toujours été ou plutôt vous paraît être venue là pour combler un vide; au ravissement que cela vous fait éprouver, aucune idée ne se mêle de conception, d'enfantement techniques ; vous vous dites : «C'est beau comme Raphaël, comme Mozart, » et vous sentez votre admiration s'imprégner de reconnaissance. Mais Mozart connut la misère, les deuils, le découragement, versa des larmes; qui sait même s le classique poison des Italiens, mis au service d'une jalouse rancune de vieux professeur, ne joua pas un rôle dans sa mort, sur laquelle l'obscurité plane encore aujourd'hui? La vie de Mozart fut un calvaire, celle de Raphaël une apothéose.

Au premier tableau qu'il voit de lui, Francia laisse le pinceau s'échapper de ses mains et s'en va mourant d'admiration. Chaque œuvre nouvelle marque un progrès, et ces études d'un art si merveilleux semblent nées d'un sourire. L'or, la renommée le touchent peu, il travaille « pour son contentement », et, s'il a besoin d'aide, c'est à qui s'empressera; les plus fameux concourent à sa gloire sans qu'il soit jamais question de rivalité ni de querelles; escorté partout, acclamé, il mène le train d'un prince; le pape le traite en ami, l'accable de largesses, et tant de faveurs n'offusquent personne, si modeste est l'attitude du triomphateur. Avec quelle naturelle bonne grâce, en acceptant la direction des travaux de Saint-Pierre, ne se soumet-il pas à ce Fra Giocondo, un brave homme de vieux moine savant que Léon X lui donne pour coadjuteur : *Is multa familiaritate potentium, quam omnibus humanitatis officiis comparavit, non minus quam nobilitate operum inclaruit*. Ces paroles de Paul Jove, n'ayant trait assurément qu'à cette gentillesse juvénile qui devait valoir au Raphaël de Florence ses succès et ses honneurs romains, servent à Passavant d'argument pour nous représenter le jeune artiste comme un courtisan ordinaire, empruntant à l'habileté le meilleur de sa renommée.

III

Que Sanzio fût un adroit mondain, un diplomate fort expert à se gouverner au sein des plus hautes régions, nous l'apprenons par maints passages de ses lettres à Bembo et à Bibiena.

« D'après vos conseils, écrit-il de même au comte de Castiglione, j'ai crayonné quelques dessins; tous en sont enchantés, du moins à ce qu'ils prétendent: mais, moi, je ne me sens point satisfait, et c'est assez pour que je préjuge que vous non plus ne le serez pas. »

Ce qui signifie, avec une légère pointe d'esprit de cour : les autres n'y entendent rien, et vous et moi sommes les seuls qui nous y connaissions. Ailleurs, répondant à Francia, nous le verrons se déclarer incapable de faire, d'après ses propres traits à lui, Raphaël, une étude qui se puisse comparer à l'excellent portrait de Francia, peint par Francia, dont son auteur le gratifie[1]. Que le comte de Castiglione fût un connaisseur délicat et Francia un très bon peintre, Raphaël n'en devait douter et savait non moins pertinemment qu'il était, lui Raphaël, meilleur connaisseur que Castiglione et meilleur peintre que Francia; mais il avait l'humilité charmante et la suavité des natures exquises, toujours enclines à demander pardon pour leur mérite et s'ouvrant la voie par la douceur; ce qui, du reste n'exclut ni la pénétration des hommes ni le sentiment de soi-même.

Habile à se concilier des protecteurs, à choisir, à manier ses élèves, Raphaël estimait tout aussi haut que Michel-Ange le prix de son travail. Une lettre à son oncle nous le montre envisageant la question du mariage au simple point de vue où se placerait un

1. « J'aurais pu le faire exécuter par un de mes élèves et y mettre la dernière touche; mais je ne veux point qu'il en soit ainsi; car il faut qu'on sache que je suis incapable d'atteindre à la perfection du vôtre! » Lettre de Raphaël à Francesco Francia de Bologne.

brillant seigneur de notre temps. Il s'enquiert de la fortune, du nom; quant à la jeune fille, qu'elle soit ce qu'elle voudra, c'est le moindre de ses soucis. Elle meurt sur ces entrefaites, et Raphaël la laisse partir sans une larme; jamais on n'eut le cœur moins élégiaque.

Vasari donne pour raison à cette attitude un peu byronienne l'espoir d'être nommé cardinal, que Raphaël n'avait abandonné qu'à regret et qui, son mariage rompu, se ranimait. Notons aussi, en passant, qu'à cette époque le goût du mariage n'était point de mode parmi les peintres italiens. Michel-Ange, Titien, Léonard de Vinci, sont morts célibataires, et le diable n'y perdit rien. Les hommes et les femmes de cette époque avaient dans leurs rapports une liberté d'allures toute particulière ; en général, on se mariait le moins possible, et nulle disgrâce ne pesait sur les enfans naturels[1]. Ce qu'il y a de certain, c'est que Raphaël, de quelque manière qu'il ait vécu et qu'il soit mort, ne devait point ressembler à ce type exclusivement séraphique sous lequel les romantiques de tous temps se sont plu à l'idéaliser. Divers portraits risqueraient fort, là-dessus, d'égarer l'opinion. Quelques-uns nous le représentent comme un délicieux éphèbe; tel autre, celui de la galerie Czartoryski par exemple, nous montre un ovale féminin où la grâce et la suavité prédominent. Que devient

1. Presque tous les Médicis eurent des bâtards, et jamais on ne vit la légitimité moins prise en considération que dans cette maison souveraine. Clément VII était fils illégitime de Julien Ier, le cardinal Hippolyte était également un bâtard, et peu s'en fallut qu'à son tour il ne devînt pape. C'est là probablement ce qui faisait dire à Mirabeau : « Il n'y a eu dans ma famille qu'une mésalliance : celle des Médicis. »

l'homme en tout cela, l'infatigable créateur de cette longue suite de chefs-d'œuvre ? Je vois le charme et la séduction, mais je cherche en vain la virilité, la puissance, et ce secret, c'est le portrait du Louvre, le Raphaël des dernières années, qui me le livrera. Regardez-moi bien ce compagnon solidement bâti, carré d'épaules, devant qui Jules Romain rentre au fourreau son épée, et vous sentez aussitôt l'idée de force, toujours associée à l'idée de génie, se dégager de cette image. A la bonne heure ! voilà un homme ; l'homme qui, doué au physique non moins vigoureusement qu'au moral, sut gouverner dans toutes les directions sa merveilleuse activité et fut, en même temps que le plus grand des peintres, un véritable ministre des beaux-arts aux jours illustres de la Renaissance. Ce Raphaël-là meurt à trente-sept ans dans l'énergie et la grandeur de son humanité ; il porte un chaperon au lieu de nimbe, et les femmes ne lui font pas peur ; sociable et liant au contraire, il ne demande qu'à s'oublier aux aventures, laissant à Michel-Ange la rêverie, l'humeur farouche et les sombres rancunes.

Michel-Ange, nature orageuse ; Raphaël, nature lumineuse. Deux siècles encore, et le même contraste se reproduira dans Beethoven et dans Mozart[1]. Michel-

1. Raphaël et Mozart, entre tant de rapports sur lesquels il faudrait toujours revenir, ont encore cela de commun que leurs beautés, accessibles aux intelligences les plus simples, satisfont également aux plus hautes exigences de l'art le plus savant. C'est un signe particulier de la grandeur de Raphaël, que ses tableaux ne perdent rien de leur harmonie en passant par la gravure, et c'est aussi le signe particulier de la musique dramatique de Mozart de conserver ses avantages même en dehors du théâtre.

Ange d'abord, puis Léonard, puis Raphaël, ainsi prononçait l'opinion du temps, qui, du reste, n'a guère varié par la suite; mais Raphaël a sur les autres l'avantage de sa poétique existence.

Raphaël est une légende.

Il naît, éblouit le monde et s'éteint dans sa gloire comme le soleil. « Ta vie vaut mieux que ta parole, et ta parole mieux que tes écrits, » disait à Goethe un de ses amis, et Vittoria Colonna, parlant à Michel-Ange, mettait son caractère encore bien au-dessus de ses œuvres. Quant au charme qu'exerçait la présence de Raphaël, ceux-là mêmes qui vécurent près de lui ne se l'expliquaient pas. Ajoutons que, pour être rares, ces natures-là n'ont jamais cessé de se reproduire; l'espèce, grâce à Dieu, ne s'en perdra pas, et notre siècle en a connu plus d'un. Mais ces personnages dont je parle ont trop souvent leurs points critiques, et, la première admiration passée, vous découvrez, à travers un capital énorme d'activité, un certain fonds de charlatanisme; sur leurs gestes comme sur leur volonté plane un voile mystérieux destiné à promettre beaucoup en ne laissant rien voir, et si par hasard un vent qui souffle en écarte les plis, ce que vous apercevez alors, ce qu'on vous dérobait, n'est que misère, vide et néant. Vous assistez au spectacle d'une existence arrangée uniquement pour l'effet et qui, vue en toute lumière, en plein travail, en plein courant d'humanité, ne vous semble plus qu'une immense jonglerie. Les purs génies psssèdent seuls le privilège de n'avoir à redouter aucune clarté. La première condition du génie, c'est « la vérité, » et, s'il y a quelqu'un à qui ce précepte puisse s'appliquer, c'est Raphaël; ne cherchons plus, ce mot éclaire tout, l'individu, l'œuvre,

l'existence et le charme infini qui, de ce nom même, se dégage comme un parfum de fleur céleste.

IV

Raphaël poète a composé quatre sonnets, bagage d'autant plus mince qu'il n'y en a dans le nombre que trois de complets; ces vers n'ont rien d'original, et leur principal mérite est qu'ils sont de Raphaël. Ce que vaut toute cette poésie de la Renaissance, nous le dirons plus loin à propos des sonnets de Michel-Ange et des élégies de Vittoria Colonna; pour le moment, notre intérêt s'attache ailleurs.

Que savons-nous de ces sonnets? Qu'ils ont pour auteur un jeune homme brûlant des plus nobles flammes de la métaphysique; mais à qui s'adressent-ils?

Voyons d'abord :

Amour, de deux beaux yeux le rayon m'a séduit,
Et la neige des monts, de rose colorée,
Est moins brillante, moins lumineuse et nacrée
Que la fière beauté dont l'éclat m'éblouit.

Ni les flots de la mer, ni le ruisseau qui fuit
N'éteindront les ardeurs de mon âme altérée;
Mais de ce mal cruel mon âme est enivrée,
Et plus j'en souffre, hélas! plus il me réjouit.

Ses beaux bras à mon col enroulés, quelle chaîne!
Et quelle tyrannie aimable que la sienne!
M'en affranchir? un jour j'essayai: vain effort!

J'en pourrais dire plus; tais-toi, langue traîtresse!
Gardons notre secret, mon cœur, et notre ivresse,
Parler de son bonheur nuit et mène à la mort.

Ce dernier vers semble contenir une énigme; essayons de la déchiffrer en recourant au deuxième sonnet:

Comme l'apôtre Paul jadis a fait mystère
De ce qu'il avait vu là-haut, — pour mon bonheur,
Amour ayant d'un voile enveloppé mon cœur,
Ainsi je veux garder mon secret et me taire.

Ce que j'ai fait et vu, comme un trésor sous terre,
Est caché dans mon sein et dans sa profondeur.
Et, devant qu'on me voie affronter ta colère,
Mes chevenx sur mon front changeront de couleur.

Et maintenant, contemple à ton tour ma souffrance,
Et juge si ma plainte et mon obéissance
N'auront point d'un regard mérité la faveur;

Incline tes beaux yeux vers celui qui t'adore,
Et laisse — tant qu'un souffle à sa voix reste encore —
Qu'il te prie en joignant ses mains avec ferveur!

Ici, notre poète s'émancipe, et, de toute sa métaphore, il ressort que la *diva* mystique a dépouillé son voile de clarté, autrement dit que la dame s'est oubliée aux bras de son amant, mais sans admettre aucune arrière-pensée de récidive et sous la condition que le jeune homme, non content de ne rien trahir de l'aventure, en effacerait de sa mémoire jusqu'au souvenir. Il l'a juré; son serment l'opprime, et, n'y tenant plus, il le rompt vis-à-vis de lui-même et se ressouvient:

T'étreindre dans mes bras, fût-ce par la pensée,
O transport! mais aussi quel tourment inouï,
T'avoir, hélas! perdue à jamais! Tu m'as fui;
Et comme un nautonier pendant la traversée

Voit l'abîme profond se creuser devant lui,
Quand l'étoile soudain aux cieux s'est effacée,
Qui sur les flots amers jusqu'alors avait lui,
Ainsi va s'engloutir mon âme délaissée.

Minuit! depuis longtemps s'était enfui le jour,
Quand un autre soleil brilla pour mon amour;
Brève fut la parole et splendide la fête!

Raconter mon tourment serait m'en délivrer;
Mais cet art singulier, comment le rencontrer:
Trouver d'un sentiment l'expression parfaite?

Il a parlé, rompu son vœu de silence, et jamais plus ne reviendra la bien-aimée. Ses misères, son désespoir, et finalement la manière dont il s'est consolé, un dernier fragment nous apprendra tout:

A toi s'était donné mon cœur comme une proie.
Où je cherchais la paix, j'ai trouvé le souci;
Et du brasier splendide où plus rien ne flamboie,
Si quelqu'un tient à voir les cendres : les voici!

Mais vers l'azur céleste un moment obscurci,
L'aile de mon esprit à la fin se déploie,
C'est l'heure de s'ouvrir une nouvelle voie...
. . . .

Là s'arrête le sonnet; l'homme s'est reconquis, l'artiste retourne au travail, à ses hautes visées de renom et de fortune. Est-ce la peine d'ajouter que l'ordre dans lequel nous plaçons ces divers sonnets est absolument arbitraire? Il se peut que celui que nous classons en tête soit le troisième, et que le quatrième soit le deuxième, il se peut surtout qu'entre ces numéros plusieurs aient pris leur rang, nombre d'autres petits poèmes désormais perdus et qui nous serviraient à reconstituer le roman au sujet duquel nous en sommes réduits aux simples conjectures. N'importe, ne nous décourageons pas, cherchons la femme.

CHAPITRE II

L'énigme de la dame aux trois sonnets.

I

Passavant rapproche les uns des autres, en les contrôlant, certains mythes ayant cours dans la littérature sur la vie galante de son héros. Ainsi Raphaël aurait eu, à Urbin, une liaison avec la fille d'un potier. Passavant refusant tout crédit à cette historiette, un Allemand, M. de Rumhor, reprend la tradition et l'appuie sur la découverte d'une assiette de majolique représentant un raphaélesque adolescent, *un giovane di formosa bellezza*, comme dit Vasari du Frédéric II, figurant dans l'*École d'Athènes*[1], qui tient entre ses bras une jeune fille assise à côté de lui sur un banc.

1. Frédéric II, duc de Parme, et dont la présence au sein d'un pareil aéropage ne se peut expliquer que par ce besoin qui possédait l'âme du grand artiste de saisir et de reproduire partout la beauté sous quelque forme qu'elle apparût.

Raphaël a peint cette assiette, idéalisé selon sa manière les traits du modèle, et l'objet d'art sort d'une fabrique d'Urbin; rien assurément de plus vraisemblable que cette explication; mais ce diable de Passavant a réplique à tout, et le voici qui nous démontre que jamais, à cette époque, il n'y eut à Urbin la moindre fabrique de majolique. Cette première légende écartée, vous vous retrouvez en présence de la Fornarina, dont le roman s'encadre dans l'espace des quatorze années que Raphaël vécut à Rome.

II

Elle habitait, au n° 20 de la *via Santa-Dorotea*, une maison qu'on montre encore aujourd'hui. La charmante jeune fille se tenait souvent dans un petit jardin de la maison, où, par-dessus un mur peu élevé, il était facile de la voir du dehors. Aussi les jeunes gens, les artistes surtout, passionnés toujours pour la beauté, ne manquaient pas de venir la contempler en se dressant par-dessus le mur. Raphaël l'aurait vue pour la première fois pendant qu'elle plongeait ses jolis pieds dans une source du jardin; ébloui de tant de beauté, il aurait soudain été pris du plus violent amour; puis, après avoir fait connaissance avec cette jeune fille, découvrant en elle des sentiments exquis, il s'y serait attaché au point de ne pouvoir plus vivre sans elle.

Ce récit, remarque Passavant, est sans doute fort attrayant; il est même soutenu par une petite peinture, attribuée à Sébastien del Piombo, où l'on aperçoit Raphaël assis près de la fontaine du jardin avec

sa bien-aimée; mais de nouvelles recherches ont amené la preuve qu'il ne s'agissait là que d'une pure invention, et même que ce nom de Fornarina avait été imaginé seulement vers le milieu du XVIIe siècle.

D'autres ont prétendu que la jolie fille d'Urbin et la belle boulangère de Rome n'étaient qu'une seule et même personne; mais c'est encore là, paraît-il, une assertion frappée de faux par les informations récentes, et force alors serait de revenir à la donnée de Vasari que « Raphaël aima une jeune fille qui demeurait avec lui et à laquelle il fut dévoué jusqu'au dernier moment de sa vie. » Tout ce qu'on peut dire avec certitude c'est qu'elle se nommait Margarita, étant désignée sous ce nom dans une une note manuscrite du XVIe siècle, en marge d'une édition de Vasari de 1568, qui appartient à l'avocat Vannutelli à Rome.

Le premier soin de Raphaël, lorsqu'il sentit la mort venir, fut de prendre les dispositions nécessaires pour assurer le bien-être de sa maîtresse. *Fece testamento; e prima come cristiano mando l'amata sua fuor di casa e le lasciò modo di vivere onestamente, dopo divise le cose sue fra discepoli,* etc., etc.

Il convient ici de se tenir au texte de Vasari, sans creuser ni forcer la lettre. Ainsi Vasari ne nous dit pas qu'en agissant de la sorte Raphaël ait songé à rien qui ne soit dans le simple mouvement des choses et qu'il ait voulu soit témoigner à sa maîtresse un amour extraordinaire, soit récompenser en elle une fidélité à toute épreuve; il ne dit point non plus que cette personne ait toujours vécu près de Raphaël, ni qu'elle ait été son unique amour; parlant des portraits de femme peints par Raphaël, il écrit : *Ritrasse Bea-*

trice Ferrarese ed altre donne e particolarmente quella sua ed altre infinite, et Passavant veut que cet adverbe signifie que Raphaël a reproduit mainte fois l'image de sa maîtresse, comme si *particolarmente* ne pouvait tout aussi bien s'appliquer au soin curieux, spécial, avec lequel l'artiste se serait adonné à son travail. Ce qu'il y a de certain, c'est que nous possédons au moins un portrait d'une des maîtresses de Raphaël; car il est hors de doute que le nom que la jeune femme porte inscrit sur son bracelet, ce nom de Raphaël, soit placé là comme un symbole de possession. Ce portrait, qui se trouve au palais Barberini, nous montre une jeune fille demi-nue assise dans un bois de myrtes et de lauriers; une étoffe jaune rayée entoure sa tête comme un turban et donne à ses traits, d'ailleurs peu animés, quelque chose de distingué et de charmant. De sa main droite, elle retient contre sa poitrine une gaze légère; sur ses genoux, couverts d'une draperie rouge, repose son bras gauche, orné entre le coude et l'épaule d'un bracelet d'or où se lit le nom de Raphaël tracé avec le plus grand soin. Passavant date ce portrait de 1409 et n'hésite pas à dénoncer dans la personne qu'il représente la maîtresse de Raphaël, celle-là même à qui les sonnets sont adressés[1].

1. « Éclatante de jeunesse, cette belle personne est assise à demi nue au milieu d'une riche végétation. Une draperie jaune rayée entoure sa tête, et ses cheveux sont retenus par un cercle d'or avec des feuilles et des fleurs garnies de pierres précieuses; d'une main elle se couvre jusqu'aux seins avec une légère étoffe, et sa main, gauche est posée sur ses genoux, enveloppés d'une draperie rouge. Sur le bracelet qu'elle porte au bras gauche se trouve cette inscription: *Raphaël Urbinas*. Le regard et l'expression de cette femme ont quelque chose

Dans le même volume, il refuse au portrait de femme figurant à Florence dans la galerie des Offices toute espèce de droit à prétendre reproduire à nos yeux l'image chère au cœur du grand artiste, tandis qu'il va de plein gré accorder cet honneur au cadre du palais Pitti, lequel devrait, à certains airs de famille avec la *Madone de Saint-Sixte* du musée de Dresde, le double mérite de passer pour être de Raphaël et pour représenter la bien-aimée. Ce qui nous frappe en effet, c'est la ressemblance avec la *Vierge de Saint-Sixte* à Dresde. Il va sans dire cependant que ce portrait n'est qu'un portrait nature, tandis que la tête de la Vierge est une création idéale. Il est incontestable toutefois que Raphaël a pris son modèle de madone dans la figure de cette belle Romaine du palais Pitti, tournée à gauche et vue de trois quarts. Les cheveux séparés sur le front et ramenés derrière les oreilles dégagent entièrement l'ovale harmonieux du visage, un regard brûlant jaillit des yeux noirs; le nez plutôt court que fin, les lèvres sont animées d'un gracieux sourire, le teint est pâle, un collier de pierres noires taillées entoure le cou, une chemise blanche à petits plis couvre la gorge et dépasse le corsage garni de tresses d'or; une large manche en étoffe de damas blanchâtre enveloppe son bras gauche, celui de droite se dérobe dans un voile attaché derrière la tête et tombant des deux côtés; la

d'ingénu et de sensuel tout à la fois; mais les traits n'ont rien de très animé ni de très fin, le nez même est un peu lourd. *A en juger par la manière de faire de cet ouvrage et aussi eu égard aux sonnets amoureux que Raphaël fit vers cette époque, nous datons ce portrait de cette époque et nous pensons qu'il peut avoir été fait par conséquent en même temps que le portrait du peintre lui-même.* » Passavant, t. II, p. 276.

main droite est posée sur la poitrine, et l'on ne voit qu'une partie de la main gauche ; le fond est gris.

« Ce portrait, d'un caractère vraiment romain, est plein de charme ; l'exécution cependant n'est pas irréprochable, nous avons déjà remarqué qu'il avait quelque ressemblance avec celui du palais Barberini à Rome, en se figurant que la maîtresse de Raphaël y est représentée plus jeune ; pourtant il faut nous avouer que cette ressemblance n'est pas frappante et qu'on pourrait bien n'y trouver qu'une certaine analogie de conformation dans les traits en général. »

Enfin dans son troisième volume Passavant nous parle d'une gravure de Marc-Antoine exécutée d'après un dessin de Raphaël et nous le montrant, lui, sa maîtresse et son serviteur. Cette fois, le portrait déjà mentionné du palais Pitti reparaît tout à son avantage, et c'est de toute assurance qu'on nous le donne comme la maîtresse de Raphaël arrivée à la maturité de l'âge, et dans son texte, accompagnant l'*Album de Raphaël*, M. Stahr, adoptant et consacrant le nouveau mythe, raconte que, jusqu'à ses derniers moments, Raphaël resta fidèle à sa maîtresse, celle-là même à qui les sonnets sont adressés, que nous avons vue jeune au palais Barberini, plus âgée au palais Pitti et qui se nommait Marguerite.

« Il voulut de son lit de mort pourvoir à l'avenir d'une personne qui toujours avait vécu sous son toit ; et pas un contemporain n'avance qu'un seul de ses amis ou de ses protecteurs les plus illustres ait jamais pris ombrage de cette liaison avec une belle et bonne créature qui, ne pouvant à cause de sa naissance et de son peu d'éducation devenir sa femme, se contenta

d'être pour lui jusqu'à la fin l'amie la plus tendre et la plus fidèle, la plus dévouée des servantes. »

III

Tout ceci ne laisse pas moins subsister bien des doutes.

J'admets l'authenticité du Raphaël du palais Pitti, de même que la ressemblance avec la *Madone de Saint-Sixte;* mais comment comprendre qu'une personne se transforme de la sorte, et que la jeune femme du palais Barberini puisse, en quelques années, devenir la figure du palais Pitti? Ni les yeux, ni la coupe du visage, ni la tête ne correspondent, et pour remettre de l'ordre dans nos idées, pour sortir de ce labyrinthe où Passavant et Stahr nous ont égarés, il nous faut recourir à la sagacité d'un autre guide.

« Il n'existe, écrit Herman Grimm, qu'un seul portrait reproduisant à quelques années de distance le modèle de cette jeune femme, et je me hâte d'ajouter que la peinture est dans un état des plus lamentables; mais n'importe, craquelée et ravagée comme elle est, on y sent la main de Raphaël, et vous y saisissez distinctement, en même temps qu'une certaine ressemblance avec le portrait du palais Barberini, un air de famille très caractérisé avec le type de la *Madone de Saint-Sixte* et de la *Vierge à la Chaise*, de telle sorte que l'esprit arrive involontairement à cette conclusion qu'il s'agit bien en effet cette fois, de la femme aimée par Raphaël pendant de longues années et reproduite à différents âges. »

Jadis en la possession de M. Kestner, conseiller de

légation à Rome, cette toile a passé à ses héritiers et fait aujourd'hui partie de la belle collection italienne qu'on peut voir à Hanovre. A l'exemple de la jeune femme du palais Barberini, celle-ci porte une écharpe enroulée autour de la tête, même nuance de cheveux, même cou délicat, mêmes traits avec quelque chose de plus fin partout, de plus mûri, de plus intellectuel. Les mains retiennent une pelisse librement jetée sur les épaules et laissent la poitrine à découvert; à l'entre-bâillement de la chemise, très basse, entre les deux seins, une chaîne d'or glisse et plonge.

Mais enfin cette belle dame, quelle est-elle? celle que le banquier Chigi faisait asseoir sur l'échafaudage dressé dans son jardin, celle dont Baviera, le page de Raphaël, fut le serviteur attitré, ou celle qui tenait la maison de l'artiste lorsqu'il mourut?

Fu Rafaello persona molto amorosa, ed affezionata alle donne e di continuo presto ai servigi loro; en d'autres termes : Raphaël fut un seigneur moult amoureux, adorant les dames et toujours prompt à les servir. Vasari, lorsqu'il s'exprime ainsi, doit avoir ses raisons; il sait que, dans les mille bruits qui sont venus à ses oreilles, s'il y en a beaucoup à rejeter, beaucoup sont vraisemblables, et, quelques-uns sont vrais. Il n'entend rien affirmer ni rien nier, il s'en tire très malicieusement en nous enseignant que Raphaël fut un garçon *moult amoureux*. A nous d'en découvrir davantage si nous pouvons, et, lors même que nous le pourrions, quand nous arriverions à dresser jour par jour la nomenclature de ses maîtresses, à nous procurer sur elles, leurs familles et l'anecdote, plus ou moins rapide, plus ou moins originale, de leurs relations, les renseignements les plus certains,

qu'est-ce, à tout prendre, que nous y gagnerions? Assurément peu de chose pour l'étude d'un caractère dont Vasari nous signale d'un trait l'organisation amoureuse; mais trop souvent, hélas! comme l'a si bien dit M. de Maistre, « ce qui suffit ne suffit pas ». Je sais que, s'il y a dans la vie des grands hommes des événements secrets qu'il importe de mettre en lumière, bien d'autres que nous recherchons n'intéressent que notre curiosité. Alcibiade, exilé, subornant à Sparte l'épouse du roi qui l'accueillit; Michel-Ange et Beethoven toujours déçus, malheureux en amour, Musset vivant avec sa maîtresse d'aujourd'hui, le livre qu'il écrira demain, ce sont là des traits utiles à l'explication du développement d'un individu. Tout au contraire, les historiettes de la vie galante du Sanzio ne nous présentent rien que d'accessoire; car, même chez un grand homme ce qui n'est absolument que personnel, ce qui ne se rattache point aux grands partis pris de son existence morale, est de sa nature stérile et caduc et s'en va comme ces feuilles sèches que nul printemps ne verra reverdir; ce qui n'empêche pas qu'on aimerait savoir quelle était cette belle créature que Raphaël « dans une nuit mystérieuse », étreignit entre ses bras et qui, du fond de son cadre du palais Barberini, darde sur vous son regard de flamme. Qu'importe que les renseignements se contredisent, pourvu qu'il y en ait abondance; mais n'avoir où se prendre, qu'une date et quelques vers, quelle ingrate besogne!

IV

J'interroge le portrait du palais Barberini; il me parle, le regard, le mouvement des lèvres, l'attitude,

tout y respire la vie. Insensiblement les sonnets me reviennent à l'idée, et, pendant que je me les récite, la femme en personne m'apparaît, je la vois à minuit se glisser chez son amant, en sortir furtive au premier chant de l'alouette, et c'est elle que plus tard je retrouve au lit du mourant. Quelqu'un a raconté qu'on l'avait vue, affolée de désespoir, se jeter au milieu des funérailles. Ce n'est sans doute là qu'une invention ; mais ces sortes de choses n'ont besoin que d'être une fois dites : vraies ou fausses, l'imagination les adopte et ne les lâche plus. Que cette poussière d'étamines se répande à travers les âges, et ce qu'elle renferme de virtualité productive tient du prodige. Quelques strophes qui nous restent de Sapho n'ont-elles pas servi à reconstituer tout un poème de souffrances et d'éplorations ouvrant sa perspective sur ce rocher tragique d'où l'immortelle énamourée s'élance dans la sombre mer? De même pour Raphaël; à l'idée de ces beaux bras blancs qui lui font un si doux collier, tout un monde d'enchantements et de visions nous assiège, et de ces quatre chansons perdues se dégage un vague roman dont le mystère même répond à la pensée qu'on a de l'existence de Raphaël et du poème de son âme.

CHAPITRE III

Rome sous Jules II et Léon X. — Raphaël et Michel-Ange.
Rapports mutuels.

I

Si agréable que soit la période d'Urbin, il faut vite la traverser, et tendre vers Rome, qui fut la véritable atmosphère de Raphaël. Là, près de Jules II, se développe et grandit son génie. Les impressions de jeunesse, les rapports avec Pérugin et Francia n'ont qu'une valeur accidentelle. La période de formation chez de pareils hommes conserve toujours quelque effacement.

« Regarde Raphaël, et considère comme, en voyant Michel-Ange, il a dépouillé Pérugin. »

Cette parole de Jules II est prophétique.

A Rome seulement, Raphaël commence à respirer, à se mouvoir librement, à sentir la suprême force de sa vocation. Un héritage immense l'y attendait, qu'il saisit d'une main puissante et dont il va se montrer

digne. Peu à peu il s'identifie avec le présent, évoque le passé, prépare l'avenir : je ne parle pas du Vatican, dont il dirige les travaux, c'est la ville même de Rome qu'il rétablit presque dans son ancienne grandeur. Il peint d'abord un mur du Vatican, puis tout l'édifice, puis la cathédrale de Saint-Pierre, puis les maisons, les palais, les églises et finalement s'attaque à la ville tout entière qu'il rêve de rétablir dans son antique royauté. Comme Michel-Ange personnifie la grandeur et la décadence de Florence, ainsi dans Raphaël s'incarne cette idée de souveraine renaissance et de domination universelle sous Jules II et Léon X. Songe rapide et radieux où s'abîma l'existence du jeune héros, qui mourut, on le sait, d'une fièvre dont il fut saisi pendant ses recherches et ses fouilles! Quel autre fond que celui-là donner à sa figure : derrière lui, tout ce qui n'est point Rome, est ombre, il s'en détache. Autant Michel-Ange tient à sa chère Florence, vers laquelle il revient toujours, autant il semble que Raphaël oublie Urbin d'un cœur léger. Non pas qu'il en rougisse, à Dieu ne plaise ! mais il n'a le temps ni l'humeur d'y penser.

Parmi les nombreuses légendes répandues sur Michel-Ange, on en cite une qui nous le représente dans un paroxysme d'élucubration, mettant en croix son modèle, afin d'étudier sur le vif les douleurs du divin martyr et d'en mieux rendre l'expression. Rien de semblable ne se dira de Raphaël, et c'est du côté des tendresses du cœur, de l'ardeur des sens, des fiévreuses aspirations et délicatesses d'une nature pétrie d'élégance féminine et d'orgueil viril, que l'invention prendra carrière. Alors qu'on supposerait que l'histoire du chapeau de cardinal n'est qu'une fable, que pour-

rait imaginer de mieux la fantaisie pour faire ressortir certaines faiblesses d'une organisation nerveuse et prompte à se laisser aller à toutes les fascinations, à toutes les glorioles du moment, la grande gloire par delà l'existence ne suffisant point au voluptueux, au raffiné mondain? Se figure-t-on Michel-Ange briguant la pourpre? Quel pape eût osé seulement la lui offrir? Il y a des natures qui se grandissent par ce qu'elles ambitionnent et d'autres qui sont surtout grandes par ce qu'elles dédaignent. Raphaël aimait les honneurs comme il aimait la richesse et le plaisir. A son activité triomphante et joyeuse, aucun autre théâtre n'eût mieux convenu que la Rome de la Renaissance; il y vécut, aima et mourut en prince. Je ne puis voir *la Transfiguration* sans être ému de ce sentiment de mélancolique admiration qu'on éprouve en entendant le *Requiem* de Mozart; l'une et l'autre de ces deux merveilles évoquent des visions de deuil, et, s'il est vrai que l'œuvre immense de Raphaël soit une symphonie, ce tableau de *la Transfiguration* en serait le *Lacrymosa*. Mais, dans ce deuil que de splendeur! quelle apothéose! Le tableau se divise en deux parties : dans le bas, toutes les misères, toutes les angoisses de la triste humanité; ce père au désespoir, cet enfant que le démon travaille, cette femme tragique superbement agenouillée et dont la prière ressemble à de l'objurgation, ces apôtres aux cœurs pleins de compassion et n'ayant que l'éternel « Je n'y puis rien! » pour réponse au cri de souffrance universelle; puis, là-haut, bien loin dans la lumière et dans l'azur, le Transfiguré montant radieux, souriant, impondérable au-dessus du Thabor! En présence d'une telle œuvre d'art, chacun y va de ses yeux et de

son âme; l'un s'échauffe, l'autre reste froid, celui-ci croit y lire une page des livres saints, celui-là se figure y découvrir une allégorie de la vie même du divin Sanzio.

II

Nous venons de voir Raphaël poète; peut-être quelqu'un se chargera-t-il aussi plus tard d'étudier en lui l'historiographe de Jules II et de Léon X, ces princes dont les peintures du Vatican ne nous offrent qu'un panégyrique de parti pris. Et tout de suite, par exemple, que de réflexions diverses et qu'on voudrait pouvoir développer fait naître en vous, dès l'entrée de la *Stanza d'Eliodoro*, cette splendide scène du pape Léon s'avançant à la rencontre d'Attila! Cette page vous livre tout Raphaël; vous avez, à côté du peintre inimitable, le Raphaël historiographe et courtisan; dans ce chef barbare, entouré de sa cavalerie tumultueuse, se résume le type des envahisseurs de la ville éternelle, qu'ils s'appellent Attila, Alaric, Odoacre. C'est l'histoire idéalisée de ces époques de migration et de dévastation. Maintenant, regardez ce pape, qui, d'un geste exprimant à la fois l'exhortation et la menace, étend sa main vers le roi des Huns, et vous reconnaîtrez en lui Léon X en personne; mais surtout ne vous demandez pas quelle transformation cette face épanouie et bien nourrie du portrait a dû subir pour s'élever ainsi au caractère de la tragédie épique; c'est le secret de Raphaël peintre de portraits et peintre d'histoire ou plutôt historiographe, de cette rare et surfine nature d'artiste, de poète, de prince et de courtisan! Il y aurait eu là matière à un beau cha-

pitre que Passavant s'est empressé de ne pas fuire et pour cause. Tout le monde sait à quel point les critiques d'art sont des gens susceptibles et jaloux de la prérogative qu'ils s'arrogent. Cette fougue d'émulation les honore, et l'on ne demanderait pas mieux que de respecter leur *spécialité*, s'ils consentaient à n'en point sortir. Dressez des catalogues, allez au fond d'une monographie, soyez spécialiste tant qu'il vous plaira ; mais, du moment qu'il ne vous a pas convenu d'en apprendre davantage, ne quittez point ce fameux domaine où personne que vous n'a le droit de mettre le pied. Affirmer que Passavant ignore l'histoire serait beaucoup ; il doit avoir lu Guichardin ; mais la banalité de ses jugements, sa manière de voir tout en beau, ne vous laissent aucune illusion. Il ne lui suffit pas de faire de Raphaël un Éliacin, de supprimer, de nier ce qui ne s'accorde point avec ce type tout candide et virginal[1], voilà que, par ses soins, Jules II devient un pacificateur des nations, un réformateur des mœurs, et que nous apprenons à saluer dans Léon X un de ces princes qui sont la droiture en personne et n'emploient la fourberie qu'à regret et lorsque la méchanceté de leurs ennemis les y contraint.

« Quand on étudie la marche des affaires et celle des hommes dans ce curieux XVI[e] siècle, on doit ne jamais oublier que la politique eut alors pour élément

1. Quiconque a fréquenté les bibliothèques d'Allemagne doit avoir connaissance d'un élégant petit volume sans nom d'auteur et portant ce titre : *Épanchements de cœur d'un Religieux, ami des arts*. Ce livre a pour date l'an 1797 et pour frontispice une tête de Raphaël absolument imaginaire avec de grands yeux extatiques, des lèvres sensuelles, un col de cygne, long, effilé. C'est ce type, si cher aux romantiques, de jeune et intéressant poitrinaire que Passavant semble avoir adopté.

une perpétuelle finesse qui détruisait chez tous les caractères cette allure droite, cette carrure que l'imagination exige des personnages éminents. » Balzac, qui a écrit ces lignes, n'était pas un historien, mais ce romancier avait comme Stendhal, le sens historique, et souvent ne se laissait aller au paradoxe que par horreur du lieu commun.

C'eût été beau pourtant de nous peindre Rome telle qu'elle était lors de l'avènement de Raphaël, de nous initier à ces travaux de Jules II et de Léon X assainissant, embellissant la cité fruste et barbare des Borgia, semant l'or, suscitant partout le génie et la main-d'œuvre et ne s'épargnant ni efforts ni peine pour remplacer cette agglomération de cavernes par des rues bien tracées et de splendides édifices où circulent librement l'air et la lumière. A cette restauration, Raphaël dédia ses plus belles années, qui furent celles qu'il vécut à Rome, — période de jeunesse et de maturité que l'art et les amours emplissent tout entière et dont ni préoccupations politiques ni retours chagrins ne viennent, comme chez Michel-Ange, altérer la sérénité.

III

Lorsque Raphaël mourut, Michel-Ange était à Florence; l'histoire et la chronique ne nous entretiennent que de l'antagonisme de ces deux hommes; le fait est que, tous deux luttant pour la suprématie, ils ne pouvaient ni s'aimer ni se haïr. Ils imitaient ces héros des anciens poèmes, qui, dès qu'ils se rencontrent, se mesurent, se combattent, et joutent à

qui restera maître du terrain. Demander de la modération à de pareils champions, quelle idée ! L'un et l'autre s'accorderont à placer l'art des anciens au-dessus du leur; quant à se voir mis en parallèle avec des contemporains, jamais ils ne le souffriront. On raconte qu'un jour Goethe et Tieck devisaient ensemble de bonne amitié, Tieck, dans l'entraînement de la conversation, osa se comparer à son interlocuteur, mais celui-ci l'arrêta court :

— Te comparer à moi, s'écria-t-il, mon cher Tieck? songe donc une fois pour toutes qu'il y a de toi à moi juste la même distance qui me sépare, moi, de Shakspeare !

Lorsque deux personnages comme Raphaël et Michel-Ange sont en présence, il n'est pas besoin de commentaires ni d'anecdotes, observons leurs tempéraments, leurs caractères, allons au fond de l'homme et de l'artiste; figurons-nous le théâtre où leur activité se développe, cette Rome, centre de la politique et des arts, et tout de suite le spectacle de leurs rapports réciproques va se coordonner à nos yeux de soi-même, comme on voit les scènes d'un drame se dégager dans notre esprit d'une forte et sérieuse conception des caractères.

Qui voudrait parler ici de ces haines ignobles, nées de l'étroitesse de cœur, croire à ces méconnaissances résolues des natures médiocres qui se cachent les yeux de leurs mains pour ne pas admirer?

« Raphaël, aurait dit Michel-Ange, ne possède rien par génie et doit au travail tout ce qu'il est. »

Eh bien, cette parole eût-elle été prononcée, quel sens injurieux ou simplement défavorable contiendrait-elle? Et comment un homme qui savait aussi

pertinemment que Michel-Ange le prix du travail, comment un tel ouvrier, un tel maître, s'y prendrait-il mieux pour louer quelqu'un ? Feuilletez les poésies de Michel-Ange, lisez son histoire dans Vasari et Condivi, vous avez le sentiment d'une vaste et prodigieuse existence tristement parcourue dans l'isolement; passez en revue les artistes contemporains, renseignez-vous près de leurs biographes, et vous serez frappé de l'influence énorme qu'il exerce sur tous, et de l'incalculable faculté de rayonnement que possédait ce grand misanthrope. *Guarde l'opera di Rafaele che, como vide le opere di Michelagnolo, subito lassò la maniera del Perosino e quanto più poteva si accostava a quella di Michelagnolo.* Ces paroles. déjà citées, sont de Jules II, qui, tous les deux, les avait fait venir à Rome, et disent assez haut que Raphaël n'essaya point de se soustraire à la contagion. Et, quand elles ne le diraient pas, *l'École d'Athènes* serait là pour en témoigner [1]. Michel-Ange fut le foyer céleste où s'alluma le génie de Raphaël, des sibylles de Michel-Ange sont sorties ces adorables figures de la Poésie, de la Justice, de la Religion, qui décorent la salle de la Signature, comme de ses prophètes sont issus les évangélistes de *l'École d'Athènes*. Est-ce à la tradition d'un Pérugin ou de tout autre maître du passé que vous rattacherez cette intensité de vie, cette science de l'anatomie, cette liberté magnifique de se

1. « *Le Parnasse* et *la Dispute* procèdent encore de l'ancien style; *l'École d'Athènes* est le produit de la défection envers Pérugin et du passage à Michel-Ange. Raphaël commença *la Dispute* en 1508, il y travailla ainsi qu'au *Parnasse* jusqu'à la fin de 1509. A cette époque, et après avoir eu connaissance de la Sixtine, à moitié terminée en 1509, il commença *l'École d'Athènes*; terminée en 1511. »

mouvoir en dehors des types consacrés? Les prophètes et les sibylles sont une nouvelle génération d'idéalités. L'artiste rompt, cette fois, avec la vieille tactique, jette bas les vieilles armes, les vieux uniformes et n'en veut plus qu'à la nature. L'année même où mourait Michel-Ange naissait Shakspeare. Combien d'autres rapprochements ne ferait-on pas? Il créa tout un monde d'apparitions, individualisa, pétrit d'humanité son fantastique, substitua l'émotion vraie à l'ancien canon, et trouva ainsi des effets auxquels nul avant lui, Léonard excepté, n'avait atteint. Et cette liberté, cet élan furieux vers l'avenir et ne permettant plus de retour, — les lui a-t-on assez reprochés? Ces douze années d'études anatomiques ont-elles assez servi à ces braves gens de tous les temps et de tous les pays, qui n'entendent pas être brutalisés par la vue de ce qu'ils appellent les attitudes contournées, veulent que les sibylles ressemblent aux grâces et ne pardonnent pas à Shakspeare de « faire laid », en nous représentant les sorcières de *Macbeth!*

« Raphaël a traversé la chapelle Sixtine. »

Encore une de ces paroles de mauvaise humeur qu'on prête à Michel-Ange, et qui ne sont, en définitive, qu'un témoignage de plus à la gloire de ces deux homériques lutteurs! Beethoven également a traversé l'œuvre de Mozart jusqu'au jour où la septième symphonie ouvrit pour lui l'ère d'absolue émancipation. « Il y a de certains sentiments et de certains styles qui sont contagieux et qui teignent de leurs couleurs tous les esprits, » a dit excellemment Chateaubriand. Le style michelangesque eut cet effet, et, si *l'École d'Athènes* en est sortie, que de composi-

tions célèbres sont à leur tour sorties de *l'École d'Athènes*, dont, pour n'en citer que trois prises parmi les contemporains, *la Réformation* de Kaulbach, l'Hémicycle de Paul Delaroche et le *Triomphe de la Religion dans les arts*, d'Owerbeck, ne sont que des répliques plus ou moins manifestes, répliques où nul personnage n'a l'air de se soucier du voisin, où chaque groupe forme un a parté sans se relier à l'idée d'ensemble, d'harmonie, tandis que, dès le premier regard, le divin tableau de Raphaël agit sur vous comme un *accord parfait* se prolongeant.

Que les titanides de Michel-Ange aient évoqué les génies de Raphaël, que l'idéal féminin nous soit ainsi apparu sous un double aspect, que la force ait engendré la grâce, où voir l'imitation dans tout cela, et n'est-il point permis d'admettre une communauté d'inspiration suprême amenant des résultats divers? Lorsque je pense à Beethoven passant sa vie à fuir les hommes, qu'il aimait d'un amour si profond, je m'explique l'âpre rudesse et les coups de boutoir du grand Florentin. Il n'était pas de ceux que la destinée caresse et que des nuages ouatés emportent doucement vers les cimes. Rude à ses pieds fut la hauteur, et les sentiers qu'il gravissait durent être déblayés pierre à pierre. De là ces façons bourrues, ces airs de sanglier qui se rembûche.

Un jour que Jules II, l'interrogeant sur quelque ouvrage en train d'exécution, lui demandait quand il aurait fini, *Quando potro*, répondit-il brusquement; le pape alors de se fâcher, et, furieux, de menacer l'artiste qui, de plus en plus intraitable, continuait à riposter jusque sous le bâton : *Quando potrò, quando potrò!* Une autre fois, se croyant frustré

dans un règlement de compte, il accourt au Vatican, veut parler au pape, qui le fait jeter à la porte; fou de haine, il rentre à la maison, écrit une lettre endiablée, vend au juif tout ce qu'il possède et quitte Rome. Jules II dépêche après lui ses cavaliers; coursiers et messagers se succèdent, Michel-Ange reste inflexible, et, toujours grondant et grommelant, gagne Florence. Ordre d'extradition signifié à la seigneurie, l'artiste refuse d'obéir ; mais, la colère du pape l'inquiétant un peu, il songe à se retirer chez le sultan, qui l'invite à venir à Constantinople lui construire un pont sur le Bosphore ; à la fin cependant, on le persuade de se rendre à Bologne pour s'y rencontrer avec Jules II. Il arrive, et pendant qu'il se débotte, on vient l'avertir que Sa Sainteté l'attend au palais des Seize. Introduit en présence du pape, Michel-Ange fléchit le genou :

— C'est donc à nous, s'écrie alors Jules II en le regardant de travers, — c'est donc à nous, maintenant de venir te chercher?

Michel-Ange implore son pardon, mais en toute franchise et dignité; le pape hésite, et c'est ici que la scène évolue et tourne au burlesque. L'évêque chargé d'amener Michel-Ange, jugeant à propos d'intervenir et de l'excuser, fit alors cette observation remarquable : que les artistes étaient, pour la plupart, des ignorants et des gens incapables de comprendre quoi que ce soit en dehors de la pratique de leur art, ce qui devait valoir à celui-ci l'indulgence de sa Sainteté; — et le bonhomme eût, selon toute apparence, continué sur ce ton-là, si le pape, donnant à son indignation un autre cours et virant de bord, ne se fût écrié : « L'ignorant, imbécile, c'est toi, qui te per-

mets d'insulter cet homme et de lui dire ce que, moi, je n'oserais. Trêve d'éloquence et va-t-en au diable! » Ce pontife rageur, batailleur, crossant tout le monde, et l'homme de génie qui lui tient tête, et le sot qui vient imprudemment fourrer son doigt entre l'arbre et l'écorce, c'est du comique à la Molière, et, puisque nous sommes en Italie, j'ajouterais à la Cimarosa.

IV

Jules II avait travaillé pour la papauté, Léon X, qui lui succède, travaillera pour sa famille.

Ce fils de Laurent le Magnifique, en arrivant au trône de saint Pierre, ne pouvait faire moins que protéger à son tour dans Michel-Ange la créature de son glorieux père et l'enfant de Florence.

Non loin du cloître des dominicains de Saint-Marc et dans le voisinage de leur maison de ville, les Médicis avaient un grand jardin où Laurent s'était complu à rassembler des statues, des bas-reliefs et toute sorte de fragments antiques, à lui venus par héritage et par acquisition. Ce jardin joue un peu dans l'histoire de la Renaissance le rôle des platanes d'Académus : sculpteurs, peintres, musiciens et poètes s'y donnaient rendez-vous [1], les uns dessinant d'après le

1. Michel-Ange avait à cette époque environ dix-sept ans, et Laurent lui permettait d'avoir dans sa poche la clef de ce jardin ou de cette école des beaux-arts en plein air, que fréquentaient en même temps les élèves de Ghirlandajo et le jeune Torrigiano, de qui Michel-Ange, dans une querelle de *rapins*, reçut au milieu du visage ce coup de poing historique dont l'écrasement de son nez porta depuis témoignage sa vie durant. A la suite de ce bel exploit, provoqué par un sentiment de ri-

modèle, les autres étendus dans l'herbe et discourant à l'ombre des pins au murmure des fontaines. Là se rencontraient Pic de la Mirandole et Savonarole; là, Squarcialupi rêvait à des combinaisons harmoniques tandis que Michel-Ange scandait un sonnet pour sa maîtresse, celui-ci par exemple, d'allure toute juvénile et s'enlevant allègrement sur le fond grisâtre à l'ordinaire de ses poésies :

Combien ce cercle d'or est heureux de presser
Ainsi tes cheveux blonds, et quelle joie encore
Ne ressent-elle point, la fleur qui le décore
D'appuyer à ton front comme un premier baiser!

Heureuse la tunique avide à t'enlacer.
Qui de ses plis charmants te revêt dès l'aurore
Et laisse à nu ton col qu'un rayon du jour dore
Et, qu'un flot de cheveux s'amuse à caresser;

Et fortuné surtout, divine créature,
Le ruban qui s'enroule autour de ta ceinture,
Et te voyant rêver, va soupirant tout bas:

« Oh! laisse-moi toujours te serrer et t'étreindre,
Laisse-moi sur ton sein, ma beauté, sans rien craindre,
Je ne suis qu'un ruban, mais si j'étais un bras...[1] »

Ces vers, pour l'agréable humeur et l'air de jeunesse, pourraient être du Raphaël des sonnets; ce qui prouve que, dans le monde du XVIe siècle, les caractères n'étaient point tout d'une pièce ainsi que souvent on

valité, Torrigiano dut quitter Florence, et la faveur de Michel-Ange ne fit que grandir. Il habitait au palais, mangeait à la table du prince et touchait une pension mensuelle de cinq ducats, tandis que son père était placé dans les douanes.

1. Cette réticence finale fait songer au cygne de *Léda*, qui, lui aussi, bat des ailes au-devant de la Beauté, et ne dit pas tout ce qu'il désire. Curieux rapprochement, et que nous sommes loin du Michel-Ange de la Sixtine! Mais la Renaissance a ce double courant.

incline à le croire, et que, si les efféminés savaient être virils, les plus austères étaient également très capables de *sacrifier aux grâces* par moments.

Les souvenirs de Florence, du *bell'ovile* paternel, comme dit Dante, recommandaient donc Michel-Ange à la faveur de Léon X, et dès lors Raphaël et lui occupèrent un rang exceptionnel. Raphaël menait le train d'un grand seigneur : il avait de l'argent, une escorte, un palais construit par Bramante; et Michel-Ange, pour ne marcher environné ni de cet éclat ni de ce prestige, n'en exerçait pas moins, sur tout ce qui se rattachait aux arts, une autorité souveraine, une vraie royauté dont l'investissaient l'indépendance et la majesté de sa personne. Raphaël mort, il se trouva seul sans que l'ombre d'un rival ou d'un compétiteur vînt l'offusquer. De cette période, qui dut être la plus heureuse de sa vie, on sait peu de chose. C'est seulement en 1527 que nous le revoyons, mais alors sur le seuil de l'âge, se mêlant aux événements qui, pendant une longue suite d'années, vont le disputer à ses travaux, et, tandis que tout meurt à ses côtés, ne se détournant pas de son chemin, imperturbable comme ces géants de pierre que sa main créa.

VICTORIA COLONNA

ET MICHEL-ANGE

CHAPITRE PREMIER

Le sac de Rome. — Michel-Ange au siège de Florence.

I

Après Léon X, Clément VII, encore un Médicis, mais dépourvu de toute grandeur d'âme et de tout génie, n'ayant de sa famille que les vues intéressées, en un mot celui-là même qui des hauteurs du château Saint-Ange assista dans sa rage impuissante au spectacle du sac de Rome par les Espagnols et les Allemands de Charles-Quint.

Ce n'était point assez des attentats commis sur les habitants, l'art aussi eut ses massacres : des merveilles d'or et d'argent fondues, les monuments mutilés, les collections dévastées, tous les objets précieux, toutes les valeurs au pillage ! Les salles du Vatican peintes par Raphaël furent incendiées, et les figures que la flamme épargnait, les soldats leur crevaient les yeux à coups de pertuisane ! A vingt ans de là (trente ans

après la mort de Raphaël), Titien, visitant Rome et voyant l'œuvre de restauration infligée à ses travaux: « Quel odieux gâcheur a fait cela ? » s'écria-t-il.

Clément essaya d'abord de se défendre. Il faut lire dans les *Mémoires* de Cellini le vivant tableau de ce qui se passa au fort Saint-Ange. La population houleuse, prise d'effarement à l'aspect de l'avant-garde ennemie. Sur les créneaux de la citadelle se tient le pape, et près de lui Benvenuto Cellini épaulant son arquebuse qu'il dirige contre les impériaux. Tantôt nous assistâmes au sauvetage des joyaux sacrés qu'il arrache de la tiare et coud dans la doublure des vêtements du pape; et maintenant vite aux fourneaux qu'on improvise pour fondre l'or en lingots! Cependant les vivres viennent à manquer; courage! On aperçoit au loin le duc d'Urbin; hélas! triste confédéré qui se retire sans coup férir! Le pape se rend prisonnier; sa bannière tombe, et les Espagnols arborent les couleurs de leur maître.

Au cours de ces événements, Michel-Ange était à Florence, où régnait un mécontentement général que des émeutes intermittentes faisaient passer de l'état chronique à l'état aigu; la nouvelle de la prise de Rome met le feu aux poudres, on chasse les Médicis, la république est rétablie. C'était compter sans la réconciliation du pape avec l'empereur, devenus en peu de temps les meilleurs amis du monde. Vainement l'intérêt de l'Italie et la politique de ses prédécesseurs conseillaient la résistance, Clément VII courba la tête et se soumit. Ce même Clément VII, qui n'a pas d'ennemi plus cruel que Charles-Quint, lui fait la cour pour pouvoir placer Alexandre de Médicis à Florence, et Charles-Quint donne sa fille à ce bâtard du pape.

Le Médicis ne voyait que Florence, et pour lui Rome ne venait qu'en seconde ligne. Qu'était-ce que l'indépendance de la papauté contre la possession garantie de Florence? Les mêmes troupes qui, après avoir dévasté Rome, s'étaient dirigées sur Naples furent rappelées en Toscane pour s'y tenir à la disposition du pape, et de ce jour date la lutte dont le terme fut aussi la fin de la liberté florentine.

II

Il importait à Charles-Quint de supprimer cette république indépendante, toujours prête à se déclarer pour la France, qu'il exécrait, et de mettre à sa place une maison souveraine relevant directement de lui. Une partie de la bourgeoisie, plus circonspecte et pressentant le tour que les choses allaient prendre, inclina dès l'abord du côté des négociations; mais les plus violents ne tardèrent pas à l'emporter. Il fut donc résolu qu'on se défendrait jusqu'à la mort. A la tête des belliqueux se signalait surtout Michel-Ange, rompant en visière aux souvenirs d'un passé qui le rattachait aux Médicis et quittant ses protecteurs de la veille pour se ranger parmi leurs ennemis. Trois ans dura la bataille, à travers toutes les manœuvres de la trahison, tous les coups de force et tous les artifices de la diplomatie.

Manœuvres, coups de force, artifices, autant d'huile versée sur le feu. Les passions s'irritent, s'entrecroisent, les caractères se développent en intensité, en grandeur. L'Italie crevait de talents, d'audace, de science, de poésie, de richesses, de galanterie, quoique

déchirée par de continuelles guerres intestines, et quoiqu'elle fût le rendez-vous de tous les conquérants qui se disputaient ses plus belles contrées. Quel émouvant spectacle que celui d'un peuple qui lutte et meurt pour sa liberté! « Italiens contre Italiens, » a-t-on dit : rien de moins juste. Les Italiens qui défendent la ville sont des Florentins d'antique souche, solidement appuyés sur le sol national ; ceux qui l'attaquent sont confondus avec des Espagnols et des Allemands et forment le ramas impérial.

Michel-Ange faisait partie du conseil de guerre, et tout de suite il voulut qu'on s'occupât des fortifications ; Capponi, le premier des trois gonfaloniers, émit l'avis contraire ; à l'en croire, aucun péril prochain ne motivait une aussi grave démonstration. Capponi était de la faction des aristocrates, qui se déclarait contre l'alliance avec la France, politique du parti adverse. Et, cette alliance ainsi que les fortifications étant votées, il lia sur-le-champ de secrètes intelligences avec le pape et s'efforça d'entraver les travaux de Michel-Ange. Ainsi, tandis qu'à Pise, à Livourne, celui-ci construisait des redoutes, tandis qu'il consolidait la défense de Ferrare, Capponi faisait à Florence interrompre les opérations et mettre de côté le matériel. Un tel état ne pouvait se prolonger ; Capponi fut renversé, et Carducci, son successeur, eut beau s'évertuer, Florence n'en fut pas moins réduite à repousser avec ses seuls moyens d'action le double assaut d'un pape résolu à soumettre la ville à tout prix et d'un empereur réputé le plus puissant prince de l'Europe! Épisode digne de remarque, Catherine de Médicis, alors âgée de neuf ans, était restée comme otage aux mains des patriotes, et Clément VII, son oncle de la main

gauche, ou, pour parler plaisamment la langue de Brantôme, *son oncle en notre dame*, l'ayant fait réclamer, un nommé Baptiste Cei demanda qu'elle fût exposée entre deux créneaux au feu de l'artillerie ennemie. Bernard Castiglione alla plus loin, et, dans un conseil tenu pour aviser à terminer les affaires, il déclara que, loin de remettre Catherine au pape, on devait la livrer aux soldats pour la déshonorer. A neuf ans, une Italienne a de la mémoire. Il est donc permis de croire que, plus tard, les impressions ressenties pendant ces jours d'épreuves eurent leur contre-coup, et que l'héritière des Médicis, une fois en possession du pouvoir royal, ne négligea pas une occasion de se ressouvenir de l'outrage infligé à la jeune fille.

III

Ce n'était plus qu'une question de temps et d'argent. Néanmoins, lorsque Michel-Ange revint de Ferrare, les affaires n'étaient pas encore si désespérées. On attendait toujours l'intervention de la France et de Venise, on se flattait même de traiter directement avec Charles-Quint en laissant le pape de côté, sans compter qu'on avait pleine et entière confiance dans l'armée de Malatesta Baglioni, général de la république. Michel-Ange courut aux remparts de San-Miniato. C'était, nous le savons, un de ces hommes au service comme à la hauteur de toutes les circonstances. Peintre, sculpteur, architecte, poète, il fabriquait lui-même les outils qui lui servaient à travailler le marbre ; à Carrare, il s'improvisait casseur de pierres, inventait, menuisait ses échafaudages pour la chapelle Sixtine;

et se construisait des machines pour le transport et le dressage de ses statues. L'heure présente réclamait un ingénieur, et Florence en lui eut son Vauban[1]. A peine descendu des remparts de San-Miniato, il se remettait à peindre sa *Léda*, se reprenait en cachette à ses études pour le tombeau des Médicis, laissant l'art et la politique se combattre et se contredire en sa personne, et ne souffrant aucune gêne d'immortaliser comme sculpteur ces ennemis contre lesquels il défendait la liberté de sa patrie.

Cependant les troupes espagnoles s'avançaient sous la conduite de Philibert d'Orange, et Malatesta Baglioni devait les rencontrer à mi-chemin devant Pérouse. Alors insidieusement le pape intervint. Clément VII connaissait les prétentions de Malatesta sur Pérouse; il eut l'air de les accueillir, promettant d'ailleurs que Florence serait épargnée, et le général se replia; même jeu devant Arezzo, d'où la garnison se retira sans résistance. La ville, ainsi découverte, n'avait qu'à pourvoir elle-même à sa défense. Les soldats, tant citoyens armés que mercenaires, ne

1. Cette prodigieuse puissance de rayonnement, échue en partage aux grands artistes de la Renaissance, est un fait désormais trop connu pour qu'on y insiste. Peut-être cependant n'était-il pas sans intérêt de le voir une fois pris sur le vif en pleine histoire. Michel-Ange, né en 1474, mort en 1564, passe, tant à Florence qu'à Rome, soixante ans au centre de tous les travaux; ses œuvres capitales : — les fresques de la chapelle Sixtine, le tombeau des Médicis dans l'église Saint-Laurent, son plan de la cathédrale de Saint-Pierre, son *David* de la place du marché à Florence, son *Moïse* du monument de Jules II, — suffiraient seules à remplir une vie d'artiste, et tout cela ne comprend qu'une partie de son activité, entraîné qu'il est par son tempérament vers toutes les querelles politiques et religieuses qui passionnent l'Italie et le siècle.

manquaient point; ce qui faisait défaut, c'étaient les vivres. La famine d'abord, puis la peste, et, brochant sur le tout, l'exaltation, le fanatisme des combats suprêmes. Si Florence fût ainsi tombée, sa chute, comme telle catastrophe de l'ordre naturel, n'aurait au moins rien eu que de lamentable; mais la trahison s'y mêla comme il fallait s'y attendre dans un pays où la trahison était un principe d'État. N'oublions pas que nous avons affaire à une politique dont Machiavel avait dressé le code, et que l'histoire de ces temps rapportée au point de vue de la probité paraîtrait un roman impossible. Le général au service de Florence, après avoir dûment stipulé la validation de ses droits sur Pérouse, s'entendit avec le pape pour lui livrer la ville qu'il avait à défendre. Michel-Ange pressentit le coup : sa position de membre du conseil le mettait à même de voir clair dans les actes de ce fourbe; l'évacuation d'Arezzo, survenue au lendemain de l'abandon de Pérouse, ne laissait subsister aucun doute. Baglioni se jette dans la ville avec ses troupes, la bourgeoisie s'émeut, on se sent perdu, et la populace demande à grands cris la restauration des Médicis.

Florence est aux mains des traîtres et des insurgés; Michel-Ange sait ce qui l'attend au retour de ses anciens maîtres, et, pour leur épargner dans l'avenir le remords d'avoir fait pendre un si grand homme, il monte à cheval et s'enfuit au galop avec deux de ses amis. Ordre était donné de ne laisser sortir personne; quelques gardes pourtant le reconnaissent.

« C'est Michel-Ange ! s'écrient-ils, un des Neuf! » La porte aussitôt s'ouvre devant lui, et le voilà gagnant la montagne et courant sur Venise.

Deux sonnets dédiés à Dante, qui se retrouvent dans ses poésies, semblent se rattacher à cette date ; peut-être les écrivit-il à cheval à travers monts, ou peut-être à Venise dans sa retraite, d'où les prévenances multipliées du doge et de la noblesse ne réussirent pas à le tirer.

« Ingrate patrie ! éternelle empoisonneuse de ton propre destin, tu ne te lasseras donc point d'abreuver de la pire amertume le cœur de tes meilleurs enfants ? Et, s'il en faut une preuve, je dirai son exil sans exemple, l'infâme exil d'un homme dont la grandeur dépasse tous ceux qui jamais ont vécu sur cette terre ! »

Ainsi se termine le deuxième de ces sonnets.

CHAPITRE II

Michel-Ange, Dante et Giotto. — Le tombeau des Médicis.

I

Il aimait, vénérait Dante, et savait par cœur des chants entiers de *la Divine Comédie,* l'œuvre la plus inspirée, la plus calculée du génie humain, mortel effort de science et de passion concentrée dont nul mieux que lui n'était né pour s'approprier les résultats. Dante, Giotto, Michel-Ange, trois noms et trois hommes qu'on ne sépare point !

L'essor nouveau imprimé à la vie intellectuelle de la poésie devait passer à la peinture et régénérer l'Italie. Des perspectives inconnues s'ouvrent à l'œil sur les hauteurs comme dans les abîmes de l'existence. Un homme s'est rencontré qui de son autorité privée cite à son tribunal le passé, le présent. Aux figures qu'il évoque, — visions de l'enfer, du purgatoire et du paradis, — son jugement s'attache en traits de flamme, impérissables comme les stigmates

de la foudre dans le roc. Giotto reproduit sur le mur d'une chapelle de Florence l'image du jeune Alighieri, et trois vers immortels du *Purgatoire* ont payé la dette du poète; plus tard, le peintre et le poète se rencontrent à Padoue, et Giotto recule effrayé devant cette face émaciée, flétrie, dont les épreuves de l'exil ont déjà fait la médaille d'airain que nous connaissons; enfin, un jour que, travaillant à ses cryptes d'Assise, Giotto s'est endormi, il voit en songe l'esprit de Dante, qui lui indique comment et dans quel ordre il lui faut disposer et peindre ses personnages. Nous avons dit plus haut ce que nous pensions de ces légendes; toutes ont du vrai, même alors qu'elles ne sont que de simples inventions. L'esprit de Dante qui se montre ici dans un rêve, c'est le souffle de poésie qui pénètre, anime et transfigure l'Italie entière. A Florence comme à Sienne, partout se montre à nous l'épopée mystique représentée en fresques merveilleuses sur tous les murs des couvents, des églises, des *campi santi*. Ce n'est point Raphaël qui jamais eût oublié cette grande figure de Dante : regardez plutôt *la Dispute, le Parnasse;* et Michel-Ange, qui mieux que lui s'en inspirera? qui d'une main plus large remuera l'infini domaine de son puissant compatriote? Le Caron du *Jugement dernier* n'emprunte au paganisme que son nom et relève, pour tout le reste, de la démonologie catholique; c'est un vrai diable de la troupe de Satan :

« Caron, diable d'enfer, les attire autour de sa barque par le flamboiement de ses yeux et frappe de son aviron quiconque essaye de monter à l'abordage. »

Tel est le Caron décrit par le poète au troisième chant de l'*Inferno*, tel aussi celui de Michel-Ange:

voyez les yeux! *Occhi di brazia!* Pas un trait ne manque à l'effroyable exactitude du tableau, la copie vaut l'original.

« Le jour où l'art italien cessera de marcher avec Dante, l'art italien cessera d'être, » disait le grand peintre Cornelius. Pendant que Léon X vivait encore, les Florentins voulurent qu'on leur rendît les cendres de l'illustre proscrit, et même à ce sujet fut adressée au pape une requête que Michel-Ange apostilla dans ces termes :

« Moi, Michel-Ange, je me joins au vœu public, m'engageant à construire au divin poète et dans une place d'honneur un monument digne de lui. »

L'entreprise n'eut pas de suite, la précieuse relique ne pouvant être retrouvée et les fouilles de Ravenne n'ayant rien produit.

II

Pour Michel-Ange aussi, l'heure de la proscription était venue; à son tour désormais de « monter l'escalier de l'étranger ». Il allait comparant sa destinée à celle du poète, et ce rapprochement l'aidait à se réconforter. Venise ne le conserva pas longtemps. Bientôt un vif regret le prit d'avoir quitté Florence, et, renseigné sur l'état des esprits dans la cité de l'Arno, il résolut d'y rentrer pour prendre part aux derniers efforts de la défense; mais, hélas! à quels nouveaux désastres il assista. Revenu en novembre 1529, il vit, au mois d'août de l'année suivante, la ville choir définitivement. Jusqu'au dernier moment. on avait espéré le secours du roi de France; une

pareille intervention eût tenu du miracle, tous le savaient, et pourtant, lorsqu'en juillet 1530 la nouvelle se répandit que François Ier avait, à leur retour de Madrid, embrassé ses enfants à Bordeaux, les cloches emplirent l'air de leurs sonneries, et des hymnes d'actions de grâces s'élevèrent de toutes les églises.

La peste néanmoins faisait rage, la famine aussi: on avait mangé les chevaux et les chats, on mangea les rats; 8,000 citoyens et plus de 16,000 soldats étrangers avaient péri. Le 6 août, les portes s'ouvrirent au vainqueur; la capitulation stipulait une amnistie générale; mais où sont les actes qui jamais ont préservé les biens et la personne des vaincus? La restauration des Médicis s'accomplit sous de sanglants auspices; les loups rentraient les dents longues et la griffe aiguisée d'avance: on rechercha les chefs du mouvement, ceux dont on parvint à s'emparer furent mis à mort; Michel-Ange, qu'un pareil destin menaçait, n'y échappa qu'en se dérobant. Il se tint caché, selon les uns, chez un ami, et, selon une tradition de la famille Buonarotti, dans le clocher de San-Nicolo-oltra-Arno; il attendit là que la colère de son ancien bienfaiteur eût jeté ses feux.

Le Pape voulait sa perte: il reprochait à Michel-Ange non seulement d'être un des plus violents entre les insurgés, mais aussi d'avoir poussé le peuple à démolir le palais des Médicis, accusations et mensonges qui bientôt se dissipèrent. Le pape ne se ressouvint plus alors que du grand artiste, et lui offrit de rentrer en grâce avec les appointements d'autrefois, à cette seule condition que Michel-Ange se reprendrait à travailler au monument des Médicis; le pacte fut exécuté: l'artiste quitta son trou de muraille et retourna silen-

cieusement à l'ancienne tâche désormais poursuivie sans relâche. Il ne mangeait, ne dormait plus, souffrait de vertiges, ses amis craignaient pour ses jours. Un vers de lui nous peint le sombre état de son âme. Il venait de terminer sa statue de *la Nuit* assise à la fois et couchée, cet admirable corps de femme qu'enveloppe un repos si profond et dont le spectacle vous rappelle ce mot du vieil Homère : « Le sommeil dénouait ses membres. » La jambe s'étire un peu, le bras s'appuie dessus, et sur le dos de la main ployée s'incline le visage aux yeux clos ; une tresse de cheveux s'épand du cou et des épaules sur la poitrine ; aucun vêtement, point de voile !

La nuit, si mollement à tes yeux révélée,
O passant ! dans le marbre un ange l'a taillée ;
Elle est vivante et dort ; éveille-la
(Si tu m'en crois), — elle te parlera !

Quelqu'un ayant, selon la mode italienne, inscrit ces vers sur la statue exposée en public, Michel-Ange répondit en faisant parler son œuvre même :

Oui, bien me prend d'être endormie,
Et mieux d'être de pierre, aussi longtemps, hélas !
Que chez nous règneront la honte et l'infamie.
N'entendre et ne voir rien est tout ce que j'envie.
Qui que tu sois, passant, ne me réveille pas,
Et, si tu m'as comprise, parle bas !

Lui pourtant, il osait parler haut et même refuser, comble d'audace ! refuser son concours au duc Alexandre, personnage haineux et vindicatif, qui tenait à le voir diriger les travaux de la nouvelle citadelle de Florence. C'est vrai qu'alors Michel-Ange était à Rome ; mais le prince avait le bras long, assez long pour l'at-

teindre à distance, d'autant plus que refuser le duc Alexandre, c'était aussi bien refuser le pape. Il se peut, en outre, que Michel-Ange se sentit de force à tout affronter, soutenu comme il l'était par le crédit dont il jouissait près du saint-père.

CHAPITRE III

Retour à Rome et rentrée en grâce. — Propos d'atelier. — Les princes de la Renaissance et ceux d'aujourd'hui. — Michel-Ange et Beethoven. — La rencontre avec Vittoria Colonna.

I

Clément VII l'avait en faveur extraordinaire ; il travaillait couvert devant le pape, ne se rendait au Vatican que lorsque tel était son bon plaisir, et Clément ne se risquait en sa présence qu'avec discrétion.

Un jour que, pour se donner un avant-goût de l'œuvre en train d'exécution, il s'était glissé à pas furtifs dans l'atelier, Michel-Ange, du haut d'un échafaudage qui le dérobait aux regards de l'auguste visiteur, lui décocha comme par mégarde une planche qui pouvait l'assommer. On sait l'emportement du farouche artiste lorsque Bramante s'introduisit dans une salle que Michel-Ange décorait. C'était, à son gré, commettre un crime que de violer le silence et le mystère de l'enfantement. N'avait-il pas inventé de se coiffer

13.

d'une espèce de phare pour pouvoir travailler la nuit! Comme ces grelots que les fous de cour mettent à leur bonnet, il attachait à son chapeau tout un appareil de luminaire. Vasari nous raconte qu'il le surprit une fois dans cet accoutrement ; mais l'importun en fut pour ses frais de curiosité : au premier pas qu'il entend près de lui grincer sur le sable, le ver luisant éteint sa lanterne; ainsi de son flambeau ou de son chapeau fit Michel-Ange, et Vasari demeura coi dans une chambre obscure.

Cet homme-là ne se dérangeait pour personne, pas même pour le pape, qu'il traitait en égal et rudoyait selon la circonstance. « Ote-toi de mon soleil, » ce mot de Diogène pourrait être de Michel-Ange, et celui auquel il l'aurait adressé se le fût tenu pour dit. Cœur généreux, parole acerbe, selon qu'il voyait, il prononçait, et c'était presque toujours les défauts qui lui sautaient aux yeux. Un autre Florentin, que notre époque a pu connaître et qui certes eût à bon droit invoqué l'illustre descendance, Cherubini, jamais ne sut résister à cette démangeaison de lâcher un cruel sarcasme. Quant à Michel-Ange, il était féroce.

« C'est une vraie pitié que ta Pitié, » disait-il à je ne sais quel statuaire ; et, parlant au fils de Francesco Francia, jeune et bon garçon, il le chargeait de ce message tout aimable pour l'auteur de ses jours :

« Dis à ton père de ma part que les enfants qu'il fait sont mieux que ceux qu'il peint. »

N'oublions pas non plus son propos célèbre sur Titien :

« C'est un coloriste; mais quel dommage qu'il ne sache pas dessiner! » Propos amer dont Händel se souvint plus tard au sujet de Gluck.

Il est vrai que cette langue, souvent si prompte à la satire, s'est aussi, chez Michel-Ange, presque toujours trouvée prompte à l'éloge :

« Ces portes-là mériteraient d'être les portes du paradis ! » s'écriait-il en présence du chef-d'œuvre de Ghiberti ! Mais sa franchise n'épargnait personne, et ce qu'on ne pardonne pas, il mettait à sa façon de dire la vérité une expression d'ironie où se reflétait le sentiment de sa supériorité. Toujours et partout le maître, il se faisait aider par ses élèves, et son atelier alors formait deux camps : le camp des *élus* (ceux qu'il estimait dignes de concourir à sa besogne) et le camp des *réprouvés* ou des incapables ; puis, à certains moments, élus et réprouvés, il chassait tout et peignait seul.

II

Michel-Ange a travaillé sous huit pontificats, et son attitude fut toujours grave, digne, bien que parfois altière et sillonnée d'éclairs. L'empereur, le roi de France, le sultan, Venise et Florence se le disputent. Entouré d'un cercle d'élèves incessamment renouvelé, il représente aux yeux du siècle la souveraineté du grand art, une royauté qui lui valut bien des honneurs publics et des jouissances intimes, mais qu'il dut payer aussi par des amertumes sans nombre. L'envie, qui, sous les traits de ses camarades d'atelier, s'attachait à ses talons dès les premiers pas dans la vie, le harcela jusque dans l'extrême vieillesse. Nous le verrons pendant le règne de Paul IV vouloir se démettre et s'en retourner à Florence pour avoir eu

vent qu'un Pizzo Ligori avait raconté que décidément « le pauvre Michel-Ange était en enfance », et, plus tard encore, une lettre qu'il adresse en 1560 au cardinal di Carpi nous le montre exaspéré de ce qu'on l'accuse de ne plus suffire à sa tâche, et réclamant sa mise en disponibilité dans les termes les plus acerbes.

Rappellerai-je sa joute avec Léonard de Vinci et les misères dont fut traversé son triomphe? Il avait, lui, à peine trente ans, et Léonard touchait à la cinquantaine; l'un et l'autre s'étaient donné pour tâche d'exécuter deux vastes cartons représentant les combats victorieux de Florence avec Pise : œuvres capitales qui semblaient, selon les contemporains, résumer en elles tout l'art italien. La ville s'était divisée en deux camps, il y avait le parti de Michel-Ange et le parti de Léonard de Vinci, ce dernier moins nombreux peut-être et moins prompt à l'escrime, puisque Léonard, à la suite de ce qu'il regardait comme un insuccès, quitta Florence et, de mécontentement, vint en France.

Et dire que, de ces deux merveilles, rien n'a subsisté!

Un envieux confrère, un méchant, le sculpteur Bandinelli, lacéra l'œuvre de Michel-Ange; une nuit, pendant les troubles de l'an 1542, il s'introduisit dans la salle et mit en pièces le carton. Déjà la statue de *David* n'avait-elle pas subi pareil outrage, insultée, assaillie chaque nuit à coups de pierres, et sauvée seulement d'une destruction complète par la protection de sentinelles apostées sur place? Tant d'animosités, d'atroces haines, étaient bien pour incliner une âme à la misanthropie, et, si Florence n'eut pas

cette fois son Timon comme Athènes, c'est qu'il y avait en Michel-Ange des trésors de bonté et que le travail lui faisait tout oublier.

III

Son travail ! il n'avait autre chose en vue; mieux vaudrait dire son idéal, et si bien l'idéal, qu'il se refusait à faire des portraits : copier un individu lui paraissait une tâche inférieure; nous savons aussi comment ce grand atrabilaire détendait parfois ses nerfs. Il se plaisait à causer entre amis, écoutait volontiers un air de viole, et son ironie alors tournait au badinage : dans un de ses sonnets, il se montre couché sur le dos pour peindre un plafond et se divertit à décrire l'effet comique de sa posture; autre part, il consacrera une suite d'*octaves* à raconter comment sa maîtresse s'est logée en son cœur et n'en veut plus sortir, tout cela très simplement et de ce style naïf des anciens maîtres qui se trouve dans telle de ses peintures, *l'Enlèvement de Ganymède*, par exemple : un aigle emporte vers le ciel l'adolescent, tandis que, tout en bas, sur la terre, un pauvre chien aboie en regardant l'immensité où son jeune ami va disparaître. Siècle plein de grandeur et de jeunessse, tout y est en proportion, l'artiste, le monarque, les événements; comme prêtres selon l'Évangile et souverains pontifes selon les apôtres, assurément les Alexandre VI, les Jules II, les Léon X, prêtent à dire, mais qu'on essaye un moment de ne les considérer qu'au seul point de vue d'un Raphaël ou d'un Michel-Ange, quels brillants princes !

« C'est un rare bonheur, a-t-on dit, que la rencontre d'un grand siècle avec un grand génie. » Un homme naîtrait aujourd'hui doué de facultés pareilles, doué de cette puissance indomptable, qu'il ne trouverait rien de ce que cet homme (Michel-Ange) a trouvé: dès lors qu'adviendrait-il? Ici, un parallèle se présente : prenons Beethoven et donnons pour milieu au développement de son génie un autre siècle, prêtons-lui d'autres hommes pour contemporains, sans doute son génie n'en sera ni plus vaste ni plus profond, mais son âme y gagnera de ressentir moins la misère de l'existence. Et, par misère, remarquez que je n'entends point simplement parler du manque d'argent, la vraie misère pour Beethoven fut de vivre méconnu, délaissé du public de son temps, de n'avoir affaire qu'à des princes incapables de le comprendre. Avoir devant soi la haute mer, y naviguer à pleines voiles, lutter contre les vents, la tempête, et toujours, à travers les mille périls qui vous assiègent, garder la conscience de sa force et voir les autres s'agiter à distance dans le sillon que votre barque a creusé, tel fut le sort de Michel-Ange, du divin Michel-Ange, comme on l'appelait! Beethoven n'eut jamais à se mesurer avec le libre océan, il lui fallut, pauvre rameur, louvoyer avec sa galère entre d'étroits courants et souvent rester ensablé; trop fier pour crier au secours et n'attendant rien que de son courage. Ce qui manqua à Beethoven, c'est un Laurent le Magnifique, un Jules II, une Vittoria Colonna. Michel-Ange eut tout cela : nature de granit où « l'éternel féminin » marqua sur le tard son empreinte.

IV

Il venait de terminer les travaux de la Sixtine et commençait à s'engager dans le labyrinthe de tribulations dont le monument de Jules II nous raconte l'histoire, lorsqu'elle et lui se rencontrèrent. Michel-Ange, à cette époque, avait soixante-deux ans, Vittoria quarante-quatre. On a judicieusement observé que, dans les œuvres poétiques de Michel-Ange, s'affirme le côté tendre, et même, si l'on veut, féminin de sa nature, tandis que, dans ses œuvres de peinture et de sculpture, c'est le contraire qui arrive. Autant nous en pourrions dire de son commerce avec Vittoria Colonna. Au nombre de ses poésies, presque toutes dédiées à la noble dame, il en est une où ce caractère de douceur est surtout exprimé : je veux parler de ce sonnet dont une image empruntée à la statuaire a fourni le motif, et dans lequel Michel-Ange se représente comme un modèle de grossière étoffe qui, par l'effort d'une main délicate, va s'amender, s'assouplir et se transformer. Sur le chapitre de leur tendresse et de leur constance mutuelle, Condivi ne tarit pas ; l'élève nous raconte à ce sujet les choses les plus édifiantes : il recevait à chaque instant des lettres pleines de sentiments nobles, et lui-même y répondait par des sonnets pleins d'émotion, si bien qu'elle eut, un jour, à le supplier de modérer ses ardeurs qui venaient les troubler, elle jusque dans ses recueillements du soir, lui dans ses matinées de travail à Saint-Pierre ; mais un tel penchant n'était point de ceux que la volonté gouverne ; et la grande

dame, au cours de ses fréquentes absences, ne se serait pas une seule fois rapprochée de Rome sans se détourner un peu de son chemin pour rendre visite au grand artiste.

CHAPITRE IV

Vittoria Colonna. — Ses ancêtres. — Son mariage, son veuvage et ses élégies.

I

En allant d'Albano à Frascati par Castel-Gandolfo, vous apercevez la petite ville de Marino grimpant sauvage et pittoresque, avec ses toits grisâtres et ses arbres rares, le long d'une de ces montagnes qui enserrent la vallée de la Terrentina et que domine un château féodal aux tours croulantes. Un bois épais, dont il ne reste également plus que les ruines, couronnait jadis ces hauteurs et descendait jusque sur le bord du bassin où dorment les eaux profondes du lac Albano. Là naquit en 1490 Vittoria Colonna.

Origine plus brillante ne se pouvait souhaiter; par sa mère, qui était Feltre, elle appartenait aux ducs d'Urbin, et, pour père, elle avait Fabrizio Colonna, un des tacticiens les plus renommés de son temps, celui-là même que Machiavel, dans ses *Dialogues sur*

l'art militaire des Romains, charge de faire la leçon.

Il faudrait se reporter au sein de la Rome du moyen âge pour apprécier ce que c'était que cette race des Colonna, toujours et partout alors inévitablement mêlée aux destinées de la ville éternelle; dans toutes les querelles de l'empire avec la papauté, de la noblesse avec le peuple, du saint-siège avec les hauts barons, vous la rencontrez, tantôt embastillée derrière les remparts de ses forteresses imprenables, tantôt hardiment tenant la campagne, tour à tour victorieuse, proscrite, excommuniée, et ne pliant jamais ni devant le péril ni devant la mort. Ils se montrent aux jours les plus reculés et déjà formidables aux papes. Au XIIe siècle, le peuple les taille en pièces, démolit leurs donjons, mais sans pouvoir abattre leur puissance; et de même qu'alors, dans ce duel de la croix avec l'épée, l'implacable adversaire de Barberousse, Alexandre III, fulminait contre eux l'anathème, de même il en sera de pape en pape jusqu'au XVIe siècle, où la féodalité perd sa raison d'être au moment que l'art de la guerre se transforme. Leur arrivait-il par hasard de s'accorder avec le pape, vite ils profitaient de cette trêve pour se ruer sur le peuple de Rome. Lisez, dans Pétrarque, l'épopée de Stefano Colonna pleurant comme le vieux Priam la perte de ses fils et de ses petits-enfants tués à l'attaque de la porte San-Lorenzo pendant la république éphémère de Rienzi! Leurs citadelles, en quelque sorte, se donnaient la main; de ces places fortes, dont quelques-unes, — le château de Palestrina, par exemple, — étaient inexpugnables, ils lançaient en plaine des corps d'armée et, comme chefs des gibelins, livraient aux papes des combats souvent victorieux.

II

Telle était la famille d'où sortait Vittoria. Elle avait encore presque l'âge d'un enfant lorsque ses parents la fiancèrent à don Ferrante d'Avalos, qui devint plus tard marquis de Pescaire, gentilhomme napolitain de haute race espagnole; mais ce mariage, tout politique, ne devait avoir lieu qu'après le changement des circonstances qui le motivaient à cette époque.

Le 27 décembre 1509, l'union fut célébrée dans le château et l'île d'Ischia, que les d'Avalos possédaient en fief, et dont la comtesse de Francavilla, tante de Ferrante, faisait les honneurs. L'inventaire du trousseau de la mariée, dressé à cette occasion, ne laisse pas d'avoir son intérêt, au point de vue des mœurs et des usages du temps, et nous y remarquons parmi les objets d'ameublement :

« Un lit à la française avec rideaux et baldaquins en soie cramoisie à larges bandes d'or ; plus, trois matelas, une couverture de soie pareillement cramoisie et de même travail, et quatre oreillers assortis. »

Au nombre des vêtements de la jeune épouse figurent :

« Trois splendides robes; l'une de velours violet, les deux autres de brocart noir et cramoisi. »

La dot fut de quatorze mille ducats, et les présents du fiancé — diamants, perles et pierreries, — ne s'élevèrent pas à moindre somme : une croix de diamants, avec sa chaîne d'or, comptait à elle seule pour mille ducats.

Les premières années s'écoulèrent heureuses et calmes, tantôt à Ischia, tantôt à leur villa, au pied du mont Saint-Elme, où les jeunes époux vécurent en rapport avec tout ce qu'il y avait aux environs d'artistes, de savants et de poètes distingués : Bernard Tasse, le père de Torquato, Sannazzar, l'historien Paul Jove.

L'idylle cependant dura peu. La France et l'Espagne se disputaient alors le royaume de Naples sur tous les champs de bataille de cette Italie dont un grand et puissant pape, qui, bien mieux que Léon X, son successeur, méritait de donner son nom au siècle, Jules II, ressentait les misères au fond du cœur; mais c'était la triste loi du temps d'avoir toujours à changer d'alliance et de ne pouvoir combattre les Espagnols qu'avec l'aide des Français, quitte à s'arranger le lendemain des Espagnols pour chasser les Français. Opposer à l'étranger une digue en se servant de l'étranger, tâche impossible où se consuma l'effort d'un Jules II.

Sujet du roi d'Espagne, qui, depuis 1503, régnait sur Naples, et gentilhomme, Ferrante d'Avalos ne pouvait manquer au rendez-vous ; il y vint avec Fabrizio Colonna, le père de Vittoria, dont, à dater de cette heure, l'existence allait s'assombrir. A Ravenne, où notre Gaston de Foix paya la victoire d'une mort héroïque, Colonna et son gendre, le marquis de Pescaire, furent blessés et faits prisonniers. Ce désastre, on le suppose, réagit cruellement sur Vittoria, retirée alors dans Ischia. Elle-même a pris soin de nous dire quand la nouvelle lui parvint et de nous mettre au courant des circonstances :

« C'était un jour de Pâques, par un ciel triste et

couvert, et tandis que l'Averne mugissait et que les néréides du rivage semblaient pleurer. »

Bientôt pourtant, à l'idée que son mari n'était que blessé, la noble affligée reprit courage. Pour la première fois, elle accorde sa lyre et rime au cher absent une de ces poésies alambiquées, sentimentales, avec jeux de mots et *concetti*, fort à la mode en Italie depuis Pétrarque. C'est ainsi que nous l'entendons se plaindre du sort des pauvres femmes vouées au chagrin, à l'angoisse, pendant que ceux qui leur sont chers s'exposent aux périls de la guerre :

« Qui s'appelle d'Avalos ou Colonna sait entreprendre avec l'adversité une lutte corps à corps et sans trêve. Quitter Vittoria, c'est quitter la victoire, et jamais il ne sera bien que des êtres unis pour la vie se séparent durant la vie. »

Au reste, la captivité du jeune marquis n'eut rien de terrible, il ne tarda pas à se remettre, et ses blessures s'arrangèrent juste à point pour lui valoir ce compliment de la duchesse Isabelle de Milan :

« Je voudrais être un homme, monsieur le marquis, ne fût-ce que pour recevoir comme vous une balafre en plein visage et voir ensuite si les cicatrices me siéraient aussi bien. »

Ce repos si doux, cette halte dans l'oasis du ménage, n'eut qu'un moment. Le siècle poussait à l'action, et Pescaire n'était point d'humeur à s'y dérober. Un simple fait témoignera du prestige que ses talents d'homme d'État et sa renommée militaire exerçaient. Lorsqu'au milieu du désarroi politique où la fortune de Charles-Quint l'avait jeté, Clément VII se rapprocha de la France, le marquis de Pescaire fut le premier que les nouveaux alliés cherchèrent à gagner : payer

sa défection au prix d'une couronne ne leur parut point trop exagéré. Il est vrai que cette couronne de Naples, qu'ils offraient bénévolement, ne leur appartenait pas. Pescaire refusa, et Vittoria, en récompense de sa noble attitude, lui écrivit qu'elle ne se souciait pas d'être reine et préférait être la femme d'un homme dont, pendant la guerre comme pendant la paix, la valeur ni la dignité ne s'étaient jamais démenties. Qui sait si, par la défection d'un tel chef, les choses à Pavie n'eussent point pris un autre cours? Toujours est-il que cette victoire, enlevée de compte à demi avec le connétable de Bourbon, dont il avait dédaigné d'imiter l'exemple, ne lui porta pas bonheur. Blessé grièvement sur le champ de bataille, il eut, en outre, à souffrir de l'abandon et de l'ingratitude, et, lorsqu'il mourut quelques mois plus tard, on parla d'empoisonnement.

III

Vittoria venait de traverser les épreuves les plus douloureuses : elle avait, au cours des années précédentes, perdu son frère aîné, puis son père, puis sa mère; partie de Naples en toute hâte à la nouvelle du malheur qui la menaçait, elle se rendait à Milan quand elle apprit à Viterbe la mort de son mari.

« Sa vie fut l'aliment de ma faible vie; pour lui j'étais née, à lui j'appartenais. Pourquoi ne suis-je pas morte pour lui! »

De cette époque procèdent la plupart de ses poésies, qui, jointes au caractère souvent épique de sa destinée, à la force d'âme qu'elle déploya, ont

entouré son nom et sa personne d'une sorte de consécration légendaire. Vittoria Colonna représente assez bien l'idéal de la veuve éplorée. La plaintive élégie, telle qu'on nous la définit, « en longs habits de deuil », c'est elle comme on se la figure, elle comme l'entrevoient dans leurs souvenirs ceux de nous que hantent les fantômes de l'histoire. La douleur qu'elle ressent de la perte de son époux, la gloire dont rayonne la dépouille héroïque, lui deviennent une source inépuisable d'inspiration. Immortaliser, déifier cette idole sera désormais l'unique but de ses actes et de sa pensée.

A Rome, au palais Colonna, situé derrière l'église des Saints-Apôtres, un portrait de Muziano nous raconte la femme : une taille élancée, des yeux éclairés d'une flamme douce, un visage aimable, des traits fins, le nez mince, effilé, les cheveux d'un blond presque roux. La robe est vert de mer avec une chemisette de tulle autour du sein ; sur le col et dans les cheveux des perles. A trente-cinq ans, avec sa situation et sa fortune, l'illustre veuve n'aurait eu qu'à vouloir pour contracter un nouveau mariage ; elle écarta tous les prétendants. Se trouvant seule et sans enfants, son premier mouvement fut de prendre le voile. Clément VII lui désigna le couvent des Clarisses, non sans recommander aux religieuses, et sous peine d'excommunication, de s'opposer à toute espèce d'engagement irrévocable. Elle y vécut assez paisible jusqu'au jour où l'entrée des troupes impériales et le pillage de Rome la forcèrent d'aller chercher un asile dans Ischia, qu'il lui fallut bientôt quitter à cause de la peste venue à la suite des armées.

Arpino, petite ville des Abruzzes et patrie de Cicé-

ron, lui offrit alors un refuge, puis elle rentra pour quelque temps à Rome, attendant de retrouver son cher golfe de Naples dès que les événements le permettraient. Ainsi l'arrière-saison de sa vie s'écoula tantôt à Ferrare, tantôt à Viterbe au couvent de Sainte-Catherine. Son esprit semblait s'affermir au milieu des troubles politiques, étant de ceux auxquels le deuil sied mieux que la joie. Tout entière à son élégie, au cher et unique absent, et dialoguant avec lui d'un monde à l'autre, elle tira de sa lyre des méditations, des contemplations, des recueillements et des harmonies poétiques dont les contemporains furent ravis et que bien des gens admirent encore aujourd'hui par ouï-dire.

Cette poésie, nous la savons par cœur, c'est le sonnet de Pétrarque avec ses raffinements et ses subtilités, son mysticisme, son symbolisme et ses allégories. Seulement, au lieu d'une femme qu'on nous montre parcourant les cycles infinis de la transfiguration, vous avez un homme, au lieu de la divine Laure, don Ferrante d'Avalos :

« Soleil tout rayonnant de gloire, vision céleste dont l'éclat réchauffe l'âme et la féconde ! Où sont-ils, les beaux jours d'Ischia, lorsque le bien-aimé rentrait victorieux de ses campagnes? Hélas! maintenant tout est douleur et chagrin ! »

Sept ans dura cette complainte, cette consécration de toutes ses heures à la chère mémoire :

« Vainement j'avais espéré que le temps apaiserait ma nostalgie ardente ! »

Ce n'est point seulement son âme qui souffre, son triste corps aussi languit et change, et le cri de la nature perce à travers l'apprêt de la chanson.

« Regarde, c'est moi! Combien, hélas! le cruel chagrin m'a défigurée, toi-même ne me reconnais qu'à ma voix; car de mes yeux, de mon visage et de mes cheveux s'est enfui ce que tu nommais ma beauté; j'étais si fière de croire à tes discours, de voir à quel point j'étais chère à ton cœur! Aussi maintenant peu m'importe que cette beauté se soit à jamais évanouie, puisque tu me manques, toi pour qui seul je me sentais heureuse d'être belle! Qu'importe la beauté? que me font tous les autres biens, dès que je ne puis plus les partager avec toi? »

Le langage est élégant et correct, mais trop souvent tourne à la phrase, au pathos. Vous croiriez contempler Artémise drapée dans ses voiles funèbres et serrant contre son cœur l'urne tragique : poésie sans originalité comme sans nature : poésie *voulue*.

CHAPITRE V

La poésie lyrique italienne au XVIe siècle. — Comment Laurent le Magnifique devint poète. — Les poésies de Michel-Ange. — Platonisme.

I

Tout le lyrisme italien de la Renaissance en est là. Tout le monde alors fait des vers; les savants, les prélats, les capitaines s'en escriment. Nul besoin, d'ailleurs, d'être poête; il suffit de s'abandonner au flot limpide, harmonieux de cette langue qui, avec ses rimes faciles, ses cadences et ses redondances, ne demande pas mieux que de se charger de toute la besogne, à peu près comme un instrument qui chanterait tout seul, sous la main du premier venu, des airs que le vulgaire confondrait aisément avec ceux de Mozart. Les poésies grecques et latines de Politien sentent l'huile de lampe beaucoup plus que la rose de Pœstum; mais qu'il plaise à ces platoniciens, à ces humanistes d'accorder leur luth sur le mode

italien, et vous serez émerveillé de la quantité d'aimables choses qu'ils vont vous chanter sans y croire. Laurent le Magnifique nous raconte lui-même comment l'idée le prit d'aller se promener au pays du Tendre et d'y visiter la source aux sonnets d'amour.

« Une jeune dame était morte dans la ville ; lorsque son corps fut porté en terre, le visage découvert, tous ceux qui l'avaient connue et admirée l'accompagnèrent. C'était à qui, une dernière fois, contemplerait ce doux et beau visage où la mort même semblait aimable. A cette occasion, tout l'esprit des Florentins et toute leur éloquence se donna cours, aussi bien en prose qu'en vers. Je composai pour ma part deux sonnets et, voulant encore augmenter l'intérêt de la chose, je me montai la tête pour me persuader que j'avais aimé cette noble personne et que je venais de perdre en elle l'objet de ma plus fidèle tendresse. Je m'efforçai d'éveiller dans mon âme tout ce qu'elle pouvait contenir d'émotion communicative, et, grâce à cette imagination, je réussis à m'éprendre à mon tour d'une autre belle non moins digne d'hommage et d'admiration passionnée [1]. »

A ces natures qu'enflamme le souffle de la Renaissance, mobiles en leurs joies comme en leurs douleurs, sans cesse travaillées d'une fièvre d'idéal, prêtez

1. Lucrezia Donati, « la dame au bouquet de violettes ». Il l'avait aperçue aux noces de Braccio Martelli. Charmé, il lui demande les fleurs qu'elle tient à la main et promet de la glorifier par un tournoi. Des troubles en Romagne, la peste à Florence, cinq ans se passent et, le 7 février 1469, eut lieu le galant carrousel en « grande pompe et magnificence », écrit Laurent sur ses tablettes, en ayant garde d'oublier le superbe coursier qu'elle montait, don du roi Ferrante, et l'écharpe de soie rouge et

comme moyen d'expression la langue italienne, et les sonnets, les élégies, les dithyrambes déborderont. Les peintres, les architectes, les sculpteurs se mettront à pétrir cette glaise, et les orfèvres à ciseler ce clinquant, que bien des critiques prendront ensuite pour de l'or. Le charme de cette poésie italienne du XVIe siècle est tout entier dans l'illusion qu'elle vous donne : de loin, c'est quelque chose qui vient de Pétrarque et lui ressemble; de près, ce n'est qu'un moule plein de grelots, qu'une forme d'où la vie poétique s'en est allée : la cage du chantre de Laure sans les oiseaux.

II

Les poésies de Vittoria Colonna ne tardèrent pas à faire leur chemin; la situation particulière de l'auteur dans la société romaine, la physionomie intéressante du héros, tout contribuait à pousser au succès. Arioste, Bembo et jusqu'à l'Arétin sont unanimes à célébrer cette femme extraordinaire; mais ce qui vaut peut-être mieux que cette pluie de sonnets et de stances, c'est le simple témoignage d'un étranger qui se trouvait alors à Rome, étudiant l'architecture et la peinture aux frais du roi Jean III de Portugal.

« Vittoria Colonna, écrivait ce maître Franz dit le Hollandais, — Vittoria Colonna, marquise de Pescaire

blanche ornée de perles et chamarrant sa demi-armure damasquinée. Ces violettes m'en rappellent d'autres plus récentes. Le soir ou le lendemain de sa première rencontre avec Goethe, Bettina le revit chez Wieland, et, comme elle faisait la jalouse d'un bouquet de violettes qu'il tenait à la main et qu'elle supposait qu'une femme lui avait donné, il le lui jeta en disant : « Ne peux-tu te contenter que je te les donne ? »

sœur de Mgr Ascanio, est une des plus illustres dames qui soient en Italie comme en Europe. Honnête et belle, pleine d'esprit et de savoir, elle possède toutes les qualités à renommer chez une femme; depuis la mort de son époux, elle mène à l'écart une vie modeste; lasse des grandeurs de son état précédent et n'aimant plus désormais que Jésus-Christ et les études utiles, elle fait beaucoup de bien aux pauvres et donne partout l'exemple de la piété la plus édifiante. »

Ce maître Franz avait connu madame Vittoria par hasard. Un de ses amis le présenta chez elle à ce cloître de San-Silvestro au Quirinal, où, le dimanche se réunissait une société de savants et d'artistes dont faisait partie Michel-Ange, retiré à Rome depuis la prise de Florence et la restauration des Médicis, et, dans la tristesse et l'amertume de son âme, poursuivant, terminant ses travaux de la chapelle Sixtine, de Saint-Pierre et du monument de Jules II. Le peintre du *Jugement dernier* et l'héritière des Colonna étaient deux natures créées pour s'entendre; des deux côtés s'affirment l'énergie et le sérieux du caractère, ce fier dédain de ce que la jouissance humaine a de transitoire et cet esprit de conséquence qui imprime à toute une existence le sceau de l'unité. Leurs poésies à tous les deux se ressemblent par le fond comme par la forme : par la forme, qu'ils empruntent à Pétrarque, et par le fond, qui respire un insurmontable dégoût des choses terrestres, la même vague, profonde et constante aspiration vers l'éternel inconnu.

Les poésies de Michel-Ange se divisent en sonnets, madrigaux, chansons et tercets; l'habileté de main,

le talent, ne se discutent pas : il jongle avec les images et les rimes, et, si vous tenez à savoir à quel point il est lui-même atteint du mal héréditaire dont se meurt la poésie lyrique italienne, vous l'apprendrez en parcourant les quarante-huit épitaphes offertes par lui au choix d'un de ses amis, Cecchino Bracci, qui venait de perdre son fils et n'avait pour ainsi dire qu'à prendre dans le tas. Le plus souvent, c'est la circonstance qui fait le poème : son père meurt, il déplore sa perte et chante ses vertus en tercets. Dans un sonnet à Jules II, il lui rappelle les promesses faites par le saint-père à Michel-Ange et que le saint-père n'a point tenues. A Vasari, pour sa *Vie des peintres*, un sonnet, un sonnet à Luigi del Riccio pour l'envoi d'un baril de malvoisie.

Assez de ces bagatelles! laissons au lyrisme du temps et du pays ces badinages qui, d'ailleurs, se retrouvent partout où la littérature madrigalesque pousse sa mauvaise herbe, et ne consultons que la majeure partie du recueil, qui s'adresse à Vittoria Colonna.

Si l'amour platonique eut jamais sa réalisation en ce monde, ce fut à ces deux êtres qu'il le dut.

« Leur sublime s'amalgama, » pourrait-on dire d'eux comme Saint-Simon parlant de Fénelon et de madame Guyon. L'âge qu'ils avaient en 1536 lorsqu'ils se rencontrèrent les prémunissait l'un et l'autre contre les ardeurs de la passion, elle surtout, si éprouvée, et dont la jeunesse avait vu si hâtivement s'évanouir ses rêves de bonheur. Déçue en ses aspirations terrestres, cette âme n'eut alors qu'à tendre vers Dieu; l'art et la religion furent invoqués comme refuge et consolation suprême. Ce n'est guère qu'en s'adressant à leurs

poésies mutuelles, qu'en traduisant leur mysticisme et leurs allégories en langue vulgaire, qu'on parvient à se renseigner quelque peu sur leurs premières relations.

Les âmes dès longtemps s'étaient devinées; leur commerce, une fois établi, devint chaque jour plus intime et se prolongea sans un nuage jusqu'à la mort de Vittoria. Il y a même à ce sujet un mot bien touchant de Michel-Ange :

« Je l'ai mainte fois entendu répéter, écrit son biographe Condivi, qu'ayant vu cette noble dame sur son lit de mort, son plus grand chagrin était de ne lui avoir baisé que la main, alors qu'il aurait dû aussi la baiser au front et au visage. »

Amor intellectualis, a dit Spinoza pour définir cet élan qui pousse l'âme vers le bien, le vrai et le beau; et rien ne s'applique mieux que cette expression au sentiment qui inspire les sonnets amoureux de Michel-Ange.

J'ai parlé de Pétrarque; ne serait-ce pas plutôt le souvenir de Dante et de Béatrix qu'il siérait d'évoquer, en tenant compte néanmoins chez les deux héroïnes de la différence d'âge et n'admettant que le mysticisme de la situation? L'homme pour qui la pierre ni le marbre n'ont de rigueur se soumet docilement à cette gêne du sonnet. Aussi quel mal il se donne, quel souci de la forme et du pointillé, et combien cette métaphysique est loin de répondre à l'idée que nous autres, gens du Nord, nous nous faisons d'une chanson d'amour! Rien pour le sentiment, l'esprit toujours primant le cœur, et la contexture harmonique l'emportant sur la mélodie : poésie de savants et d'initiés qui jamais ne sera populaire.

De même que son amour se confond avec sa piété dans une absorption ineffable, ainsi tous les arts qu'il a pratiqués, la sculpture, la peinture, la poésie, se confondent en un seul art, et c'est d'elle seulement, de la divine dame que lui viennent la vie et la grâce. Il offre à sa plume bénie une page blanche, afin qu'elle y daigne transcrire les principes et les instructions dont il a besoin au milieu des fluctuations de son âme. N'est-ce point elle qui l'a constamment soutenu dans « ces bleus sentiers de l'idéal où n'ont jamais cessé de tendre ses efforts de sculpteur, de peintre et de poète »?

Ceux-là peuvent renoncer à l'art qui ne connaissent pas cette consécration,

« Car le chemin de la grâce leur est fermé. »

II

Trouver dans tous les sens cette voie du salut est l'unique recherche du vieux poète; les passions de ses jeunes années ont jeté leurs derniers feux; il ne souhaite, ne veut que le repos, la paix en Dieu, et Vittoria lui sert d'intermédiaire pour obtenir ce souverain bien. Comment suspendrait-il un instant son hymne de gloire? Elle et lui n'ont qu'une seule âme incessamment tournée vers le ciel. Honni soit quiconque raillerait une pareille ardeur!

« C'est mentir à Dieu et aux hommes que ridiculiser la vieillesse qu'embrasent les flammes du divin amour. »

Flammes bien vivaces pourtant et sur la nature desquelles Michel-Ange eut parfois des illusions

répréhensibles, s'il faut en croire mainte admonestation où la chaste dame lui reproche ses *envois* trop fréquents, et doucement le rappelle à l'ordre et à la prière. Ces tristes loisirs qu'on lui inflige, ces vacances forcées entre deux sonnets à sa dame, il les emploie à se rapprocher du vieux Dante, et comment de pareils hommes ne se comprendraient-ils pas à travers les âges, tous les deux Florentins et bannis, tous les deux d'humeur sombre et taciturne, intrépides[1] et de la race des Titans :

En ce monde méchant, un astre radieux,
Et qui sur mon pays se leva solitaire;
Quel honneur lui pourrait jamais offrir la terre?
Seigneur, sa récompense est en vous dans les cieux!

Autre part, il le nomme le plus illustre des proscrits. « Un homme tel que jamais il ne s'en est vu de plus grand. »

Ainsi se donnaient la main sur le seuil du monde moderne ces deux fiers représentants de la vertu, de la virilité républicaines. Se peut-il un plus beau groupe d'humanité complète? Cependant les années s'avançaient, et, sur cette grave et fidèle affection, allaient avoir prise les querelles religieuses qui, en Italie comme ailleurs, troublaient les âmes à cette époque.

Les chagrins de famille ouvrirent pour Vittoria l'ère des tribulations douloureuses : les Colonna, dont les exploits jadis se signalaient à toute heure, fatigués de ne plus faire parler d'eux, relevèrent la tête à l'occasion d'une augmentation d'impôt sur le sel. Paul III

1. Dante, à Campaldino, se battait au premier rang de la cavalerie.

vit de nouveau se dresser contre lui, dans la personne d'Ascanio, frère de madame Vittoria, l'éternel antagonisme de la féodalité. Le pontife atrabilaire étouffa dans le sang l'insurrection, et, quand il eut vaincu son turbulent vassal, employa les procédures dont les papes avaient usé depuis des siècles envers tous les autres héritiers du nom, des armes et du tempérament orageux des Colonna. Proscrit et déclaré déchu de tous ses biens, Ascanio n'eut qu'à se réfugier dans les Abruzzes. Vainement l'empereur lui-même intervint pour amener la réconciliation : tant que Paul III vécut, le frère de Vittoria fut hors la loi. Sa sœur, qui s'était d'abord retirée dans un couvent d'Orvieto, seule obtint de rentrer à Rome et d'y séjourner quand elle n'habitait pas Viterbe.

CHAPITRE VI

Contre-coup de la réforme sur Michel-Ange et Vittoria Colonna. — Troubles de conscience. — Persécutions. — Retour à l'orthodoxie. — Conclusion.

I

Mais plus sensiblement encore que ces événements de famille les conflits religieux du temps devaient l'atteindre. On sait quelles protestations s'étaient élevées pendant tout le moyen âge italien contre les crimes de l'Église et la dépravation du clergé : de Pierre Damiani, Grégoire VII et leurs contemporains, au dominicain Savonarole, les réformateurs font la chaîne. Partout l'ascétisme s'efforce de réagir contre la corruption des mœurs. Des quatre points du ciel tonnent les objurgations prophétiques, et la poésie à son tour se mêle à ce concert par la voix de Dante. Pourtant il n'est question encore que de discipline à rétablir, de vie chrétienne à reconstituer, d'abus hiérarchiques à supprimer; pour la doctrine, à peine figure-t-elle au second plan.

Au XVIe siècle, c'est autre chose. Plus païen que chrétien à son début, le siècle de la réformation verra dans cette Italie, en proie aux cataclysmes, les consciences se recueillir et la papauté se retremper. L'orage qui soufflait du nord changea, retourna l'atmosphère, et, plus sûrement que le protestantisme du dehors, plus que la défection de l'Allemagne, de la Suisse et de l'Angleterre, le sac de Rome par les bandes espagnoles et germaniques amena cette évolution morale. Qu'on songe aux rapports intimes qui unissent, à cette époque, l'histoire de la papauté au développement de tous les arts, au mouvement universel de la culture en Italie, et qu'on se représente ce que furent pour la papauté comme pour les arts ces abominables journées de pillage, de tuerie et de dévastation qui s'appellent le sac de Rome et vous remettent en mémoire les horreurs du siège de Jérusalem par Titus. Ce fut comme un coup de foudre qui vint clore l'ère joyeuse des Raphaël, des Arioste; adieu ce beau rêve d'antiquité, de philosophie, de platonisme et d'humanisme! La question religieuse renaît plus vivace; elle agite, passionne les esprits et les âmes.

Catholicisme et protestantisme, il n'y eut désormais plus d'autres sujets d'entretien dans ces hautes réunions qui naguère ne s'échauffaient que pour la littérature et les arts. L'esprit de réforme, sinon de la Réforme, gagna peu à peu du terrain, on vit des hommes tels que le cardinal Contarini et le cardinal Pole incliner à la conception de Luther, touchant certains points du dogme. A leur tour, les femmes s'en mêlèrent ; à Ferrare, Renée de Valois se fit calviniste, et, vers 1540, un petit livre intitulé: *la Bienfaisance du Christ*, obtint partout une si grande

publicité que l'Inquisition le poursuivit comme dépréciant le mérite des saints et propageant parmi les moines et beaucoup de prélats des doctrines contraires à l'orthodoxie.

II

Pour être toujours restées, en Italie, dans le domaine de la spéculation et n'avoir point remué les masses comme en Allemagne, ces idées n'eurent pas moins sur le clergé, les savants et la noblesse une influence très marquée. Vittoria Colonna et sa famille s'y rallièrent. Une de ses parentes même se signala par l'excès de son zèle théologique: j'ai nommé Julie de Gonzague, femme de Vespasiano Colonna, celle qu'on proclamait la plus belle créature de l'Italie et dont la renommée avait pénétré jusque dans le sérail du sultan de Constantinople.

Mais, je le répète, ce mouvement ne sortit pas des limites d'un certain monde. Il y eut simplement des tendances, des conversations entre amis plus ou moins vives, où ces hommes distingués et ces aimables doctoresses ne s'entendaient même pas toujours. Pour enflammer pareils débats et les transporter du salon dans la place publique, il faut autre chose que des beaux esprits et des belles dames; Savonarole eût peut-être été l'homme de la circonstance, si d'avance Alexandre VI n'eût pris ses mesures en prévision de ce qui pourrait arriver. Cet importun prédicant, dont les doctrines avaient pu un moment révolutionner Florence, on s'en était d'un tour de main débarrassé, et, maintenant, qu'importait à la ville éternelle, à cette

reine de la politique et des arts, à cet universel réservoir de vie et de richesses, ce qui se passait de l'autre côté des Alpes? Qu'était-ce alors pour l'Italie que l'Allemagne? Un pays lointain et barbare, en proie au fanatisme le plus grossier, sans littérature nationale et n'ayant qu'une noblesse inculte. Rien ne nous dit que maintes fois, sur ce sol romain, Luther et Raphaël ne se soient pas heurtés du coude, qu'ils n'aient point échangé leurs regards en se croisant dans quelque rue : celui-ci rêvant à sa *Madone*, à *l'École d'Athènes*, à ses maîtresses; celui-là tout entier au tumulte, aux orages soulevés dans sa poitrine par la pestilence ambiante, et dont lui seul, parmi ces Moabites, semblait respirer l'abominable poison.

Rompre avec le pape, l'attaquer à Rome, dans sa double citadelle du spirituel et du temporel, qui l'eût osé? On n'y songeait seulement pas; tout ce qu'on voulait, c'était amener entre la sainte Église et la Réformation une de ces transactions qui ne réussissent jamais, pas plus en religion qu'en politique, et n'en sont pas moins l'œuvre toujours caressée des gens du monde. Cependant un capucin de grande importance, Fra Bernardino de Sienne, prit d'autorité la tête du mouvement. Lettrés ou non lettrés, seigneurs et populaire, accouraient à ses sermons; bientôt, les églises devenant trop étroites, il prêcha sur les places publiques; sa parole entraînait la foule. Écoutons un chroniqueur des capucins que cite Ranke :

« Sa mise grossière, sa longue barbe descendant sur sa poitrine, ses cheveux gris, son visage pâle, émacié, et son état de faiblesse résultant d'un excès d'abstinence, donnaient à toute sa personne l'apparence d'un saint. »

Ce faible corps était un foudre d'énergie, une manière de Lamennais précurseur, qui, voyant les arrangements devenir impossibles, jeta le masque et se révolta.

III

Vittoria Colonna, de tout temps portée aux spéculations religieuses, nature à la fois mystique et raisonneuse, avait, quoique d'un pas discret, suivi ce mouvement. Les choses, comme les personnes, l'intéressaient ; elle était liée avec les cardinaux Pole et Contarini, avec Sadolet, et ne tarda pas à se voir inculpée. Rome a la peau dure, ou plutôt elle fait aisément peau neuve : invasions germaniques et françaises, assauts de la réformation, quels rudes coups n'a-t-elle point parés! Elle surmonta aussi celui-là, ressaisit le glaive, et sans pitié frappa tous les dissidents qu'elle pouvait atteindre. Les amis du protestantisme, ceux qui du moins avaient adhéré mentalement à quelques-unes de ses propositions, eurent à choisir entre l'exil et le bûcher. Les plus résolus passèrent les Alpes et se livrèrent à Luther corps et âme comme ce Fra Bernardino, le général des capucins, et Pier Martire Vermigli, chanoine des Augustins à Fiesole. Vittoria Colonna n'avait jamais eu l'idée de changer de religion, ses élancements n'allaient guère au delà d'une réforme dans les pratiques du culte et d'une épuration dans la morale. Elle croyait fermement que l'âme pouvait se sauver par les actes et sans l'intervention des anges et des saints. Telle est aussi l'opinion de Michel-Ange dans ses vers, et des cardinaux Pole et Contarini dans leurs lettres ; mais

ni Vittoria, ni Michel-Ange, ni les cardinaux ne prétendaient davantage, ils voulaient sur toute chose le bien de l'Église et son unité, et, plutôt que d'y porter atteinte, ils se résignèrent. N'oublions pas non plus de tenir compte du rôle que joua en tout ceci l'esprit de conservatisme propre à la nation italienne, son goût caractéristique de la tradition, et son imprescriptible attachement au vieux dogme. « Les Italiens, a-t-on dit se gaussent de l'Église, de la papauté et de la moinerie; mais tout en s'en gaussant, ils s'y soumettent,» Rien de plus juste, et la meilleure preuve, c'est que, dans cette contradiction, le plus effronté des conteurs et la muse des harmonies dévotes, Boccace et Vittoria Colonna, ont pu se rencontrer. Ce joug des pratiques extérieures auquel elle se plie n'empêche point chez une Vittoria le libre essor de l'âme; et, d'autre part, Boccace, en dépit de sa littérature irrévérencieuse jusqu'au cynisme, Boccace, incrédule aux reliques, railleur impitoyable de la vie des cloîtres, mourra très benoîtement dans le sein de cette église, de ce papisme et de ce monachisme qu'il n'a cessé de bafouer.

Italienne et catholique sincère, Vittoria s'efforça d'imposer silence à ses troubles d'esprit, qu'elle étouffa sous des formules de dévotion. Et, si l'on voulait y regarder de près, combien d'illustres saintes qu'on vénère n'encourraient-elles pas ce blâme d'avoir émis des pensées souvent plus en rapport avec l'esprit de la réformation qu'avec la hiérarchie catholique; n'est-ce pas Catherine de Sienne qui traitait d'abomination païenne le pouvoir temporel, et Thérèse d'Avila, sainte Thérèse, quel moyen de salut invoquait-elle, sinon l'embrasement de l'être par l'amour?

Chez Vittoria Colonna vit et respire quelque chose de cette rêverie mystique, de cette religion du sentiment qui, même alors qu'elle se soumet le plus humblement aux prescriptions de l'Église, n'en conserve pas moins dans le plus secret sanctuaire du cœur une croyance personnelle, un Dieu à part. Ses poésies sacrées venues après les sonnets de piété conjugale, ses *rime sacre*, comme elle les intitule, émanent de cet état de l'âme et répondent aux dispositions du moment; car la noble femme, aimée et recherchée des meilleurs de ses contemporains, — témoin Michel-Ange, — ne laissait pas de mêler beaucoup de leurs défauts à son propre fonds. L'allégorie, le contourné, le maniérisme, voilà pour les défauts; vous sentez comme un avant-goût du rococo, qui déjà de partout s'annonce : dans une poésie sur la mort du Rédempteur, tous les anges, arrondissant leurs bras en personnages d'élégie, les yeux noyés et la bouche en cœur, veulent aussi mourir, et l'auteur, déplorant son impuissance à rendre une pareille scène, gémit de n'avoir point là, dans son encrier, une goutte du précieux sang pour y tremper sa plume. Je ne veux pas dire que la sophistication et le mauvais goût soient partout. Il y a des pages d'une inspiration simple et vraie, et vous vous délectez alors à suivre cette belle âme qui s'épanche en discours, en thèses, dont tout homme, pour peu qu'il ait la conscience élevée, voudra s'appliquer la morale.

« L'amour de Dieu nous fait passer de la froide atmosphère d'un sombre jour d'hiver à la douce tiédeur d'un printemps qui verdoie, il dissipe les nuages et réveille en nous de pieuses pensées s'enchaînant les unes aux autres, comme les perles d'un collier divin.

Bienheureuse l'âme qui méprise les fruits et les délices de ce monde, et n'aspire qu'à jouir, au sein de Dieu, de la béatitude éternelle. »

Un léger souffle de protestantisme flotte dans l'air autour de vous, et vous songez à ces légendes peinturlurées de sinople, d'or et d'azur dont les Allemands enguirlandent les murs de leurs parloirs; rien des macérations ni du cilice, l'unique souci de l'âme et de sa purification :

« Plus n'ai que faire d'invoquer le Parnasse ou Délos; autre est la source vers qui je tends, et le mont que je gravis à cette heure, nul pied humain, sans le secours d'en haut, n'en saurait atteindre la cime. »

Renoncement, apaisement dans le Seigneur; tout sur cette terre où nous nous agitons n'est que mensonge, il n'y a de vérité qu'au delà. Ce que chantent ces poésies, *le Jugement dernier* de Michel-Ange le commente, comme si tous les deux s'étaient donné le mot pour évangéliser le siècle, chacun selon son art et sa puissance. *Dies iræ, dies illa*, le siècle en effet tourne au sombre; sur cette Rome catholique et son paganisme universel, il semble que l'année 1517, l'année du siège et des événements tragiques, se soit levée comme le jour du Jugement, et cette fresque de la Sixtine, qui pour nous n'est qu'une allégorie, pour les contemporains de Michel-Ange fut un symbole, — autrement dit la figuration sublime d'un événement de la veille. Les *rime* de Vittoria ont l'émotion plus douce, plus discrète, et se contentent de rappeler d'une voix touchante les brebis empêtrées dans le vice et l'erreur. Mais, des deux côtés, c'est le même sentiment, et l'élégie aussi bien que la fresque n'ont qu'un

but : nous montrer l'autre vie comme l'unique souci qui doive occuper et remplir ici-bas le cœur de l'homme.

IV

Nous connaissons assez Vittoria pour comprendre que rien plus que l'esprit de révolte n'était en contradiction avec sa nature ; rationaliste, mais béguine, sentant le flot monter, elle eut bien vite résolu de jeter par-dessus bord la libre pensée et de gouverner vers le port de refuge. Elle fit sa paix avec l'Église, puis s'occupa de ses parents, de ses amis. De ce côté, bien des amertumes lui furent infligées. L'Inquisition n'épargnait personne ; Ascanio, son frère, périt de mort violente, et mystérieusement aussi succomba cette belle Julie de Gonzague, tant pourchassée jadis par les corsaires de Soliman, qui la voulait dans son harem, — deux fois victimée, pauvre femme, pour sa beauté d'abord, ensuite pour ses tendances réformistes. — Si cruellement que sévît l'heure présente, Vittoria ne chercha point à s'y dérober. Elle aborda le péril d'un front ouvert, aidant les uns à se sauver, consolant les autres, pratiquant partout cette œuvre de médiation et d'intercession, prérogative de son sexe. En 1544, elle quitta Viterbe et revint à Rome s'établir au couvent des bénédictines de Sainte-Anne ; là, elle écrivit ses dernières poésies.

« En toute humilité, comme il convient à sa nature infime et dans cette haute disposition d'esprit que la majesté de Dieu commande. »

Michel-Ange la visitait chaque jour. On dogmati-

sait, on causait art et politique en tête-à-tête, quelquefois entre amis dissidents, comme eux ralliés; graves conversations, où prenaient part des hommes de science et d'église, et surtout ce cardinal Pole, qui, revenu des mêmes illusions que sa pénitente, continua jusqu'à la fin à diriger sa conscience.

Je ne sais, mais involontairement, on se prend à songer à l'Abbaye-aux-Bois. Non point qu'il y ait sujet de comparer Chateaubriand à Michel-Ange, ou l'aimable madame Récamier à l'illustre personne qui fait si grande figure dans le cercle de la Renaissance italienne ; mais, si vous cessez de vous occuper des proportions, si vous élargissez ou diminuez le cadre selon les besoins de l'optique, n'est-ce pas des deux côtés la même solitude, le même écœurement dans le présent, la même nostalgie du passé, de ses agitations, de ses triomphes, de ses déceptions et, disons tout, le même rabâchage de la vie au bord de la tombe? Ce fut au sein de cette intimité pleine de douceur et de mélancolie que se termina l'existence de Vittoria Colonna. Longtemps elle avait caressé l'idée d'aller en pèlerinage à Jérusalem, sa santé ne lui permit pas cette consolation. Dès Viterbe, le mal l'avait entreprise, mal plutôt moral que physique, s'il faut en croire l'opinion d'un célèbre médecin du temps, Fracastoro, qui, la voyant passer, s'écria :

« Moi, je n'y puis rien ; soignez son âme, sinon la plus belle lumière de ce monde va s'éteindre. »

Vers le commencement de 1547, l'astre pâlit et déclina. Sentant approcher le terme d'une existence qui, selon ses propres paroles, « parmi bien des larmes amères en avait eu quelques douces », Vittoria se fit porter dans la maison d'une de ses parentes, et, là.

rendit son âme à Dieu. Elle avait alors cinquante-sept ans.

Cette mort devait être pour les derniers jours de Michel-Ange ce qu'avait été pour son âge mûr la ruine de Florence. Comme on vaquait aux soins pieux de l'ensevelissement, il entra, s'agenouilla, puis, après avoir une dernière fois contemplé la céleste endormie, il lui baisa la main et revint s'enfermer dans son atelier, où, quelques heures plus tard, Condivi le trouva tout en larmes.

Ainsi qu'elle-même l'avait prescrit, Vittoria fut enterrée sous la crypte funèbre du couvent de Sainte-Anne; pas une pierre, aucun signe n'indique la place où reposent ses restes. Noble vie qui tout entière se glorifie dans l'amour! Durant les courtes félicités du mariage, sous le voile de veuve, dans l'isolement et les sombres retours de l'âge, toujours calme, digne, méditative et recueillie, se relevant de toutes les épreuves, corrigée, épurée au souffle de l'idéal et finalement emportée au ciel comme sur les ailes d'un ange! Le poète en elle compte peu et, sur le Parnasse italien, caché qu'il est par l'ombre de Pétrarque, n'occupe guère que le second rang, et encore; mais la femme brille au premier. Cette dignité, cette élévation semblent faites pour grandir même un Michel-Ange, dont ce n'est point le moindre honneur d'avoir vécu des années côte à côte avec une pareille muse. Créer des œuvres immortelles et ne se détendre de l'inspiration que dans le commerce d'une belle âme sœur et confidente de la vôtre, le grand Florentin eut cette fortune; mais, s'il lui fut donné d'en jouir, c'est qu'il l'a mérité, c'est qu'à toutes ses facultés si diverses s'en joignait une que les anciens plaçaient

très haut, que la Renaissance estimait encore et que nous autres ne comprenons plus guère : la vertu. Ce statuaire, ce peintre, ce poète, cet architecte, était un patriote admirable, un moraliste, et touchait d'aussi près à Marc-Aurèle qu'à Phidias. Les autres, même Raphaël, qui n'avait que des sens et du génie, n'ont eu que des maîtresses ; Michel-Ange seul eut une amie.

BIANCA CAPELLO

GRANDE-DUCHESSE DE TOSCANE

CHAPITRE PREMIER

La vie à Venise. — Les palais du *Canal-Grande*. — Les Florentins banquiers de l'Europe. — La fille du seigneur Capello et son amant.

I

Le dramaturge allemand Kotzebue raconte, dans son *Voyage en Italie*, que, visitant un jour l'église de Saint-Marc, à Florence, son guide lui montra le tombeau de Pic de la Mirandole, et qu'à ce sujet il se demanda qui pouvait bien être ce *prince* de la Mirandole ? « Un prodige de science, paraît-il, mort à vingt ans, connu du Tage au Gange, célèbre même aux antipodes, et dont moi, malheureux, je n'avais oncques ouï parler ! » Bien des gens ayant clarté de tout, mais n'ayant pas cette naïveté d'aveu, seraient peut-être assez embarrassés s'il leur fallait, au dépourvu, s'expliquer sur certaines figures secondaires de l'histoire qui reviennent souvent dans la conver-

sation ; nous les traitons un peu comme accessoires et prenons d'elles ce que les chroniqueurs, les romanciers et les librettistes d'opéras nous en donnent. Ce nom de Bianca Capello, par exemple, à combien d'interprétations fantastiques n'a-t-il pas servi? S'avisa-t-on jamais de rechercher la femme politique et la correspondante de Sixte-Quint dans cette espèce de virago délicieuse, courant la nuit sur les toits, en chemise, pour aller rejoindre son amant? Cette recherche m'a séduit ; on va me demander où sont les documents nouveaux que j'apporte à la discussion, comme s'il existait jamais des documents nouveaux, comme si, l'intuition psychologique aidant, les vieilles sources ne suffisaient point à qui se plaît à paperasser à travers les correspondances, les archives et les publications de toute sorte, tant étrangères que françaises. L'histoire n'est pas seulement une science, elle est aussi un art qui vit de couleur et de plasticité; les matériaux ne varient pas, et chacun prend ce qu'il y trouve. Nulle période n'a mieux travaillé que la nôtre à la « découverte » de la Renaissance italienne, et, parmi les ouvriers de l'heure actuelle, nul n'a plus mérité que M. de Reumont. Ses longs séjours dans la Péninsule, où des fonctions diplomatiques l'appelèrent à résider pendant des années, d'abord à Rome, puis à Florence, ses relations mondaines, sa pratique des choses d'État, son goût passionné pour la littérature historique et moderne, font de lui une physionomie à part, une source plus ouverte que Ranke et non moins profonde. Ses ouvrages ont réponse à tout, quelle que soit la question qu'on se pose sur un sujet concernant l'Italie du passé ou du présent; son *Histoire de Toscane*, son *Laurent le*

Magnifique, se lisent comme des romans ; rien du professeur et du savantasse, l'homme du monde dans l'érudit, et, dans l'artiste, le dilettante, comme chez Thierry et Macaulay. A côté de pareils noms, on éprouve un peu d'hésitation à citer l'auteur de *Florence et ses Vicissitudes*, et pourtant ces laborieux volumes, quoiqu'ils aient beaucoup vieilli, peuvent encore être consultés avec fruit sur l'organisme de l'État toscan, ses finances, sa magistrature, ses rapports très indépendants avec l'autorité ecclésiastique. Il a plu à Sainte-Beuve, dans un de ses *Lundis*, de s'égayer aux dépens de M. Delécluse : c'était, en effet, un écrivain fort contestable, mais qui possédait un trésor d'informations diverses et qui, ne l'oublions pas, eut une fois dans sa vie la bonne fortune d'inventer un petit chef d'œuvre : *Mademoiselle de Liron*. Son livre de *Florence et ses Vicissitudes* est une de ces élucubrations sans littérature que des archéologues écrivent pour des archéologues ; la forme y manque, mais non la compréhension des événements. Je n'ai jamais connu d'auteur aussi absolument détaché de ses propres œuvres que ce parfait galant homme, d'une culture si variée et d'un si pauvre style. Comment n'a-t-il pas trouvé grâce auprès de Sainte-Beuve ? On aimerait à s'en instruire ; mais un autre intérêt nous réclame, et, tout ceci posé en manière de prologue, abordons les faits.

II

Les pierres de Venise suent l'histoire ; à Rome, à Florence, les palais sont isolés, de longues suites de

maisons les séparent les uns des autres, il leur arrive même souvent de se morfondre obscurément dans un coin désert; ici, l'art ne souffre pas d'interruption. les tours de marbre et les coupoles d'or se rejoignent, les arcades en filigrane de pierre s'enguirlandent aux colonnades de porphyre, et cette vie historique, partout reproduite dans l'architecture, Giorgione, Titien, Paul Véronèse, viennent la constater et comme la contresigner à l'intérieur des monuments. Les peintures du Tintoret, au palais des doges, ne sont point là simplement pour la décoration, les portraits de Titien, les tableaux de Véronèse, toutes ces scènes de l'ancien et du nouveau Testament, si merveilleusement traduites dans la langue et le costume du XVIe siècle, nous parlent bien plus de la Venise de la Renaissance que des noces de Cana. La commodité plénière de l'existence, la richesse, l'ampleur, la noblesse de l'être et du paraître, la conscience et l'habitude héréditaire du pouvoir, le goût raffiné des plaisirs, la joie de se sentir vivre sous un ciel enchanté, tout ce que ce monde a d'élégant, de chatoyant, de précieux, de rarissime en étoffes, en meubles, en vaisselle d'argent et d'or, est-ce que ces choses-là furent jamais décrites d'un pinceau plus étonnamment libre et affirmatif? Et que signifiaient ces choses, sinon le tableau vivant de Venise? Un jour, Paul Véronèse est appelé devant l'Inquisition; le tribunal l'accuse d'avoir peint pour le cloître San-Giovannie-Paolo un tableau de la sainte Cène où le sujet disparaît sous les accessoires : des hallebardiers accoutrés à l'allemande, un valet qui saigne du nez, un arlequin avec un perroquet sur l'épaule. Partout ailleurs, le cas serait pendable, mais Venise a la théo-

logie moins sinistre, et, quand les juges lui reprochent d'avoir mêlé le profane et même le grotesque au sacré : « J'avoue que je n'y avais point songé, » répond naïvement l'artiste. L'air, le flot et la lumière, asservis à la toute-puissance d'un patriciat sans égal dans l'histoire, voilà Venise; de ce qui se passe de l'autre côté de l'horizon terrestre, elle s'en soucie peu : son empire est celui de ce monde, que sa politique embrasse tout entier. Un minimum de christianisme étendu d'un vénétianisme rutilant, ainsi pourrait se définir l'art des Véronèse et des Titien, des Palladio, des Vittoria et des Scamuzzi, ainsi se forma au-dessus de la cité des lagunes cette fantastique buée lumineuse qui déjà se reflète dans les chroniques du temps et dont les drames de Shakspeare ont fait un nimbe d'or.

Chacun de ces palais qu'en remontant le Grand Canal vous passez en revue a des merveilles à vous raconter, et, si je dis merveilles, c'est que presque toujours la poésie achève et complète le récit. L'hôtel où vous logez, un doge, mieux encore, Othello, l'habita, et rien ne vous empêche de croire que la chambre qui vous servit de gîte est celle où le terrible More, de sa main, plus noire que l'enfer, étrangla Desdémona. Des deux côtés, les souvenirs se pressent, vous assiègent, comme si de ces décombres un vent de Renaissance vous soufflait au visage. Les portes sont ouvertes, les héros disparus, les vestibules déserts; à peine une loque de tapis sur ces degrés de marbre mangés aux lèpres de la moisissure, les façades vermoulues, les fenêtres creuses comme des yeux ayant pleuré toutes leurs larmes et dont les cavités seules subsisteraient : n'importe, ce néant a

son éloquence, et c'est un jeu pour l'imagination que de le repeupler. N'avez-vous jamais rencontré de ces êtres qui semblent ne pas appartenir à la terre, et dont on dit qu'ils sont toujours dans les nuages? La réalité ne les atteint pas, un air plus subtil les enveloppe, et l'adversité même leur devient un attrait de plus : telle est Venise. Toutes les architectures ont poussé là, fleuri spontanément comme dans un divin rêve de l'Adriatique. L'antique, le gréco-romain, le gothique, le mauresque, le rococo, tous les styles, toutes les idéalités, à commencer par le palais des doges, où tant de poésie se mêle à tant d'histoire et que Byron emplit de ses figures, à finir par le Rialto, où le juif Shylock se profile. Palais contre palais : Mocenigo, Dandolo, Pisani, la reine Cornaro, cette Catherine qui ne porta la couronne de Chypre que pour la rendre à la république, et que Titien a peinte dans le rayonnement un peu sombre de sa beauté. Foscari, Pesaro, la Ca'd'oro, Balbi, du grec, de l'arabe, du composite; Contarini, Grimani, Labia, des panthéons et des musées, Labia surtout avec ses fresques de Tiepolo. Enfin, ces deux maisons qui se touchent : l'une gothique et fruste, d'aspect farouche, d'où sortit Marino Faliero pour monter aux honneurs, puis au supplice; l'autre, de style arabe, le palais Capello, berceau de l'héroïne de ce récit.

III

Elle était d'une famille patricienne accoutumée aux grands emplois. Sa mère étant morte après l'avoir mise au monde, ses premières années s'écoulèrent à

la campagne, sous la garde d'une gouvernante. Son père, homme rigide et fier, la visitait de loin en loin et lui prêchait des idées de retraite et d'obéissance médiocrement en harmonie avec un naturel qui n'avait rien de pastoral. Elle grandit ainsi, désœuvrée, curieuse, attentive aux rumeurs de Venise. La fée des lagunes l'appelait, la troublait, et, lorsque, vers l'âge de dix-huit ans, la jeune bergère y vint habiter le palais du *Canal-Grande,* ses longs rêves l'avaient déjà préparée aux expériences de la vie. Les aventures pouvaient se présenter, on ne demandait qu'à les courir. Bianca n'attendit point ; de prime abord, elle eut son roman, et ce roman la lança dans l'histoire.

A cette époque du moyen âge et de la Renaissance, les Florentins étaient les banquiers de l'Europe, ils avaient des comptoirs partout : à Rome, à Naples, à Londres, à Paris et dans les Flandres. Pape, empereur, roi ou doge qui manquaient d'argent s'adressaient à eux. C'est avec l'argent florentin qu'Édouard III battait à Crécy notre noblesse. Les plus grands seigneurs de Toscane tiraient honneur de s'enrichir à ce métier. En 1422, sur la place du Marché-Neuf, fonctionnaient soixante-douze boutiques de changeurs, qui toutes avaient leurs succursales dans les divers centres financiers de l'Italie ; à Venise, les Salviati tenaient la tête des affaires. Au nombre des commis de la maison se trouvait un certain Pierre Buonaventuri, garçon pauvre et sans naissance, mais bien planté, de belle mine, âpre surtout à l'ambition et sachant plaire. On se racontait ses galants exploits, ses escalades aux balcons des courtisanes, ses nuits de jeu et ses coups d'épée plus souvent donnés que

reçus. Comment cet Amadis connut Bianca, l'anecdote est absolument simple.

La maison de banque faisait face au palais Capello ; leurs yeux se rencontrèrent d'abord, puis se parlèrent ; des regards, on en vint aux signaux ; un baiser qu'on s'envoie d'un balcon à l'autre, un billet qu'on se montre à la lueur des étoiles et que, le lendemain, on glisse ou saisit au sortir de la messe : tous ces jolis drames de l'amour s'engagent ainsi par des insolations au clair de lune, et comment ils s'achèvent, nous le savons aussi. Aux étreintes fortuites, aux rendez-vous accompagnés succèdent les entrevues secrètes ; la duègne ayant fourni l'étape réglementaire, l'amant obtient de sa maîtresse qu'elle s'échappe un soir pour venir chez lui. Curiosité, ton nom est femme ! La jouvencelle arrive hésitante et palpitante, point inconsciente, car elle a tout prévu, — les sottes seules se laissent prendre sans réfléchir, et Bianca Capello n'était pas une sotte. Mais la nature s'agitait en elle ; enroulé dans un repli secret, le vieux serpent d'Ève lui disait : « Que crains-tu ? Il t'aime et t'épousera. N'est-il pas, comme toi, de noble race ? Un Salviati vaut une Capello pour la naissance. »

Un Salviati, oui certes ; mais un Buonaventuri, justes dieux ! Il est vrai que le traître se donnait à elle comme le propre neveu des Salviati. Ce qu'un galant vous affirme sur la foi de son baiser, on le croit si volontiers quand on aime soi-même passionnément !

Elle vint donc et revint, puis revint encore ; amoureuse et charmante légende qui débute comme celle de Roméo et Juliette et se termine comme un conte de Boccace ! Hélas ! pauvre abusée, le prétendu Salviati. le soi-disant associé des hauts barons de la finance.

n'était qu'un vil aventurier dont le nom pesait moins encore que la fortune, et, lorsque Bianca découvrit l'odieuse supercherie, elle était grosse, il lui fallait maintenant épouser cet homme qu'elle méprisait; il lui fallait quitter Venise et fuir loin des colères de son père. — Au lieu d'écrire Bartolommeo, mettez Brabantio, et nous sommes en plein drame d'*Othello:* cette fille qui déserte le toit paternel, ce vieux patricien qui la maudit. Nous étions avec Juliette, voici Desdémona. Shakspeare s'est tellement approprié la tragédie humaine de ce temps-là, qu'on ne remue pas une seule anecdote qu'il n'ait faite sienne par certains côtés.

Buonaventuri, qui se sentait non moins compromis que Bianca, ne cessait de pousser à l'enlèvement; car, si la jeune dame risquait d'aller au cloître, il n'ignorait pas quel châtiment le menaçait, lui, coupable d'avoir débauché une fille noble de la République.

Une nuit que don Bartolommeo s'était absenté, tous les deux partirent pour Florence, et, si vous demandez qui fournit l'argent du voyage, ce fut le père de Bianca, travesti pour la circonstance en Géronte qu'on dévalise. L'honnête créature savait où gisaient les sequins, elle en remplit dûment son coffre, empilant par-dessus des bijoux pour une valeur de 20,000 écus; c'était le vol après la chute. Adieux touchants d'une fille à son père, qui méritaient assurément l'auguste récompense qui les couronna dans la suite. Car le fait demeure incontestable : celle qui préludait de la sorte allait droit aux honneurs, à la gloire. Tomber de chute en chute, mot absurde à l'usage des niais qui croient à la vertu récompensée; deux négations valent une affirmation, une faute vous perdrait,

deux vous sauvent. Si Bianca, soumise et repentante, fût restée à Venise, sa première faute l'eût inévitablement condamnée à toutes les flétrissures; elle marche dessus impudemment, vole son père, court à Florence ; sa faute devient un scandale, et le scandale emplit l'Italie : aussitôt son règne s'affirme. Le destin se moque de nous, et son ironie mène le monde.

Une version adoptée par les chroniqueurs attribue pour cause à la fuite des deux amants un incident quelconque de la vie domestique, je n'en crois rien et je dirai pourquoi.

Donnons d'abord cette version.

Comme il n'y avait aucun moyen, pour Buonaventuri, de pénétrer dans le palais Capello, gardé à la fois comme une forteresse et comme un harem, c'était Bianca qui venait trouver Buonaventuri. Toutes les nuits, elle quittait sa chambre, descendait pieds nus les escaliers, ouvrait la porte, qui fermait en dedans, traversait la rue comme une ombre, rejoignait son amant dans sa chambre, puis, une heure avant le jour, elle rentrait par la porte, qu'elle avait laissée entre-bâillée. Cela dura ainsi plusieurs mois; mais, un beau matin que les jeunes gens n'avaient point aussi exactement calculé l'heure du départ, un garçon boulanger vint demander au palais Capello à quel moment de la journée il devait cuire le pain, et, en s'en allant, il tira la porte. Bianca arrive un instant après pour rentrer à son tour et trouve la porte fermée. Appeler serait se perdre; elle prend aussitôt son parti, remonte chez son amant, qui s'habille à la hâte, redescend avec elle et saute en gondole.

Tout cela est du pur roman. Comment admettre

qu'un tel complot ait pu être conçu et exécuté fortuitement au pied levé? Une personne aussi habile que Bianca, aussi précocement dépravée, mûrit ses projets à distance, surtout quand elle se sait dans un état intéressant. Elle et lui avaient dès longtemps combiné leur plan et fixé comme date la première nuit où don Bartolommeo s'absenterait de Venise. Si le coup n'eût pas été prémédité, comment s'expliquerait-on le vol des bijoux et de l'argent qui sustenta les deux pèlerins contre les hasards de la traversée? Prétendra-t-on que cette main basse sur le trésor paternel avait eu lieu d'avance en prévision de l'enlèvement, et que la précieuse cassette était déjà depuis de longs jours au pouvoir de Buonaventuri? Et don Bartolommeo alors, qu'en faites-vous? Quoi! ce patricien retors, presque avare, serait resté une semaine au moins sans visiter sa caisse, et cette malheureuse fille, joignant l'imprudence à l'impudeur, aurait affronté d'un cœur léger le double danger de voir de la même occasion ses deux hontes se découvrir? Non, tout cela ne se tient pas. Pour que le récit des chroniqueurs eût l'ombre de vraisemblance, il faudrait pouvoir supprimer le vol dans le procès, quand, au contraire, il y occupe une si grande place que le Sénat en retentit et que toutes les dépêches des ambassadeurs nous le racontent[1] !

Au cours de leur voyage, Bianca Capello et Pierre Buonaventuri se marièrent. Un prêtre, que le jeune

1. *Lettere di Cosimo Bartolo al principe Francesco*, 1553. Ce Bartolo était résident de Venise à Florence au moment de l'enlèvement, et ses lettres ne nous entretiennent que des nombreuses et inutiles démarches poursuivies par lui près de la Seigneurie en faveur de la fugitive.

homme connaissait, les unit dans un village des environs de Bologne; puis, au terme d'une odyssée plus ou moins picaresque, tous les deux arrivèrent à Florence chez les vieux Buonaventuri, où Bianca, peu après, accoucha d'une fille qu'elle nomma Pelegrina, et qui devint plus tard la comtesse Bentivoglio.

L'émotion que cette évasion produisit dans Venise, on se l'imagine. Les Capello n'étaient point les seuls à crier vengeance, les Grimani faisaient aussi chorus, ayant à leur tête le patriarche d'Aquilée, oncle de Bianca. Celui-ci, personnage important entre tous et grand pontife, comme on sait, de la sérénissime république, fulmina si haut ses colères, que le conseil dut traiter les deux fugitifs à l'égal des voleurs et promit une récompense de mille ducats à quiconque les livrerait morts ou vifs; Bartolommeo, de son côté, offrit la même somme. Quant aux complices ou gens supposés tels, le châtiment les atteignit sur l'heure. Soupçonné d'avoir connu les faits sans les dénoncer et d'avoir prêté la main à l'évasion, Jean-Batista Buonaventuri, l'oncle de Pierre, fut jeté en prison pour le reste de ses jours, et la respectable duègne aux amoureux messages eut pareil sort.

CHAPITRE II

A Florence après l'escapade. — Peines d'amour perdues. Le duc François de Médicis. — La scène des bijoux.

I

Heureux ou malheureux, les coups de la fortune exercent sur nous une perturbation dont les caractères les mieux assis ont peine à se remettre; ils vont, comme l'orage, tantôt purifiant l'atmosphère, tantôt le brouillant. Mais, ce que l'on peut dire, c'est que bien peu d'individus restent après la commotion ce qu'ils étaient auparavant : les bons en deviennent meilleurs, les méchants pires; il arrivera même quelquefois que la modification s'opère en sens contraire et que le résultat de cet ébranlement soit une conversion subite du bien au mal ou du mal au bien. Les grandes déceptions tournent aisément une âme à l'aigre, et, quand la désillusion et la chute sont simultanées, que le sol s'effondre sous vos pas, que tout vous manque : parents, amis, bien-être, considéra-

tion, et qu'un immense amour n'est point là pour combler l'immense vide, alors la révolte s'en mêle, on passe en revue son arsenal, et, quel que soit le démon qui vous conseille, on l'écoute.

Bianca, en se donnant, avait obéi à son mirage et s'était dit qu'un Salviati pouvant épouser une Grimani-Capello, sa faute serait tôt ou tard réparée et même pardonnée, au cas où son père la découvrirait; et maintenant, de toutes parts, la réalité l'accablait : le Salviati des nuits heureuses s'appelait aujourd'hui Buonaventuri, le fils des princes était un misérable petit commis né de parents infimes ; elle se voyait loin de sa patrie, sans espoir d'y rentrer jamais, l'honneur irrévocablement perdu. Elle placée si haut, tombée si bas! Sa famille la rejetait, les lois la proscrivaient: que devenir? Elle essayait bien, par instant, de se reprendre à son amour, mais trop de mépris s'y mêlait, et l'idée de se sentir au pouvoir d'un homme qui l'avait si honteusement trompée ne tardait pas à provoquer des réactions de haine. Alors son miroir lui disait qu'elle était belle à tenter un roi et que la jeunesse est un capital tout comme la vertu, souvent même bien plus profitable.

Dans cette charmante ville de l'Arno, si justement nommée la ville des fleurs, que vous aimiez l'air des champs ou l'atmosphère des cités, vous n'êtes jamais dépaysé; les palais s'enchaînent aux villas, les cloîtres et les églises aux maisons de campagne : paysage exquis, harmonieux, fait de main d'artiste, où la terre marie ses tons bruns au vert pâle de l'olivier, au noir bleuâtre des cyprès; palais contre jardins, végétations, floraisons et gazouillement d'eau parmi les marbres, tout cela simple, modéré, naturel

comme la beauté des Toscanes; vous allez sans détourner ni relever la tête, un sourire sur deux lèvres de pourpre, un rayon de soleil éclairant l'ogive d'une fenêtre, et votre enchantement n'a plus de cesse.

Or il advint qu'un jour François de Médicis, rentrant à cheval de sa promenade du matin, eut une apparition; comme il passait devant une maison de la place Saint-Marc, un rideau s'entr'ouvrit, puis se referma : deux éclairs, un corps de déesse, la Vénus de Titien, surprise au sortir du bain et voilant sa nudité sous les plis rassemblés du lampas!

Notons que cette espèce de fulguration sidérale s'était annoncée par la chute d'une fleur destinée sans doute à conduire l'attention du passant où l'on voulait qu'elle se dirigeât, et François n'avait que vingt-deux ans, l'âge des amours romanesques.

Se refusant à voir dans cette fleur tombée à ses pieds un simple accident du hasard, il crut à une avance et se promit d'en profiter si celle qui la lui avait faite en valait la peine.

Le Médicis devinait bien, sans connaître à quel point le caractère de Bianca et la situation où elle se débattait en ce moment justifiaient sa conjecture. Les lois de Venise la poursuivaient, le Sénat réclamait son extradition, et, pendant ce temps, les ressources pécuniaires allaient diminuant chaque jour; seul, un protecteur puissant était capable de la tirer d'un pas si difficile, et très savamment elle avait choisi le jeune prince. Restait à piquer son imagination, elle emprunta le stratagème de la nymphe antique, moyen habile et sûr avec un seigneur de la race des Médicis. Bianca pouvait désormais dormir tranquille, elle avait gagné son procès.

A dater de ce moment, l'intérêt se corse. Le marquis de Mondragone raconte à sa femme tout ce qui vient de se passer entre lui et le jeune prince et lui fait sentir le profit et la faveur qu'ils peuvent tirer d'une pareille intrigue. Aussitôt la Mondragone se met en campagne; elle trouve un prétexte pour s'introduire près des bonnes gens avec lesquels vivait Bianca et dont la société commençait à lui paraître fort lourde, comparée à la société que la noble fille du seigneur Capello voyait chez son père.

L'entremetteuse interroge, insinue, feint la compassion et promet de parler au prince. En attendant, elle a soin de caresser ce besoin d'imprévu dont elle s'aperçoit que cette âme ardente est travaillée. Un matin, elle envoie son carrosse avec une de ses plus belles robes; la vieille Buonaventuri, folle d'orgueil, y monte accompagnant sa bru. Arrivées au palais Mondragone, situé aux environs de Sainte-Marie-Majeure, les deux femmes sont accueillies par la marquise, on se promène dans les jardins, on s'assied sous les arbres, où la collation est servie, et, tandis que la bonne vieille s'attarde à son biscuit trempé de vin de Syracuse: « Il faut que je vous fasse voir ma maison dans tous ses détails, » dit la Mondragone emmenant Bianca.

Elles traversent une multitude de chambres et s'arrêtent enfin dans un joli petit réduit. La marquise tire un écrin d'une armoire et de l'écrin une foule de bijoux: diadèmes, colliers, bagues, pendants d'oreilles dont elle s'amuse à parer Bianca; puis, tout à coup, la laissant seule:

« Attendez-moi ici, je reviens. »

Bianca continue de se parer; elle se regardait dans

une glace lorsque soudain elle aperçut s'y reflétant, un homme debout derrière elle ; elle se retourne, c'était le prince. Bianca jette un cri, feint de vouloir courir à la porte ; François la retient et la rassure : « Je ne suis pas venu ici en de lâches desseins, mais attiré par l'intérêt que m'inspire votre position. Me voici; puis-je vous être utile? Regardez-moi comme un protecteur, comme un frère et, à ce double titre, demandez-moi ce que vous voudrez, et ce que vous m'aurez demandé, vous l'obtiendrez, s'il est au pouvoir d'un homme, d'un prince ou d'un roi de vous l'accorder. »

Et François de Médicis, en effet, lui tint parole.

CHAPITRE III

Entre Médicis. — Les affaires avec la République de Venise. — Amours princières. — Le mari de la favorite. — Les deux frères de la belle Cassandra. — Le guet-apens du pont de la Trinité.

I

Nous sommes en 1560, deux ans avant le mariage de François-Marie de Médicis, qui, pour si grand prince qu'il se donne, n'exerce encore le pouvoir souverain que par délégation.

Son père Cosme, retiré du gouvernement, vivait au palais Pitti en riche gentilhomme, en agronome, cultivant et pêchant, se livrant au trafic des pierres précieuses, maniant l'or et les bijoux, chimiste industrieux et commerçant imperturbable sur terre et sur mer. Ses relations avec son fils étaient prudentes et convenables ; en particulier, il le traitait de façon aisée et familière, mais ramenait à soi l'autorité dès qu'il lui parlait en public ; de son côté, le jeune prince marquait à son père une respectueuse obéis-

sance, et, lorsque Cosme l'engageait à ne pas s'écarter des voies de la prudence et de la morale, il affectait de recevoir ses avis avec reconnaissance ; comédie mutuelle où chacun avait intérêt à se prêter et qui, dans ce milieu des Médicis, infesté de corruption naïve, a quelque chose de réjouissant comme une scène des dieux d'Homère. Car n'oublions pas que ce père qui reproche à son jeune fils le naissant scandale de ses amours avec Bianca est lui-même un débauché de premier ordre, l'ancien amant d'Éléonore d'Albizzi, dont il a un fils, l'amant actuel de Camilla Martelli, qu'il compte épouser sitôt que le pape ou l'empereur l'aura fait grand-duc. La couronne grand-ducale est ce qui l'occupe exclusivement, le reste à ses yeux compte à peine ; de là ses admonestations toutes paternelles : « Amusez-vous, tuez même, si votre bon plaisir l'exige, mais ne me brouillez pas avec l'empereur. » Admirons incidemment le personnage presque bouffe que jouait Cosme en ces dialogues de famille. Vous pensez au Prusias de Corneille, à ce vers d'un effet si comique autrefois dans la bouche de Baptiste aîné, qui parlait du nez :

Ah ! ne me brouillez pas avec la république !

Une autre scène également fort gaie nous montre Cosme de Médicis sous cet aspect de fin compère, je veux parler de sa visite à Pie V en 1570.

Impatient du mauvais succès de ses démarches du côté de l'empereur Maximilien, il s'était retourné vers le pape, qui venait de lui accorder sa couronne. La vanité, autant que la reconnaissance, lui faisait un devoir d'aller la recevoir des mains du pontife et il

eut bien garde d'y manquer ; mais, une fois à Rome, il profita de son séjour pour négocier deux affaires qui lui tenaient également au cœur, la ligue contre les Turcs et son mariage avec Camilla Martelli. Après avoir traité les grandes questions politiques, Cosme avait souvent avec le pape des conversations familières où il le consultait comme un père pour en obtenir des avis sur sa conduite privée, et ce fut dans un de ces entretiens d'intime confiance que le malin duc, prenant un air contrit, glissa l'aveu de sa liaison avec la Martelli. Pie V, flatté d'une confession qui avait tout le charme d'une confidence, saisit naturellement cette occasion d'adresser à son pénitent une douce semonce, l'exhortant à se retirer de la vie de péché indigne d'un prince catholique et de sanctifier son union par le mariage. Cosme ne demandait pas autre chose ; le talent était de se faire imposer par le pape un acte qu'en présence de l'opinion publique on n'eût peut-être point osé commettre. « Le loup revêtu de la peau d un mouton, » la Fontaine a fait une fable là-dessus ; mais quel apologue vaut cette histoire ? Car il y avait du loup chez ce tyran si plaisamment déguisé en bon apôtre, et, quand il entrait dans une de ses colères tragiques, ce capucin de comédie vous abattait d'un coup de poignard son valet de chambre Alemanni, parce que le pauvre diable l'avertissait de la folie que c'est à quarante-neuf ans de vouloir épouser une fille de quinze.

Grattez un Médicis, quel qu'il soit, et, sous cette culture qui leur sert de bouclier d'or, vous trouverez la bête féroce. Ils sont luxurieux, cruels, sanguinaires, avec des appétits intellectuels non moins opiniâtres et qui se perpétuent dans la race à travers tous les

méandres de la bâtardise. Artistes et savants, le mercantilisme entache leur art, et leur science ne va jamais sans quelque dépravation. Ce prince même qui nous occupe, François, avait appris de Benvenuto Cellini l'art d'imiter les saphirs et les émeraudes et ne se gênait pas pour le pratiquer dans son négoce aux dépens de la clientèle. Ils ont des laboratoires chimiques, mais en soufflant sur leurs charbons, à quoi songent-ils? Si quelque découverte a lieu, c'est le hasard qui l'amènera. Eux pensent à leurs ennemis, à leurs amis, à leurs parents, proches ou lointains, et ce que leur chimie expérimentale produira, c'est un poison nouveau qu'on se hâtera d'essayer en famille; leurs pommades, leurs onguents, leurs élixirs et leurs parfums ont empoisonné l'Europe. A force d'amalgamer l'horrible et le grotesque, leurs crimes et leurs débauches tiennent du mythe : Alexandre et son Lorenzino, mignon tragique! Jean-Gaston et son laquais Dami, giton grotesque! Heine nous a peint les dieux païens chassés de l'Olympe et continuant leur ancienne vie au fond des forêts germaniques; les Médicis sont les Césars de l'antique Rome domiciliés à Florence, ayant citadelle et comptoir qu'ils exploitent; proscripteurs, calculateurs, empoisonneurs et noceurs impitoyables. « Vous ne voyez donc pas que vous finirez par dépeupler la ville avec vos sentences de mort? » disait à Cosme le Grand, autre scélérat de génie, un de ses plus chauds partisans. Cosme, père de la patrie, leva la tête d'un calcul de change qu'il faisait, posa la main sur l'épaule de son ami et, le regardant fixement avec un imperceptible sourire : « J'aime mieux, répondit-il, la dépeupler que la perdre. »

II

Bianca trouva tout de suite un protecteur dans le prince ; il intervint pour elle près de la République de Venise; mais ni l'envoyé de Florence, ni le nonce du pape ne réussirent : les Dix furent intraitables, l'arrêt de bannissement confirmé, et refusés les six mille ducats qu'elle réclamait comme venant de l'héritage de sa mère. Il y eut même, de la part du conseil, tant d'animosité que le ministre de Toscane dut avertir son prince d'en rester là :

« La honte infligée par Buonaventuri au père de Bianca est encore trop récente, écrit-il, et la Seigneurie tout entière en est émue; car Bartolommeo a des attaches de famille avec les plus puissants personnages de l'État et son beau-frère est, comme vous savez, le patriarche d'Aquilée. Je doute donc qu'un chargé d'affaires puisse avoir ici rien à gagner à prendre en main la cause de Buonaventuri et, qui plus est, la cause de sa femme. Et ce que j'en dis n'est point pour moi, mais pour Votre Altesse, qui, certainement, aurait à se repentir, un jour, d'avoir molesté gratuitement des gens capables de reporter ensuite leur mauvaise humeur dans nos affaires politiques. »

Il est à supposer que ces observations coupèrent court aux démarches; car, à partir de 1465, on n'en trouve plus trace, Bianca se sentant déjà probablement assez forte dans la faveur du prince pour ne plus se soucier de reconquérir les bonnes grâces du Sénat.

Le charme opérait. Cela débuta, comme toutes

les féeries du même genre ; palais et villas sortant de terre au commandement de la baguette, équipages, écrins, coffres pleins de trésors, dotations pour la dame et pour le mari, emplois et traitements *honorifiques*. On nomma Buonaventuri valet de chambre de monseigneur : ne fallait-il pas occuper Mercure pendant que Jupiter visitait Alcmène, et ses visites se renouvelaient toutes les nuits, si bien que le père en prit texte d'une de ces missives où le blâme se dérobe sous l'enjouement :

« Les promenades solitaires et nocturnes par les rues de Florence ne sont bonnes ni pour l'honneur, ni pour la sûreté, surtout lorsqu'on se fait de ces promenades une habitude de chaque nuit, et je ne puis vous dire quels sont les mauvais résultats qu'une pareille conduite peut produire. »

Couronné grand-duc et son mariage autorisé par le pape, Cosme était revenu de Rome en toute hâte, et, quinze jours après, mandant au palais Pitti le curé de sa paroisse, il épousait Camilla Martelli. Or, tandis qu'il mettait ainsi l'ordre dans ses affaires, le bonhomme n'entendait pas que son coquin de fils vînt gâter la situation par ses bruyantes équipées. « Ne me brouillez pas avec l'empereur, surtout avant votre mariage ! »

Cosme, à ce moment de sa vie, a la prudence morne du savant qui ne se fie qu'à l'expérience ; il arrange et dispose tout selon les besoins rigoureusement indiqués de l'existence journalière. Laurent le Magnifique, au sortir du tracas des affaires, s'occupait de Dante et de la philosophie de Platon : Cosme, à l'issue du conseil, trempait de l'acier, classait des plantes, tripotait des poisons en même temps qu'il inventait

une théorie de l'impôt et, dans son laboratoire chimique de Saint-Marc, combinait le mariage de son fils avec une archiduchesse d'Autriche : œuvre importante qu'il sut mener à fin en pactisant avec ses propres vices et ceux de son fils, du moins pendant la trêve des fiançailles.

Le duc François et Cosme son père avaient le plus vif intérêt à tenir cette intrigue secrète jusqu'au jour où le mariage du jeune prince et de l'archiduchesse serait accompli. Mais, sitôt venu le lendemain des noces, François se reprit à ses amours avec si peu de mystère, qu'il choisit un logement pour Bianca dans la partie la plus agréable de son palais et donna tout l'éclat imaginable à l'attachement que lui inspirait sa maîtresse.

C'est en 1563, très peu de temps après, que Bianca commence à jouer un rôle: elle entre à la cour tête haute, objet de toutes les admirations et de tous les hommages. François ne voit, n'écoute plus qu'elle: ses moindres caprices sont exaucés sur l'heure, ses volontés obéies même dans l'avenir. Il jure de l'épouser si jamais elle et lui se retrouvent libres. Bianca prend note du serment et déjà songeait au moyen de se séparer de son mari lorsque la mort vint opportunément l'en débarrasser.

III

Sur celui-là aussi, les faveurs de cour avaient grêlé: il était chambellan, ministre, associé à la régence: que n'était-il pas? Tant de grandeurs l'avaient ébloui: il en oublia son passé misérable, abusa, dilapida, traita

de son haut la noblesse florentine. C'était agir bien à propos que de fournir aux mécontents une occasion nouvelle de se plaindre de la tyrannie des Médicis et l'on comprend de quels yeux les descendants des Albizzi, des Pazzi devaient envisager le règne d'un pareil aventurier.

Ils n'avaient entre eux qu'un seul plan, sa perte, et ce fut lui-même qui, par l'arrogance de ses gestes, se chargea de la précipiter.

Buonaventuri appartenait à cette classe d'époux casuistes qui pensent qu'un outrage peut être enduré lorsqu'il vous rapporte de gros bénéfices; discrètement, il s'était effacé devant son prince et cherchait près des autres femmes à se dédommager de son isolement. On le savait depuis quelque temps occupé d'une noble personne de la famille des Ricci, mariée au seigneur Bongiani et que tout Florence connaissait sous le nom de la belle Cassandra, beauté fort à la mode; il courait sur son compte toute sorte d'anecdotes plus ou moins tragiques, dont une semblerait empruntée aux fastes de la Tour de Nesle: deux jeunes gens, deux frères, s'étant vantés dans Florence d'avoir, à tour de rôle, joui chacun de ses faveurs, avaient été à deux jours de distance trouvés morts, un poignard dans le cœur. Buonaventuri fréquentait assidûment la Cassandra, il la courtisait en public, l'affichait à ce point que les Ricci, prompts à saisir l'offense au vol, en conçurent de mauvais desseins. Le prince avertit Buonaventuri : « Tâchez, lui dit-il, de vous modérer dans vos rapports avec la Cassandra, car je vous préviens qu'un danger vous menace. Les Ricci sont furieux, et, quand ils vous auront coupé la gorge, ce n'est pas moi qui vous la recoudrai. »

Buonaventuri reçut l'admonestation avec déférence et promit tout ce que l'on voulut, ce qui n'empêcha pas l'orage de grossir. Les Ricci redoublaient de haine; chaque jour, nouveaux griefs et nouvelles plaintes. François, pour soustraire son chambellan au péril, imagina de l'envoyer voyager en France; mais, sitôt qu'elle eut appris cette résolution, Bianca mit son *veto*. Cet époux qu'elle avait cessé d'aimer, c'était assez qu'il en aimât une autre pour qu'il lui redevînt cher; elle qui naguère détcstait sa présence ne voulait point qu'il s'éloignât. Elle eut avec Buonaventuri une explication pathétique au sujet de la Cassandra, le supplia de quitter cette femme, invoquant son propre salut, lui montrant les Ricci prêts à se venger et le prince gravement ulcéré. Mais ni ses représentations ni ses larmes n'obtinrent gain de cause; au contraire, Buonaventuri, las de s'entendre jeter au visage les menaces des Ricci, poussé à bout par la maladresse de Bianca mêlant, en vraie courtisane, le nom du prince à cette histoire, Buonaventuri franchit les bornes et s'emporta :

— Tais-toi! s'écria-t-il, tais-toi, drôlesse! ou je te crève la poitrine avec la corne d'or que tu m'as plantée au milieu du front.

Et, sur ces mots, il s'échappa, laissant Bianca meurtrie et désolée.

A cette scène conjugale, le prince avait assisté, caché derrière une tapisserie:

— Calmez-vous! dit-il à sa maîtresse: votre mari ne veut pas être sauvé; vous et moi n'y pouvons plus rien, et nous n'avons qu'à laisser faire les événements.

Le même jour, François recevait dans son jardin la

visite des deux Ricci, venant se plaindre d'une nouvelle insulte en pleine rue. Le prince et les deux frères causèrent sous les arbres en se promenant, les deux frères très animés ; puis, au moment de se quitter :

— Messieurs, leur dit François, agissez à votre convenance ; quant à moi, je désire n'en rien savoir.

Et, les ayant congédiés, il partit pour sa campagne de Pratolino.

Cette nuit-là (21 décembre 1569), Buonaventuri, dûment escorté de deux estafiers, rapière au vent, sortait vers quatre heures de chez la Cassandra, lorsque, en passant sur le pont de la Trinité, il entendit un coup de sifflet ; à ce signal, douze bandits l'investirent. Des deux hommes qui l'accompagnaient, l'un se sauva à toutes jambes et l'autre fut tué ; blessé lui-même en s'ouvrant un chemin à travers les épées, il était parvenu à gagner le large et se croyait sauf, mais un nouveau groupe de gens armés le guettait à l'entrée de la via Maggio et, frappé de vingt-cinq blessures, il fut ramassé le matin dans un cul-de-sac, près du pont. Autant il en advint à la Cassandra. Cette même nuit, plusieurs hommes masqués forcèrent sa porte et l'égorgèrent dans son lit.

A son réveil, Bianca reçut la tragique nouvelle ; son premier soin fut d'aller chez le prince crier vengeance ; mais il était absent et personne, au palais, n'avait d'ordre pour agir. Deux jours seulement après la catastrophe, monseigneur revenait de Pratolino. Il vit Bianca, la consola, jura tous ses grands dieux d'exterminer les assassins et se hâta si bien de les poursuivre, que ceux-ci trouvèrent le temps de gagner la France.

Le duc ayant connu d'avance le complot et pratiqué

la politique du laissez-faire, il est hors de doute que la procédure intentée au lendemain du crime dut avoir des lenteurs propres à favoriser la fuite des Ricci. Lui-même raconta plus tard à son chapelain Jean-Baptiste Confetti la part morale qu'il avait eue en cette affaire, et son aveu manquât-il au débat, que d'autres preuves de la complicité subsisteraient: cet entretien au jardin avec les frères de Cassandra, les paroles prononcées en les congédiant, le départ de Florence quelques heures avant l'attentat. François cherchait une occasion de se débarrasser du mari de sa maîtresse, il courut à la meilleure. La scène domestique à laquelle il avait assisté, les mots outrageants qu'il avait entendus, tout cela prêtait à réfléchir: si cet homme, jusqu'alors parfaitement souple et docile, allait devenir incommode et, qui sait même, dangereux? Les rapides élévations engendrent souvent la folie. Sans sortir des traditions de sa famille, François se rappelait l'exemple d'Alexandre de Médicis, à qui ses relations avec la femme d'un autre avaient coûté la vie: mieux valait donc profiter de la circonstance. La mort de Buonaventuri ne fit qu'accroître la passion du prince, et Bianca fut immédiatement déclarée maîtresse régnante. Florence tout entière s'en émut; on blâma très haut, on chansonna, puis les épigrammes s'émoussèrent et le vent emporta les chansons.

CHAPITRE IV

La politique de Bianca Capello. — Menus détails d'intérieur.

I

La belle favorite gouvernait la ville et la cour: qui l'avait avec soi tenait la fortune, et ceux qu'elle n'aimait pas dégringolaient. Un scandale a beau réussir, les oppositions qu'il soulève n'en sont pas moins à redouter. Bianca sentit le péril et s'occupa du moyen de le conjurer. Forte de l'amour du prince, les cabales ne l'atteignaient pas, mais l'amour a ses vicissitudes et François pouvait changer d'humeur : s'établir solidement dans la famille, s'appuyer sur ceux de ses membres ayant crédit tant sur le prince que sur le peuple était en pareille occurrence un coup de génie; elle avisa.

Le père de François, Cosme, vivait à l'écart : de celui-là il n'y avait point à s'enquêter, c'était un père noble dans la comédie et rien de plus ; inutile aussi de penser à don Pietro, jeune frère du prince ré-

gent et que son âge mettait en dehors des intrigues de parti; restaient sur le chemin deux influences, mais celles-là très sérieuses, donna Isabelle, sœur de François, et le cardinal Ferdinand, son frère puîné.

Dona Isabelle avait l'oreille et le cœur du jeune prince; unie à Giordano Orsini, qui la négligeait, elle se consolait avec le neveu de son mari et bien d'autres jeunes gens, la fleur de la noblesse florentine; ce qui lui valut d'être étranglée par le Giordano et d'avoir une de ces fins dantesques plus grandes que nature qui répondent à l'idée qu'on se fait des personnages de ce temps-là. Dès que vous touchez à cette chronique des Médicis, les crimes vous débordent: fratricides, viols, incestes, toutes les abominations, y compris celle de Sodome. Ne compulser ces tas d'horreurs que pour se faire un jugement d'ensemble est un procédé que recommande généralement la vraie critique, mais grâce auquel disparaît aussitôt le côté vivant de l'histoire. Je ne prétends pas qu'on donne tout à l'anecdote, comme font Stendhal et Mérimée lui-même très souvent; ne peut-on cependant dramatiser un peu sans se compromettre absolument près des gens qui savent ou qui croient savoir? C'est surtout dans les monographies du genre de celle que nous écrivons qu'il vous faut appuyer votre assertion sur le fait anecdotique et le raconter non plus pour s'y complaire, mais pour prouver. Quand je dis, par exemple, que Bianca Capello favorisa les amours de sa belle-sœur avec Troïlo Orsini, qu'importe aux lecteurs mon allusion à cette anecdote si, par respect pour la grande histoire, je dois leur laisser ignorer l'anecdote elle-même?

Cosme avait cinq fils et quatre filles.

Les fils étaient : François, dont le règne va se déroulant devant nous; Ferdinand, qui régna après François; Pierre, qui tua sa femme Éléonore de Tolède; Jean et Garcias : Jean, qui périt assassiné par Garcias, lequel fut à son tour poignardé par son propre père, qui « ne voulait pas de Caïn dans sa famille ».

Les quatre filles étaient : Marie, Lucrèce. Isabelle et Virginie.

Au sujet d'Isabelle, ce que rapportent les mémoires manuscrits dépasserait tous les scandales. Celle-là était la bien-aimée de son père; un jour que Georges Vasari, caché par son échafaudage, peignait le plafond d'une des salles du Palais-Vieux, il vit entrer Isabelle dans cette salle; c'était vers l'heure de la sieste. Ignorant que quelqu'un se trouvait dans la même pièce, elle tira les rideaux, se coucha sur un divan et s'endormit. Cosme entra à son tour, aperçut sa fille, et bientôt Isabelle jeta un cri. Mais, à ce cri, Vasari cessa de regarder et ferma sagement les yeux, pareil au chasseur qui fait le mort pour se sauver des griffes de l'ours.

L'année d'ensuite, Isabelle fut mariée à Giordano Orsini, duc de Bracciano; triste et sombre alliance, orageuse dès son début. Orsini habitait à Rome et Cosme exigeait que sa fille vécût à Florence, près de lui. Cette séparation continuelle eut pour résultat chez l'homme, — froid et brutal, — l'indifférence; chez la jeune femme, — ardente et passionnée, — l'oubli de toute retenue.

Un proche parent de Giordano, nommé Troïlo Orsini, était devenu l'amant d'Isabelle; mais. avec une aussi galante compagnonne, les intrigues se croisaient

aisément, et Bianca Capello mettait sa gloire à les empêcher de tourner à mal, sans y réussir toujours; quelque peine qu'elle se donnât, sur l'intrigue d'hier se greffait celle d'aujourd'hui, et c'était un vrai casse-tête de se reconnaître au milieu de ces complications. Troïlo adorait d'autant plus follement sa maîtresse, qu'il s'imaginait être le seul, et le malheureux avait un fortuné rival, Lelio Torello, page du grand-duc François. Malgré les efforts de Bianca, qui manœuvrait la double affaire, ils se rencontrèrent et Troïlo Orsini tua d'un coup de poignard Lelio Torello, au grand soulagement d'Isabelle, que déjà sollicitaient d'autres amours, où sa fidèle amie ne manquerait pas d'intervenir.

Maintenant passons au cardinal; il ne lui marchanda point ses bons offices. Le cardinal Ferdinand, moins bien vu par son frère, le duc régent, n'en était que plus populaire; c'était même le seul Médicis qui fût aimé des Florentins. Par lui, on pouvait imposer silence aux diffamations, étouffer les haines; il est vrai que Son Éminence ne se laissait point aisément aborder; sa gravité, l'orgueil de race, jetaient un froid. Bianca, pourtant, ne tarda pas à réussir également de ce côté. Le cardinal menait grand train, et ses dépenses dépassaient de beaucoup ses revenus. Fort endetté pour le moment, il faisait les yeux doux à la cassette de son frère, mais la cassette ne cédait pas; François se montrait intraitable. Bianca, témoin de ces débats, eut d'abord l'air de ne s'apercevoir de rien; puis, quand les choses commencèrent à se gâter, une brouille devenant imminente, elle entra sournoisement dans le jeu du cardinal, et le cardinal, par simple intercession de la madone, obtint la somme

qu'on lui refusait. *Bis repetita placent* : une autre fois, comme il avait besoin de vingt mille écus pour se mettre en route et qu'il rencontrait de nouvelles résistances :

« Partez toujours, lui dit-elle en souriant ; j'ai l'idée que cet argent vous attend à Rome. »

Le cardinal partit et trouva en arrivant, non pas vingt mille écus, mais trente mille. Le moyen pour un galant homme de bouder à de telles avances! Bianca, pour mieux se l'attacher, voulut aussi être son obligée. Elle lui recommandait ses amis, sa famille, souhaitant de lui devoir son salut :

« Je suis malade, écrit-elle ; pensez à moi dans vos prières, car je sais que Dieu les écoute. »

Et le cardinal, quoique l'ami de la femme de son frère, en vint ainsi bientôt à se lier avec la rivale.

Certaine désormais de n'avoir rien à redouter de la famille, Bianca se sentait libre d'abuser. François, chaque jour plus épris, rendait les armes. Elle était la beauté, l'enchantement de cette cour et, disons-le, l'indispensable distraction d'un prince d'humeur sauvage, dont un intérieur fastidieux augmentait encore la mélancolie. Sa femme, Jeanne d'Autriche, l'ennuyait, et ses relations avec elle se bornaient aux devoirs de bienséance. Jeanne était de figure agréable, mais de santé frêle; son caractère douloureux, son rigorisme dévot, sa raideur empesée diminuaient encore le peu de grâces dont la nature l'avait pourvue. Les Toscans et les mœurs toscanes lui déplaisaient; élevée à la cour sévère d'Autriche, adonnée depuis l'enfance aux exercices de piété, elle fuyait comme un écueil pour la vertu jusqu'à l'apparence de ces plaisirs qui sont un besoin pour les gens du

Midi. Si l'on ajoute à ces dispositions la jalousie fort naturelle, mais acariâtre et sèche, que devaient alimenter dans ce cœur hautain les avantages de sa rivale, on concevra le redoublement d'amour que François dut éprouver pour Bianca.

Elle était la véritable grande-duchesse de Toscane. Vive, enjouée, appelant au secours de sa beauté les mille ressources d'une conversation étincelante, Bianca ne se contentait pas de parler aux sens de son amant; elle l'amusait par son esprit, et cet homme d'un caractère sombre, ce chimiste adonné aux calculs de la science et du commerce, s'étonnait, en quittant son laboratoire[1], d'être ainsi chaque jour promené d'une main de fée aux merveilleux pays de l'imagination. Pendant ce temps, Jeanne se plaignait, et ses plaintes, au lieu de lui ramener son mari, l'éloignaient encore. Elle alla jusqu'à s'adresser au grand-duc Cosme; le bonhomme, qui lui-même avait passé sa vie à scandaliser le pauvre monde, l'éconduisit par des banalités : « Ayez patience et méfiez-vous de la calomnie; la jeunesse doit avoir son cours; on vous aime, on vous reviendra. Regardez autour de vous dans votre propre famille; vos sœurs sont-elles mieux traitées? Oubliez donc qui vous néglige et félicitez-vous comme moi d'être quitte des soucis du trône. »

De pareilles raisons, on le comprend, calmèrent mal la colère de l'épouse délaissée et non résignée. Sa haine visait sourtout Bianca. Un jour, l'apercevant sur le pont de la Trinité, elle donna l'ordre à ses gens de lui courir sus et de la précipiter dans l'Arno; heu-

1. François, comme son père, avait la passion de l'alambic : c'est lui qui le premier a su produire par imitation de la porcelaine chinoise.

reusement que la furieuse altesse était accompagnée d'un gentilhomme de mœurs moins inhumaines, le comte Héliodore Castelli, qui, s'emparant de la situation au nom de la foi, empêcha Jeanne de céder à l'inspiration du démon. Bien en prit à ce chambellan d'évoquer le diable d'enfer aux yeux de la pieuse dame ; car autrement Bianca y passait, et vraiment c'eût été grand dommage, même pour la princesse, qui devait, elle aussi, recevoir bientôt la favorite à résipiscence.

CHAPITRE V

Mort du grand-duc Cosme. — Rêves de souveraineté. — Une histoire d'accouchement. — La grande-duchesse Jeanne.

I

Dix ans s'étaient écoulés depuis que Bianca Capello travaillait, à son œuvre d'ambition mais, jusqu'alors, ses menées n'avaient rien affecté que d'assez ordinaire à la race des courtisanes de haut vol; le regard aiguisé, quoique paterne, du vieux Cosme la tenait en respect. Ce fut seulement à sa mort, en 1574, que, le prince François ayant pris possession de la souveraineté, on jeta le masque. Ici se place une incroyable histoire de substitution d'enfant.

Le nouveau grand-duc de Florence n'avait de sa femme que des filles et n'envisageait qu'avec chagrin la perspective de voir un de ses frères lui succéder : « Si j'avais seulement un fils naturel! » s'écria-t-il un jour devant Bianca, qui, sur-le-champ, se rendit

compte des avantages qu'elle pouvait tirer de la satisfaction d'un pareil vœu.

Donner ou, au besoin, procurer un héritier à la couronne grand-ducale, quel objectif pour une ambition comme la sienne! Le prince avait juré de l'épouser au jour que tous les deux se retrouveraient libres. En ce qui la concernait les obstacles semblaient s'aplanir : le meurtre de Buonaventuri avait, de son côté, déblayé la voie; restait bien, de l'autre, la grande-duchesse, mais si pauvre de santé, si réduite à consomption par les ardeurs de son tempérament!

Que Bianca remplît la condition voulue, qu'elle eût un fils, et la loi florentine, loin de contrarier la plus vive de ses espérances, imposerait au jeune prince le devoir d'y faire droit. Chose grave pourtant et d'exécution plus que délicate, la nature ne s'y prêtait point; Bianca le savait et s'en affectait. De ses rapports avec Buonaventuri, un seul enfant était né : sa fille Pelegrina, et, depuis lors, plus de grossesse! Faudrait-il donc voir s'écrouler son rêve, échouer au port?

Pour triompher d'une stérilité désastreuse, elle employa tous les moyens, les naturels et les surnaturels; après les médecins, les astrologues; après les astrologues, les sorcières. Ni les vulnéraires pharmaceutiques, ni les infusions d'herbes cueillies sous la potence au clair de lune, rien ne réussit. Désespérant d'être jamais plus mère, elle n'en poursuivit pas moins son idée fixe de donner un fils au grand-duc, et voici la trame qu'elle ourdit pour accoucher malgré Lucine.

Un beau matin de l'an de grâce 1575, l'état intéres-

sant fut annoncé à qui de droit, et, tandis que Monna Bianca se prétendait atteinte de tous les accidents qui accompagnent d'ordinaire les commencements d'une grossesse, on introduisait secrètement, dans une petite maison des faubourgs, une superbe fille de la campagne que Giovanna Santi, sa camériste, avait choisie à point pour l'usage qu'on en voulait faire. De ces deux grossesses ingénieusement juxtaposées, la vraie allait servir à masquer la fausse, et, le 29 août 1576, la villageoise était à peine délivrée que Bianca mettait au monde un beau garçon.

Les chroniques nous parlent d'un enfant caché dans un luth que l'on apporta dans la chambre de l'accouchée; quoi qu'il en soit, la comédie fut jouée à ravir. Bianca avait ressenti les premières douleurs pendant le jour, le prince ne la quittant pas, fort inquiet; vers le soir, les crises recommencèrent jusque très avant dans la nuit, tellement que Son Altesse, accablée de fatigue, d'émotion, dut rentrer se reposer quelques heures; les médecins eux-mêmes furent congédiés sous prétexte d'accalmie, et tout le monde était à peine sorti, que l'accouchement avait lieu sans douleur ni crise aucune, Bianca se trouvant seule en tête-à-tête avec Giovanna Santi, sa fidèle servante et confidente. On était allé réveiller le prince; il accourut en grande hâte. Ivre de joie, il prit l'enfant, reconnut qu'il ressemblait à sa mère, l'appela son fils et déclara qu'il se nommerait du nom d'Antoine, Bianca Capello, sa bien-aimée, l'ayant conçu par l'intercession de ce saint patron.

L'œuvre de fourberie consommée, il importait d'en faire au plus tôt disparaître les instruments; la dame du logis pourvut à ce soin avec une impitoyable assu-

rance. Tous furent empoisonnés, jetés dans l'Arno ou simplement éloignés. Un certain Garzi, médecin à la solde de Bianca, se chargea de la mère de l'enfant; il l'enleva dès cette nuit et la conduisit à Bologne, où lui-même, avant de mourir, l'instruisit du sort de son nouveau-né. La malheureuse, se sentant partout menacée, erra, sous des noms supposés, de ville en ville. Douze ans plus tard seulement, Bianca n'étant plus de ce monde, elle revint à Bologne et fit sa confession pendant le jubilé; la nourrice de don Antoine, ainsi qu'une autre femme de service également en possession du secret, fut noyée plus tard dans l'Arno. Quant à Giovanna Santi, sa bonne maîtresse l'ayant remerciée l'année suivante, elle rencontra sur les Apennins des gens masqués qui saluèrent son passage à coups d'escopette; blessée, mais non morte, comprenant d'où lui venait cette bordée, l'honnête créature porta plainte et raconta publiquement cette tragi-comédie de palais et les diverses récompenses que les acteurs avaient tirées de leur figuration.

Ainsi les moyens criminels pratiqués pour tenir secrète la supercherie en devaient amener la découverte. Cette histoire était la fable de Florence, que le grand-duc n'en soupçonnait pas le premier mot. Il n'est pire aveuglement que celui qui ne veut pas être dissipé; son illusion lui suffisait, et, quelques années plus tard, Bianca l'ayant mis au courant, il ne l'en aima que mieux et n'en renonça pas davantage à sa paternité. « J'aime mes mauvaises pensées, » nous disait une très honnête femme. François chérissait son erreur; avoir un enfant de Bianca était son rêve; il l'avait et fermait les yeux. On s'explique moins le silence du cardinal; il est vrai que, s'il eût parlé,

son frère ne l'aurait pas cru, et qu'en parlant, il eût risqué de se brouiller avec Bianca, dont il était l'obligé.

II

Cependant, du côté de l'Autriche, un orage se formait contre le grand-duc de Toscane; les outrages infligés à l'épouse avaient ému son frère, l'empereur Maximilien, et, depuis la naissance de don Antonio, les remontrances devenaient plus sévères. Un autre frère de Jeanne, l'archiduc Ferdinand, menaçait d'accourir à Florence et d'y soulever une émeute en emmenant sa sœur. Rodolphe, le nouvel empereur, mieux disposé pour le grand-duc, essaya de rétablir le bon accord; il voulut entendre les deux parties, puis les renvoya dos à dos. Cette fois, le raccommodement ne laissa sans doute rien à désirer; car, neuf mois plus tard (1579), Jeanne d'Autriche donnait aux Médicis un héritier légitime, le prince don Philippe. L'épouse n'allait-elle pas l'emporter sur la courtisane? N'était-ce point le moment d'arracher, de rejeter loin de soi l'arbre stérile qui ne savait pousser que des fruits postiches? On le croyait partout, et Bianca Capello se le tint pour dit.

Elle quitta Florence et se retira à sa villa d'abord, ensuite à Bologne. Mais cet exil tout volontaire ne tarda point à justifier les habiles calculs de la favorite. François comprit bientôt qu'il ne pouvait se passer d'elle; ni l'apaisement de l'opinion, ni les rapports d'amitié rétablis avec la cour d'Autriche, ni même la satisfaction d'avoir désormais pour sa couronne un héritier de bon aloi, ne prévalurent contre

d'irrémédiables répugnances. Cette vie de contrainte et d'ennui près d'une personne sans charme et sans esprit le rendait lugubre. Il comparait les deux intérieurs et n'en regrettait que davantage celui qu'il n'avait plus. De son côté, Bianca ne laissait pas de réfléchir; au bout d'un certain temps, le bruit courut qu'elle était rentrée à Florence, mais pour s'y consacrer au repentir. L'intention fut généralement approuvée et plut surtout à la grande-duchesse, qui sentit son cœur s'emplir d'une douce compassion. L'illusion, à la vérité, dura peu. Rencontrant un jour à la promenade la favorite au bras de son mari : « C'est donc ainsi, dit-elle à Bianca, que vous reconnaissez mon indulgence? Tenez, vous n'êtes qu'une infâme et la justice de Dieu me vengera. »

Cette apostrophe fut cause, à ce qu'on raconte, de la mort de la grande-duchesse. Les livres de sorcellerie ont ainsi des histoires de balles qui ricochent; toujours est-il que la mort de la princesse Jeanne suivit de près cette algarade. Quelques-uns prétendent que son mari l'empoisonna : bruit absurde ; la princesse était alors sous le coup d'une nouvelle et pénible grossesse, et cet affront fait en public amena l'accident qui la tua. Jeanne mourut en couches, les yeux fixés sur son mari et le dévorant encore de toutes les flammes dont elle n'avait cessé de brûler pour lui. « Il n'y a point de remède à mon mal, lui dit-elle; d'ailleurs, je suis heureuse de mourir. Je vous recommande mes enfants et tous ceux qui m'ont suivie de la cour de mon père; quant à vous, au nom du ciel, vivez plus chrétiennement que vous n'avez fait jusqu'aujourd'hui et souvenez-vous toujours que j'ai été votre seule épouse devant Dieu et

devant les hommes et que je vous ai tendrement aimé. »

S'il s'en souvint, l'indigne époux ne s'en souvint guère, car on le vit aux obsèques de sa femme soulever sa cape de deuil en passant devant la maison de Bianca et saluer du regard sa maîtresse assise au balcon; puis, aussitôt la cérémonie terminée, retourner chez elle, s'y installer.

CHAPITRE VI

Projets d'hyménée. — Le grand-duc de Toscane et son confesseur le padre Confetti. — Exil et retour.

I

Florence pleurait encore sa grande-duchesse, que la favorite, au milieu de ses amis, préludait à son propre avènement. « Tendez-moi votre main, disait-elle à l'un d'eux, je veux faire votre fortune. Le grand-duc m'a promis le mariage, et je sais qu'il tiendra sa parole. »

Quel motif aurait eu ce Médicis de se parjurer? N'avait-elle pas rempli toutes les clauses du contrat? Nul obstacle ne s'opposait plus à son triomphe. François repoussait tout projet d'union avec les maisons souveraines. « Assez longtemps, répondait-il au cardinal, j'ai vécu pour l'État et pour ma famille ; j'ai le droit désormais de ne songer qu'à mon plaisir. et

pour rien au monde je ne souffrirai qu'on m'impose un nouvel esclavage. »

D'autre part, l'habile intrigante voyait à l'horizon plus d'un point noir ; le peuple l'avait en exécration à cause du martyre infligé à la défunte grande-duchesse, dont il vénérait la mémoire. François, circonvenu, n'entendait que récriminations, funestes prophéties. L'Autriche surtout l'inquiétait ; il consulta ses ministres et ses théologiens sur la validité de son engagement. Tous furent d'avis qu'elle était nulle ; il s'en rencontra même un, Giovanni Confetti, son directeur, qui fit de la rupture un cas de conscience. Ce dialogue vaut la peine d'être reproduit, et nous le donnerons ici tel que l'homme de Dieu l'a consigné dans ses papiers.

» Peu de jours après les funérailles de la grande-duchesse, le grand-duc me fit appeler par son page, Luigi Capponi, au sortir de la messe, et lui, et moi nous trouvant seuls, voici comment il me parla :

» — Au moment de réaliser un de mes plus chers désirs, qui, d'ailleurs, n'offense ni Dieu ni les hommes, je suis bien aise de consulter votre opinion. Bref, je veux épouser la signora Bianca ; qu'en pensez-vous ?

» — Monseigneur, la question que vous me posez est des plus graves ; j'ai besoin, avant d'y répondre, de vous interroger moi-même sur divers points :

» 1° Cette promesse de mariage a-t-elle été faite du vivant de votre épouse ?

» 2° Est-elle antérieure au meurtre de Buonaventuri ?

» 3° Votre Altesse a-t-elle, soit moralement en l'approuvant, soit de toute autre façon, trempé dans ce meurtre ?

» 4° Avez-vous eu commerce avec la signora Bianca. et des enfants sont-ils nés de ce commerce ?

» LE GRAND-DUC. — Ma femme et Buonaventuri vivaient encore lorsque je promis à la signora Bianca de l'épouser, si jamais, elle et moi, nous étions libres. Peu après survint le meurtre de Buonaventuri, que j'avoue avoir connu d'avance et laissé commettre. mais sans l'avoir préparé ni conseillé. Avant comme après la mort de son mari, j'ai entretenu des relations avec la signora, mais sans en avoir eu d'enfants, et, quant à don Antonio, ceux-là se trompent qui le prennent pour un fils né de notre union. Longtemps, j'ai cru moi-même qu'il était mon fils, je l'ai déclaré, et ce n'est que plus tard qu'elle m'a spontanément révélé la vérité dans tous ses détails. Quoi qu'il en soit, j'ai reconnu l'enfant et suis d'avis que ces diverses circonstances ne doivent pas m'empêcher de remplir mon engagement.

» — Moi, Monseigneur, j'estime, au contraire, que ce mariage est impossible; trop de considérations et des plus sérieuses s'y opposent. Vous avez fait cette promesse de mariage à la signora Bianca et vous avez eu des rapports intimes avec elle alors que son mari et votre femme vivaient. Je consens que vous n'ayez point pris de part active dans le meurtre, mais vous en étiez prévenu et vous avez favorisé le crime par votre abstention ; choses graves, Monseigneur, très graves, et qui empêchent d'épouser la signora. Je dis mieux, ce mariage serait consommé qu'il faudrait le rompre, car il constitue un péché mortel. «

» Sur ces paroles d'admonestation, Son Altesse me congédia en m'invitant à me livrer à de mûres réflexions. Mandé de nouveau près d'elle à quelques

jours de distance, je ne pus que lui confirmer mon sentiment, et, comme j'invoquais le droit ecclésiastique :

» — A Dieu ne plaise! s'écria le grand-duc, que j'ose entreprendre quoi que ce soit contre les saints canons ! »

» Et, solennellement, il abjura devant le crucifix tout projet d'alliance entachée de réprobation théologale. »

Ainsi Bianca voyait échouer ses projets d'ambition ; le coup fut terrible, elle en tomba malade et voulut se laisser mourir de faim. Le grand-duc, ému de pitié, mais persistant dans sa résolution, jugea néanmoins convenable d'octroyer à la pauvre Ariane une marque publique d'intérêt rétrospectif, et don Antonio fut légitimé, ce qui donna lieu à une nouvelle entrevue avec le père Confetti ainsi qu'à la conversation qui suit :

« Quand, une autre fois, je revis le grand-duc, il me dit :

» — Ne pouvant conclure ce mariage, je veux au moins légitimer l'enfant ; c'est une satisfaction que je dois à la signora Bianca Capello, atteinte si cruellement de sa répudiation qu'elle en est malade.

» A cela je répliquai par un argument irrésistible :

» — Légitimer don Antonio? Mais alors même qu'il serait votre fils, vous ne le pourriez pas, don Antonio étant supposé né dans l'adultère, et vous le pouvez encore bien moins, cet enfant n'étant pas le vôtre. L'intrigue n'eût-elle jamais été dévoilée, il vous serait donc interdit et d'épouser la Bianca et de légitimer un enfant étranger au détriment de vos héritiers naturels.

» Je l'exhortai, en outre, à ne point charger sa conscience d'une faute entraînant l'expiation publique par l'amende honorable.

— Vous avez raison, répondit le grand-duc ; puisque Antonio n'est pas mon fils, du moment qu'il s'agit d'un cas de conscience, me préserve le ciel de vouloir porter préjudice aux intérêts de mon frère! Je ne saurais pourtant manquer brutalement à ma parole; j'ai reconnu cet enfant sur les instances de Bianca, elle est malade, en danger peut-être, et je sens que je l'aime toujours. L'idée me vient d'apanager Antonio d'un domaine en dehors de mes États et de l'y établir tranquillement[1]. »

Personne dans l'entourage du grand-duc ne mit en doute, cette fois, la fermeté de son mouvement. La rupture était résolue, il en informa ses ministres, qui, non contents d'applaudir, lui conseillèrent, pour mieux assurer sa victoire, de s'en aller faire un tour dans les montagnes de Pistoia. Bianca comprit qu'il s'agissait d'une disgrâce définitive. Elle écrivit, elle implora; lettres et démarches furent repoussées. L'heure avait-elle sonné pour elle de la résignation et, qui sait même du cloître!

Elle y songea, mais différa, si bien que François

1. *Scriture diverse riguardanti il matrimonio della Bianca Capello col gran duca Francesco I e l'inganno da essa fattogli facendo credere che don Antonio fosse suo figlio.* Au nombre de ces pièces, où figure en première ligne cette consultation, se trouve un rapport du médecin Pietro Capelli exposant ses doutes à l'endroit de la naissance de don Antonio et racontant les mines de Bianca pendant qu'elle jouait sa comédie. On lit aussi, parmi ces papiers, la lettre anonyme d'un prêtre de Bologne au cardinal Ferdinand, curieux morceau où sont rapportés les gestes et discours de Giovanna Santi devant le tribunal d'enquête.

était de retour qu'elle réfléchissait encore au moyen de rectifier la destinée. La violence n'ayant pas réussi, on eut recours à l'insinuation ; quelques rares amis restés fidèles se chargèrent de parler au prince, de le ramener par la douceur, et, lorsque la préparation fut à point, un beau jour la déesse apparut, inattendue, mais non suppliante. C'en était plus que François ne pouvait supporter : à la vue de ces beaux yeux attendris tout baignés de larmes, les foudres des théologiens se dissipèrent en fumée. Un saint homme de moine dont Bianca rémunéra les bons offices eut soin de lever les derniers scrupules du prince, qui, plus amoureux que jamais, se reprit à sa maîtresse et la voulut à demeure dans son palais.

Le 5 juin 1579, François, relevant à peine d'une assez longue indisposition, vit un matin sa maîtresse entrer dans sa chambre et s'approcher de son lit, affectueuse et tendre comme d'ordinaire :

« Ne voulez-vous rien prendre ? » demanda-t-elle.

Le convalescent fit en lui souriant un signe de tête négatif, et Bianca, lui servant un œuf frais :

« Prenez au moins ceci, dit-elle, par amour pour moi! »

Le prince alors accepte ; puis, ayant mangé, il ajoute : « Moi aussi, je vous dois quelque chose en retour de la santé que vous m'avez rendue. Tenez, Bianca, voici ma main : vous êtes ma femme. » Et, ce jour-là, le bon moine aux pieux accommodements sanctifia leur hyménée. Tout se passa dans le plus grand secret à cause du deuil de la cour ; le cardinal lui-même ne connut cette nouvelle que par hasard. Venu à Florence pendant la maladie de son frère et trouvant Bianca installée nuit et jour dans la cham-

bre, il en témoigna son étonnement, et François dit alors ce qu'il en était. Comment don Ferdinand prit cet aveu, le cardinal avait trop de circonspection pour le publier sur le moment. Accepter avec sérénité ce qu'on ne peut empêcher est une maxime propre aux gens habiles. Sans doute, il en avait la mort dans l'âme, mais il ne voulait ni chagriner son frère, ni interrompre ses bonnes relations avec Bianca. Peut-être aussi pensa-t-il qu'aux yeux des Florentins l'honneur de son frère aurait moins à souffrir de ce nouveau mode d'existence. Que le cardinal ait pu commettre par la suite le double empoisonnement dont l'accusent les chroniques vénitiennes, je n'en crois rien et je dirai plus loin mes raisons. J'estime cependant qu'il n'eut jamais à l'égard de Bianca qu'une certaine antipathie; même aux heures des services rendus à lui par elle, il la haïssait; l'esprit de cette femme le captivait, quelquefois même le dominait; il profitait de ses services, mais, comme belle-sœur, il la reniait *in petto*, trop fin et trop madré pour découvrir aucun dessous de sa propre conscience. D'ailleurs, l'idée ne lui vint pas que Bianca serait jamais déclarée grande-duchesse; il se disait que leur père Cosme avait ainsi épousé de la main gauche Camilla Martelli et qu'il en serait de même avec Bianca Capello. Une de ses lettres au chevalier Serguidi semble confirmer cette opinion : « Le grand-duc vient d'épouser la signora Bianca, d'où l'on aurait tort de conclure qu'il va la proclamer grande-duchesse; j'augure que les choses se passeront encore une fois comme elles se sont passées pour la signora Martelli. »

CHAPITRE VII

L'alliance vénitienne. — Le cardinal Ferdinand. — Hostilité des cours italiennes. — La ligue du mépris. — Les camouflets et la riposte.

I

C'était mal connaître la personne que de supposer qu'elle s'arrêterait à mi-chemin de sa fortune. François ne songeait, en effet, à ce moment, qu'à mettre de l'ordre dans les faits accomplis, à leur donner couleur honnête. Avoir épousé une fille échappée de chez ses parents et devenue sa maîtresse après avoir été la concubine d'un aventurier de basse extraction, c'était là de quoi réfléchir, sinon de quoi se repentir. S'adressant donc à l'opinion et cherchant à relever devant le monde une situation assez compromise, il écrivit au Sénat de Venise pour obtenir que sa femme fût adoptée et saluée « fille de la sérénissime République ».

Nous savons ce que signifiait alors ce titre inventé

par les républicains des lagunes pour constituer aux filles de leurs patriciens le droit d'entrer de plain-pied comme princesses de sang royal dans les maisons souveraines : *Siamo Veneziani, poi cristiani,* » disaient les hommes, et les femmes. (« Nous sommes Vénitiennes, puis reines et grandes-duchesses. ») A Rome, à Milan, à Ferrare, une fille de la République avait le pas sur les princesses italiennes. François chargea son résident Abbioso de pressentir la Seigneurie, et, les négociations ayant abouti, le général Mario Sforza vint à la tête d'une ambassade annoncer en grande pompe à Venise le mariage du grand-duc avec Bianca Casello et réclamer en sa faveur l'illustre titre.

Celle qui jadis, si on l'eût arrêtée au moment de son évasion avec Buonaventuri, aurait subi les derniers châtiments, voyait aujourd'hui les honneurs se hâter au-devant d'elle ; Venise tout entière l'acclamait, certaine que ce titre fameux dont on la décorait doterait *sa fille* d'une couronne qu'on exploiterait en son nom. Ainsi procèdent les événements, presque toujours par engrenage. François, le deuil de l'archiduchesse étant fini, n'avait d'abord pensé qu'à une déclaration de mariage jusqu'alors tenu secret, et déjà la direction du mouvement lui échappait ; il réussissait trop. Ce qu'il avait demandé comme une simple excuse à glisser dans sa lettre de faire part aux souverains, Venise s'empressait de l'accorder comme un gage. Que dire aussi de ce père et de ces parents si radicalement convertis désormais ! ce père qui l'avait tant maudite et qui maintenant illuminait son palais en attendant de se joindre à l'ambassade qu'à son tour la seigneurie enverrait à Florence !

O Brabantio, suprême exemple de la dignité paternelle outragée, faudra-t-il donc croire que, le cas échéant, toi-même aurais aussi passé la robe de fête par-dessus tes colères ! Mieux vaut alors que ta Desdémona soit morte et que tu n'aies eu à pardonner qu'à son ombre !

II

Le 15 juin 1579, l'audience eut lieu chez le doge, à qui le général Sforza remit solennellement deux lettres, l'une du grand-duc, l'autre de Bianca Capello. Commençons par celle du grand-duc :

« Pénétré des sentiments que Votre Sage République n'a cessé de nous témoigner tant à moi qu'à mes ancêtres, je me suis fait un devoir de ne point perdre une occasion de lui en exprimer ma reconnaissance et l'avenir prouvera mieux encore combien je m'intéresse à sa grandeur. Un an déjà s'est écoulé depuis qu'il a plu au Tout-Puissant de m'enlever la grande-duchesse mon épouse et l'avenir de ma postérité ne repose que sur un fils unique. J'ai donc résolu, pour obvier aux circonstances, de recourir à de secondes noces. Libre, comme je l'étais, de choisir parmi des maisons royales et princières, j'ai préféré m'allier avec Votre Sérénissime République, afin que notre amitié en soit consolidée davantage, et j'espère que Votre Altesse l'aura pour agréable. Je l'informe ainsi, par les présentes, qu'avec l'aide de Dieu, j'ai pris pour femme la signora Bianca Capello. La noblesse de son caractère, l'ancienneté de sa race, ses vertus, l'ont rendue digne de Votre adoption, et mon vœu le plus cher est de pouvoir honorer en cette ver-

tueuse dame l'auguste fille de Votre Sérénissime République. Par là, je deviendrai moi-même votre fils, et mon obéissance comme mon dévouement vous seront acquis en toute occurrence. De quoi cette lettre n'étant point seule à Vous instruire, le seigneur Sforza, général de mon infanterie et mon ambassadeur, Vous expliquera le détail de mes intentions. »

A ce message se trouvait joint celui de Bianca, dont voici les termes :

« Votre Altesse sait maintenant qu'il a plu à Dieu de faire de moi la femme du grand-duc, et ce bonheur qui dépasse de beaucoup ma condition me réjouit surtout parce que le prince que le ciel me donne pour mari aime la République comme s'il en était l'enfant et se propose de lui consacrer toutes ses forces et jusqu'à sa vie. Me rendre utile à ma patrie a toujours été le but de mon ambition : je veux aujourd'hui la servir dans la mesure de mes facultés. Mon mariage avec le grand-duc, loin de me dégager des liens qui m'attachent à la République, n'aura fait, au contraire, que les resserrer. Elle verra quelle fille elle se sera choisie en moi. Je lui promets de reconnaître ses bontés et dans la personne de Votre Altesse et dans chaque membre de l'État ; trop heureuse de me dévouer corps et âme à sa grandeur et de suivre en tout point l'exemple de mes ancêtres, auquel mon père et mon frère n'ont jamais failli. »

Le 18 juin, par décret du Sénat porté à l'unanimité, Bianca Capello fut déclarée « vraie et particulièrement fille de la République, en considération des éclatantes et singulières qualités qui la rendent digne de la plus haute fortune ». Et le Sénat ajoutait, dans cet acte, qu'il s'empressait de reconnaître Bianca « pour

répondre à l'estime que le grand-duc paraissait faire de l'État vénitien en prenant la sage résolution d'épouser cette dame ».

Les cloches de Saint-Marc sonnèrent, on tira le canon, le soir tous les palais s'illuminèrent ; le père, le frère de la nouvelle fille de la République furent créés chevaliers ; pendant un mois, Vénitiens et Florentins fraternisèrent, puis Sforza revint à Florence, tout chargé d'honneurs et de présents, et remit au grand-duc cette lettre du doge qu'on fera bien de méditer, à cause de l'idée politique qui s'y dérobe sous le style de chancellerie.

« Nous avons appris par votre lettre et par la bouche du seigneur Mario Sforza, votre ambassadeur, que vous aviez pris pour femme la signora Bianca Capello, de famille patricienne, et que ses précieuses qualités désignaient au choix d'un grand prince comme au gouvernement d'un peuple. Cet insigne témoignage de bon vouloir et d'attachement pour notre République nous remplit de joie, et non contents d'avoir exprimé là-dessus nos sentiments à votre ambassadeur, non contents de lui avoir marqué notre joie par des fêtes et des solennités, nous avons tenu à donner à cette alliance une consécration dont la postérité se souvienne. En foi de quoi, et avec l'assentiment unanime du Sénat, nous avons déclaré et déclarons *fille de la République* la très noble et illustre dame Bianca Capello, *grande-duchesse de Toscane*, et nous l'avons fait à cette double fin de reconnaître les bonnes dispositions du grand-duc son époux, que nous chérissons comme un fils, et de montrer à la *grande-duchesse*, notre fille bien-aimée, la joie extrême que nous procure son élévation. Et donc, pour que

personne n'en ignore, nous avons écrit et signé ces lettres patentes revêtues de notre sceau ducal. »

III

J'ai dit que les événements procèdent presque toujours par engrenage. Ce document, le premier où la qualité de grande-duchesse de Toscane soit attribuée à Bianca Capello, nous le démontre. François, en parlant de Bianca, passe sous silence toute qualification officielle; il dit simplement : « ma femme, » et le doge, au contraire, appuyant sur le titre, lui répond : « la grande-duchesse votre femme. » C'est que, d'un côté, François essaye encore d'éluder les conséquences, tandis que la fière République n'entend pas désormais qu'une fille de sa provenance soit épousée de la main gauche.

Tout le monde savait à Venise que Bianca Capello était devenue la femme du grand-duc, l'ambassade de Mario Sforza ne laissait sur ce point aucun doute; mais que François en l'épousant l'eût élevée au rang de grande-duchesse, le fait avait besoin d'être éclairci; la lettre de François Ier au doge n'en dit rien, celle de Bianca se borne également à constater la circonstance du mariage, elle est scellée du sceau de sa famille, et les armes des Médicis n'y figurent pas, détail qui naturellement fut remarqué. Venise, avant de rendre son décret, demanda des explications; le résident de Toscane écrivit au grand-duc; ce que l'altesse répondit, on l'ignore, mais ce qu'il y a de certain, c'est que les Vénitiens furent les premiers à saluer leur brillante compatriote du titre de grande-duchesse de Tos-

cane, affectant de ne pas même pouvoir supposer que la dignité de fille de la République eût pu jamais être sollicitée en faveur d'une personne qui ne serait point destinée au rang suprême.

Les choses ne comportaient donc plus d'atermoiement, et François n'avait qu'à se soumettre aux Vénitiens, le forçant, cette fois, d'accoucher de sa propre volonté. Venise avait eu ses fêtes; à Florence maintenant d'avoir les siennes à propos de l'investiture et présentation de Bianca comme « fille de la République et grande-duchesse ». Oncques ne se vit pareille magnificence: toute la noblesse de Saint-Marc dans la cité des Médicis. Le père et les autres parents de Bianca Capello ouvraient le cortège, conduits par le patriarche d'Aquilée, dont les anathèmes contre l'amante de Buonaventuri avaient, on s'en souvient, mené tant de bruit. A ce défilé triomphal succédèrent, les jours suivants, des divertissements de toute espèce, bals, spectacles, comédies, grandes chasses; il y eut aussi des carrousels où François déploya son adresse aux exercices chevaleresques; enfin, comme pour éterniser l'ère des cérémonies, l'ambassade vénitienne demanda que la célébration du mariage des deux époux fût renouvelée en public. La République ayant eu trois filles, Bianca recevrait ainsi les mêmes honneurs que ses sœurs aînées, dont l'une avait épousé le roi de Hongrie, l'autre le roi de Chypre. Deux sénateurs, Giovan Michele et Antoni Tiepolo, présidèrent à la solennité et posèrent la couronne sur la tête de Bianca; tout cela dans l'effacement absolu du pouvoir local et l'omnipotence de Venise apparaissant seule, afin que le monde apprît qu'en même temps que la grande-duchesse devenait la fille de la République,

le grand-duc, par adoption réflexe, devenait son fils: or nous savons quel attachement une telle mère exigeait de ses enfants. Il s'en fallut de peu cependant que la cérémonie n'eût point lieu; le nonce apostolique s'y opposait, sous prétexte que cet acte était exclusivement de la compétence du pape; mais l'objection fut écartée, et, le 12 octobre 1579, jour de son couronnement, Bianca Capello reçut dans la métropole de Florence le bonnet à corne d'or des doges. « Le grand-duc avait expressément réglé que Bianca recevrait la couronne des mains de nos ambassadeurs, témoignant par là que Venise et la seigneurie, en la nommant « leur fille », l'avaient du même coup élevée au rang de grande-duchesse. »

Ainsi parle François Molin, un des hommes d'État et des écrivains de l'époque, et, si cette opinion n'est pas toute la vérité, elle représente du moins la manière dont on envisagait les choses au point de vue de la place Saint-Marc. L'histoire ne se répète pas, elle se rabâche : après l'aventure de Chypre, le roman florentin. L'héroïne s'appelait autrefois Catarina Cornaro, elle s'appelle aujourd'hui Bianca Capello, mais sans que la politique varie; il n'y a de changé que les noms.

IV

Étant donné le caractère de François de Médicis, sa raideur et son arrogance, on se figure aisément le rude effort qu'un pareil acte de subordination dut lui coûter. Venise prodigua les actes de déférence, affecta de le traiter en grand monarque, il n'en ressentit pas moins l'atteinte portée à sa dignité; mais, entouré

comme il l'était d'ennemis secrets ou déclarés, que pouvait-il faire, sinon se jeter dans les bras du puissant auxiliaire qui s'offrait à lui?

Presque tous les princes italiens le haïssaient; il vivait en de perpétuelles contestations et de rang et de titre avec Mantoue, Ferrare et Savoie, et, dans Rome, le parti des Farnèse ne perdait pas une occasion de le harceler, favorisant les conjurations et les fomentant au besoin. Sur l'Autriche, il n'y pouvait plus compter à cause de son mariage avec Bianca; la disgrâce était consommée, ainsi qu'il avait pu s'en convaincre par l'attitude à Venise de l'ambassadeur impérial lors de la mission de Sforza; et, quant à la France, elle était depuis longtemps un lieu de refuge pour tous les malfaiteurs bannis de ses États. A la vérité, l'Espagne lui restait, mais au prix de quels sacrifices! Philippe II le traitait en vassal et n'avait souci que d'embaucher ses soldats et de piller sa caisse. François n'ignorait pas que cette amitié ne durerait qu'autant qu'il fournirait les sommes demandées, et, d'ailleurs, que pouvait cette amitié? que pouvait d'efficace un allié si lointain et lui-même inextricablement empêtré dans un si grand nombre d'expéditions calamiteuses? Le nécessaire pour François était de se rapprocher d'une puissance capable de mettre à la raison ses ennemis italiens, et les Vénitiens étaient, en pareil cas, la meilleure des ressources; leur influence prédominait encore alors sur toute l'Italie; qui les avait pour soi ne craignait aucune ligue, et François, épousant la sérénissime République dans la personne de Bianca, se sentait désormais à l'abri des méchants complots. En outre, une entreprise l'occupait où les Vénitiens devraient aussi jouer leur rôle: fortifier l'ordre de Saint-

Étienne établi par son père en 1563. Cette institution, destinée à protéger l'Italie contre les attaques des Turcs, avait en quelque sorte cessé de fonctionner depuis l'abdication de Cosme, et François comptait sur les Vénitiens pour l'aider à la relever. Habitués à guerroyer avec les Turcs, les Vénitiens lui seraient d'un secours actif en même temps que leurs ports offriraient des refuges à ses galères; beaux rêves de chevalerie qui le prédisposaient aux concessions et dont les mirages servaient à le dédommager des petites misères de l'heure présente.

Moins facile aux illusions, son frère le cardinal Ferdinand voyait les événements d'un œil plus défiant et plus sévère. Du mariage privé, il en avait tant bien que mal pris son parti; mais tout ce tintamarre officiel, toutes ces apothéoses l'importunaient; il pressentait là des causes d'embarras politiques à l'extérieur, de trouble et de désorganisation dans la famille grand-ducale, et surtout un péril pour ses droits personnels. Son frère n'avait qu'un fils, don Philippe, qu'une misérable constitution condamnait d'avance à mourir jeune, et, directement après ce triste rejeton, c'était à lui que revenait la couronne. L'élévatiou de Bianca au rang de grande-duchesse ne pouvait donc que nuire aux droits de Ferdinand; rien ne l'assurait que son frère n'aurait pas d'elle un autre fils capable d'hériter à défaut de don Philippe. Le cardinal connaissait la donzelle, il se souvenait de la célèbre mise en scène ayant accompagné la naissance de don Antonio; ce qui s'était fait alors pouvait se refaire dans de bien meilleures conditions, aujourd'hui que, grâce à la situation définitivement acquise, ses manœuvres et sa fraude ne risqueraient plus d'entraîner aucun dom-

mage. Aux fêtes du couronnement, Ferdinand de Médicis avait brillé par son absence. Il était à Rome, d'où il se contenta d'envoyer un de ses gentilshommes pour le remplacer à la cérémonie ; et, plus tard, son frère, lui demandant d'écrire au Sénat une lettre de remerciement, n'obtint que ces mots pour réponse: « Le grand-duc a remercié au nom de toute la famille de Médicis, dont je fais partie. »

François reçut mal cette excuse, le désaccord éclata; c'était ce que les cours voisines attendaient : les unes blâmèrent de très haut, les autres s'égayèrent; il plut des réprimandes, des satires et des camouflets. Les mariages aidant, une sorte de pacte de famille se forma contre Florence entre Savoie, Parme, Ferrare et Mantoue. Déjà, au commencement de cette année, le duc de Ferrare avait épousé la princesse Marguerite de Mantoue, et voici maintenant qu'il était question d'une alliance entre le prince Vincenzo de Mantoue et l'aînée des princesses de Parme; affront direct infligé au grand-duc, à qui, peu de temps auparavant, le duc de Mantoue avait demandé la main de sa fille Éléonore pour ce prince.

Étonné d'un pareil procédé, François voulut en savoir la cause, et c'est dans les termes qu'on va lire que le duc de Mantoue lui répondit :

« Personnellement, je n'ai jamais eu grand goût à ce mariage, et je ne vous cacherai point qu'aujourd'hui l'idée de voir les princesses vos filles placées sous la direction de la nouvelle grande-duchesse me force à renoncer aux avantages que je m'en étais d'abord promis. »

Les humiliations de ce genre ne tardèrent pas à se multiplier; chaque jour en amenait une, et Bianca

sentit que, pour couper court à cette ligue du mépris, il fallait reconquérir le cardinal. L'entreprise n'était pas audelà de son mérite. François, depuis leur rupture, avait refusé de payer les revenus du cardinal, et celui-ci, fort enclin à la dépense, se trouvait embarrassé. Bianca, qui connaissait le côté faible, eut aisément raison de la sévérité de son beau-frère en amenant son mari à financer, et la politique d'union triompha. Le cardinal approuva, cette fois, tous les contrats avec Venise, lui qui naguère, causant à Rome avec l'ambassadeur de la République, s'était écrié: « Je vous déclare que tous vos décrets ne suffisent point pour justifier à mes yeux la conduite de mon frère. » Il écrivit à Bianca une longue lettre de félicitations : « Je suis ravi de vous savoir la fille de Venise et ne mets pas en doute les énormes profits que nous vaudra cette parenté avec la République. »

Pour mieux accentuer le raccommodement, don Ferdinand vint à Florence pendant l'automne de 1580: il y passa même presque tout l'hiver. Choyé, gâté, dorloté par Bianca, consulté par le prince, il eut toutes les jouissances de la famille et du gouvernement; on vivait, on travaillait ensemble, et cette politique des trois déconcerta bientôt l'entente de Parme. Ferdinand, après en avoir habilement détaché le cardinal d'Este, un de ses chefs, lui prit le cardinal de Gonzague, et, quand il quitta la Toscane pour rentrer à Rome, comblé de présents par son frère, les ennemis des Médicis s'étaient peu à peu dispersés.

CHAPITRE VIII

Le laboratoire de Monna Bianca. — Les choses d'Italie en ce temps-là. — Vittorio Capello. — Les différends avec Venise. — Tracas au dehors et au dedans.

I

L'honneur de cette réconciliation revenait à Bianca; rien de plus simple qu'elle en triomphât et que son crédit s'en accrût dans la famille. Le cardinal l'avait vue à l'œuvre, elle et lui représentaient deux forces, et comme ces deux forces avaient besoin l'une de l'autre, elles s'allièrent tacitement sur le terrain de l'ambition.

Ferdinand se fiait à Bianca pour le maintien des bons rapports avec son frère, et Bianca se flattait que la popularité du cardinal l'aiderait à vaincre la haine dont les Florentins la poursuivaient, haine tenace, invétérée et, d'ailleurs, assez justifiée par des griefs accumulés.

Que leur était cette personne, sinon le mauvais génie du grand-duc, la furie acharnée après sa première femme? Cette union rétablie dans la famille souveraine

leur plaisait moins venant de Bianca. Ils la tenaient en suspicion dans tous ses actes, l'accusaient de corrompre et de perdre le grand-duc, qu'elle poussait tantôt à la plus sordide avarice, tantôt aux dilapidations, selon qu'il s'agissait d'elle ou de la grande-duchesse Jeanne, sa victime ; on l'incriminait même de sorcellerie.

Longtemps après la mort de Bianca Capello, on montrait encore dans la villa de Pratellino, une chambre dite *lo stillaroso di Bianca*. Là, s'il fallait en croire la légende, Canidie pratiquait ses incantations : petits enfants jetés à l'eau bouillante, cœurs de crapauds, yeux de vipères assaisonnés à l'italienne. Il n'est fameuse destinée qu'à ces époques du moyen âge et de la Renaissance n'accompagnent de pareils bruits, surtout quand le drame se joue à Florence, dans le palais ou la villa d'un Médicis. « Point de fumée sans feu, » dit le proverbe. Il est à croire que ces fourneaux célèbres ne servaient qu'à préparer des philtres et que c'est cette fumée-là que les faiseurs de fables auront interprétée à la mode du temps. La liberté ne fut jamais, en Italie, que l'écrasement du plus faible par le plus fort, un parti vainqueur, l'autre battu ; le vainqueur au dedans des murailles, l'autre dehors. C'est purement et simplement la tyrannie que cette liberté, mais la poésie éclaire tout cela d'un rayon de gloire ; on oublie le côté mesquin des querelles, l'étroitesse des champs de bataille : Sienne, Arrezzo, Rimini, petits noms et grands souvenirs ! Roméo et Juliette, Francesco et Paolo ; elle-même, cette Bianca Capello ! Ce que c'est pourtant que l'idéal quand il se mêle de nos affaires : une anecdote, « un fait divers », en voilà pour des siècles ! Grâce à l'ineffaçable poésie de tel

épisode gravé dans nos mémoires, tout cela nous intéresse, et toujours nous y revenons; éternelles vicissitudes, passages subits de la tyrannie à la République, prises d'armes, rixes, guet-apens choses barbares et vulgaires dont ailleurs nous serions écœurés et qui, par l'indéniable privilège du paysage, du décor, du milieu, nous enchantent !

Quiconque, en ces temps agités, négligeait un seul des moyens de préservation ayant cours pouvait se regarder comme perdu. Au bataillon des ennemis secrets sans cesse vous guettant, on opposait une bande d'amis non moins secrets. Bianca n'était point femme à dédaigner un pareil instrument de règne. Elle en usait, au contraire, avec luxe : ses espions infestaient la ville; mais ce que le peuple et la noblesse de Florence lui reprochaient plus encore, c'était sa famille, et notamment un jeune drôle qu'elle avait pour frère. Venu à la suite de l'ambassade du couronnement, ce Vittorio Capello prit racine au palais. Intrigant, beau diseur, friand de l'épée, un Buonaventuri gentilhomme, il s'était aussitôt insinué dans l'intimité du grand-duc, qui le traitait en parent et lui laissait manier les affaires. Alors ce qui devait arriver arriva ; l'aigrefin obéit aux honnêtes instincts de sa nature, il vendit les emplois, leva des taxes, aidé dans ces menus trafics par un franciscain d'Udine, le révérend père Jérémie, espion ordinaire du grand-duc et collaboratenr empressé du beau-frère en ses brigandages.

Bianca, diversement informée de ses façons d'agir ne demandait qu'à l'éloigner. Il se fit chasser pour la plus ignoble des tricheries. Le grand-duc ayant consenti en sa faveur un prêt de trois mille écus, il faussa

le billet de caisse et substitua le chiffre de 30.000 écus à celui de 3.000. Ce joli type de patricien escroc n'est point rare à rencontrer dans les mémoires du XVIIIe siècle; mais nous ne sommes qu'au XVIe, et Vittorio Capello devançait l'heure de ce noble Vénitien qui gagne avec des cartes pipées les sequins de Casanova. Don Ottavio Abbioso, diplomate très apprécié du grand-duc pendant les récentes négociations, avait éventé la friponnerie du cher beau-frère; ce fut lui qui le remplaça comme secrétaire d'État. Les choses n'en allèrent guère mieux; le peuple, après comme avant, continua de souffrir et de rendre Bianca responsable de tous ses maux. De leur côté, les Vénitiens aussi se plaignaient d'elle; ce n'était point sans quelque arrière-pensée qu'ils avaient, contre leurs règlements, autorisé un sujet de la République à prendre du service en Toscane; ils comptaient sur Vittorio Capello pour être tenus au courant, jour par jour, de ce qui se passait à la cour de Florence, et leur mauvaise humeur se laissa voir, lorsqu'à la façon dont leur créature était congédiée, ils s'aperçurent que l'alliance conclue avec eux ne dépassait point la portée ordinaire.

II

Les rapports du grand-duché, plus que bienveillants avec l'Espagne, prêtaient également à réfléchir. Don Pietro de Médicis servait dans l'armée espagnole en qualité de général, et, tous les jours, on recrutait des soldats en Toscane. Pour troubler cette bonne harmonie, qui décidément portait ombrage à la poli-

tique de Saint-Marc, on imagina d'exploiter la jalousie du roi Philippe et de compromettre ainsi le grand-duc. On affecta de redoubler avec lui de prévenances, on fit montre et tapage, si bien que la soupçonneuse majesté commença de regarder d'un mauvais œil cette union intime de son allié avec un pays ami de la France et volontiers hostile à l'Espagne. Venise excellait à ce jeu hypocrite : elle y gagna que le grand-duc fut vertement admonesté à cause de ses amitiés à double face. Il est vrai qu'il se défendit et de manière à convaincre son juge ; mais sa défense accrut encore l'irritation de Venise, où, d'ailleurs, Vittorio Capello ne négligeait aucun moyen de nuire. Ce triste personnage avait, à son retour, trouvé les esprits montés à souhait pour ses mensonges, et chacun le crut sur parole quand il vint représenter son expulsion sous couleur de bannissement politique et, dénoncer comme une insulte faite à la République l'exécution sommaire d'un escroc pris la main dans le sac. Que ne peut la raison d'État invoquée à point ! Y songeait-on ? Un patricien de Venise traité de la sorte, pis encore, Venise tout entière insolemment jetée hors des conseils du gouvernement grand-ducal !

Bianca, pour sa part, n'ignorait rien des manœuvres dirigées près la cour d'Espagne contre son mari ; c'est dire qu'à Florence ainsi qu'à Venise, on avait cessé de s'entendre. Une querelle était imminente, elle éclata au cours de l'année 1582, à l'occasion des préliminaires d'un mariage entre le fils du duc de Parme et la nièce du doge Nicolas da Ponte. Le duc réclamait pour lui le titre d'altesse sérénissime, et pour sa nièce les honneurs précédemment décernés à Bianca Capello. Instruite des négociations, alors quelles

étaient encore secrètes, l'altière dame se déclara blessée dans ses droits et fit remettre au Sénat, par le résident de Florence, une note affirmant son opposition. Que la fiancée d'un petit prince, autrement dit d'un simple gentilhomme, obtînt le titre de fille de la République, réservé aux seules têtes couronnées, voilà ce qu'elle n'admettrait jamais, se refusant à croire que le Sénat voulût amoindrir dans son mari la dignité de fils de la République et que les amicales protestations d'autrefois ne fussent qu'un piège tendu par l'intérêt et l'ambition, comme sembleraient, d'ailleurs, l'indiquer les bruits calomnieux répandus en Espagne sur le grand-duc par les agents vénitiens.

A la lecture de ce beau document, le Sénat sourit d'abord, puis il répondit qu'en affaires de famille, c'était à la mère de prononcer, et qu'ici, la République de Venise étant la mère, elle entendait user de son pouvoir discrétionnaire vis-à-vis de ses enfants. Toujours est-il que le mariage n'eut pas lieu ; mais à peine cet échec du duc de Ferrare avait-il aplani la situation, qu'un nouvel incident ramenait le désaccord. Les galères de l'ordre de Saint-Étienne ayant capturé un navire vénitien, plaintes en furent portées à Florence, qui, résolue, arrogante, cette fois, ne concéda rien et renvoya les plénipotentiaires vénitiens après force récriminations sans leur permettre de discuter ses droits sur le navire saisi. Tracas au dehors, que des tracas domestiques allaieut suivre.

Le cardinal, tout en vivant de bonne intelligence avec Bianca, ne la perdait pas de vue un seul instant. A diverses reprises, le bruit avait couru que la grande-duchesse était grosse, et, si don Ferdinand n'en avait eu cure, c'est que son neveu, don Philippe,

était de ce monde; mais, lorsque, en 1582, mourut le jeune prince, l'heure sonna de la circonspection et des mesures pour empêcher la Vénitienne de gouverner à son gré l'accroissement de la famille grand-ducale. Il importait aux besoins du moment que son frère, don Pier' de Médicis revînt d'Espagne et se mariât. Le cardinal lui dépêcha lettre sur lettre; mais, soit indifférence de caractère, soit ennui de retrouver ses frères, qu'il préférait chérir de loin, le général de Philippe II ne se laissa point convaincre. Rebuté dans ses instances, le cardinal eut l'idée de jeter aux orties la pourpre et de se marier au profit de la dynastie, idée sérieuse d'autant plus qu'il s'apercevait que l'influence de Bianca contrariait le retour de don Pier'.

D'elle, tout était à craindre, et son anxiété redoubla quand, en 1583, le grand-duc, au mépris des remontrances de son conseil, légitima don Antonio. Comme si tant de richesses et de biens de proscrits dont il l'avait comblé ne suffisaient pas, François venait encore d'obtenir pour lui du roi d'Espagne le titre de duc de Campestrano et la charge de son légat en Italie. Il avait des gardes, une cour, plusieurs déjà le saluaient d'héritier présomptif, et toute cette nouvelle intrigue était l'œuvre de la grande-duchesse. Bianca s'apercevait des secrètes révoltes du cardinal; mais, trop habile pour trahir le moindre soupçon, elle ne s'évertuait que davantage à le charmer; docile, empressée, caressante, personne d'ordre et de famille, s'employant aux détails intérieurs et forçant la reconnaissance juste au moment que les colères menaçaient d'éclater.

CHAPITRE IX

Une opérette dans l'histoire : les fiançailles de don Vicenzo, fils du duc de Parme. — L'heureuse ingérence de Bianca dans les affaires des Médicis. — Don Antonio.

I

Après la dissolution de la ligue des princes italiens contre Florence, le duc de Parme imagina de s'allier à l'ennemi de la veille et de marier son fils, don Vicenzo, avec la princesse Éléonore de Toscane. François ne demandait pas mieux que d'accueillir cette proposition ; seulement, avant de rien conclure, il exigeait que le jeune prince « eût fait ses preuves ».

Quelles preuves?

Ici, nous entrons en plein Boccace. Ce don Vincent était, paraît-il, sous certains rapports, un assez pauvre homme, ou, du moins, il passait pour tel. Or le grand-duc voulait d'abord des garanties, peu soucieux de voir son gendre chansonné.

Devant une pareille sommation le Farnèse se re-

biffa, le jeune coq se dressa tout rouge sur ses ergots, se crêta, cria, tempêta :

« Fort bien ! répondit le beau-père ; mais tout cela ne me prouve pas que vous soyez un coq, et c'est ce que je prétends tirer au clair avant de vous donner ma fille. »

Les négociations, deux fois reprises, allaient définitivement se rompre. C'était le moment pour Bianca de montrer ses talents et de se rendre utile à la famille. Elle en parla au cardinal, qui en parla au pape, qui rassembla ses cardinaux, et, jugeant en dernier ressort, opina que le bien des deux maisons princières commandait, en effet, une enquête. La preuve devrait donc avoir lieu, mais avec cette réserve qu'on s'interdirait de la faire un vendredi.

Bianca se mit à la recherche d'un être féminin ayant l'air et la tournure de la princesse Éléonore, et l'on convint que Venise serait le théâtre de l'expérience. Don Vincent rechignait bien toujours, mais il lui fut si nettement démontré que c'était l'unique façon de sortir d'une situation ridicule, que le jeune coquebin finit par céder à la volonté du grand-duc et du souverain pontife. Persister dans un refus, autant renoncer à se marier jamais, et puis ces quolibets sifflant à ses oreilles, se voir la fable de l'Italie ! Ne valait-il pas mieux se prêter de belle humeur aux circonstances?

Le diable était de ce témoin et juge du camp que le grand-duc avait prescrit dans le programme. Il s'appelait le chevalier Belisario Vinta et avait pour mission expresse d'accompagner le prince à Venise et de ne pas le perdre de vue une minute pendant les trois jours de l'opération. Un joli détail qui réclame-

rait des vers de La Fontaine : le chevalier Belisario Vinta devait, en outre, constater dans son procès-verbal qu'il n'avait été employé ni philtre magique, ni potion pharmaceutique, ni moyen artificiel quelconque.

De Florence à Venise, le voyage s'effectua sans incident ; mais, au débarquement, l'altesse eut une défaillance : c'était mal débuter. Heureusement, le lendemain, les choses se relevèrent, et la troisième journée fut si brillante qu'après avoir pris lecture du rapport du chevalier Vinta, contresigné par plusieurs médecins de la localité, appelés aussi en témoignage, le grand-duc de Toscane donna sa fille et que l'union fut célébrée, mais non plus cette fois *in corpore vili.*

Cependant une autre affaire du même genre, — moins délicate, grâce à Dieu, — préoccupait aussi Bianca. Le cardinal d'Este recherchait pour son neveu don César l'alliance de dona Virginia de Médicis, fille du grand-duc Cosme et de la Camilla Martelli. Sincère ami des Médicis, le cardinal espérait par ce contrat mettre fin à la vieille querelle des deux maisons. Le difficile était que le grand-duc avait, depuis longtemps déjà, promis la main de la princesse à François Sforza ; promesse dont les indécisions du jeune homme avaient toujours retardé l'exécution. Sforza s'était un moment coiffé de l'idée d'être cardinal et, naturellement, pendant sa brigue, les projets de mariage avaient dormi. Déçu dans son ambition, il se retourna vers sa fiancée, et ce fut alors le grand-duc qui ne voulait plus ; mais il y avait parole écrite, et le Sforza commençait à devenir gênant, lorsque Bianca, pour s'en débarrasser une bonne fois, imagina de le faire nommer cardinal ; du coup, les protestations cessèrent, et l'heureux César épousa.

II

Les deux mariages eurent lieu en 1584 à l'entière satisfaction des Médicis, qui, grâce aux ressources diplomatiques de Bianca, se voyaient réconciliés avec Mantoue et Ferrare. Le cardinal don Ferdinand, l'homme d'État de la famille, ne tarissait pas en éloges de sa belle-sœur et, voulant lui témoigner sa reconnaissance, il fit présent à don Antonio d'un de ses domaines.

Arrêtons-nous pour admirer le rôle invraisemblable que ce don Antonio joue dans cette histoire. Il n'est, au demeurant, le fils de personne, et tout le monde l'accable d'égards, de bienfaits; entré là par substitution et par fraude, chacun le prend au sérieux et le traite « comme si c'était arrivé ». Sa prétendue mère elle-même a pour ce postiche des orgueils et des ambitions qu'elle aurait pour un enfant de ses entrailles. On s'empresse, on l'adule, on le gratifie sous toutes les espèces : dotations, titres, seigneuries. Cette pluie de bénédictions à cet intrus, pourquoi? Il y a quelque part dans Hoffmann un individu de la sorte : c'est un pygmée; il se nomme le petit Zachs, et sur cet être manqué les faveurs grêlent; la vertu, le génie, le talent, sont là confondus dans la foule, tandis que c'est lui, ce gnome, lui, cet avorton, que l'on salue et félicite. On dira qu'Hoffmann a écrit un conte fantastique? Je réponds à cela : Que fait l'histoire? Conte fantastique elle-même, et, qui plus est, conte immoral, partout et toujours le sage et le fou. le scélérat et l'honnête homme confondus ensemble, Héliogabale et Alexandre Sévère ayant même destin : c'est l'esprit de l'histoire

CHAPITRE X

La Renaissance à son déclin. — Les petits centres dynastiques. — Torquato Tasse chez les Este. — Les deux sœurs du duc de Ferrare. — Nœuds de rubans et billets doux. — Alphonse II. — Tasse à Florence.

I

Au commencement de cette année 1585 se place l'incident du poète de *la Jérusalem,* amené à Florence par ses contestations avec l'Académie de la Crusca ; mais tant de faits intéressants se rattachent à cet épisode de la vie du poète qu'il nous faut reculer d'un pas et faire un peu de synchronisme, sans perdre un seul instant de vue cette idée que Florence, comme république, n'existe plus, que son gouvernement a contracté tous les caractères monarchiques et que désormais ses rouages s'engrènent dans ceux des cours d'Italie et d'Europe.

Avec Michel-Ange finit, en 1564, la période de la Renaissance dantesque, à laquelle Florence a présidé. Sous l'influence de l'idée monarchique, de nouveaux

goûts se développent, le peuple cesse de prendre part au gouvernement. Les affaires de l'État sont élaborées dans le cabinet du prince, l'équilibre se déplace, un nouveau système planétaire s'établit, et chaque petit centre aristocratique devient un soleil ayant des artistes et des savants pour satellites : à Ferrare, les Este; à Mantoue, les Gonzague; à Urbin, les della Rovere. C'est alors une Italie diminuée, sans héroïsme ni grandeur morale, une Italie vaincue par les barbares d'outre-monts, mais bien charmante encore et captivante dans sa mollesse et sa servitude.

A ce moment, naît la musique, art divin dont la vocation semble être d'accompagner toutes les décadences. L'isolement des jours anciens n'est plus de mode; quiconque tient un pinceau, une plume, un compas, un ébauchoir, se met en quête d'une cour pour y vivre à l'aise, bien renté, bien choyé, sous l'invocation des muses; nul n'a plus souci de son indépendance. Exils superbes de l'Alighieri, qu'êtes-vous devenus? Amyntas aux pieds de sa princesse déguisée en bergère se confond en soupirs anémiques!

Les Este voulant enlever aux Médicis leur patronage sur les arts et sur les lettres, avaient endonjonné dans Ferrare le mobile et douloureux Torquato; lui aussi, les terribles épreuves du bannissement l'attendaient! mais quelle différence entre ce vieux gibelin que la foudre poursuit sans l'abattre, et le courtisan décavé des temps nouveaux, entre ce proscrit et ce vagabond, entre cette barre de fer et cette plume au vent en qui se symbolisent les deux renaissances!

II

A Rome, dans une de ses escapades si nombreuses, Tasse avait rencontré le cardinal Ferdinand, qui lui fit des offres brillantes pour l'engager à venir s'installer à Florence.

« Nous savons, lui dit-il, que votre séjour à Ferrare ne vous satisfait qu'à demi; trop de louanges et trop peu de considération réelle. Venez chez nous; vos services ont assez produit de fleurs, il est temps pour vous d'en recueillir les fruits. »

Tasse eût aimé se rendre tout de suite à l'invitation, il avait soif de liberté, de changement, mais ne pouvait se résoudre. D'une bravoure personnelle égale à son génie (on disait de lui qu'à l'épée comme à l'écritoire il n'avait son pareil), il n'était que faiblesse et lâcheté dans sa conduite : à combien de discussions n'a point fourni matière « l'éternel féminin »? Ce qui lui manquait à lui, c'était, comment dirai-je? l'éternel masculin, la force qui décide et agit.

Tasse eut l'air de céder aux avances du cardinal, il promit pour un avenir prochain, et, sous prétexte d'obtenir du duc son congé, il revint à Ferrare : ce fut sa perte.

Torquato n'était pas encore de retour, que le duc connaissait déjà les propositions du cardinal et qu'il en concevait contre son poète un nouveau sujet d'amertume à joindre aux anciennes rancunes. Alphonse II n'était point absolument un méchant homme; il nous représente plutôt l'abrégé d'une période pleine de contrastes où l'esprit de culture, avec

la lance d'or de saint Michel archange, n'a point encore tué, chez « le prince », la bête féroce du moyen âge; il a du Borgia, mais il a aussi ce que les Borgia n'avaient point, la conscience de ses devoirs de souverain, le sens du beau, de la mesure dans le luxe et la tyrannie; bref, cette perception esthétique qui distingue le prince de 1580 de celui de 1280. — Tenu au courant par ses espions des fréquents colloques du cardinal avec Tasse, le duc Alphonse crut voir là quelque sourde machination contre ses États; il profita de l'absence du poète pour forcer son secrétaire, cherchant si dans sa correspondance ne se trouveraient pas des lettres des Médicis; — odieuse perquisition, souvent funeste à l'imprudent qui s'y livre : tout au plus soupçonnait-on une anguille sous roche, et c'est une couvée de scorpions qu'on découvre.

Des lettres, il y en avait bon nombre dans ces tiroirs, mais ce n'étaient point celles que cherchait Alphonse; rien de Bianca Capello, ni de François, ni du cardinal Ferdinand; en revanche, des envois de fleurs, des nœuds de rubans aux chiffres des deux princesses sœurs du duc de Ferrare, des tresses de cheveux, tantôt blondes comme les blés, tantôt sombres comme l'ébène, les blondes fixées par des épingles de perles à de mélancoliques billets doux signés Éléonore, la Diane sentimentale des longs rêves d'Endymion; les brunes, attachées par un rubis à des messages enflammés signés Lucrezia. O ces poètes! on les plaint; comme si des millions d'individus dont personne ne s'occupe n'avaient pas souffert des mêmes disgrâces sans avoir eu comme eux l'énorme compensation de ce que leur rapporta ce génie cause de leurs misères!

Celui-là, par exemple, les deux sœurs se le disputaient. Jeune, beau, la barbe et les cheveux d'un noir de jais, les yeux bleus et brillant d'un vif éclat tempéré de rêverie, un sourire pâle sur les lèvres, toujours sévèrement vêtu de noir, il avait, dès son apparition à Ferrare, charmé toutes les femmes. Bientôt dona Leonora et dona Lucrezia firent de lui leur cavalier, et, grâce aux privilèges que la muse concède, une familiarité toute mythologique s'établit entre le poète et les deux déesses. La platonicienne Éléonore était l'idéal inabordable, et pourtant, « que ne peut l'amour? Icare et Phaéton, je le sais, ont porté la peine de leur égarement, mais Endymion trouva Diane moins cruelle. »

L'autre sœur, mariée au duc d'Urbin qui ne l'aimait pas, fût, paraît-il, un moment, la réalité. Même après qu'elle eût quitté Ferrare pour sa principauté, les lettres d'Éléonore la tenaient sous le charme; elle rêvait non pas seulement du Virgile de l'Italie moderne, mais aussi du galant vainqueur qui venait de se signaler par ses prouesses à Venise, où le duc Alphonse l'avait emmené lors des fêtes données en l'honneur de Henri III, et son rêve était de l'avoir quelque temps pour elle seule à Casteldurante aux environs de Pesaro.

En bonne sœur, l'idéaliste Leonora s'y prêta : n'avait-elle pas le meilleur lot, elle, la Sophronie, la Clorinde et l'Herminie du grand poète?

Ainsi, Torquato Tasso et dona Lucrezia vécurent seuls tout un été à Casteldurante, véritable château d'Armide, entouré de bois sur la montagne. On devait, selon le programme, lire beaucoup ensemble *la Jérusalem*. Que se passa-t-il dans ces bosquets,

parmi ces rocs et ces cascades? Ni les arbres, ni les pierres, ni les eaux n'ont parlé; mais d'autres témoignages subsistaient et c'étaient ceux-là mêmes que le duc Alphonse avait désormais entre les mains :

« Ineffable beauté, source d'amour, mon paradis terrestre! L'âge, en te mûrissant, ne t'a rien pris : ainsi la fleur n'est jamais plus belle et plus embaumée qu'en son plein épanouissement; ainsi le soleil, à son midi, brille plus radieux qu'à l'aurore! »

Et ces vers avaient été écrits dans le jardin de dona Lucrezia, alors âgée de trente-deux ans, et le gage d'amour dont on les avait payés était un splendide rubis, présent du duc Alphonse à sa sœur! Nous connaissons les mœurs des princes italiens de cette époque, si volontiers transigeants avec eux-mêmes et si terribles justiciers envers leurs femmes. Nous avons vu Cosme de Médicis tuer sa femme, Éléonore de Tolède, et sa propre sœur périr victime de Giordano Orsini, son mari; si le duc Alphonse montra plus de patience, c'est qu'il ne voulait pas que le nom de l'une ou de l'autre de ses sœurs fût prononcé; il attendit que Torquato s'enferrât, ce qui ne tarda point.

III

La destinée de chacun de nous est écrite dans son tempérament : qui naquit inquiet et troublé troublera les autres; l'infortuné poète de *la Jérusalem* l'a bien prouvé. L'auteur de son martyrologe, c'est lui seul; ni l'inconstance des princes, ni la haine de ses rivaux, ni l'amour de la liberté n'ont tué l'Arioste; Léonard de Vinci mena de front toute sa vie la fréquentation

des grands et son quant-à-soi, qu'il plaçait très haut; mais ce Tasse, il était dans sa destinée d'être malheureux partout. Bizarre anomalie; en poésie, un type de correction, de symétrie, de pureté classique; socialement, le plus impraticable des agités! En le lisant, vous songez à Virgile, à Racine; le mot juste, l'expression sobre, polie et repolie, un style coulant et transparent, point d'inversions; vous vous dites : « Quel chemin parcouru depuis Dante du côté de la culture littéraire! et lui, le moins cultivé des hommes, un insoumis! »

Un soir (17 juin 1577), dans les appartements de dona Lucrèce, alors séparée de son mari et retirée chez son frère, il se porte à des voies de fait contre un page et veut le frapper de son poignard sous les yeux de la princesse. Le duc Alphonse était présent à cette scène et, du coup, donna l'ordre d'enfermer le furieux. Quelques heures plus tard, l'envoyé de Toscane à Ferrare, écrivant à son maître, lui rend compte en ces termes de l'événement :

« Le seigneur Tasse vient d'avoir un accès de folie qu'on attribue à la crainte de se voir poursuivi comme hérétique : tout le monde ici le plaint, car on l'aimait à cause de sa valeur et de sa bonté. »

Ame timorée et troublée où se combattaient des superstitions d'enfance puisées à l'école des jésuites et les doutes résultant de la lecture des philosophes de l'antiquité. Tasse avait, en effet, rapporté de son séjour à Rome un état pathologique peu rassurant; il y était pendant le jubilé, visitant les églises, s'exaltant au spectacle des saints mystères, s'enivrant de musique et d'encens toute la journée, et passant ensuite ses soirées à philosopher librement avec ses

amis, les Sperone Speroni, les Flaminio de' Nobili, les Angelio da Barga. On conçoit les perturbations atmosphériques que devait produire ce double courant dans un cerveau déjà surmené de travail et possédé d'ambitions et de passions mondaines. Ajoutons que le siècle était au paroxysme d'une violente recrudescence religieuse provoquée par l'invasion de la réforme. Quoi de moins étonnant que les oscillations barométriques en de tels bouleversements, surtout lorsqu'il s'agit d'une conscience aussi naturellement déséquilibrée? Tasse eut des scrupules, des terreurs, il recula devant son œuvre, se demandant si l'art des Arioste et des Raphaël ne détonnait point dans ce nouveau régime d'éternel solennel où Rome s'efforçait de pousser le monde. A Bologne, il était allé consulter le président du saint-office, lequel, après mûr examen, l'avait pleinement rassuré sur la question d'orthodoxie; mais l'idée fixe ne pardonnait pas : ce que l'inquisiteur de Bologne avait approuvé, un autre pouvait l'incriminer. A l'obsession du bûcher succéda celle de l'empoisonnement; il se figura que le jeune échanson de dona Lucrezia était amoureux de la princesse et voulait le tuer par jalousie; de là son premier accès.

Le meilleur moyen de se présever des fous était alors, comme aujourd'hui, la séquestration. Alphonse en usa d'autant plus volontiers qu'il avait sur le cœur les billets doux et le rubis de la cassette. Je doute, cependant, que Tasse ait jamais eu pour prison l'affreux *in pace* qu'à Ferrare on vous montre et que chanta Byron : *The cave which is my lair*. Ou, s'il vécut là, sans air et sans lumière, ce ne fut qu'un très court espace; la vraie captivité du poète fut la

seconde, celle de l'hôpital Sainte-Anne, où notre Montaigne le visita. Sombre période d'angoisses et de cauchemars qui dura sept ans! Les diables dansent sur son lit, arrachent et dispersent ses manuscrits; une nuit, qu'il ne peut écrire à cause de l'obscurité profonde, un gros chat lui vient en aide, éclairant la cellule du flamboiement de ses yeux, une autre fois, ce sont des voix célestes qui s'appellent et se répondent dans l'azur étoilé. De loin en loin, cependant, ces troubles d'esprit se dissipent, la clarté renaît, et, avec la mémoire des jours heureux, le sentiment de l'abandon. Des deux amours, un seul a surnagé dans ce naufrage de tout son être, et qui le croirait? ce n'est pas l'idéal; de celui-là plus un signe; dona Lucrezia, elle, se souvient encore, elle envoie des fleurs sympathiques, de beaux fruits cueillis de sa main; mais l'autre, la platonicienne impeccable, avait-elle donc oublié tout, et la mémoire du cœur n'existerait-elle que chez la vraie femme, celle dont la métaphysique n'a point oblitéré les sens?

Métaphysique ou non, dona Léonora se tint dans une réserve impénétrable et demeura jusqu'à la fin indifférente aux misères de son poète. La subtilité féminine ayant fait son expérience, l'orgueil de race reprit le dessus, d'où je serais amené à conclure que, de ces deux princesses, la meilleure n'était pas celle que l'on pense; mais l'histoire a de ces préférences qui ne se discutent point. N'essayez jamais de noircir les colombes sans tache, ni de blanchir les bêtes noires, vous y perdriez votre peine. Ainsi, tandis qu'à Florence tous les fléaux, taxes, disette et peste seront mis au compte de Bianca Capello, à Ferrare il n'y aura d'actions de grâces que pour dona Leonora

d'Este ; que l'inondation du Pô, le tremblement de terre épargnent la ville, l'honneur et le miracle en reviendront à ses vertus, et Tasse peut mourir méconnu d'elle, dédaigné, elle n'en restera pas moins, à travers les âges, l'immortelle patronne de *la Jérusalem délivrée*.

V

Une ardente fièvre de réformation travaillait le siècle ; l'esprit de religion, disons mieux, de religiosité, convoquait ses conciles, le bel esprit soufflait ses orages dans les académies, et, d'un côté comme de l'autre, malheur aux hérésiarques ! Redevenu libre et sensé, Tasse eut des comptes à régler non pas avec l'Inquisition, dont la peur l'avait rendu fou, mais avec l'Académie de la Crusca, qui le citait à sa barre comme coupable d'erreurs philologiques et philosophiques.

Il accourut à Florence, sur la recommandation du cardinal de Médicis, et sa première visite fut pour la grande-duchesse. Sans être une savante de la classe des Leonora et des Lucrezia, Bianca Capello avait la culture d'esprit qui distinguait les princesses de son temps, elle s'était, en outre, fort occupée des aventures du poète à Ferrare, et le double roman qu'il y avait vécu intéressait la noble dame autant et plus que toutes les fictions de son génie. Dirons-nous maintenant qu'une immense déception la saisit en apercevant l'hôte qui se présentait? Était-ce, justes dieux, possible ? Ce vieillard chauve, cassé, démantelé, ce chevalier de la Triste Figure, c'était là le brillant et

l'aristocratique Torquato, le poète et le héros de ces rimes fameuses, le sigisbée de ces charmants scandales dont la résonnance emplissait l'Italie! Mais par quelles rafales avait-il donc passé pour être à ce point déplumé, le noble oiseau si cher naguère à toutes les cours, et que le roi de France Charles IX se faisait gloire d'attirer dans sa volière?

Bianca Capello — c'est une justice à lui rendre — ne fut jamais ce qu'on appelle une femme galante; son intrigue et son ambition l'absorbaient trop; on ne peut donc supposer qu'elle eût formé sur le Torquato aucun projet d'entreprise amoureuse, et pourtant, à la vue de cette guenille humaine, toute espèce de zèle se refroidit; elle prétexta de son incompétence en pareilles controverses et laissa les choses suivre leur cours; dès lors, la cause de *la Jérusalem* était perdue :

Si Pergama dextra
Defendi possent, etiam hac defensa fuissent.

La main protectrice refusant d'agir, Troie s'effondra; car, si le poète n'eut pas avec lui la grande-duchesse, il eut contre lui le grand-duc, qui se souvenait d'un certain libelle ou messer Torquato, toujours imprévoyant, maladroit et semant à Ferrare des tempêtes qui, plus tard, devaient l'atteindre en Toscane avait appelé Florence la caverne de la nouvelle tyrannie de Médicis (*il guogo della nuova tirannide della casa Medici*), raison péremptoire, on le conçoit, pour que *la Jérusalem* fût condamnée. Le grand-duc voulait une mise à l'index, il l'obtint. Toutes les académies se ressemblent : aux obsèques de Michel-Ange

on avait vu les sorboniqueurs de Florence se disputer pour savoir auquel des deux arts, la statuaire ou la peinture, on donnerait le pas pendant la cérémonie; les mêmes altercations pédantesques et mesquines se répétèrent dans la circonstance. On reprocha à Torquato de n'être point l'Alighieri; à *la Jérusalem délivrée* de n'être plus *la Divine Comédie*. Impuissantes à jamais appliquer la loi nouvelle, puisqu'au moment qu'elles parlent et prononcent, cette loi nouvelle est encore à naître, les académies en sont réduites à se régler sur la tradition des générations précédentes; leur nature est donc forcément réactionnaire, tandis que l'élément de la poésie est révolutionnaire. Elles rabâchent les idées et les principes d'hier, le poète vit au jour d'aujourd'hui et pressent demain, d'où leur conflit inévitable dans le présent.

Eh non! *la Jérusalem délivrée* n'est pas *la Divine Comédie*, vous n'y trouverez ni les Parques de Michel-Ange, ni le symbolisme colossal, ni la grandeur morale, ni la virilité, ni l'âpreté dantesques; *la Jérusalem* nous représente, au contraire, cet art intermédiaire de la Renaissance, qui s'ingénie à marier le moderne à l'antique, corrigeant la symétrie et la froideur classiques par le sentimental et l'afféterie. Avez-vous rencontré, dans vos excursions esthétiques en Italie, une peinture de Mazzuoli, qui nous montre la Vierge Marie avec l'Enfant-Jésus sur ses genoux? La Vierge, vêtue d'un long voile blanc passementé d'or, sourit à l'Enfant divin; et lui, protégeant d'une main le globe terrestre, tend de l'autre à sa mère une belle rose épanouie dont émane, comme parfum, la lumière éclairant le tableau. C'est dans une atmosphère de cet ordre surnaturel que Tasse a construit sa *Jé-*

rusalem; l'artifice règne partout, et l'on ne peut qu'admirer la merveilleuse industrie de ce talent qui substitue l'adaptation à l'imagination et donne tour de création à de pures réminiscences. Ses héroïnes sont des princesses de Ferrare, les jardins d'Armide et leurs enchantements nous rappellent Belriguardo et Consoldoli, et son Orient cache la barbarie sous l'hyperculture de la Renaissance; le rococo de la tragédie de Voltaire est déjà pressenti; Soliman devance Orosmane. Les Turcs enserrent l'Europe de partout; Cosme de Médicis organise contre eux l'ordre de Saint-Étienne, don Juan d'Autriche vient de les battre à Lépante : il semblerait que jamais occasion ne s'offrît plus belle de les peindre au naturel. Non pas, le siècle a son optique imperturbable, il voit « noble », et le poète, qui n'écrit en quelque sorte son épopée que sous la pression des Turcs, ne cherche même pas à se rendre compte de leurs traits caractéristiques; il néglige les types nouveaux qui se présentent et peuple de visages connus, de poncifs européens cet Orient dont les religions, les mœurs et les costumes eussent fourni à sa conception tant d'éléments originaux de vie et d'intérêt. Pourquoi l'en accuser, puisque cet amalgame de paganisme et de christianisme, né de l'esprit de cour, et que nos poètes traduiront sur la scène en français, reste un chef-d'œuvre de pur langage et de sentiments élevés, et que ce chef-d'œuvre fut ici-bas l'unique et suprême délivrance d'une pauvre âme si cruellement tourmentée?



CHAPITRE XI

Grossesse ou maladie?

I

Cependant à Florence le bruit courait que la grande-duchesse était grosse, et, cette fois, tout le monde y croyait, excepté pourtant le cardinal, chez qui le doute, en pareil cas, était le commencement de la sagesse. Retenu à Rome par ses fonctions près du saint-père, il lui fallait à Florence quelqu'un pour surveiller l'événement ; son frère don Pier' se trouvait justement là de retour d'Espagne, il le prit et s'en fit un espion.

Avec une personne comme Bianca Capello, les soupçons avaient toujours quelque apparence de raison; mais don Pier' ne pouvait guère prolonger longtemps son séjour, le roi d'Espagne le rappelait et, de son côté, François, informé du complot, avait hâte d'écarter ce jeune frère, décidément trop curieux. La situation de don Pier' cessa bientôt d'être tenable. « Je vis céans dans un tel état de suspicion, écrit-il au car-

dinal, que le plus méchant coin de la terre comparé au palais du grand-duc me semblerait un paradis. » Bianca, lasse de se voir épiée jusque dans son alcôve, avait déclaré à son beau-frère que, si c'était seulement pour la surveiller qu'il différait son départ, il pouvait s'éloigner dès le lendemain, attendu « qu'elle n'était point grosse ». La lettre où don Pier' raconte au cardinal cet incident vaut la peine d'être citée: « Le ministre Serguidi m'ayant prévenu au nom de son maître qu'il y avait à Gênes une galère en partance, je me suis à l'instant rendu chez le grand-duc, qui m'a dit que je devais saisir avec empressement cette occasion; d'où je conclus qu'il avait assez de ma présence. La grande-duchesse, que je vis ensuite, m'en dit autant et ne crut pas devoir me cacher le plaisir qu'elle éprouvait de cette favorable circonstance; je la remerciai, mais en regrettant de ne pouvoir l'utiliser, ma consigne étant d'attendre ici jusqu'à ses couches, comme vous l'aviez expressément recommandé. A quoi elle me répondit et me jura, sur sa parole de grande-duchesse de Toscane et de patricienne de Venise, qu'elle avait l'intime conviction de n'être pas grosse et que c'était là une erreur dont son mari s'obstinait à se bercer envers et contre tous; bien plutôt pensait-elle avoir affaire à quelque maladie interne; du reste, l'incertitude ne pourrait plus maintenant se prolonger au delà de trois mois. Pendant qu'elle parlait, je la regardais attentivement et j'avoue que j'étais frappé de l'altération de son visage. »

François ne voulait, en effet, point en démordre. On connaît cet Anglais de nos jours qui, sous le coup d'une obsession bien autrement bizarre, s'imaginait

être lui-même dans un état intéressant et, par crainte d'être pris au dépourvu, se faisait partout accompagner d'une sage-femme. Moins énorme d'absurdité, la chimère du duc François n'en était pas moins très plaisante et, de plus, fort incommode à ceux qui ne la partageaient pas. Le cardinal en fut pour une vraie disgrâce; sommé de venir assister à des couches imaginaires, il refusa de quitter Rome, alléguant son incrédulité.

Le grand-duc répliqua, très mécontent; on échangea ainsi maintes épîtres plus désagréables les unes que les autres, puis subitement cette correspondance s'interrompit; elle avait duré trois mois, le temps que Bianca avait fixé pour sa propre certitude. Tous les doutes s'évanouissaient, toutes les illusions, et tant de gens intéressés à plaider le pour et le contre furent forcés de couper court à ce procès. Grossesse ou maladie, avait-on dit depuis six mois: il se trouva que c'était la maladie qui triomphait, un mal dont la science d'aujourd'hui n'eût probablement pas été la dupe, mais où les docteurs de ce temps perdirent leur latin. Une crise grave s'ensuivit pour Bianca, qui, après l'avoir heureusement traversée, écrivit au cardinal ce billet (9 mai 1587) en lui annonçant, non pas ses relevailles, mais sa guérison :

« Me voici rendue à la santé et svelte comme devant. Je vais à Pratolino passer la belle saison et continuer la cure qui m'a si bien réussi. »

N'importe, la désunion subsistait toujours entre les deux frères, et cela au grand dommage des Médicis, dont l'influence allait diminuant, surtout à Rome. En 1586, était mort le cardinal d'Este, ami de Ferdinand et l'un des plus fermes soutiens de son parti,

belle occasion pour les adversaires de relever la tête et d'entrer en campagne. Mais la chose veut être expliquée, et je cède à l'attrait d'autant plus que la politique du cardinal de Médicis inclina toujours vers la France.

CHAPITRE XI

Philippe II et l'Italie. — Le cardinal don Ferdinand au conclave de 1589. — L'avènement de Sixte-Quint. — La guerre contre les bandits. — Ses relations épistolaires avec Bianca et l'estime qu'il en faisait. — Son intervention dans les dissentiments de la famille.

I

C'était alors le moment de la prépondérance espagnole et du fameux rêve de monarchie universelle que Philipe II réalisait en conscience avec l'or des Indes et les soldats d'Alexandre Farnèse. En Italie, Naples et Milan lui appartiennent : il marie sa fille au duc de Savoie ; il a conquis le Portugal, son *Armada* menace l'Angleterre, ses cousins gouvernent l'Autriche ; un seul pays se dérobe encore à sa domination : la France.

Mais le royaume est divisé ; catholiques et protestants se l'arrachent, et son pitoyable Henri III flotte au hasard des deux partis, également haï et méprisé des uns et des autres. Avec lui s'éteignent les Valois,

après lui, plus personne qu'un hérétique. Amoindrir, disperser la France et l'amener à soi par lambeaux, voilà le plan où Philippe II s'applique, aidé de son compère le duc de Guise. On avait dans son jeu tous les atouts, il ne s'agissait plus que de se procurer un pape espagnol et, voyez le miracle, le conclave allait s'ouvrir à point nommé. Deux candidats en présence, l'un le cardinal Farnèse, cher à Philippe, l'autre, le cardinal Montalto, l'homme aux béquilles, candidat de la mort.

Ce dernier, la France et Venise aussi et Florence le voulaient, par instinct plutôt que sur information, le maître diplomate attendant son heure pour envoyer au diable ses béquilles. Ce qu'on croyait savoir, c'est qu'il ne serait point l'âme damnée de l'Espagne, et cette simple supposition suffisait au cardinal de Médicis, qui fut le principal facteur de l'élection. Rien d'intéressant comme ses dépêches à son frère le grand-duc de Toscane; on assiste à ce qui se passe dans l'intérieur des coulisses. Il fallait avant tout écarter, annuler le Farnèse, que l'Espagne appuyait ostensiblement et dont Olivarès, son ambassadeur à Rome, organisait d'avance la victoire. A l'intrigue on opposa l'intrigue. Ferdinand de Médicis et son ami le cardinal d'Este, tous les deux acquis à la France, imaginèrent de surprendre le vote, convaincus que, dans l'état des esprits, la procédure accoutumée ne donnerait pas à leur candidat la majorité des suffrages.

Le matin donc du 15 avril 1589, les cardinaux étant rassemblés dans la chapelle Sixtine, Este s'écria soudainement : « Inutile d'aller aux voix, le pape est élu. Allons tous à l'adoration ! » Aussitôt ceux qu'il a ga-

gnés se jettent aux pieds de Montalto en l'acclamant, les incertains suivent entraînés, et les opposants n'ont qu'à s'incliner devant le fait accompli. La comédie était jouée: la part du Saint-Esprit y fut de peu et de beaucoup celle de la politique.

L'avènement de Sixte-Quint sauva l'Europe de la monarchie universelle et la France du démembrement. Ce grand pape n'aimait point l'Espagne, il détestait surtout Philippe II, haine très compliquée, très emmêlée de fils divers et dont un Machiavel pourrait seul débrouiller la trame. Olivarès, parlant de lui à propos de l'expédition de l'*Armada*, écrivait à son maître :

« Je le trouve tiède dans l'expression de son contentement quand les nouvelles sont bonnes et médiocrement affligé quand elles sont mauvaises. L'envie que lui cause la grandeur de Votre Majesté et la peur d'avoir à donner son argent le préoccupent bien autrement que le salut de l'Église et que l'extirpation de l'hérésie. Son idée, en vous promettant des subsides, était que jamais l'expédition n'aurait lieu. Aussitôt que les affaires de Votre Majesté commencent de mal tourner, sa morgue s'enfle, il me met le couteau sur la gorge et perd de vue que toutes les tribulations infligées à Votre Majesté sont autant de défaites pour le saint-siège et pour la gloire de Dieu. »

Sixte-Quint, en effet, n'a qu'un fantôme: la grandeur néfaste de l'Espagne; sa politique est celle du petit contre le grand, contre l'énorme, politique de petit prince, entendons-nous, et toute au gré du temporel; l'autre est l'éléphant, lui la mouche: il ne veut pas être avalé ; ce qui, dans le moment, nous préservait, nous, de la ruine et préparait à ses successeurs

les arrogantes attitudes de Louis XIV. Olivarès devinait juste ; l'intérêt de l'église eût été, au contraire, de se ranger du côté du roi Philippe, d'exterminer les protestants et d'établir la monarchie universelle sous les auspices du catholicisme universel. Au lieu de cela, que fait le pape, ce grand pape? Il oublie le ciel pour la terre, il se ligue avec un Henri de Navarre, une Élisabeth d'Angleterre. un Guillaume d'Orange, sachant bien où cette politique l'engage, mais incapable de subordonner le monarque au prêtre. Comme Français, ne nous en plaignons point, disons plutôt : *Felix culpa*. C'est le sceau fatal, énigmatique de la double couronne, que celui qui la porte devra toujours forcément en renier l'un des deux attributs : ou le roi tuera le moine, ou le moine tuera le roi ; d'un côté, Sixte IV, Innocent VIII, Alexandre VI, Jules II, Léon X, les papes-rois, les guerriers, les artistes, les mondains, les libertins et les païens, tyrans superbes et cruels qui ne se distinguent que par le titre des autres princes et grands-ducs italiens ; de l'autre, les pasteurs d'âmes et chefs des croyants, les Paul IV et les Pie V.

II

Peretti, le valet de ferme et l'ancien gardien de pourceaux, fut le politique ; sa conception de l'équilibre européen lui vient de Florence et de Venise. Médicis, qui l'a pressenti, le pousse au trône, et, plus tard, lorsque le vieux pontife, fléchissant sous les menaces d'Élisabeth, va se déclarer contre la France, c'est un Vénitien, Léonardo Donati, qui le retient en

lui montrant de nouveau l'épouvantail de la monarchie universelle. On a reproché à Sixte-Quint son ingratitude à l'égard de notre cardinal; ingratitude est un bien gros mot. Le pape aimait les Médicis et ne voulait pas de brouilles dans la famille; quant aux services rendus lors de son élection, il ne les oublia jamais, pas plus qu'il n'oublia le coup de main que le grand-duc François lui donna dans la terrible expédition contre le banditisme. Les chroniques de Stendhal ne nous parlent que de cette plaie dont les États de l'Église étaient infestés; depuis Stendhal, nous avons eu Ranke et Hübner, et la grave histoire n'a rien ôté à ce roman de son pittoresque. Les bandits occupaient en maîtres le centre de la péninsule; Rome et sa campagne, monts et bois, leur appartenaient; du nord, du sud, ils pullulaient; proscrits, malfaiteurs, aventuriers et sacripants, tous ayant leurs griefs et leurs ralliements : ceux-ci, la haine de l'Espagne, ceux-là, l'horreur du prêtre et de son gouvernement; ce qui prête au tableau je ne sais quel faux air de garibaldisme anticipé, surtout lorsque la France protestante envoie des secours et que l'Italie se soulève indignée aux exploits de l'inquisition espagnole, — car il n'y a pas à dire, terreur ou sympathie, tout le monde est avec eux de connivence; — le pape n'ose même plus faire exécuter un arrêt de mort. Il se sent menacé jusque dans sa capitale; et de quel ton ses avances sont repoussées!

Un certain Marianazzo, à qui le pape accorde sa grâce, la refuse, « à cause, répond-il, de la sécurité plus grande que son existence de bandit lui procure ».

César Borgia et Jules II avaient eu raison des hauts barons; l'honneur revient à Sixte-Quint d'avoir écrasé

les bandits. Les cinq années de son court pontificat (1585-1590) lui suffirent pour arracher du sol romain la plante empoisonnée et pour achever une tâche qu'il accomplit avec d'autant plus de vigueur qu'en la poursuivant il se vengeait lui-même d'un attentat commis jadis contre un membre de sa famille. Je veux parler de son neveu, l'époux de la belle Vittoria Accorambona, ce Francesco Peretti que le duc de Bracciano faisait assassiner par des bravi à sa solde. Le futur pape ne s'appelait encore alors que le cardinal Montalto; il se souvint et les représailles furent terribles; à peine au Vatican, il tira le glaive : petits et grands, tous y passèrent.

L'aspect de Rome avait à ce moment quelque chose de désespéré. Les bandits campaient devant ses murs; Sixte leva des troupes et refoula les malandrins jusque vers la frontière napolitaine. En même temps, les édits et les exécutions semaient l'épouvante dans la ville. Un comte Attilio Baschi avait assassiné son père, et, quoique après quarante ans depuis le crime, le procès fut instruit et le comte décapité sur l'ordre du pape. A Bologne, Giovanni Pepoli, refusant de livrer un bandit réfugié dans son château, Sixte fit arrêter, puis étrangler le vieux baron. Un des chefs les plus redoutés de ces brigands, le prêtre Guerrino, s'intitulait roi de la Campagna; on l'empoigne, on l'égorge, et sa tête, couronnée de carton doré, est exposée au bout d'une pique sur le pont Saint-Ange. Un jeune Transtévérin, presque un enfant, s'entend condamner à mort pour résistance à des sbires qui voulaient lui prendre son pauvre âne. Tout n'était que pitié dans cette affaire; on vient au pape, on l'implore au nom de l'extrême jeunesse du malheu-

reux : « Il n'a pas quinze ans, dites-vous? répond Sixte-Quint; eh bien, ajoutez-y quatre ou cinq ans que je lui donne et ne discutons plus. » Ironie atroce qui nous peint moins l'homme que son temps. Les femmes sont elles-mêmes des énergies; considérez les meilleures de l'époque, humanistes, artistes, politiques, théologiennes, jurisconsultes, — viriles par ce sens qu'elles ont de pouvoir tout lire, Boccace, Rabelais impunément, et d'aborder sans effronterie les plus galants problèmes, et sans pédantisme la raison d'État.

Sixte-Quint recherchait la correspondance de Bianca Capello et s'y trouvait mieux renseigné qu'en lisant les dépêches de ses propres agents. Cette personne étrange l'attirait : tant d'observation pratique, de clairvoyance, d'autorité; ce tact des affaires et du gouvernement, le confondait. Il s'expliquait ainsi sa prodigieuse fortune et, se l'expliquant, il l'admirait; lui, parti de si bas et monté si haut, comment n'eût-il pas réfléchi à une destinée si comparable à la sienne en bien des points? lui, ce vieil artisan d'intrigues, comment n'eût-il pas été séduit par les talents de cette femme? Avoir des talents, chose rare; mais s'imposer au monde, forcer les peuples et les cours à vous reconnaître, à vous admettre, réussir, chose encore plus rare et que tout parvenu appréciera, fût-il pape!

Sixte-Quint savait surtout gré à Bianca de ses efforts pour l'union politique des deux frères; il l'avait vue à l'œuvre dans maintes négociations, active, intelligente, déployant, pour le plus grand avantage des Médicis, ce zèle presque toujours heureux des intrus et des bâtards.

« Ramener, maintenir la bonne harmonie dans la famille, écrivait-elle au cardinal, je n'ai pas d'autre soin et je m'y applique de manière à contenter l'affection que vous me témoignez. Fiez-vous à moi, qui ne songe qu'à panser vos blessures et à les guérir jusqu'à la dernière cicatrice. Je constate que, depuis quelques jours, les dispositions du grand-duc sont beaucoup meilleures. Ne vous inquiétez pas, montrez-vous conciliant, docile même; je vous promets que nous réussirons à conjurer les cabales de nos ennemis Mais je ne puis assez vous le répéter, rapprochez-vous du grand-duc, faites cause commune avec lui dans toutes les affaires, et ma tâche en sera plus aisée. Je n'ai qu'un désir, vous servir, lui et vous, et contribuer à la prospérité d'une maison à laquelle je suis prête à sacrifier mon existence. C'est pourquoi je vous supplie de me laisser faire et me charge de convaincre le grand-duc que vous êtes l'ami le plus intelligent et le plus sûr qu'il ait dans le sacré collège. »

III

Bianca Capello voulut aussi recourir à l'entremise de l'archevêque de Florence, personnage à la fois agréable à son mari et favorable au cardinal; celui-ci n'eut pas de peine à démontrer au grand-duc les périls d'un dissentiment qui, d'ailleurs, ne reposait que sur des calomnies forgées par ses ministres, Abbioso et Serguidi. Irait-on, pour prêter à rire à deux gredins, encourir plus longtemps la disgrâce du saint-père? L'archevêque ayant habilement préparé la

voie, Bianca survint, apportant les vœux du frère, et le traité de paix fut signé. L'admonestation du prélat, les instances de l'épouse, la crainte d'une brouille complète avec Rome, peut-être même quelque excès de rigueur qu'on se reprochait envers un frère au demeurant très considérable, tout cela conspira si bien d'ensemble à détendre la situation que le grand-duc chargea sa femme d'annoncer au cardinal le rétablissement des bons rapports et transmit à son résident à Rome l'ordre d'en confirmer la nouvelle.

On était au commencement de l'année 1587. Don Ferdinand, approuvant tout, heureux de tout, dépêcha sur l'heure à Florence un de ses secrétaires pour remercier le grand-duc et lui promettre sa visite pour l'automne; quant à ses sentiments envers Bianca, ils ne pouvaient qu'être excellents, toute perspective de grossesse ayant disparu et le mauvais état de sa santé ne laissant guère supposer de ce côté aucun sujet de troubles dans l'avenir. Mais celui que le dénouement de cette négociation édifia et réjouit à miracle, ce fut le souverain pontife. Bianca reçut à ce propos des félicitations certainement très précieuses; car Sixte-Quint, avare en toute chose, ne les prodiguait pas. Du fond de son vieux scepticisme, et connaissant comme il les connaissait les intérêts qui divisaient les deux frères, il souriait sournoisement à ce démon, à cette femme capable d'assouplir et de retourner des caractères partout réputés indomptables. Cette Bianca l'avait, à vrai dire, ensorcelé, il voulait maintenant la voir de près, et résolut de faire cette année-là une visite au grand-duc. Son plan était de se rendre à Padoue pour remercier saint Antoine de l'avoir si efficacement assisté dans

son expédition contre les bandits. Les divers princes dont il devait traverser les États se disputaient l'honneur de le recevoir à son passage; mais, de toutes les invitations, il n'en avait accepté qu'une : celle du grand-duc. Bianca, triomphante d'orgueil, préparait déjà des magnificences à l'intention d'un pareil hôte, quand on apprit qu'il y avait contre-ordre ; cette illustre préférence témoignée à la maison de Toscane avait ému de jalousie les autres dynastes italiens et provoqué le mécontentement du roi d'Espagne. Dans la pensée de Sixte-Quint, ce voyage devait n'être que différé. Le fait est qu'il n'eut jamais lieu, par suite de la mort du grand-duc et de Bianca, survenue peu de temps après.

CHAPITRE XIV

Course à la mort. — Bruits d'empoisonnement. — Conclusion.

I

Objet de l'accueil le plus empressé, comblé d'affections et de prévenances, le cardinal de Médicis était de séjour à Florence pendant les premiers jours d'octobre, les anciennes discordes oubliées, l'entente cordiale à jamais fondée entre les chefs de la famille, François avouant ses torts, ses brusqueries, s'en excusant, reniant ses perfides conseillers, causes de tout mal, et jurant de se conduire à l'avenir en bon et loyal frère.

Ainsi restaurés et dispos, on partait pour la villa de Poggio et les grandes chasses d'automne, Bianca toute à sa joie de festoyer le cardinal et la cour sonnant des fanfares. On s'amusait, on buvait, mangeait et dansait à cœur-liesse : divertissements de jour et de nuit, passes d'armes, nobles seigneurs vêtus de soie et de velours, belles dames empanachées à tra-

vers bois et, le soir, ruisselantes de pierreries : tout ce que peut rêver aujourd'hui notre romantisme rétrospectif figurait là depuis une semaine dans le mouvement, le frémissement et le chatoiement de la réalité ; tous les portraits de Titien et de Véronèse, descendus de leurs cadres et dansant leurs pavanes, brandissant leurs lances en champ clos et s'escrimant galamment sur la viole d'amour. Le 10 octobre, il y avait eu, le matin, grande chevauchée pour courre un cerf, et nul parmi la joyeuse bande n'avait eu soupçon que le veneur macabre fût de la partie; il en était pourtant. Le grand-duc, rentrant de la chasse, tombe malade; trois jours après, il était mort : mort de quoi? fièvre ou poison? *Chi lo sa?*

La Renaissance est féconde en problèmes de ce genre; aucun moyen d'enquête. Le public, prompt aux solutions tragiques, crie à l'empoisonnement, la science inventorie et n'en découvre point la trace. Mais que vaut pour nous sa négation? Qu'est-ce que prouve une autopsie, en ces temps d'information rudimentaire où les réactifs sont inconnus, où les toxiques végétaux défient même les conjectures?

Comme François prenait le lit, Bianca se sentait pareillement envahie, foudroyée; si rapide fut le mal, qu'elle ne sut rien du sort de son mari. Le cardinal, déjà saisi du pouvoir et parlant en maître, avait ordonné qu'on tînt l'événement secret pour elle, et ce qu'elle en apprit lui vint par les rumeurs et la consternation ambiante du palais. A ses derniers moments, don Ferdinand la visita, l'exhorta, mais en la laissant toujours dans l'ignorance de la mort du grand-duc ; puis, après avoir reçu ses recommandations, ses adieux et l'ayant remise aux soins de

l'archevêque et de la comtesse Bentivoglio, sa fille, il courut à Florence, pour s'y faire acclamer par la garde et s'occuper des funérailles de son frère.

Le jour suivant, il recevait la nouvelle de la mort de la grande-duchesse, décédée à l'âge de quarante-cinq ans. Bianca n'avait survécu à son mari que l'espace de dix-neuf heures. Le corps du grand-duc fut enseveli dans le tombeau des Médicis; moins d'honneur échut aux tristes restes de sa femme; rien ne manqua d'ailleurs au cérémonial, ni le clergé, ni les gardes, ni le haut personnel de la cour; il y eut des cierges et des psaumes, et des glas de cloches en quantité; mais l'officiel seul apparut, et, dès le principe, on vit bien que cette mise au tombeau était une mise à l'écart. Le cardinal avait expressément réclamé l'autopsie[1]; elle eut lieu en présence de la fille de Bianca

1. Voir le mémoire de Pietro Capelli sur la maladie du grand-duc et de la graude-duchesse, rapport accompagné d'une description non moins repoussante que détaillée sur l'état où se trouvaient les corps sérénissimes de Leurs Altesses, lors de l'autopsie opérée par le chirurgien de la cour, Gravina Petro Gallotti, étant présents, comme témoins d'office, les médecins Angelo Pietro Capelli et Giacomo Soldani. Je me contente de donner ici le procès-verbal concernant Bianca. Laissant la science d'aujourd'hui se prononcer sur la science d'autrefois, je détourne la tête avec dégoût et me dis: « Tant de mensonges, de perfidies, de crimes et d'abominations pour aboutir à ce procès-verbal de la putréfaction! » Qu'est ce que la parole d'un Bossuet comparée à l'éloquence de cette pathologie?... « Uxoris magni Etrusci serenissimæ cadaver post plures, quam super dictum sit, a morte horas hæc habuit : in abdomine, mesenterio vicinisque partibus omnibus, aderat pindeguinis immensa copia. Eo dissecto, evanescente flatu, tumor concidit intusque reperta sunt frustula lactucarum coctarum, quas paucas in fine cœnæ precedentis vesperæ assumpserat et duo ovorum lutea quæ in exigua ultima cibatione summo fere mane acceperat. Intestina flatu abundabant, innatabantque fere humori seroso circa existente. Lien dissectum manaba

Capello et de son fils adoptif, don Antonio. Puis, les médecins ayant déclaré que la très haute et très puissante dame était morte d'une hydropisie, le cortège s'achemina tranquillement vers l'église de Saint-Laurent, où le même service qu'on avait, deux jours auparavant, célébré pour l'époux fut chanté pour l'épouse. Pendant ce temps, on allait consulter le nouveau grand-duc sur la manière dont le cadavre devait être exposé.

De quels insignes l'ornerait-on? fallait-il mettre la couronne?

« Elle l'a portée assez longtemps, » répondit-il.

Et, comme on l'interrogeait davantage :

« Enterrez-la comme vous voudrez, pourvu que ce ne soit point parmi les nôtres, » ajouta brusquement le cardinal-prince.

Quelques jours plus tard, l'écusson de Bianca Capello était, par ordre souverain, enlevé des monuments publics et remplacé par celui de la grande-duchesse Jeanne d'Autriche. En outre, une enquête ouverte au sujet de don Antonio le ramenait purement et simplement à sa condition véritable d'enfant substitué. Pauvre capucin de baromètre dont le capuchon se relève ou s'abaisse au gré des variations atmosphériques, espérons que le temps lui redeviendra favorable! Toutes les dispositions testamentaires de Bianca reçurent leur exécution ; la comtesse Bentivoglio

sanguine atro quidem qualis est in liene, sed sanguis hic consistentia erat fere purulenta. Jecur omnino male habuit, valde flaccidum et non bene coloratum erat, ita ut tum jecur quam aqua illa supradicta hydropem jam inchoatam significarent : dissecto thorace, pessima pulmonum constitutio apparuit, erant enim extrinsecus eo fere colore infecti qui in magno duce supra est dictus, etc. »

héritant de 30,000 écus et des bijoux, une égale somme de 30.000 écus fut attribuée à don Antonio, ce fils putatif d'une mère et d'un père qui, leur vie durant et même après leur mort, ne devaient pas cesser de le combler comme pour se persuader qu'ils l'avaient fait.

II

Cependant, des bruits étranges circulaient. Ces deux catastrophes simultanées, ce grand-duc, cette grande-duchesse disparaissant ainsi coup sur coup du théâtre de la vie, c'était de quoi mettre en éveil les imaginations. Les uns racontaient que Bianca ayant voulu, à table, dans un gâteau empoisonner le cardinal, celui-ci, prévenu d'avance par ses gens, aurait prudemment refusé d'y toucher; sur quoi, le grand-duc, ignorant que la tourte fut médicamentée, se serait écrié : « Supposeriez-vous par hasard que, ma femme et moi, nous ayons de mauvaises pensées? Vous auriez tort, monseigneur, et je vous en donne ici la preuve en mangeant tout le premier de cette tourte. »

Bianca, le voyant faire, l'aurait imité pour mourir avec son mari et se soustraire aux conséquences de son crime. D'autres imputaient au cardinal la tentative d'empoisonnement et voulaient qu'il eût poussé la scélératesse au point d'avoir apposté des gardes pour empêcher ses victimes d'être secourues.

Rapporter ces deux fables, c'est les réfuter.

Nous connaissons Bianca; est-il un seul instant admissible qu'une personne de son habileté dans le

calcul, une ouvrière de son mérite, eût jamais conçu l'idée d'empoisonner son beau-frère à la table de son mari? Et le cardinal, quel rôle joue-t-il dans cette anecdote? Lui aussi, nous le connaissons; un pareil homme, mis sur ses gardes, avertit son frère, s'empare du corps de délit, fait analyser, et, quand il tient la preuve, s'en sert pour confondre la femme qu'il déteste et dissiper les dernieres illusions du mari. Rien de cela : il laisse le mets empoisonné arriver sur la table et regarde, les bras croisés, le grand-duc y goûter la mort. Qui peut croire de pareilles choses, sur le compte d'un Ferdinand de Médicis, a des facultés d'inglutition très peu communes. Non moins extraordinaire est la seconde des deux versions, qui nous montre don Ferdinand opérant lui-même. Je ne hais point les anecdotes dans l'histoire, bien au contraire, j'en fais mon régal; mais encore faut-il qu'un récit se rapporte au caractère du personnage qu'on étudie, aux circonstances au milieu desquelles cette figure vous apparaît; or ce n'est point ici le cas. Ferdinand de Médicis, tel que l'histoire nous le présente, a droit à plus d'égards.

Comme cardinal, sa vie nous offre un ensemble d'autorité, de grandeur même, et, comme souverain, il fut certainement le meilleur prince dont sa maison ait à s'enorgueillir[1]. Irons-nous maintenant admettre que cet homme, d'une politique modérée, d'une am-

1. Sur ce fait d'empoisonnement, Muratori ne se prononce pas, il s'en tire par un lieu commun de morale politique : *Ma quanto è facile al popolo il voler intrare nei segreti labirinti de principi, altrettanto facile è in casi tali l'inganarsi.* Molin est plus explicite, ses Mémoires sont pleins de traits concernant Bianca Capello; on y apprend surtout à connaître l'opinion de ses concitoyens sur le décret l'instituant fille de la République.

bition toujours proportionnée, ait soudain les appétits féroces d'un Macbeth? et, par impossible, les eût-il, sa tactique lui conseillerait encore de s'y prendre autrement; tuer son frère et sa belle-sœur n'est point chose si simple, même pour un Médicis de ce temps-là. Ces sortes de guets-apens réclament généralement l'ombre et le silence, et c'est mal choisir l'heure et le lieu que de les exécuter dans un banquet où siègent l'archevêque de Florence, le comte Bentivoglio et sa femme, propre fille de Bianca Capello, et tout un personnel de cour à la dévotion du grand-duc. Eh quoi! devant cette scène de meurtre, en présence de ce bourreau désignant les deux victimes à ses gardes et leur criant : « Achevez-les! » pas un de ces convives n'aurait bougé de sa place! Mais il faudrait alors supposer que le cardinal avait acheté tout le monde.

Sixte-Quint, parlant à Ferdinand de Médicis, lui avait dit un jour : « Quand mourra votre belle-sœur la grande-duchesse, attendez-vous à bien des bavardages. » C'était pour combattre cette prophétie d'un esprit sage que le cardinal avait ordonné l'autopsie, et nous voyons qu'il y perdit sa peine. Il eut beau faire, le bruit n'en courut pas moins qu'il avait empoisonné son frère et Bianca.

Je ne sais, mais cette légende doit s'être formée à Venise[1]. Dès que la nouvelle fut connue, il n'y eut dans la ville de Saint-Marc qu'une voix :

Arrivant à parler de sa mort, Molin se range du parti des accusateurs du cardinal, qui l'aurait empoisonnée, selon le bruit répandu alors dans Venise et qui depuis s'est propagé.

1. Il semblerait, en effet, que ce soit le guignon historique de Bianca Capello ; qu'ils viennent de Venise ou de Florence, les documents sont presque toujours défavorables; les Vénitiens lui en veulent comme compatriote de n'avoir point assez tra-

« Notre fille est morte empoisonnée et par la main du cardinal. »

Les arguments sautaient aux yeux : n'était-ce pas la première fois que le couple grand-ducal et lui se rencontraient après la brouille? On prend l'occasion comme on la trouve, il l'avait saisie aux cheveux dans une partie de campagne à Poggio-Cajano ; c'était un maître.

Au Sénat régnait le plus profond mystère; on faisait défense à la famille de porter le deuil de Bianca : énigmes sur énigmes; le Sénat avait-il ses raisons? voulait-on par là étouffer le souvenir d'une princesse qui, somme toute, s'était montrée médiocrement reconnaissante envers la mère patrie, ou plutôt ne craignait-on pas, en prêtant l'oreille à la rumeur publique, d'offenser le nouveau grand-duc, dont Venise recherchait déjà l'amitié [1]? Quoi qu'il en soit, des

vaillé pour Venise, et les Florentins l'exècrent comme Vénitienne. Voir la *Storia del granducato di Toscana, sotto il governo della casa Medici*. Florence, 1581. L'auteur puise à même les archives, seulement il omet les faits à décharge et ne conserve guère que ceux qui peuvent nuire. On devra également n'user qu'avec réserve de l'écrit de Sanseverino : *Storia della vita e tragica morte di Bianca Capello*, 1776, élucubration historique où la fantaisie tient trop de place. On y voit, pendant le banquet du couronnement, la Vénus de Médicis provoquer l'admiration des convives, ce qui forcerait à penser que la déesse avait quitté Rome et les jardins de la villa Médicis, qu'elle habitait alors, pour arpenter les grands chemins comme la Vénus d'Ille dans le conte fantastique de Mérimée.

1. Deux ans après avoir été reconnu grand-duc, il quitta la pourpre cardinalice pour épouser Christine, fille de Charles III de Lorraine. D'un esprit ferme et délié, rompu aux intrigues de Rome et versé dans les secrets de toutes les cours de l'Europe, très autoritaire, comme nous disons aujourd'hui, il coupa court aux dernières franchises républicaines, et, pour réduire la ville au silence sur les actes privés du souverain, pour en finir avec les conversations populaires dans les rues et dans

bruits d'empoisonnement se répandirent aussitôt en Italie et ces bruits n'ont ensuite jamais cessé. Seulement il y eut, comme il y a encore, deux courants, l'un incriminant le cardinal, l'autre, Bianca, selon les villes. Ce qu'il y a de certain, c'est que le seul document sur lequel s'appuie l'histoire du poison est un document vénitien, qu'on ne la retrouve enregistrée que par Molin. Loin de nous l'idée de propager de telles fables! Nous connaissons trop bien cette faiblesse humaine qui consiste à chercher la tragédie et le roman partout, même alors que le fait naturel nous présente une explication suffisante.

Rapprochons de cette accusation celle dont les historiens ont chargé la mémoire de Cosme. Au retour d'une partie de chasse, Jean de Médicis meurt subitement, son frère Garcias le suit de près, et leur mère Éléonore de Tolède, cesse de vivre à quelques jours de distance. Aussitôt, la chronique s'empare du fait et l'interprète au sens tragique. Jean et Garcias se sont pris de dispute à propos d'un chevreuil que chacun prétend avoir abattu : au milieu de l'altercation, Garcias, tire son couteau et frappe son frère. Cosme intervient en justicier, il tue son fils, et la

les marchés, il employa le système à l'usage des bons tyrans. C'est à partir de ce temps que les marionnettes et les saltimbanques remplacèrent les prises d'armes, les harangues et les entretiens politiques en plein air, que le goût de la musique et des représentations théâtrales se propagea. Au dehors comme au dedans, il changea le tour des choses, se détacha de l'Espagne pour se rapprocher de la France. Il est vrai que nous lui devons sa nièce Marie de Médicis, dommageable cadeau qui, pour compensation à tant de maux qu'il nous apportait, nous aura valu un beau vers de Malherbe :

> Viens-y tel que tu fus quand aux monts de Savoie,
> Hymen en robe d'or te la vint amener.

duchesse Éléonore se laisse choir inanimée, tout cela pour expliquer un triple malheur que peut simplement avoir causé l'air des maremmes, spécialement pestilentiel dans la saison d'automne.

Qui nous empêcherait d'en dire autant du double trépas de François et de Bianca? Dans l'état de santé physique où, si nous nous en fions au grimoire médical cité plus haut, se trouvaient alors le grand-duc et la grande-duchesse, le poison n'était d'ailleurs pas nécessaire, l'influence paludéenne et les fatigues de tout genre étaient assez pour avoir raison de deux constitutions atteintes déjà par la maladie et surmenées. Prononçons-nous donc pour la mort naturelle, rayons le poison de nos papiers, et cependant!...

A Florence, on se racontait que Bianca s'était volontairement empoisonnée en comprenant son mari dans son propre suicide. Et pourquoi se disait-on cela? Parce que Bianca souvent avait exprimé le désir de ne pas se survivre l'un à l'autre. Fallait-il que cette femme fût haïe pour qu'un pareil vœu de tendresse conjugale lui valût après sa mort une aussi odieuse imputation! Elle était à peine sortie de ce monde, que les plus abominables calomnies circulaient sur son compte, et les plus acharnés étaient, comme toujours, ceux qu'elle avait comblés de ses bienfaits, ministres, chambellans, dames du palais, — instruments de son règne et de ses intrigues, — qui, pour se racheter de tant d'abus commis en son nom, piétinaient à l'envi sur ses restes.

Ils savaient que le nouveau grand-duc n'ignorait rien des tyranniques exactions du passé et, Bianca morte, on l'accusait de tout; on fit à son honneur un immense bouquet de scélératesses variées qui fut tiré

à Florence en manière de feu d'artifice et dont l'explosion provoqua chez le cardinal un subit mouvement de réaction contre la défunte. C'est ainsi du moins que je m'explique cette brutalité de geste et de discours peu compatible avec les affectueuses et politiques démonstrations de la veille. Ce prompt revirement d'humeur, cet ostracisme si dur, presque cynique, prononcé à l'endroit de la sépulture, ce cri de haine : *La pessima Bianca!* tout cela dut venir d'une certaine combinaison atmosphérique qui, sans doute, ne tarda guère à se modifier, puisque nous assistons, peu après, au spectacle d'un complet retour aux bonnes intentions. Le père de Bianca richement pourvu, tous ceux qu'à son lit de mort elle avait recommandés soudainement rentrés en grâce, nous sont témoins de ce régime de réparation : don Antonio lui-même en rappelle, la baudruche désenflée se regonfle et surnage[1]. Pensons encore au conte d'Hoffmann ; petit Zachs ne saurait périr ! le voilà légitimé de neuf et, de plus, déclaré Médicis, neveu du cardinal régnant, prince apanagé, et, finalement, grand-prieur de Malte ; le destin aime les fantoches, et, quand une mémoire trop maltraitée à côté d'eux a besoin de réhabilitation, c'est sur leur tête qu'il accumule les dédommagements !

1. Lui, sur qui ce même cardinal ne pouvait pourtant conserver l'ombre d'une illusion, ainsi qu'on le verra dans cette lettre à Fra Soderini : « S. A. S. le grand-duc, mon frère, et Bianca, son épouse, ayant en peu de jours passé de vie à trépas, et le gouvernement de l'État m'étant échu, selon qu'il sied que cela soit, j'ai voulu rassurer ma conscience au moyen d'une nouvelle enquête, et j'ai désormais l'entière certitude que ce don Antonio ne nous est rien, n'étant l'enfant ni du grand-duc mon frère ni de sa femme, l'exécrable Bianca, — *la pessima Bianca.* »

. . . .
. . . .
. . . .

Parmi les illustres parvenues de l'histoire, il en est une dont Bianca Capello me semble évoquer le fantôme. Cette volonté froide, ce calcul, ce long travail vers la domination, ce plan aussitôt conçu et poursuivi à travers tout de se faire épouser, ne devinez-vous pas? De la beauté, de l'intelligence et point de cœur, l'unique ambition pour mobile avec ses tours et ses détours, ses ruses, ses audaces et ses cruautés stratégiques. Les sens y sont, mais ils se cachent, subordonnés à l'esprit d'ordre et de suite qui gouverne exclusivement; s'ils parlent, ce sera dans l'avant-scène, tout au début, dans cette première aube de la destinée où, l'étoile tardant à percer, on prélude en attendant mieux : Buonaventuri, Villarceaux, pelotages avant partie; le diable n'y perdra rien, ni le mari non plus. Si grand monarque qu'il puisse être, on le trompera, mais comme un ministre trompe son maître et non comme une femme trompe son amant. Les trésors de fourberie et de vice que les autres dépensent pour leur libertinage, ces habiles les prodiguent à leur chimère : monter au pouvoir et, quand elles y sont, y rester. De là cette honnêteté relative qui les signale pendant leur règne, leurs amours ne les gênent pas, on n'en parle jamais qu'au passé : ces femmes-là ont des prologues, elles n'ont jamais d'épisodes.

Bianca Capello avait une de ces beautés à la Maintenon que le temps épanouit. Noble taille, grand air, nature pondérée et consciente, carnation superbe; à Florence, au palais Pitti, à Padoue, casa Capello, à

Bologne, palais Caprara, ses différents portraits nous la montrent au plein de son éclat, de sa fortune. On pourrait même insinuer que celui de Florence, à force d'appuyer sur le plantureux, nuit à son modèle, ce qui nous remet en mémoire l'exclamation humoristico-philosophique de la comtesse Hahn-Hahn, dont les voyages et les romans eurent jadis une heure de célébrité, mais qui ne passait point pour être belle : « Ça, Bianca Capello? cette grosse femme avec un double menton et des yeux d'écrevisse; mais alors, moi aussi, bonté céleste! j'aurais pu être adorée et faire commettre des folies aux souverains de mon temps! » C'est pourquoi nous conseillerons aux amateurs de documents sérieux de ne consulter que l'image du palazzo Caprara, la seule authentique. Partout vous apparaît la grande-duchesse, aucun témoignage ne se rapportant à la jeune fille, aucun du moins que nous ayons vu. L'expression est douce, avenante, presque joyeuse, avec un mélange de perfidie dans le sourire. L'attrait divin et pernicieux de la Joconde et de la plupart des héroïnes de cette période où le type saisi par Léonard de Vinci se perpétue comme par atavisme en se maniérant sous l'excès de culture. Il est à croire que Bianca resta belle jusqu'à la fin; les vers nombreux que Tasse lui dédie sembleraient l'indiquer; car, lorsque le poète vint à Florence, l'illustre dame avait passé la quarantaine, et nous savons qu'à ce moment de la Renaissance, la plante humaine poussait et mûrissait vite.

Je me la figure svelte et charmante aux jours de son escapade, arrivant dans la cité des fleurs au bras de Buonaventuri. Roméo et Juliette avaient eu leurs noces dans Venise; dès le premier pas sur la

terre ferme, le roman commence à bifurquer : toujours les deux sentiers d'Hercule, l'un que vous indique la Poésie une coupe de poison à la main, l'autre que la Fortune vous ouvre en chantant. Bianca ne fut point lente à se décider, ni Buonaventuri, que je pense. Son nom seul lui dictait sa conduite et tous les deux se dirent d'un commun accord : « A la bonne aventure ! »

La personne que nous connaissons n'était rien moins qu'une de ces écervelées qui tranchent les difficultés en se tuant ; sa faute à peine commise, elle en avait senti l'absurdité, et, sans perdre son temps à la regretter, elle se remit à l'œuvre. Telle s'endort ce soir Juliette au lit nuptial, qui se réveillera demain Françoise d'Aubigné. Les Médicis n'ont jamais brillé par leurs vertus conjugales; le règne du premier Cosme semble déjà comme une traduction anticipée du sultanisme de Louis XIV. Laurent le Magnifique épouse Clarisse Orsini et n'en continue pas moins de vivre avec ses maîtresses ; — il en avait tout un harem. — Nous venons de voir au cours de cette histoire le mariage morganatique de l'autre Cosme avec la Martelli ; pourquoi le grand-duc François, qui, s'il n'avait pas toutes les qualités d'un prince du XVIe siècle, en avait tous les défauts, eût-il à son tour menti à la tradition ?

Sa femme Jeanne d'Autriche l'ennuyait comme Éléonore de Tolède ennuya son père. Toutes ces Autrichiennes et ces Lorraines s'acclimatent mal sur le sol florentin. Les mots dans leurs bouches n'ont plus même sens; leur piété, leur orgueil détonnent ; avec les meilleures intentions du monde, elles ne réussissent à séduire ni leurs maris, ni le peuple ; les

Françaises elles-mêmes ne s'implantent pas : Louise d'Orléans quitte Cosme III et revient à Paris. Jean-Gaston, parlant de sa femme, Anne-Marie de Luxembourg, écrit qu'elle est un « de ces ordinaires qu'un homme ne supporte pas douze mois de l'année ». François ne faisait qu'agir en Médicis lorsqu'il se déclara l'amant de Bianca Capello. A lui non plus « son ordinaire » ne suffisait pas et, librement, il s'invitait ailleurs, ignorant encore à quelle hôtesse il aurait affaire. Pour une sirène des lagunes, attirer, charmer ce prince était un jeu; mais il fallait, après l'avoir séduit, le retenir. La Martelli n'était arrivée qu'à se faire épouser de la main gauche, Bianca voulut être grande-duchesse ; elle y parvint au prix d'intrigues sans nombre et de ces mille scélératesses que Machiavel appelle « les crimes nécessaires ».

Ses ruses, ses complots, ses talents eurent raison de tous les obstacles; violente aujourd'hui, demain caressante, semant l'or de l'État à pratiquer le : « Qui m'aime me suive ! » et s'arrangeant de manière que ses ennemis fussent toujours où elle les voulait, à l'écart, dans la proscription, la ruine ou la mort. Le grand-duc, ensorcelé, ne secouait sa chaîne que pour la reprendre; les hautaines colères de Jeanne d'Autriche, ses larmes, les semonces des confesseurs, peines perdues : Bianca d'une grimace effaçait tout.

J'entends les gens honnêtes s'écrier : « Si encore elle l'eût aimé ! » *Sancta simplicitas !* Si Bianca Capello eût aimé ce Médicis, elle n'aurait jamais régné. Ce ne sont pas les La Vallière qu'on épouse ; la femme qui vous aime, on l'envoie au cloître quand on est le roi très chrétien, et, quand on n'est, comme le père de François, qu'un simple grand-duc de Florence, on

se retire avec elle bourgeoisement, à la campagne : on abdique. Ce que voulait Bianca, c'était le trône ; elle l'obtint, et, lorsqu'elle y fut parvenue, les talents qu'elle déploya restent hors de cause. Sans doute, elle n'eut guère d'autre politique que celle de son intérêt; mais sa rare et très positive intelligence lui fit comprendre que la meilleure manière d'assurer l'avenir était, en s'imposant à cette famille souveraine, d'y servir de trait d'union. Ainsi la main qui devait tout embrouiller devint la main de fée qui rapproche et réconcilie. En ce sens, les Médicis n'ont eu qu'à se louer d'elle, et Sixte-Quint, qui la vit à l'œuvre, put l'estimer. Non que le sentiment y fût pour rien : Bianca Capello, je le répète, n'aima personne, ou, si quelqu'un émut jamais son cœur de pierre, ce fut peut-être ce Buonaventuri, le drôle qui la mit à mal dans Venise, et qui, à Florence, la vendit. Son insistance près du grand-duc pour le sauver, une larme furtive qu'elle eut au coin de l'œil en apprenant sa déconfiture, l'indiqueraient presque, et ce retour vers le passé serait, au demeurant, tout ce qu'en fait d'émotion elle aurait eu de mieux.

Ces femmes-là sont de la race des courtisanes ; leur existence ne date que de leur avènement à la fortune, et nous les jugeons sur ce qu'elles sont ce jour-là ; mais qui nous dit qu'elles n'avaient pas un cœur comme les autres et qu'elles ne l'ont pas donné ou laissé prendre à cet aventurier qui les a tenues, possédées, gouvernées un moment, comme à cette heure d'expérience acquise et d'impitoyable revendication elles ont gouverné leur proie? On les appelle généralement des femmes supérieures et, dans l'absence de leur cœur, on célèbre leur intelligence ; on ne

voit surtout que leur succès, sans réfléchir à ce qu'il en a coûté de richesses et de sang humain pour engraisser la fleur de pourpre. Femmes supérieures en effet, mais détestables et néfastes, qui n'ont sur leurs congénères que la supériorité des appétits et dévorent un peuple, un État, où les autres se contentent de manger un patrimoine; sphinx mystérieux, monstrueux, dont il faudrait désensorceler l'histoire et que le cardinal de Médicis dénonçait justement quand il s'écriait : *la pessima Bianca.!*

FIN

TABLE

LAURE DE NOVES ET PÉTRARQUE

LUCRÈCE BORGIA

LA FORNARINA ET RAPHAEL

VITTORIA COLONNA ET MICHEL-ANGE

BIANCA CAPELLO

PARIS. — IMP. DE LA SOC. ANON. DE PUBL. PÉRIOD. P. — MOUILLOT. — 51252.


UNIVERSIDAD DE SEVILLA
BUS
600142560

